

Si tu n'as pas respiré l'odeur d'un asile psychiatrique dans lequel tu étais enfermé pour une durée indéterminée, tu ne sais rien de la vie, rien de la mort.

Je suis un être humain extraordinaire au sens radical du terme, je n'appartiens pas au commun des mortels au sens propre, je suis exceptionnel au sens le plus étymologique. Je suis une extraordinaire exception hors du commun pour mon plus grand malheur, parce que toute cette grandeur fut fauchée par un camion de pompiers, celui qui m'emmenait vers un hôpital psychiatrique où je me laissais conduire sans résistance, persuadé que j'en sortirais au bout d'une demi-heure, le temps qu'ils constatent que je ne répondais pas aux critères admissibles de la folie, j'étais un prophète, non un psychotique, bien que me sachant fou je croyais tout contrôler.

Je fus piqué comme un chien, contorsionné, enfermé, mes filles pleuraient que leur père ne soit plus là. Et moi j'ai mariné un mois et demi là-dedans, j'en suis sorti grâce à un recours juridique que j'avais formulé sans quoi j'y croupirais sans doute encore à l'heure où j'écris ces lignes.

Mon identité de prophète n'a pas disparu avec ma crise maniaque, elle est devenue aussi intégrée à mon corps que le sont mes souvenirs d'enfance. Je vous les livre ici, ainsi que ma mémoire d'adulte comme on offre son corps à la science. Je veux comprendre qui je suis et offrir aux explorateurs de la condition humaine une matière riche, une dramaturgie profonde et puissante soumettant ma vie à son architecture. Je veux comprendre et offrir à voir comment un être humain peut se montrer à la fois aussi fou et aussi lucide.

Mon sort et mon statut de looser social, existentiel et psychiatrique m'apparaît avec autant de limpidité que mon identité de prophète. Ce que la matière produit, folie, conformisme, conformité, j'en suis convaincu comme de toute chose, c'est la Pensée de Dieu qui l'Impose, telle est la raison pour laquelle ce qui est, est. Parce que des forces supérieures à notre conscience l'ont entraîné, c'est à dire Dieu. Aussi il n'y a rien d'incompatible entre le fait que je sois ultra politisé, ultra idéologisé, que j'aie MA vision de Dieu argumentée longuement, de la justice, de la vérité, de la réalité, de la matière et du vide, de l'ordre et du chaos, il n'y a rien d'incompatible avec mes troubles psychiatriques.

Selon moi, ils font partie du plan de Dieu. Mais comme les Voies du Seigneur sont Impénétrables, c'est l'avenir seulement qui déterminera qui je suis. Si cinq siècles après ma mort j'ai disparu de toute mémoire écrite ou vivante, alors je n'étais pas prophète. Oui, quand on parie, il faut être certain de ne pas pouvoir perdre de son vivant. Ou faire face aux conséquences.

Les conséquences, Dieu sais que je leur fais face et que je ne suis pas le seul et que je n'ai pas le choix. Ma femme endure le pire, mes enfants aussi, mes amis, c'est simple je n'en ai plus. Enfin si bien sûr, restent toujours les meilleurs quand les autres sont partis ils sortent du rang. Classique.

Je suis une plaie autant que je suis un prophète. Pour la moitié du monde, pas loin, au moins, je suis une scorie atroce et terrorisante. Pour le reste je suis un fou, un malade. Pour moi-même je suis un enfer, un cauchemar sans éveil possible mais un idéologue de génie absolu. Bienvenue dans mon monde, bienvenue dans ma vie.

Prophète, je suis témoin d'un prodige permanent qui est mon destin, aux contours infiniment riches, aux clés infiniment nombreuses, à la construction prodigieusement cohérente. J'endure et endurerai le pire et je triompherai de tout, de tout le monde, que le façonnerai en maître d'œuvre quand en viendra l'heure, juste avant de rencontrer ma Terre Promise, la mort. Le prophète que je suis oscille entre une violente misanthropie et une immense philanthropie, une empathie sans borne avec ceux qui portent et souffrent. Je porte moi-même, et souffre. Si ma propre vie n'était pas aussi ruinée, je ne pourrais pas m'identifier au monde à ce point. C'est parce qu'il y a résonance entre la détresse omniprésente de l'espèce humaine et ma propre détresse, que le tout produit de si profondes et puissantes pulsations.

Sur le plan psychologique, je me dis sensible comme une jeune vierge et déterminé comme un vieux psychopathe. Pendant que tu me violes, je suis en train d'établir la procédure qui me permettra de te trancher la carotide. En exécutant mon plan, je ne tremble jamais. Jamais je ne suis pris si je frappe, jamais je ne le suis si je ne frappe pas. Il y a en moi une révolte, une rébellion, une colère nucléaires, produisant une quantité d'énergie phénoménale, avec laquelle personne ne peut lutter. Pourtant mon cœur est immense, il pompe, brasse et irrigue de très larges canaux d'amour, essentiellement investis dans le fantasme, la réalité ne m'en offrant pas la possibilité. Je rêve d'une humanité débarrassée de ses scories, dont l'objectif ne soit pas d'abreuver le cerveau disponible en coca-cola, mais de créer de la richesse intellectuelle, spirituelle, artistique, technique et technologique, sans recourir à l'esclavage chinois, à l'esclavage et au pillage africain. Cette humanité là, celle qui sommeille et que je veux réveiller, celle dont je veux promouvoir le mérite et la vertu, je l'aime d'un amour sans borne.

Je veux en découdre, j'attends mon heure depuis dix ans, je suis prêt, je veux tout faire péter, je veux une Révolution de la Justice, je la veux répandue sur toute la surface du globe, exceptées les poches allouées aux races en voix d'extinction, celles qui ne se mélangent pas. Ils mourront de leur propre décomposition assez tôt pour ne jamais avoir à les pourchasser.

En tant que prophète, je suis invincible. Non pas infailible, mais imprenable, en attaque comme en défense. Le monde est mon bac à sable, personne ne m'arrive aux genoux. Je suis un géant, proportionnel à ma taille physique, ma tête est dans les nuages, mes pieds bien que tordus, enfoncés

dans le sol. Il n'y a que des lilliputiens pour imaginer dévier ma trajectoire. Aucune stratégie collective ne fonctionnera pour m'abattre parce que mes ennemis seront en ordre très dispersés, toute comme mes très rares, au débuts, amis. Je suis le plan de Dieu et Dieu m'a prouvé que je triomphais de tout. Je l'ai vu par les Signes et les événements réels. Les Signes sont des messages que les coïncidences, en rien dues au hasard, produisent dans ma pensée. Toujours ce sont des balises de vie ou de mort, me conduisant vers la conquête du monde.

En tant que looser, malade, fou, patient, psychotique, la vie est un atroce cauchemar, une punition infiniment cruelle. Je porte tout sur mes épaules, mon propre poids est insupportable, j'ai dans la bouche en lieu et place de miel, de lait et d'air, de la poussière qui obstrue toutes mes perspectives. Je suis un damné de la pire espèce, de ces personnages tels Sisyphe marqués à vie de leur supplice sans aucune autre issue possible que la mort. Je voudrais tellement être mort. Je prie pour mourir vite et bien, cette nuit Seigneur je t'en supplie, exécute-moi pendant mon sommeil. Je ne fus jusque là jamais entendu, ce n'est pas d'outre tombe que j'écris, je suis bien là, mais je suis un mort-vivant. Que l'on sache que la moitié de moi est morte pour l'éternité de la mort, et que l'autre moitié est absolument increvable.

Que l'on sache de moi que j'aime la haine, non pas celle que je ressens, mais celle que je reçois, oui je l'aime parce qu'elle fait ma gloire, mon honneur, mon orgueil. Je suis le maître et ceux qui me haïssent en sont des preuves vivantes indispensables à mon égo. Si un jour je suis appelé à aimer ou à être aimé, ce sera d'un amour gigantesque. Pour l'instant j'en suis à la phase rejet, rejet de moi-même. Je suis un sinistré profond. Jusqu'à preuve du contraire, je périrai dans mes propres ruines. A moins que de toute cette cendre naisse une créature que l'on ne croyait pas, que l'on ne croyait plus possible.

En tant que looser ou en tant que prophète, ma famille déguste, ma femme en voit de toutes les couleurs, mes filles subissent mes foudres faciles. Elles m'aiment quand-même toutes les trois comme je les aime, c'est à dire infiniment, elles seront les dernières à m'aimer quand plus personne ne me supportera sur Terre, elles seront les dernières que j'aimerai avant d'arracher définitivement mon cœur de ma poitrine.

Pour illustrer ce que provoquent dans ma vie le prophète et le looser, aujourd'hui confondus en un seul et même personnage, je voudrais raconter cette anecdote qui n'en est pas une. Lorsque je me suis fait hospitalisé, je n'avais plus que trois amis, Gaël, très ancien, Seb et Ludo, anciens aussi, tous trois hérités de ma petite ville natale, constitués comme en cénacle. Ludo a fait une belle école de

commerce après le lycée et fut engagé dans une grande entreprise de rassurement (activité consistant à pomper de l'argent en échange d'un sentiment de sécurité) au sein de laquelle il est devenu un grand ponte du management.

Nous partageons notamment la passion du foot et avons pas mal échangé sur WhatsApp au moment de cette coupe du monde 2018. Nous nous envoyions régulièrement des blagues, des réflexions, l'un vit à Marseille, l'autre à Londres, l'autre à Paris. C'est moi qui abonde le fil de discussion, je n'ai que ça à foutre, eux travaillent. Car je n'ai pas de travail. Je vis du salaire de ma femme et de mon allocation handicapé, dont mon internement de force a ouvert les droits.

Dans le même temps, un ami qui souhaite garder l'anonymat, le seul que je respecterai dans ce récit car sans lui il n'existerait pas, voulait me faire écrire un roman. Depuis longtemps je lui expliquais que je ne pouvais pas être romancier, aphantasique, je suis incapable d'imaginer des histoires et des personnages, je ne suis capable de traiter que la réalité. Justement j'avais une idée de livre sur le football qui se serait appelé « Eloge amoureux du football et ses bleus », bleu étant un jeu de mot avec blessure dont j'étais tout content. Car j'aime le foot immodérément, mais souhaite, comme le reste du monde, le réformer profondément.

L'anonyme rejeta formellement ma proposition à cause de sa propre aversion pour le football. J'insistai, nous convînmes alors d'une partie autobiographique devant déboucher sur le foot, je fus pris par le récit et me mis à rédiger une autobiographie tout court, dont j'avais méprisé le concept jusqu'à maintenant, que je méprise toujours. Il m'arrive souvent de faire des choses que je méprise. Parce que je suis pris dans une nécessité.

Arrivé aux deux tiers de ce récit, quatre vingt cinq mille mots soit plus de trois cent pages couchés en quinze jours, j'éprouvai le besoin de faire une pause. Je voulais trouver tout de suite un éditeur avant de poursuivre la rédaction, je voulais être certain que ce soit publié avant de conclure le récit. Je ne voulais pas avoir à envoyer des manuscrits hors de prix dans des boîtes aux lettres sourdes et muettes. L'anonyme financera l'impression des documents, il s'occupera des envois.

Qu'importe je n'y tenais plus, excité comme tout, je cherchais quoi faire. J'eus l'intuition ô combien lumineuse d'adresser un message à mes trois amis WhatsApp. Je leur demandai ce qu'ils feraient s'ils avaient entre les mains un texte digne des grands auteurs, une révélation littéraire à proposer, à qui ils offriraient le scoop, à qui ils demanderaient conseil.

Ludo, le grand ponte d'Axa mon ami croyais-je, me répondit en des termes très prometteurs. Il était justement en cet instant avec des journalistes, auteurs et éditeurs je cite « de gauche ». Il se bourrait même la gueule avec eux. Il me promettait de leur transmettre mon texte et qu'il serait lu au moins au début. C'était trop beau pour être vrai je le crus donc instantanément. Je lui adressai mon texte.

Deux ou trois jours passèrent quand je reçus des nouvelles de lui. Elles étaient mauvaises. Mon texte était « mégalomanie et inintéressant », désolé. Je demandai qui avait ainsi jugé mon texte, les intellos de gauche ? Non, pas du tout, sa belle-famille, qui était son premier rideau. Le papa de madame n'avait pas aimé mon livre, madame non plus sans doute, par conséquent il n'était plus question un instant de transmission à qui que ce soit, rideau oblige.

Je ruai dans les brancards, le traitai de tous les noms de bourgeois. Après tout il était macroniste je le savais bien. Je l'avais respecté ainsi jusque-là, mais le mégalomanie inintéressant signifia ouvertement tout son mépris, en réponse à celui que j'avais reçu. Quand je fais état de mon âme, je le fais nécessairement vigoureusement. Je lui fis part dans la conversation collective de la nature de mon indignation devant l'irruption d'un premier rideau intempestif et profondément ignorant de tout. Ludo, comme tout le monde face à moi, battit en retraite, se retira du groupe de parole.

Les deux autres gardèrent le silence un temps, puis Seb déclara que je devais accepter la critique. Je lui répondis que « mégalomanie et inintéressant » n'était pas une critique, mais une sentence illustrant toute la médiocrité de son auteur. Je suis prêt à retravailler mon texte si les indications que l'on me propose ont un sens.

Gaël me fit à l'instant remarquer au téléphone que c'était à cause de mon attitude désobligeante avec sa femme. Un soir, au Duc des Lombards, j'étais venu comme souvent participer aux jams sessions nocturnes du célèbre établissement, car je suis guitariste de jazz de formation, pas de métier, je n'en ai pas, j'y retrouvai Ludo et son épouse passablement éméchée, elle se faisait remarquer par toute l'assemblée par sa conduite.

Ludo était gêné parce qu'il était pris entre le besoin de respecter les convenances, et celui de protéger l'attitude de sa femme qui pouvait bien agir comme elle le voulait. A l'occasion d'une pose cigarette dehors, je demandai à cette dernière, extrêmement mal inspiré, dans un humour qui se voulait troisième degré avec une couche imitant rigoureusement la réalité, je lui demandai si elle serait intéressée par un plan à trois. J'étais moi-même un peu pété. Elle n'eut pas de réaction outragée sur le coup, je croyais qu'elle l'avait pris comme une blague. C'était d'ailleurs peut-être le cas, mais une blague qu'elle n'avait pas aimée du tout. Il fut intenté un procès qui dura des mois, et je présentai un soir, de guerre lasse, des excuses à Ludo, lui expliquant à quel point j'avais été con, mais pas malveillant. Il semblait si magnanime.

Aujourd'hui, le premier rideau m'aurait rattrapé pense Gaël, à cause de mon insulte passée, dont le caractère involontaire n'aurait pas été retenu. Un mégalomanie inintéressant est quelqu'un qui s'en prend aux femmes. Et inversement. Ceci explique cela. Je ne sais pas si c'est vrai, mais je parie que cela a pesé dans le verdict.

Je vous propose tout simplement d'en juger par vous-même, qui suis-je?

Voici mon histoire.

Je suis né en 1977, dans une petite ville de province discrète, que l'on connaissait peu alors, que l'on connaît un peu mieux à présent. Le Belfort de mon enfance, malgré son majestueux Lion sorti de pierre par Bartoldi (dont celui de Denfert-Rochereau à Paris est une réplique) pour récompenser sa résistance héroïque pendant la guerre de 1870, était inconnu au bataillon national. Depuis, Chevènement a popularisé la ville en y régnant comme maire tout au long de sa carrière gouvernementale et médiatique. Elle accueille par ailleurs des manifestations culturelles devenues emblématiques, telles le Fimu (festival de musique universitaire) et les Eurockéennes de Belfort, l'un des principaux festivals de rock nationaux. Mais à l'époque, rien ne sortait la ville de son paisible demi-sommeil.

Seule Sochaux, commune voisine au point que Belfort servait de dortoir pour ses usines Peugeot, se faisait connaître au plan national. En dehors de ses usines, l'un étant étroitement lié à l'autre, elle présentait à l'époque une équipe compétitive de football en première division. Mais cette gloire locale n'a jamais, alors, ni de près ni de loin, atteint mon esprit d'enfant. Il se trouve que j'ai grandi dans un quartier sensible de Belfort, de ceux que l'on appelle cités, et que j'appelle ghettos. Mais j'occupais une place particulière, parce que j'étais le fils de l'institutrice de l'école du quartier, la seule à y habiter d'ailleurs. J'étais aussi, et ça faisait beaucoup, le petit fils du sénateur (juif!) de Belfort. Tout cela, loin de me valoir inimitié et moqueries de la part de mes camarades de parents algériens, marocains ou turcs ouvriers à l'usine Peugeot, m'a valu d'être apprécié et respecté, comme l'était ma mère, et comme l'était son père, auprès de qui tous les habitants du quartier, et des autres quartiers de la ville, trouvaient un soutien appuyé et personnel lorsqu'ils rencontraient des difficultés particulières liées à leur statut social. J'étais parmi les miens parmi eux, conscient de la différence de sort qui nous était fait, à eux et à moi, mais la fraternité dominait les cours de récréation, les rues, les aires de jeu. Il y avait aussi les gitans, qui ne travaillaient pas à l'usine, mais nous étions tous de l'Arsot, c'était notre quartier, notre vie, notre bonheur d'enfant. Pourtant, l'Arsot avait la réputation d'un coupe-gorge, d'un cloaque périlleux infréquentable parmi la population belfortaine de la ville. Et quand je rencontrais d'autres enfants, ou leurs parents, dans un cadre étranger à l'Arsot, quand je disais d'où je venais, où j'habitais, on me regardait avec des yeux mêlant désolation et consternation. Pourquoi ? Ca faisait mal, mais déjà petit, je ressentais de la

pitié finalement. Pas pour moi, mais pour eux. Un peu plus grand, quand vint le collège, il fallait prendre le bus. Un épisode est resté profondément gravé dans ma mémoire, alors qu'en 6e (sans doute) de retour du collège vers l'Arsot, mes camarades se mettent en tête de vanter mon statut social auprès de la conductrice du bus : « madame, lui c'est le petit fils du sénateur » La brave femme en fût fort amusée « oui et ma grand-mère c'est les Beatles » répondit-elle spirituellement, toute contente de sa réplique. « dis-lui, dis-lui » « oui je suis bien le petit fils de Michel Dreyfus-Schmidt » C'en était trop pour elle, son expression s'assombrit « arrêtez de dire n'importe quoi, c'est impossible que le petit fils du sénateur habite à l'Arsot ! » Puis nous descendîmes du bus, je rentrais chez moi avec une étrange impression, de révolte et d'abattement, dominés toutefois par la perplexité.

Avec ma mère et mon grand-père, nous étions invités aux méchouis et couscous célébrant les événements de la vie du quartier, dont chaque année l'Aïd. Et ce sont de merveilleux souvenirs, pourtant alors, je ne mesurais absolument pas ce que représentait cette amitié judéo-musulmane. Mais mon grand-père et les gens qui l'invitaient se vouaient une immense amitié, un immense respect devenu, en ce XXIe siècle tourmenté, presque subversif. Nous n'entendions pas parler de juifs alors, et à peine de musulmans. En l'occurrence, j'ai été éduqué par des parents séparés dès après ma naissance, survenue dans une euphorie qu'on pourrait qualifier de post-beatnik. La judaïcité de ma mère était un peu culturelle, mais culturelle, pas le moins du monde dans l'exercice de la vie quotidienne. Il y avait du porc dans les assiettes quand en venait le tour, je n'ai pas été circoncis (mon père l'a refusé qui ne l'a pas été), nous nous rendions tout juste, ma mère mon grand-père et moi, chaque année à la synagogue pour Kippour (pour qui, telle était la question). Mais la véritable religion dans laquelle j'ai grandi, c'est la laïcité. Cela ne m'empêchait pas de croire de manière diffuse en Dieu, dont on ne m'avait pas dit grand-chose, mais pour qui on chantait de jolies chansons à la synagogue, dans une langue obscure et familière à la fois. Dieu était avant tout invisible, insaisissable et impénétrable, Dieu existait ou n'existait pas, personne n'était en mesure de le savoir vraiment. Ma mère pensait que oui, il y avait quelque chose, quelque présence, quelque force, quelque puissance qui était peut-être Dieu. Et moi, je m'interrogeais profondément, je cherchais à percer le mystère. Ma voix, ma prière était-elle entendue ? Serait-elle exaucée ? Un jour, alors qu'une sortie à la fête foraine était prévue, le temps se fit menaçant, et vint planer comme une menace sur ce rendez-vous tellement important à mes yeux. Nous n'irions que si la météo le permettait. Je me mis alors à prier, avec circonspection certes, mais avec suffisamment d'ardeur, pensai-je, pour attirer l'attention de Dieu dans l'hypothèse de son existence. Il se trouve que la pluie recula, et que je pus jouir de ces manèges enchantés. Mais si mon vœu avait été exaucé, pourquoi l'avait-il été ? Je ne le savais pas, ce que je savais, c'est que tous les vœux ne l'étaient pas, loin s'en faut, et je savais déjà dans ma plus tendre enfance, pour avoir appris l'histoire des juifs de France et

d'Europe dont je découlais pour moitié de ma généalogie, que même les prières les plus désespérées du monde se voyaient volontiers violées par la réalité.

Le quartier de l'Arsot n'existe plus. Il a été rasé depuis, et le souvenir enivrant de mon enfance qui y habite est orphelin. Je suis arrivé dans mon quartier (on appelait l'Arsot non pas une cité, mais un quartier, qui appartenait à la commune d'Offemont, limitrophe de Belfort) à l'âge de 4 ans, deux ans avant la naissance de mon premier petit frère « même mère ». J'y vivais avec lui, ma mère qui s'était séparée de mon père juste après ma naissance, et le futur père donc, mon beau-père en somme, dans un F5 HLM situé au dernier étage d'un bloc de deux étages et deux cages d'escalier, appartenant à une série de trois. Avant cela nous vivions dans un appartement du centre ville, mais ma mère avait eu envie de s'installer dans le quartier de l'école où elle avait été affectée, à la fois parce que nous nous y rendions à pied en cinq minutes, et aussi parce qu'elle voulait se mêler à la population dont elle recevrait en classe les enfants, elle avait bien raison parce qu'il se trouve qu'elle fût vite adoptée et aimée de tous.

Évidemment, du coup, nous fréquentions la même école, et je ne manquai pas de me retrouver dans sa classe, en maternelle où elle officiait. J'en garde un mauvais souvenir et elle aussi. Je faisais beaucoup de caprices, et notamment, je détestais perdre. J'ai toujours détesté mais avec ma mère en guise d'institutrice, ça se passait mal. Par dessus le marché elle a toujours adoré former ses enfants en classe avec des jeux éducatifs, avec des parties que l'on remporte, ou que l'on perd. Nous en fûmes quittes, l'un et l'autre, pour une année mouvementée.

Notre immeuble, parmi les trois en quinconce, était celui de devant, il donnait sur la rue, qui nous séparait du terrain de foot des arsoyens (tel était le nom que l'on se donnait). L'équipe de l'Arsot y disputait des matchs, et faisait figure d'épouvantail auprès des autres équipes qui venaient en visiteur, à cause de la réputation sulfureuse de l'hôte, et de son style accrocheur. En treize années passées dans cet appartement, je n'ai jamais une seule fois foulé ce terrain de foot. Je dois être le seul arsoyen à ne pas l'avoir pratiqué. Mes copains tapaient évidemment dans la ballon, mais il ne régnait pas une ambiance de foot, il n'y avait pas de ferveur particulière dans le quartier autour du ballon rond. Pour ma mère, le football était une activité de millionnaires en short qui courent après un ballon. Et à part les exploits de Sochoux dont je me foutais comme d'une guigne, tout ce que je connaissais du foot, c'était Platini. Platini, Platini, ça oui, j'en entendais parler. Et ce que je savais au sujet de Platini, c'est qu'il était magnifique et qu'il perdait à la fin. Et ça ne m'encourageait pas du tout à suivre son aventure. Si je détestais perdre, je ne pouvais le tolérer davantage pour le joueur et l'équipe qui incarnaient mon pays. Par ailleurs, pour une raison que je ne m'explique toujours pas, je n'ai jamais assisté à une seule partie de foot de mon quartier. Je n'ai jamais été sollicité en ce sens, c'est certain, mais je n'en ai jamais eu l'idée non plus. Quant à taper dans le ballon avec les

pieds, tordus que sont les miens, cela ne m'est jamais venu à l'idée non plus. J'ai été nageur, puis judoka, puis (à peine) boxeur, j'étais très sportif et très performant au cours de mon enfance, ma mère avait d'ailleurs été une championne locale de natation. Pour ma part je remportai de nombreux trophées dans l'eau de six à dix ans. Nombreux trophées sur un tatami de judo de dix à quatorze ans, mais du foot, jamais. Ni dans le pied, ni dans la tête. Cela n'a guère changé pour le pied, mais dans la tête... Une seule fois, une seule, j'ai regardé un match de l'équipe de France, qui, rétrospectivement, me semble appartenir à la coupe du monde de 86, avec donc le fameux Platini. J'ai assisté à ce match chez la voisine de palier, qui était par ailleurs (l'un expliquant l'autre) une ancienne et chère amie de ma mère, qui avait une fille adolescente qui, elle, s'intéressait au sport à la télé. J'y ai assisté chez ma voisine, car je n'aurais jamais pu le regarder chez moi, non parce que ma mère s'y serait opposée, mais pour la simple raison que nous n'avions pas de téléviseur ! Nous étions, évidemment, les seuls du quartier à ne pas avoir de télévision, et nous étions aussi parmi les seuls en France et en Europe, déjà à l'époque. Notre première télévision nous fut donnée, en noir et blanc, nous étions bien en 1986 ou 87. Ce match donc, se déroula pour ainsi dire chez la voisine, en compagnie de Nathalie, puisque tel est son prénom. Mon souvenir de cette partie est extrêmement étrange parce qu'il est à la fois prégnant, et à la fois infiniment diffus. J'avais pas loin de dix ans alors, pourtant je me souviens n'avoir absolument rien compris à ce qui se passait à l'écran, et comble du comble, je ne me souviens même pas si c'est une partie que nous avons gagnée ou perdue, ce qui me semble rétrospectivement fascinant, moi qui suis obsédé par la victoire. Ce que j'ai compris, c'est que le titre n'était pas là, ou pas encore là. Était-il envolé, ou était-il peut-être encore au bout de l'aventure ? Cela je suis incapable de m'en souvenir. Ce que je sais, c'est que Platini a perdu quoi qu'il en soit, il n'a pas été sacré champion du monde avec les bleus, et tel est le souvenir global qui s'est forgé dans ma mémoire, même si le match que j'ai vu avait peut-être été gagné, puisqu'il y en a eu tout de même un certain nombre au cours de cette compétition, cela, je suis incapable de le dire rétrospectivement. Or il se trouve que je n'ai jamais fait une partie de football à l'école non plus, pas plus que dans la rue, dans un parc, dans un terrain plus ou moins vague comme nous en fréquentions alors. Je me souviens avoir fait du handball à l'école, je me souviens de volley-ball, de rugby, je me souviens d'athlétisme, je me souviens même de ski de fond ! mais de football jamais, jamais une seule partie à l'école pendant toute ma scolarité. Je suis passé complètement au travers la galaxie football jusqu'à ce rendez-vous avec l'Histoire en 98, dont les conséquences me portent, à présent, jusqu'à écrire ces lignes.

Bien que je pratiquasse le sport assidûment et avec bonheur, j'étais davantage porté sur la réflexion, l'introspection, et le challenge mental. J'adorais réfléchir à tout, tout le temps, même quand le sujet de réflexion portait sur quelque chose de douloureux et d'angoissant. Je voulais percer les mystères de la vie, les comprendre et les maîtriser, j'ai été très tôt intensément porté sur ce que je n'appelais

évidemment pas encore philosophie et métaphysique. Qui étions-nous ? D'où venions-nous ? Pourquoi étions-nous sur Terre ? Pourquoi la souffrance existait-elle, et l'injustice ? Ces questions m'ont absorbé aussi loin que je me souviens, aussi loin que je fus en mesure de me formuler une pensée. Et un jour, alors que j'étais assis sur la banquette arrière de la voiture que conduisait ma mère, au cours d'une scène dont ma mémoire a photographié chaque détail, je sais précisément où nous étions dans Belfort à cet instant, lorsque c'est sorti de ma bouche après avoir trop longtemps habité mon esprit silencieusement, alors que je devais avoir six ans, je dis à ma mère que la vie me semblait dépouillée de sens, puisqu'elle consistait à naître pour grandir, que grandir consistait à apprendre pour avoir un métier plus tard, et qu'un métier servait à gagner sa vie, que gagner sa vie servait à payer son loyer, que payer son loyer servait à vivre, que vivre n'aboutissait qu'à la mort. Elle fût embarrassée, et n'eut rien à répondre de tangible. Il fallait que j'accepte le sort qui est fait à l'Homme, voilà en tout cas ce que j'en retirai à ce moment là. Et Dieu sait que je n'ai guère avancé sur ces questions depuis. La vie a-t-elle un sens ? Aucun autre que celui que l'on lui donne. Oui mais, encore faut-il le donner.

J'ai été un enfant surdoué, je n'en ai aucune preuve, mais j'en suis convaincu. Je serais devenu un génie d'à peu près n'importe quoi auquel on m'aurait formé rigoureusement, avec l'ambition et l'exigence de toute éducation de qualité, de toute pédagogie digne de ce nom. Des maths, de la musique, des sciences, des lettres, des arts et métiers. Mais mes parents n'avaient absolument que faire d'avoir un fils prodige, l'excellence, la performance étaient le cadet de leurs soucis pour moi, eux qui venaient tout droit de l'idéologie béate beatnik et post-beatnik, émergée pendant les Trente Glorieuses, consistant à réduire la vie à un moment durant lequel on rencontre le moins d'adversité possible. Ils me souhaitaient d'être heureux bien sûr, mais ils ne pensaient pas que cela puisse passer par l'encouragement à briller. Mes résultats scolaires leur importaient peu. J'ai toujours fait mes devoirs seuls, aussi loin que j'ai eu des devoirs à faire, avec pourtant une mère enseignante. Ils voyaient que je n'avais pas de problème, et cela leur suffisait amplement. A l'école, il en fût de même, bien évidemment, puisque l'école de la République française post Trente Glorieuses a abandonné toute excellence, a exclu l'exigence de son cahier des charges. Personne ne détecta mon profil particulier, et il ne me reste aujourd'hui que les yeux pour pleurer un sort que j'aurais connu si... Mais il s'agit là peut-être d'une histoire que j'invente pour me consoler d'avoir à ce point échoué à me construire une vie, une mission, une œuvre.

Toujours est-il que vers l'âge de 4 ans, je m'intéressai passionnément aux mathématiques. J'avais été exposé à l'addition qui n'avait pas de mystère pour moi, mais la multiplication résistait à ma compréhension. Jusqu'au jour où m'apparut la solution, produisant dans mon tout petit esprit innocent une émotion à hauteur de tout « Eurêka ». A la différence près, avec les grands esprits qui

furent ainsi frappés de connaissance, que cette révélation de petit enfant ne pouvait à mes yeux avoir de valeur absolue, elle ne pouvait valoir que pour moi-même, elle était dépourvue de toute charge narcissique, elle n'était qu'émerveillement pur. Mon père habitait encore Belfort à ce moment-là, et me prenait avec lui tous les week-ends. C'est à lui que je m'adressai pour faire part au monde extérieur de ma découverte, au cours d'une scène que, là encore, ma mémoire a fixé dans son marbre. Je vois encore cette cage d'escalier, mon père est en train d'ouvrir la porte qui mène à son appartement, et moi, je suis en train d'achever l'ascension des escaliers qui mènent à lui. Il habitait un autre quartier sensible de Belfort, était instituteur lui aussi. Plus tard, il reprit la route de Paris, d'où il était venu, quittant par la même occasion l'éducation nationale pour ne jamais y revenir. Mais alors, il était là, et c'est à lui que j'ai exposé le résultat de mes recherches. Il s'agissait de comprendre le lien entre addition et multiplication. Ainsi, le multiplicateur indique le nombre d'additions à effectuer. Et je lui fait la démonstration avec les doigts, 6 fois 5, ça veut dire que tu prends 5 une fois, puis deux, puis trois etc jusqu'à arriver à 6. Mon père fut frappé de ma démonstration et me félicita de l'avoir produite. J'en retirai la satisfaction d'avoir confirmation que je ne pouvais pas me tromper, mais je ne me souviens pas en avoir retiré le moindre orgueil, la moindre fierté. Ce que je sais, c'est que ce fut, à peu de choses près, la fin de mon idylle avec les mathématiques. Bien que je fusse parmi les meilleurs si ce n'est le meilleur jusqu'en 6e, J'avais déjà décroché en 4e et je terminai mon parcours dans les bas-fonds des mathématiques, avec un bac littéraire ? Ai-je un sentiment de gâchis ? Oui. Parce que si je méprisais les mathématiques à l'âge adolescent, je les admire infiniment aujourd'hui, mais ne suis pas en mesure de les appréhender le moins du monde.

Vers le même âge, ma mère se mit en tête, quelle excellente idée elle avait, que je pourrais faire du piano. Elle poussa son projet jusqu'à trouver un professeur qui puisse me prendre avec lui en cours particulier. Je n'avais pas la moindre idée de ce que pouvait être la pratique du piano, cette perspective ne m'offrait ni la moindre réticence, ni la moindre convoitise. Je me laissai donc volontiers conduire chez cet homme, qui m'assit derrière le piano. La suite est un souvenir certes confus, mais plein de joie, de satisfaction, de bonheur. C'est un univers fascinant qui s'ouvre à moi, et je me réjouis d'y avoir été introduit, tout ce que je veux, c'est que ça continue. Je comprends parfaitement tout ce que l'on me demande de faire, je suis capable de répondre aux questions que l'on me pose, et cela me comble d'aise. A la fin de la séance, le prof est enthousiaste, impressionné, il dit à ma mère que j'ai des dispositions exceptionnelles. Ma mère « ha bon ha bon ? » s'en réjouit mais je décèle en elle de la circonspection. Je sens qu'elle ne prend pas toute la mesure de ce qui vient de se produire. Une chose est certaine, ce fût la première, mais aussi la dernière fois de ma vie

que je pris un cours de piano. Ce prof providentiel est reparti aussi vite qu'il est venu, il a déménagé en l'occurrence, dans une autre ville, immédiatement après notre cours. Était-ce déjà prévu de longue date, où est-ce la conséquence d'un événement soudain ? Je ne le sais pas. Ce que je sais, c'est que ma mère n'a pas abandonné pour autant à ce stade. Elle a trouvé un autre prof, qui était cette fois une prof. Ma rencontre avec cette femme constitue l'un des événements les plus tragiques de ma vie. C'est mon père cette fois qui m'y a emmené. A peine entrés dans l'appartement que je vois encore comme si c'était hier, délivrant une sentence dont ma vie s'avérera profondément marquée tout du long, je m'exclame « ha c'est le bordel chez toi ! ». Et c'était une vérité pure, dure, et infiniment innocente. C'est sorti de ma bouche comme l'on dirait à un ami « dis-donc tu as pris du bide » alors que l'on arbore soi-même bedaine. Car j'ai toujours été un bordélique de premier ordre, j'en foutais partout, et ma mère elle-même était bordélique, je vivais dans le bordel, et cela n'avait rien de dégradant à mes yeux. Mais la prof de piano en fût totalement décomposée, extrêmement vexée. Mon père fût au bord de l'évanouissement, ne sachant comment réagir, il me tança. Me rendant compte de ce qui venait de se passer, je fus totalement incapable d'expliquer mon dérapage, que cela n'avait rien de malveillant dans mon esprit, c'était trop tard, j'étais piégé, je restai muet et affligé par la situation. La suite fût un calvaire. Cette femme pris un soin extrême à me punir de mon insupportable affront, et m'infligea un véritable calvaire, poussant la perversion jusqu'à cultiver l'ambiguïté de ses requêtes pour mieux me frapper de mépris en recevant la réponse. Ce fut ma première expérience de la haine. Rescapé de cet enfer, je décidai résolument de ne plus approcher un piano de ma vie, et personne n'essaya le moins du monde de me raisonner. Ce spectacle de l'innocence violée par la perversité figure au premier plan parmi des tragédies qui jalonnent mon existence. Celle-là me prive du destin de grand pianiste que j'aurais embrassé, et qui m'aurait rendu heureux, moi qui, bientôt 40 ans plus tard, suis pour mon plus grand chagrin toujours et encore orphelin de vocation.

Mais la tragédie, que je chéris dans l'art (dont le sport) pour sa dramaturgie, laisse aussi parfois place sur mon chemin à des événements heureux. A propos de tragédie et de dramaturgie, c'est le théâtre qui marqua profondément mon rapport à l'existence, alors que j'étais en classe de CP. Non pas à travers une représentation à laquelle j'aurais assisté, mais grâce à un projet de notre enseignant, que l'on appelait encore instituteur à l'époque, devenu professeur des écoles depuis, dans le même temps et paradoxalement, que l'on faisait de l'enseignant un animateur. Toujours est-il que notre maître, par ailleurs très cadrant et rigoureux à l'ancienne, avait dû succomber à quelque folie new age, puisqu'il entrepris de nous faire créer une pièce de théâtre tout au long de l'année ou presque, pour la représenter nous-mêmes à la fin. Quelle idée géniale il a eu ! Quel bonheur avons-

nous tous eu à inventer et jouer cette pièce ! Le plus extraordinaire c'est que l'instituteur en question n'ait à ma connaissance pas renouvelé l'expérience, qui était une première. Il est vrai que toute la classe fût tournée vers ce projet pendant une période de l'année qui me paraît longue. Je ne me souviens pas de l'histoire que nous avons imaginée, mais je me souviens que c'est vraiment nous, les enfants, qui l'avons créée, encadrés par le maître. Et je me souviens que j'apportais de nombreuses idées qui enthousiasmaient mes copains, mais pas une seule d'entre elles n'a trouvé le chemin de ma mémoire indélébile. Ce que je sais, c'est qu'il y a avait un roi, autour de qui l'architecture de la pièce avait été construite, et je fus désigné pour l'incarner. Je me souviens de l'honneur immense que j'avais ressenti de jouer ce rôle, honneur qui s'ajoutait à la jubilation pure. Cette expérience m'a rendu heureux et fier, et a concouru très largement à installer l'idée dans mon esprit, qu'il fallait que je fasse de grandes choses dans la vie. Si j'avais su alors ce qui m'attendait... En tout cas, le théâtre n'a rien laissé en tant que tel à ce moment là. Je n'ai pas perçu la discipline de l'art dramatique, j'ai vécu l'allégorie et le symbole dans sa propre existence. Si bien que ma carrière de comédien s'est, à peu de choses près, arrêtée là.

Quelques deux années plus tard, un concours de poésie eu lieu à l'école. Les participants devaient apprendre un texte par cœur, et le réciter devant les camarades, pour se voir décerner par le jury d'éventuelles récompenses. Ma mère intervint dans cet épisode, au premier plan, pour me faire apprendre « Chasse à l'enfant » de Prévert. « Bandit ! Voyou ! Voleur ! Chenapan ! » la substance de ces poèmes restera gravée dans mon cerveau reptilien, elle résonne encore aujourd'hui de toute sa puissance, bien que j'ai depuis oublié les textes, que j'appris comme l'on apprend quelque chose que l'on connaît déjà. Je m'identifiai profondément à ces personnages de misère sur lesquels on frappe. Je délivrai une prestation plus qu'impeccable, sans la moindre imperfection de diction, sans la moindre hésitation, mais chargée d'une vibrante émotion. Et je fis un triomphe. Je vis tournés vers moi des regards interloqués et admiratifs, venus de mes copains, même de mes rivaux, et de leurs parents, qui tous voulurent me témoigner leur admiration. Je n'étais pas fier pourtant, je jure ne pas avoir éprouvé d'orgueil à ce moment-là. J'étais avant tout surpris, et reconnaissant, reconnaissant envers la vie qui avait placée ce bonheur sur ma route, à partager avec les miens.

Ce fût le premier acte d'un épisode en deux actes avec Prévert pour auteur. L'été suivant la fin de la l'année scolaire, je me retrouvai en colonie de vacances. C'était la première fois que j'y allais et me partageait entre un grand enthousiasme, et une petite appréhension. Il se trouve que ce séjour fût merveilleux, avec des copains extraordinaires, et que je ne laissai après cela plus passer un été sans colonie de vacances, toujours avec autant de bonheur. A la fin de ce merveilleux séjour donc, il y avait un spectacle prévu. On pouvait participer à la distribution si l'on avait quoi que ce soit à

proposer. Pour ma part, je fis deux apparitions. La première au sein d'un sketch que nous avions mis au point, les enfants et les animateurs, la seconde pour réciter « Chasse à l'Enfant » dont je me souvenais encore fraîchement. Ce fût un double triomphe extraordinaire. En ce qui concerne le sketch, mon personnage a déclenché une hilarité hystérique. La salle était nombreuse, toutes les classes d'âge de la colonie étaient rassemblées et ça faisait beaucoup de monde. La salle fût traversée d'un spasme violent, tous ou presque se roulaient par terre, foudroyés de rire par ce qu'ils venaient de voir. Ce fût une jouissance inouïe pour moi, même si je savais pertinemment que mon humour me dépassait complètement, et que mon air, ma dégaine étaient davantage responsables de cette réaction que mon sens de l'imagination. Mais cela n'en demeurerait pas moins un triomphe. Le plus extraordinaire, c'est que je ne me souviens que d'un seul élément de notre sketch ; il y avait une cabine téléphonique que je devais rejoindre, certainement sans succès. Le deuxième chapitre de mon carton ce soir-là, demeuré inégalé dans ma carrière de quoi que ce soit, c'est le poème. J'ai enregistré la scène au plus profond de ma chair. Je me suis présenté seul au milieu de la scène, et j'ai senti que ma présence imposait l'attention de l'audience. J'ouvris la bouche, puis le poème en coula dans un silence d'une épaisseur que je ne connaîtrai peut-être plus jamais de ma vie. J'étais calme, serein, mais habité d'une électricité qui investissait l'intégralité du théâtre de ma prestation, se percevait dans l'air comme une vapeur compacte. Lorsque j'arrivai au bout de ma partition, il se fit un tonnerre d'applaudissement aussi puissant que le tonnerre tout court. Les foudres de la gloire ont alors frappé mon cœur et peut-être, sans doute, l'ont-elles désintégré, car cette apothéose précoce est mon dernier triomphe en date.

Oui, à présent que je rassemble ces souvenirs il m'apparaît plus clairement que j'ai brillé trop tôt, trop fort, et que telle est l'origine du désastre qui suit. Pourtant je n'ai pas cultivé l'orgueil pendant tout ce temps, je ne me voyais pas le moins du monde comme un génie ou un gagnant, je ne faisais que prendre ce que je recevais. Ces triomphes restaient confinés dans un coin de ma pensée, de ma mémoire, et ne se présentaient à ma conscience qu'à tour de rôle quand en venait l'heure, sans que je perçoive d'unité dans ces épisodes, qui aurait annoncé un grand destin. S'il m'arrivait d'imaginer que je puisse réaliser quelque chose de grand dans la vie, c'était rempli d'espoir peut-être, mais de certitude sûrement pas. Et la plupart du temps, imaginant mon avenir, j'imaginai quelque chose d'humble et de paisible. Pourtant deux territoires que j'avais explorés m'ouvraient les bras, celui de la poésie, et celui de la musique.

J'écrivis mes premiers poèmes en même temps que mes premiers mots, et l'essentiel de ma production en tant que poète se situe entre le CE1 et le CE2. J'en ai bien écrit quelques autres à

l'âge adulte, mais rien de ce que je ne pourrai plus jamais écrire ne sera aussi chargé et innocent, c'est à dire génial, que ce que j'écrivais alors. Je suis l'auteur d'un chef-d'œuvre précoce disparu. Il ne reste plus aucune trace de ce que j'ai écrit à cet âge. Je ne me souviens plus que d'une seule phrase parmi mon catalogue d'une bonne vingtaine de textes, et c'était celle-ci : « je suis là pour vous en parler ». Et je parlais de la guerre, de la haine, de l'horreur, de la souffrance. Je réclamais justice. Je mettais en chaque mot toute mon âme, toutes mes tripes. Je me souviens comment ils venaient à moi, fracassants, creusant dans mon esprit un si puissant sillon. Quand j'écrivais, j'étais le roi et le maître du monde, de mon monde, c'est moi qui en dictais les lois, c'est dans ma chair qu'il résidait. Je me sentais puissant, je faisais mouche à chaque trait de plume, il me semblait alors qu'il n'y avait pas de limite à ma faculté de capturer la pensée dans l'écrin merveilleux du verbe. Mais je n'attendais rien de mes poèmes. Une fois que je les avais écrit, je n'y pensais plus. Et jamais il ne me serait venu à l'idée de me contraindre à quelque production. Pour chaque poème que j'écrivais, que ce fût le premier ou le dernier n'avait pas la moindre importance. Savoir quand j'écrirais le prochain, s'il y en aurait un m'indifférait au plus haut point. J'écrivais ces poèmes pour une unique raison : ils se déversaient dans ma tête. Ma mère les adorait. Mais elle était comme moi, elle les prenait comme ils venaient. Jamais elle ne m'aurait dit « tu seras poète mon fils », et jamais je ne l'ai pensé. C'était juste un peu de bonheur gratuit pour elle et moi. Mon père était retourné vivre à Paris à ce moment là. Il s'était marié et vivait dans la capitale avec son épouse, j'y allais régulièrement pour le voir. Lors d'un dîner où ils recevaient une amie, je fus sollicité pour réciter un ou deux de mes poèmes. A la fin, ma belle-mère était enthousiaste, mon père les connaissait déjà, mais lui qui est tout sauf expansif, je voyais bien qu'il était impressionné par ce qui me sortait du crâne. Quant à l'amie, elle demeura muette. « Ne trouves-tu pas, Laurette, que ses poèmes sont extraordinaires ? » lui demanda la femme de mon père. Je la voyais gênée, je trouvai maladroit de demander son avis si elle ne souhaitait pas le donner, et je me dis qu'elle devait trouver pathétique un tel engouement pour ce qu'elle venait d'entendre. Mais elle finit par lâcher : « Il ne faut pas lui dire ! ». Cette remarque est instantanément venue se loger dans mon cerveau profond, comme si j'en avais porté la mémoire depuis des millénaires. Il planait au-dessus de moi une menace, portée par mon propre génie qui risquait de me tuer. Il m'a tué. Elle avait raison et tort à la fois. Raison de penser que trop, trop tôt c'était trop, tort parce que quand bien-même personne n'avait loué ma plume, je serais devenu ce que je suis devenu.

Dans la même période, il m'arrivait de taper sur un tam-tam. Mon expérience du piano s'était soldée par une catastrophe, mais arrivé au primaire, ma mère s'était fait des amis dans le quartier, dont Rabah, qui jouait de la derbouka et du djembé, et animait des sessions avec des enfants. C'est

ainsi que je fus initié à la percussion. Je m'avérai immédiatement très doué pour le rythme. Ce que l'on me montrait et demandait de faire m'était facile et agréable, j'appris vite à prendre plaisir au contact de la peau du tam-tam, au mouvement des bras et des mains qui frappent pour exprimer une pulsation que je ressentais dans tout le corps, là où les autres enfants peinaient à exécuter et tenir laborieusement leur rythme. Je me trouvai avec un don de plus, mais sans passion particulière, sans vocation. Je jouais quand en venait l'occasion, je n'y pensais pas quand je ne jouais pas. Je n'imaginai pas une seconde faire de la percussion mon métier, pas plus que la musique en général. Cependant, un soir de fête de la musique à Belfort, alors que cette institution en était à ses prémices et que je devais avoir huit ans, Rabah installa en pleine rue piétonne et principale de Belfort, un orchestre de tamtams. J'étais le seul enfant à en faire partie. Nous avons joué toute la soirée et obtenu un succès fou, surtout pour la curiosité que je représentais, ce même possédé, habité par le rythme, menant pratiquement l'orchestre derrière lui. J'étais effectivement en transe. Jamais je n'oublierai la jouissance qui fût la mienne, en lévitation au-dessus du sol, je faisais corps avec la pulsation qui me traversait et traversait le public dans une même vibration. Et je frappais sans exercer le moindre contrôle sur rien, il fallait juste que je laisse faire mon corps, la paume de mes mains faisait mal, mais je ne sentais plus mes mains. Le lendemain le journal local titrait sur moi, avec photo à l'appui, vantant la performance d'un musicien en herbe. Là, je fus fier. Très fier. Et ce fût sans doute le début de mes très grands emmerdements.

Quelques années plus tard, arrivé à la pré adolescence, ma mère pensa qu'il serait bon que je joue de la batterie. Elle avait eu une bonne idée. Elle m'inscrivit dans l'école locale, où je montrai, sans grande surprise, d'exceptionnelles aptitudes. Il y avait cependant un problème, je n'avais pas de batterie chez moi, je ne pouvais donc travailler entre les cours. Malgré cela, je progressais. Jusqu'au jour, arrivé tout de même bien vite, où il fût impossible d'exécuter mes partitions sans travail. Il était déjà miraculeux que j'arrive jusque là, le propre de la musique et de l'apprentissage poussé en général étant de requérir une pratique quotidienne. Mais devant cet échec, plutôt que d'exiger une batterie pour m'entraîner (mais où l'aurait-on disposée, étant en très mauvais terme avec nos voisins du dessous qui méritent un roman à eux seuls, peut-être une autre fois, le bruit eut été impossible) je me résolus au contraire à arrêter la batterie au bout de quelques mois. Je ne savais pas alors la valeur du travail, personne ne me l'avait enseignée. Je voulais, comme tous les gosses ou les ados, m'amuser au maximum, et m'embêter au minimum possible. Je ne me rendais pas compte que je renonçais face à un obstacle qu'un tout petit peu de travail m'aurait permis de franchir pour mon plus grand bonheur. L'heure n'était pas au challenge. Cela viendra bientôt. Mais peut-être trop tard. Toujours est-il que je l'un des cours que j'ai suivi en particulier a profondément marqué ma

mémoire, peu de temps avant que je n'abandonne cette activité. Ce cours, exceptionnellement, était prévu à deux élèves. Nous étions disposés côte à côte, chacun installé à une batterie. Il avait quelques deux années de plus que moi, et surtout, il suivait les cours de l'école depuis au moins une bonne année, moi je venais d'arriver et jouais mes toutes premières partitions. Nous en eûmes une à jouer à l'unisson. Il avait toutes les peines du monde, et moi j'étais au point. Le prof le lui fit remarquer, que je comprenais mieux que lui qui avait plus d'âge et d'expérience, ce qui rétrospectivement me semble une ignoble hérésie pédagogique, mais sur le coup, me combla d'aise. Je ne me sentais plus pisser. Dans ce qu'il me restait, en cet instant, de lucidité, je fus frappé par sa réaction, qui m'apparut déjà sur le coup d'un grand courage. Il encaissa sans broncher, tout juste en rentrant la tête et en tâchant de contrôler l'afflux de sang qui envahissait son visage. Il redoubla d'effort, avec une réussite ou un échec dont je ne me souviens plus. Ce que je sais, c'est que j'ai revu son visage bien des années plus tard. Je le reconnus immédiatement, même si je ne connais pas son nom, pour ne l'avoir peut-être jamais connu. Il passait à la télévision, à l'occasion d'une exhibition réunissant des cadors de la batterie sur un plateau, pour promouvoir cet instrument. Il en faisait partie.

En dehors de mon tableau de trophées et de mes diverses expériences artistiques, ma vie de gamin à l'école primaire consistait essentiellement à traîner dans le quartier, et à faire du sport. Surtout traîner dans le quartier. Dès que j'avais cinq minutes je sortais pour aller voir quel copain je trouverais dehors. Bien entendu, il y en avait toujours. J'en avais deux trois qui étaient mes préférés. Je me souviens des prénoms de Khaled, qui était mon rival en tout, qui était un dur à cuire et un dur tout court, je me souviens d'Atelah, qui était doux comme un agneau, et qui me suivait partout où je lui proposais d'aller. Il y en avait d'autres, dont j'ai oublié le nom, mais pas la présence, les images entrecoupées et mélangées de cinq années à fréquenter la même école et le même quartier. L'Arsoit était notre royaume. Il y avait deux aires de jeu avec ces structures en tubes métalliques qui n'existent plus nulle part sur lesquels on grimpait haut, et dont on tombait parfois. Il y a eu des blessés. Moi je me suis cassé une dent en la cognant contre ce métal. Mais nous préférons investir les espaces en friche. Notre quartier, quoi que petit et isolé, offrait nombre de choix, près de l'école et du ruisseau dans les buissons, en suivant le chemin des jardins ouvriers qu'occupaient les parents de mes copains, nous avions accès à tout un monde à explorer. De l'autre côté du quartier, il y avait deux zones boisées propices à toutes les élucubrations d'une bande de gamins dans la rue, une invitation permanente à l'aventure. Nous y faisions péter des pétards, l'excitation de la poudre et de la déflagration est la chose la plus extraordinaire que j'ai retenue de nos explorations alors, plus forte que les scénarios que nous inventions, qui ont existé mais n'ont pas imprimé ma mémoire. Je

me souviens d'une anecdote. Nous avons imaginé un pique-nique entre copains, on voulait être nous pour faire comme les adultes. Ma mère m'avait mis des trucs à manger dans un sac pour nous. Nous partîmes à l'aventure, et quand nous vint l'envie de manger, on découvrit le contenu du repas. Il comportait du saucisson. L'un de mes amis me demande alors si c'est du saucisson d'âne. Je lui réponds qu'évidemment c'est du saucisson d'âne, mais je n'avais pas la moindre idée de ce qu'était le saucisson d'âne. Cela ne m'empêchait pas d'être persuadé en toute bonne fois que c'en était, puisqu'il me le demandais comme une confirmation. Parce qu'il n'a pas le droit de manger du porc précise-t-il, or il lui semble que le saucisson est plus souvent au porc qu'à l'âne, il est donc très circonspect. Et moi, je ne vois absolument pas pourquoi ce saucisson serait fait avec du porc, il me semble que tous les saucissons du monde sont fait avec de l'âne. Je suis tellement persuadé que c'est en toute logique le cas de celui-là, il me tient tellement à cœur de partager mon repas, que je finis par le persuader d'en manger. Et nous mangeons tous ce saucisson. Le soir venu, je n'avais pas oublié l'affaire et je demande à ma mère ce qu'il en est de son saucisson qu'elle nous a donné. Elle porte alors la main devant la bouche, embarrassée. Elle n'a pas pensé que mes copains étaient musulmans et qu'ils ne mangeaient pas de porc, elle réalise à cet instant que je le leur ai servi. Aussi extraordinaire que cela puisse paraître aujourd'hui, ça l'était moins dans le contexte que je situe plus haut, où les problématiques religieuses n'existaient pas encore ou à peine dans les quartiers. Elle même est (presque) juive, qui en mange. Elle m'assure que ce n'est pas grave, que l'important c'est qu'ils ne le sachent pas, et que ce n'est rien de mal. Certes un musulman est pardonné de son péché s'il lui vient à ingérer du porc à son insu, certes mon intention était louable parce que je voulais partager, mais ce qui me frappa le plus, dans cette histoire, c'est que le mensonge pouvait avoir force de vérité dans ma propre bouche.

Avec mes copains, nous ne jouions pas que dehors, nous nous retrouvions aussi chez moi. Pas chez eux parce que tous habitaient de plus petits appartements que le mien avec leurs huit frères et sœurs. Je dis huit, parce que l'Arsot se trouvait peuplé de fratries de neuf. Ni un de plus, ni un de moins, et mes copains étaient tous dans ce cas-là en tout cas. Chez moi, il y avait de la place et, évidemment, il y avait plus de jouets. Dieu sait pourtant que je n'ai pas eu tous les jouets que je voulais étant enfant, ceux que je connaissais en dehors du quartier en avaient plus que moi, et je jalousais leur collection. Mais à l'Arsot, ma chambre faisait figure de Caverne d'Ali-baba, et j'adorais inviter des copains pour en profiter. Un jour, l'un d'eux m'a volé un jouet. Je ne me souviens pas lequel, je me souviens que je savais très bien que ce geste était motivé par une convoitise issue de la pauvreté dont je ne souffrais pas moi-même, je ne me souviens pas si j'ai récupéré ce jouet ou non, ni dans quelles circonstances, je ne me souviens pas si le chapardeur est resté mon copain, ce dont je me souviens, c'est d'un sentiment de trahison et de tristesse, dépourvu de colère. Mais je comprenais trop bien qui j'étais et où je vivais pour en tirer rancune.

Une autre fois, à peu de choses près au même âge, je pris un violent coup de boule de la part de Khaled. Il était installé sur la petite pelouse juste devant chez moi, celle qui séparait mon immeuble de la rue qui nous séparait du terrain de foot, avec l'un de ses grands frères, et des copains à eux. Alors que je passais devant, il m'invita à les rejoindre. Je sentis quelque chose de louche, mais je ne voulais pas m'y soustraire, me dérober. Parvenu face à lui, debout tous les deux, il me regarda droit dans les yeux, et je le regardai droit dedans. Il semblait hésiter mais n'avoir pas le choix, son frère et ses potes l'encouragèrent à faire ce que je n'eus pas le temps de voir arriver: sa tête venait de heurter la mienne de plein fouet, son front écrasant mon nez qui se mit à saigner. Je n'eus aucune réaction, je ne bougeai même pas, sidéré. Puis quelques secondes plus tard, je tournai les talons et rentrai chez moi. La suite, je ne m'en souviens pas. Je sais ne pas avoir caché que mon copain venait de m'envoyer un coup de boule magistral, raison pour laquelle je saignais du nez. Mais je ne sais pas quelles furent les conséquences pour lui. Ce que j'en ai retiré en tout cas, c'est l'immense frustration de ne pas avoir eu l'idée de riposter. Me battre, à l'époque, cela ne me faisait pas peur du tout, et contre quiconque. Vers les premières classes de primaires, j'avais un certain Edmond sur le dos, l'un des très rares (avec nos voisins du dessous déjà mentionnés) à n'être ni algérien, ni marocain, ni turc, ni gitan, mais français de souche, comme ils disent à présent. Il faisait deux fois mon poids, il était massif pour son âge, et avait déjà bien un ou deux ans de retard en classe. Il a, pendant quelques mois au moins, entrepris de me pourrir la vie. Quand c'en fut trop, un jour dont je me souviens parfaitement, je décidai de prendre le taureau par les cornes. Je lui rentrai dans le lard et lui infligeai, malgré sa défense vigoureuse, la plus grosse raclée qu'il avait probablement subie jusque-là, en tout cas de la part d'un autre enfant. Il ne m'approcha plus jamais. Mais là, le coup de boule de Khaled avait été si gratuit, soudain et inattendu, que je n'avais pas eu la ressource de réagir conformément à ce que j'exigeais de moi-même, et telle fût ma blessure. Je ne me souviens pas avoir nourri le projet de me venger. Était-ce parce que je craignais ses grands frères, ou parce que la colère n'a jamais émergé qui m'y aurait conduit ? Je ne le sais pas. Je sais juste que cet épisode, loin de m'avoir vacciné contre la bagarre, nourrit probablement encore aujourd'hui mon goût immodéré du combat. Le mien, et celui auquel j'assiste, tant que chaque partie est en mesure de se défendre et de frapper conformément à des règles du jeu équitables, à un code d'honneur.

La pratique sportive était au premier plan de mes préoccupations d'enfant, durant les années primaire, et jusqu'au milieu du collège. Mon premier sport fût la natation. Ma mère qui l'avait pratiquée elle-même assidûment et pour son plus grand bonheur dans sa jeunesse, me mis dans l'eau vers trois ou quatre ans. Je me souviens du premier contact avec ce petit bassin qui m'apparaissait immense, et tout aussi attrayant. C'était à la piscine municipale de Belfort, la piscine « Richelieu »

débaptisée depuis, que ma mère avait elle-même fréquentée en club dans ses années de compétition, et tout le monde la connaissait. Il s'était passé alors moins de dix ans, car mes parents m'ont eu jeunes, à peine passés vingt ans. Immédiatement, au contact de l'eau, je me mis à nager spontanément et avec adresse, la nage dite du « petit chien » (en tout cas c'est ainsi qu'on l'appelait dans cette piscine) qui consiste en un mouvement des bras et mains pour maintenir la tête hors de l'eau, avec la contribution des jambes pour se propulser, témoignant d'une coordination propice à l'apprentissage des quatre nages standards. Généralement, arriver au « petit chien » requiert une familiarisation préalable au tout jeune enfant. J'y étais aussi à l'aise qu'un têtard, comme si l'on venait en fait de me plonger dans mon milieu naturel, et je fis sensation autour de moi. Dans la période qui suivit, je devins vite le phénomène de la piscine, qui apprenait à nager à une vitesse folle, développant une énergie, une puissance dans l'eau stupéfiante pour les moniteurs qui n'avaient jamais vu ça. Et quand vinrent mes toutes premières compétitions, vers six ans, je n'étais pas dans la même catégorie que mes concurrents, j'arrivais quand ils en étaient à la moitié. Ma domination était totalement hégémonique en papillon, très nette en crawl, mais le dos et la brasse commençaient déjà à me poser problème, exclus de mes premières compétitions. Si je fis par la suite quelques progrès en dos, je restai moyen, quant à la brasse, je devais ne jamais parvenir à l'exécuter correctement, et encore aujourd'hui, je ne sais pas nager la brasse. Cela ne m'empêcha pas de gagner mes premières courses 4 nages. Un jour, alors que je sortais du bassin à l'issue d'une victoire facile en papillon, mon moniteur me pris par le bras et me dit « s'il te plaît Fabian, fais-moi plaisir, deviens un grand champion ». Ma foi, son projet ne me déplaisait pas, mais je savais au fond de moi qu'il n'en serait rien, jamais. Et j'avais raison, parce que mon corps n'en prit pas la direction.

Vers sept ou huit ans, je commençai à être plus petit que les autres. Or l'allonge est très déterminante dans la performance. Mes pieds tordus, complètement en-dedans, commençaient à représenter un sérieux obstacle technique. Mes facultés de coordination et de compréhension du geste arrivaient à leurs sérieuses limites. Il ne me restait plus que la puissance et l'explosivité musculaire pour gagner encore quelques médailles. Mais surtout, surtout, aller à l'entraînement me pesait de plus en plus. Je me souviens comme si c'était hier de ces soirs d'hiver sombres, froids et humides qui plongeaient Belfort dans une atmosphère d'irrépressible cafard, où il fallait, après l'école, traverser toute la ville pour retrouver un bassin dont j'avais autant envie que de me pendre. Je n'aimais plus être dans l'eau, je n'avais plus le courage de m'y contraindre, ce fût, vers neuf ans, la fin de mon histoire d'amour avec la natation, et plus jamais, depuis, je ne me suis-je baigné dans une piscine. Quelques années plus tard, je me passionnerais pour la plongée et la chasse sous-marine, avant d'abandonner définitivement tout milieu aquatique, et devenir, à ce jour, l'un des plus secs parmi les êtres humains sur Terre.

Et puis, hormis mon éloignement de la natation, j'avais découvert le judo, à huit ans si je ne m'abuse, à l'occasion d'une de ces fameuses colonies de vacances que je fréquentais chaque été. Je fus immédiatement séduit par le concept, et demandai dès mon retour à m'inscrire en club. Je pratiquai natation et judo conjointement quelques temps, une année ou deux, pour me consacrer finalement au judo. Il n'y avait pas de judo dans le quartier, et le club le plus proche se situait aux alentours de mon futur collègue. J'y ai rencontré le copain qui deviendra mon premier compagnon de route au bahut, Thierry. A l'issue de ma première année de judo en club, notre promotion était invitée à une première compétition, qui ne consistait pas encore en des randoris (affrontements) mais en une démonstration des techniques de judo, les prises et les chutes. Chacun était jugé en binôme, il fallait donc trouver son partenaire. Arrivé au jour de la compétition, je m'étais laissé inscrire avec un camarade, mais avais promis à Thierry de le faire avec lui. Comment en étais-je arrivé là ? Je ne me souviens pas vraiment. Ce dont je me souviens, c'est du drame que cela a créé. Arrivé au moment de l'enregistrement des compétiteurs, un conflit éclate entre ce pauvre gosse avec qui je devais tirer, son père affolé de voir son fils en plan alors que tout était censé être prévu, et Thierry, qui était extrêmement déterminé à ne pas me laisser lui échapper. Et moi aussi je voulais me présenter avec lui, malgré mon immense gêne, devant le spectacle que suscitait mon inconséquence et/ou mon indécision, mon empathie pour ce camarade dépité. Mais c'est bien avec Thierry que j'ai livré ma prestation, et nous avons gagné. Ce fut le début d'une longue amitié.

Le judo marque mon passage de l'enfance à l'adolescence. Encore enfant, j'étais, sur le tatami de mon club, le leader. Je m'y sentais comme à la maison. J'aimais porter le kimono, et agripper celui de mon partenaire, j'aimais exécuter les mouvements, le sentiment d'adresse et de puissance qu'ils procuraient, j'aimais frapper le tatami de mes bras et mes jambes en chutant, j'aimais la discipline et la sueur. Et j'aimais être le meilleur. Car de la ceinture jaune à la bleue, je gagnai tous mes combats. J'étais plus petit que mes adversaires, mais plus rapide, tonique et technique. Je fus pubère tôt, et à l'âge de treize ans, mon corps d'enfant devint un corps d'adulte. Je me souviens de l'instant où je constatai l'émergence éclair d'imposants pectoraux. Sur une période qui se compte en jours, ma poitrine était passée d'un terrain neutre à l'expression éloquente de la force qui habitait mon corps. Les biceps que j'aimais déjà exhiber enfant, pour leur stupéfiant volume, explosaient avec le reste de ma musculature, dont des cuisses et des mollets hors gabarit à mon âge. Mais ce réjouissant patrimoine génétique sportif serait bientôt très fortement pondéré par ma taille. Inquiet de ne pas me voir grandir, je sollicitai alors un examen médical pour savoir ce qu'il en était de ma croissance. Le verdict fût l'un des plus terribles que j'eus à endurer ; à quatorze ans et 1m66, je ne grandirai plus.

C'est un traumatisme, une blessure d'amour propre et virile dont je ne me suis peut-être jamais remis, ne laissant pas en tout cas, d'assombrir ces années d'adolescence et de jeunesse, avant de s'apaiser quelque peu, mais au fond de moi, jamais complètement. Ce n'est pas cependant cette caractéristique physiologique qui eu raison de ma pratique du judo, je pouvais raisonnablement y croire encore malgré ma taille, étant donnée ma tonicité, mais la flemme. Alors que j'arrivais au stade où, pour rester parmi les meilleurs il fallait intensifier l'entraînement, je renonçai aux désirs de gloire sur tatami que j'avais nourri pendant tout mon parcours, arraché à la perspective d'une ascèse sportive par le goût de la fête qui venait de s'emparer de moi.

La fin de l'école primaire fut la fin de ma vie de quartier. J'y ai habité encore longtemps, mais je ne le fréquentai plus que pour rentrer à la maison. Mes copains furent dissous alors dans une population scolaire beaucoup plus vaste, car si notre école était celle de l'Arsoy, le collège Goscinny accueillait un vaste secteur, composé de populations diverses, différentes de la nôtre. Et le lien qui m'unissait aux arsoyens passa au second plan, bien que toujours resté dans mon cœur et mon esprit, mes copains de jeu changèrent du tout au tout. L'arrivée au collège m'excitait beaucoup. J'y voyais une formidable opportunité de grandir, même si cela m'impressionnait un peu, et me donnait quelque appréhension de ne pas être à la hauteur, de m'y perdre entre tous ces profs et tous ces cours. Mais alors, je croyais en moi, et en tout. Bientôt, je me sentirai invincible, et bientôt je mordrai toute la poussière du monde pour ne plus la recracher.

Dans ma classe de 6e, il y avait, heureuse coïncidence, mon copain judoka Thierry. Il devint vite mon copain tout court, ensemble, on ferait les 400 coups de la vie au collège. Je fus élu délégué de classe, en compagnie d'une fille qui deviendra cette année-là ma rivale académique, dont je vois encore le visage et qui s'appelait Emmanuelle. Elle était mon antithèse, elle fayotte, moi rebelle, nous nous sommes affronté pour déterminer qui obtenait les meilleurs résultats. A l'issue du premier trimestre, c'est moi qui fus premier de la classe, avec les félicitations que je reçus en mains propres du jury, puisque j'assistais au conseil de classe avec elle. Ce fut la première (car il n'y avait pas de classement au primaire) et la dernière fois que j'occupais cette place prestigieuse. Tout le reste de ma scolarité fut, du deuxième trimestre de la 6e, jusqu'au bac, une longue, lente et inexorable chute dans les abysses de la médiocrité scolaire, et de la médiocrité tout court. Mais pour l'instant, je suis le meilleur en anglais notamment. Cette année-là, vers la fin je crois, la prof d'anglais avec organisé un concours. C'était à celui ou celle qui connaîtrait le plus de mots. Le principe était que pour chaque mot, ceux qui donnaient une fausse réponse étaient éliminés. Mon copain Thierry fit un bon parcours, mais à la fin, il ne restait plus que ma rivale Emmanuelle et moi.

Et cela dura un certain temps, nous ne nous départagions pas pour donner tous deux la bonne réponse à chaque fois. Et la classe était surchauffée, mon pote Thierry m'encourageait tel un supporter, et le suspense était à son comble. Puis vint la dernière question, la seule dont je me souviens : « cuisinier ». Emmanuelle et moi-même, pour la première fois du concours, hésitions. Elle finit par proposer « cooker » et je dis « cook ! » et ce fut le triomphe. J'étais très fier, mais pas tant pour recevoir autant de gloire, que pour ne pas être tombé dans le piège que l'exception de ce mot représente.

En 6e, je faisais tous mes devoirs et j'y prenais même plaisir. Ce fût déjà terminé l'année suivante, où je ne me mis à ne faire que le strict minimum. Alors que j'avais entamé le collège dans le « groupe des forts » en math, je commençai à avoir de sérieuses difficultés en 4e, abandonnant toute idée d'obtenir la moyenne, pour me trouver totalement dépourvu en seconde, où je n'y comprenais réellement absolument plus rien. En première, les maths auront disparu de mon cursus. Et je les regrette, et je les pleure aujourd'hui.

Fort heureusement pour moi, ça allait mieux dans les autres matières, où je ne foutais rien non plus, mais je me débrouillais pour passer malgré tout. Il n'y a qu'en français que j'ai pris du plaisir, plus exactement en rédaction. J'y mettais du soin et de l'effort. C'était laborieux, mais j'étais motivé. Mes premières rédactions de collège, pour une fois, n'avaient rien de remarquable. Mais arrivé en 4e, la littérature me valut un prix. Ce n'était pas celui d'un concours, mais un témoignage d'admiration si vibrant de la prof, que je revois comme si je l'avais vue hier, mais dont j'ai oublié le nom, qu'il vaut tous les trophées du monde. J'aimais cette prof, que j'ai eue en 4e et en 3e. Elle était gentille et bienveillante, portant d'énormes lunettes et passant un temps fou à se débattre avec ses yeux qui produisaient d'importantes quantités d'humeurs. Elle nous donna pour devoir à la maison une rédaction dont le thème portait sur Robinson Crusoé, dont il fallait imaginer le témoignage. Alors que je suis, et étais déjà à l'époque résolument hétérosexuel, très attiré par les filles, et alors que l'on ne parlait pas encore de l'homosexualité (les premières Gay-Pride viennent nettement après, ainsi que toute lutte LGBT connue, même si le sida a déjà émergé) j'imaginai que le naufragé évoque sa relation avec Jeudi, que personne ne pourrait comprendre dans le monde. Et je m'identifiai au personnage, chargeant sa mélancolie de toute ma ressource émotionnelle. Ma prof fût frappée de la maturité que mon texte révélait, et du style employé pour restituer ma pensée. Elle insista longuement pour expliquer à la classe pourquoi et comment mon texte était un exemple et une singularité. Je ne crois pas, à ce moment-là, avoir éprouvé de manifestation d'orgueil. J'étais à la fois étonné d'avoir touché si juste, même si je me savais plus mûr que les autres, et à la fois circonspect sur les conclusions à en tirer. Ce fut, quoi qu'il en soit, la meilleure note de toute ma carrière scolaire littéraire, jamais ni égalée, ni approchée. Le seul autre souvenir que j'ai avec cette

prof, c'est un épisode honteux. C'était peut-être l'année suivante, en 3e, peut-être la même année je ne sais plus. Je me rappelle que nous étions agités, notre classe était agitée, et je me souciais de tout, sauf de ce que nous étions en train de faire en cours. Me vint alors une fulgurance. Cette pauvre prof, en délicatesse avec ses yeux, faisais je ne sais plus quel geste exactement, mais il était propice à la dérision, et j'entrepris de le mimer ostensiblement pour faire rire la galerie. Mais alors que je croyais maîtriser mon sujet, elle retrouva soudainement une mire droit sur moi, et me surpris en flagrant délit de moquerie. Ce dont je tire ma honte aujourd'hui, c'est de sa réaction. Elle ne m'a pas puni, elle ne m'a même pas tancé. Mais elle a posé sur moi un regard blessé et abattu, j'étais donc aussi con qu'un autre et elle était déçue. En voyant ce que je suis devenu, ce souvenir me lance comme une migraine. Je n'ai même jamais pu lui demander pardon. Permettez-moi de le faire ici. Madame, pardonnez cette légèreté que je n'ai jamais su quitter, qui encore aujourd'hui me conduit au néant, au chaos qui m'enferment, j'ai eu un geste offensant pour vous que je respectais tant et cela me ronge. Pardonnez-moi.

Mon prof de math de 5e je crois... C'était un homme bon et doux comme un agneau, il se faisait totalement dévorer par sa classe. Et moi comme les autres, petit con, petit branleur, je lui mettais la misère, et c'était à celui qui lui pourrirait le mieux la vie. Et c'était une grande réjouissance, une fête permanente. Bien des années plus tard, j'ai appris que ce prof s'était suicidé. Les frissons qui me parcourent le dos ne peuvent pas suffire à refroidir mon corps à température de la mort, et s'il me reste un peu de vie c'est pour éprouver la honte d'avoir joui de la meute qui a tué cet homme sans défense.

L'un des événements majeurs de mes début au collège fût ma mue. Elle s'engagea avant tout le monde, à la fin de la 6e. Elle n'a pas produit de phénomènes d'oscillation comme souvent, ou peut-être parfois, au moment de la transition d'une voix à l'autre. Ma voix s'est aggravé à un rythme soutenu pendant une assez brève période, pour atteindre les fréquences adultes. Or le plongeon fût assez vertigineux car il se trouve que ma voix est grave, dans un registre ténor. J'entendais ma voix évoluer, je le sentais très bien, et j'en étais ravi et fier. De retour au collège après les grandes vacances en 5e, ma voix achevait son positionnement, et ne la maîtrisant pas encore, j'employais des tonalités plus ou moins graves selon les répliques. Je me souviens d'une scène furtive, une prof (de quoi?) est au tableau, j'interviens, et cela provoque un irrépressible sourire sur son visage, provoqué visiblement par le son qui me sort de la gorge, et que je sens effectivement exceptionnellement bas, imposant une autorité, une épaisseur toute nouvelle. Par sa réaction amusée et enjouée, elle saluait mon passage précoce à l'âge adulte, et j'imaginai alors que j'étais devenu à ce point un homme, que j'aurais pu la draguer dans d'autres circonstances.

Mon pote Thierry habitait au Salbert. C'est une colline de l'agglomération belfortaine que les cyclistes aiment gravir pour se mesurer à son important dénivelé. On y est comme dans les campagnes du tour de France en miniature, loin de la ville, immergé dans la nature. Les habitations se trouvent en haut de la pente, et forment à l'entrée ce qui s'apparente à un village isolé. Dans la maison la mieux située habite Thierry, avec ses parents et son grand frère. Il vit à quelques kilomètres à peine de mon quartier, mais c'est le jour et la nuit. A aucun moment, jamais, je ne l'envie. Mais je mesure la singularité de ce décalage, nous étions si loin et si proches. Je venais souvent chez lui, mais je ne crois pas qu'il soit venu une seule fois chez moi, cela ne nous venait pas à l'idée, ni de sa part, ni de la mienne. Je ne me souviens pas de quoi nous parlions, alors que nous parlions tout le temps. Je ne me souviens pas à quoi nous occupions le plus clair de notre temps, alors que nous l'occupions ensemble. Je me souviens de quelques épisodes seulement. Vers la 5e, je fus obsédé par le VTT (le vélo tout terrain, concept nouveau, déferlait sur le monde) et n'eus de cesse d'en réclamer un, que j'obtins un beau jour, un jour merveilleux. J'allais pouvoir rejoindre mon pote Thierry en VTT, par mes propres moyens, et cette perspective était euphorisante. A l'entrée de l'adolescence, j'avais alors encore toute l'intacte candeur de l'enfant, mais l'assurance d'un jeune adulte, dont ce vélo performant m'offrait également l'autonomie. Je me souviens d'un sentiment de puissance et de jubilation baigné dans un grand soleil d'été, alors que je prenais la route pour le Salbert. Et je me souviens de cette côte rude et longue, je l'absorbais comme on engloutit du petit lait, chaque coup de pédale était l'occasion d'éprouver la vitalité que développait mon corps, et avec lui mon esprit, tendus sans limite vers l'horizon où attendait la terre promise que je foulais déjà. La chaleur élevée, loin de m'asphyxier, offrait à ma puissance un bain de lumière. La sueur abondante ruisselant sur ma peau témoignait du baptême que me faisaient les dieux pour m'accueillir en leur sein. Rien ne me semblait pouvoir jamais se dresser sur mon chemin, jusqu'à la fin des temps.

L'année d'après l'obtention de mon précieux VTT, j'embrassai l'obsession d'un motorcycle. J'avais toujours été passionné par tout ce qui a un moteur et qui se déplace avec un pilote. Vers l'âge de 10 ans, j'ai été très durablement tellement insistant, déterminé et organisé pour mener campagne, que je parvins, allelouya ! à me faire offrir une « petite moto », ces motos cross en format réduit que pratiquaient déjà à l'époque les pilotes en herbe. Ce genre d'engin figurait sur les magazines que je dévorais, subjugué par le rêve que représentait l'expérience de ces enfants qui avaient la chance de piloter, mais il était réservé au milieu du sport mécanique, dont mes parents étaient à des années lumière. M'offrir une moto leur paraissait totalement exclu, inimaginable. Et où en ferais-je ? Comment ? Avec quelles conséquences ? Je ne sais plus comment je remportai le morceau, peut-être à cause de la publication d'une petite annonce, qui proposait la bécane dont je serais bientôt l'heureux propriétaire : le prix en était abordable. C'était une bonne affaire, un père se débarrassait

d'une moto qui ne servait plus dans la famille. Le modèle était particulier, italien, un peu ancien, qui ne correspondait pas aux standards, mais présentait quatre vitesses avec son 50cm². J'en devins l'heureux propriétaire, appris à l'utiliser tout seul et immédiatement, me mis à fréquenter les bois alentour pour vrombir en toute illégalité, mais je n'avais aucun moyen de rejoindre le moindre circuit. Je me souviens de quelques excursions, des chemins étroits et bourrés de pièges que j'empruntais la gorge serrée le souffle court, des ennuis mécaniques qui me contrariaient énormément et limitaient fortement les sorties, des copains du quartier qui me l'empruntaient et ne me la rendaient pas toujours au moment où je la réclamais, je me souviens qu'elle fût volée par effraction dans ma cave où elle dormait, puis retrouvée peu après dans le quartier, mais je ne me souviens pas autant de l'après que de l'avant. Je me lassai assez vite, trop d'embrouilles, trop de risques et de problèmes, pas de piste adaptée, je finis par m'en débarrasser pour une bouchée de pain. Ma passion pour la moto fut la première passion avortée de ma vie, bien d'autres devaient suivre, avant que je ne comprenne que le rêve m'importait plus que la réalité, que fantasmer me suffisait, que la frustration était mon unique moteur, qu'une fois disparue, elle se muait en ennui et en oubli, que je ne connaissais du courage que la velleité.

Pour l'instant j'ai quatorze ans, et je veux un truc à moteur qui roule sur la route cette fois. Plus besoin de prendre le bus. Belfort à moi, tout à moi sans entrave aucune, le jour et la nuit. Il m'est impossible de penser à autre chose. A ce moment-là, avant l'arrivée des scooters, le marché du deux roues conductibles sur la route à quatorze ans, des 50 cm³, voyait exploser deux modèles concurrents d'un genre nouveau, le MBK ZX et le Honda, des « trails » c'est à dire le VTT version motorisée, faits pour la route et les pistes ou chemins. Je jetai mon dévolu sur le MBK, et me mis en tête de l'obtenir mordicus, quoi qu'il en coûte. Mes parents étaient frontalement opposés à l'idée de me voir fréquenter les routes, ils craignaient pour ma sécurité. Par ailleurs le modèle que j'exigeais n'était pas, ni dans leurs moyens, ni conforme à l'idée qu'ils se faisaient d'un véhicule éventuellement plus convenable, plus modeste, eux qui avaient connu le solex sans la moindre passion. Là encore, c'est une petite annonce qui déclencha les choses, le prix mieux abordable eu raison de la résistance parentale que j'avais vigoureusement éprouvée, et à l'âge de quatorze ans, j'entrai définitivement et de plein pied à l'âge adulte, devenant maître de mon déplacement sur tout le territoire de Belfort, liberté dont je fis immédiatement un usage ultra intensif pour mon plus grand bonheur inépuisable.

Au premier plan des réjouissances dans un premier temps, rejoindre mon pote Thierry qui possédait, son frère et lui, le modèle concurrent du mien. Pour monter le Salbert, mon 50cm³ perdait toute fière allure, bien loin des performances de mes jambes. Mais une fois sur place, nous faisons de magnifiques chevauchées à travers bois et chemins escarpés. Quand nous avons fini d'éprouver nos

mécaniques, nous regardions les cassettes porno que le grand frère avait réussi à se procurer et qu'il cachait dans la maison, pendant que les parents n'étaient pas là. C'était les heures de gloire de la Cicciolina, dont l'anatomie n'avait aucun secret pour nous. Ces séances de visionnage ne constituaient pas les débuts de mon « education sexuelle ». La chose me passionna dès le plus jeune âge. Aussi loin que je me souviens en fait, le sexe féminin exerçait sur moi une fascination absolue, la zézette une sorte de graal, inaccessible, inconnaissable, impénétrable. J'avais été fils unique jusqu'à l'âge de 6 ans, où vint un petit frère, je n'étais finalement jamais en contact avec les filles dont aucune ne m'intéressait à l'école, et qui ne s'intéressaient pas à moi. La gente féminine habitait une autre planète et cela ne faisait qu'augmenter l'attrait de son mystère. J'ai vécu cependant la grande histoire d'amour de ma vie à l'âge de 6 ans, elle en avait 4. C'était peu avant la naissance de mon petit frère, en vacances en Corse, où je m'étais rendu avec ma mère et son compagnon. Nous avons passé l'essentiel du séjour au camping, mais avons passé quelques jours chez un ami de mon beau père qui habitait les hauteurs de la plus belle île au monde, où j'étais appelé, je ne le savais pas encore, à passer de nombreux été merveilleux. Ces amis avaient des amis qui avaient une petite fille. Elle était de loin ma cadette, mais présentait à mes yeux la même maturité que moi, nous nous entendîmes à merveille et tombâmes follement amoureux l'un de l'autre. Nous nous embrassions goulûment sur la bouche sans répit, accrochés l'un à l'autre comme à un mât de Cogne, offrant le spectacle visiblement touchant pour les adultes qui assistaient assez médusés au spectacle. Personne ne nous demanda de mieux nous tenir. Est-ce l'époque qui était permissive, dans la foulée des hippies, était-ce le contexte, était-ce spécifique à ses parents ou aux miens ? Toujours est-il qu'il me semble aujourd'hui que l'on ne laisserait pas des enfants s'exhiber ainsi, tout innocent que cela puisse être et paraître. Nous nous aimions d'un amour tendre, profond, sincère, intense, nous vivions un rêve éveillé, nous ne pouvions pas nous quitter. Nous pressentions sûrement que notre idylle serait très éphémère, nous qui nous serions mariés pour la vie si nous l'avions pu. A l'approche de notre départ, je devais la quitter et en effet ne plus jamais la revoir, nous nous trouvâmes tous deux isolés dans sa chambre, dans son lit, sous ses draps, en maillot de bain. Commença alors une timide exploration mutuelle du corps, faite de baisers et de caresses. J'entrepris un chemin qui me mènerait, espérai-je, à son sexe. Mais quand je m'en approchai trop, elle stoppa net et avec autorité mon offensive. Le verdict était sans appel, elle garderait tout son mystère, et avec lui sa vertu, dont elle avait déjà à son âge une conscience manifestement aiguë. Cette défaite fût douloureuse, non pour ne pas être parvenu à mes fins, mais parce que cela témoignait d'une limite à l'amour qu'elle me portait, moi qui l'aimais de toute ma petite âme. Puis vinrent les adieux, je retrouvai Belfort et perdis pour toujours ma tendre amie. Jamais ne ne retournai en Corse avec ma mère, mais jamais je n'oubliai le transport extraordinaire que fût mon aventure aux côtés de cet ange à jamais disparu.

Encore plus tôt, vers 4 ou 5 ans, j'avais été éveillé à une sexualité qui, du reste n'attendait que cela, par une bande-dessinée. L'ouvrage traînait dans l'appartement de mon grand-père à Tignes, où il se rendait pour skier, et que j'occupais alors en famille, pendant des vacances d'hiver, dans le même objectif. Je me souviens du ski, que j'ai aimé, malgré les longues journées que je passais au centre d'animation, séparé de ma famille qui fréquentait des pistes inaccessibles pour mon jeune âge. Je me souviens que ce séjour était partagé par plusieurs membres de ma famille, mais à part ma mère, je ne sais plus lesquels. Toujours est-il que j'étais le seul enfant et que ma présence dans cet appartement n'embarrassait visiblement pas les grands, qui laissait traîner cette bande-dessinée représentant Félix le chat en pleine pérégrinations érotiques, qui m'absorbaient au plus haut point, dont chaque trait me fascinait, ouvrant dans mon esprit un monde de fantaisie torride. Cela dura jusqu'à ce que quelqu'un remarque enfin que mes lectures n'étaient absolument pas de mon âge. Je n'ai pas l'impression d'avoir été traumatisé par cette expérience le moins du monde, mais simplement d'en avoir retiré l'idée que les adultes semblaient avoir accès à une stupéfiante volupté, ainsi qu'une plus grande impatience encore de grandir.

Plus tard, à partir de 10 ou 11 ans, j'eus un accès intermittent mais illimité à l'iconographie porno érotique, en l'espèce de la collection de magazines de mon oncle. Le frère de ma mère, beaucoup plus jeune qu'elle, avait encore une chambre chez leur mère, ma grand-mère donc, séparée depuis longtemps de son mari, qui était le sénateur de Belfort et mon grand-père. Il ne l'occupait pas la semaine, mais rentrait fréquemment le week-end pendant ses études de droit. C'est également la chambre que je me mis à occuper lors des occasions, somme toute assez rares, où ma mère me confiait à la sienne pour une nuit. Or, mon oncle y entreposait une impressionnante collection de Playboy et autres Penthouse, dissimulée sous son lit, trésor qui ne m'échappa pas longtemps. Je me documentais rigoureusement et scrupuleusement pendant de longues heures, nourrissant l'impatience de connaître enfin la femme un jour et en vrai. Une éternité m'en séparait encore. A part sous forme de souvenirs et de pensées, de vœux, de fantasmes et de souhaits, aucune fille ne figurait dans mon monde, hermétique à la gente féminine avec laquelle je ne partageais rien. A ma connaissance, mon capital séduction était de zéro. Si je ne m'intéressais pas aux filles autrement que pour leurs charmes, elles ne s'intéressaient clairement pas à moi, à aucun moment. Une fois seulement, mais c'était énorme pour moi, une fille m'avait dragué au judo. Elle était plus grande que moi en plus, je devais avoir 12 ans et elle 14. Elle me fit un jour soudainement comprendre, à mon immense surprise, ostensiblement et devant tout le monde, que je lui faisais beaucoup d'effet, et que si nous nous trouvions seuls un jour, elle me dévorerait. J'en fus infiniment intimidé et impressionné, en même temps que frustré parce que la promesse ne semblait raisonnablement pouvoir aboutir. Et j'avais raison, il n'y eut aucune suite, et je la perdis bientôt de vue au dojo.

J'avais eu une autre petite amie en Corse, quelques années après la première, vers l'âge de 10 ans. Cette fois, c'est avec mon père que je m'y étais rendu, avec son épouse d'alors, avant qu'ils ne fassent deux enfants. Le couple vivait à Paris mais nous avions pris l'habitude de nous rendre chaque été sur l'île de Beauté, où habitait la mère de ma belle-mère, à Calvi, dans une maison paradisiaque au milieu d'un vignoble familial. Cette dernière était professeur de mathématique à l'université d'Ajaccio, elle m'initia aux échecs dont elle était passionnée, et se mis en tête pendant une période de m'enseigner des mathématiques poussées pour mon âge. Je lui semblais manifestement très prometteur, mais un jour, je ne compris pas du tout ce qu'elle me tentait d'expliquer. Elle en fût très déçue, frustrée et contrariée à mon grand désarroi, et plus jamais elle ne me parla, après cela, des mathématiques. Ma passion Corse portait sur la mer, je rêvais de navigation en bateau et de pêche sous-marine. Mon père refusait de m'offrir un fusil à harpon malgré les efforts maximum que je fournissais pour le tanner, le faire lâcher prise. Il finit plus tard par céder, en échange d'une série de lectures. Je refusais de lire à l'époque, et mes parents, qui avaient tous deux passé leur enfance à dévorer tout ce qui se lisait, regrettaient que cette saine occupation se refuse à moi. Mon père eut cette idée géniale de me motiver par l'appât du gain, et je lus le nombre de livres requis, y pris un plaisir immense, et obtins la précieuse arme de plongée. Finalement, mon parcours de lecture fut plus dense que mon parcours de chasseur sous-marin, car arrivait l'adolescence, et bientôt je n'irai plus en Corse. J'y ai passé cependant d'interminables heures chaussé de palmes, avec masque et tuba pour explorer les fonds marins du littoral Corse, plongeant à plusieurs mètres, parmi les plus heureuses de ma vie.

Un de ces étés, donc, vers 10 ans, séjournait dans la même maison que nous, à Calvi, deux filles de mon âge, l'une une fille de la famille de ma belle-mère, l'autre sa copine venue avec elle passer ses vacances. Je tombai amoureux de cette dernière, et elle de moi. Elle était issue de la bourgeoisie parisienne du 16e, et moi, sorti de mon Arsot belfortain, j'étais fort éloigné de son univers. Pourtant, à Calvi dans ce cadre paradisiaque, nous nous sommes trouvés un espace commun où nous aimer. Notre relation était infiniment plus retenue que lors de mon expérience amoureuse précédente. Mais elle n'en demeurait pas moins intense. Au début, alors que nous ne nous étions pas encore déclarés de flamme, mais que nous nous tournions beaucoup autour l'un de l'autre, survint un événement particulièrement marquant. Pour une raison que j'ai oubliée, j'étais fort contrarié, et je boudais beaucoup. Loin de dissuader le couple de copines de s'intéresser à moi, cela les piqua, et elles se mirent en tête de me remonter le moral. Alors que nous étions seuls tous les trois dans une pièce, elles me proposèrent d'exposer à ma vue leur nudité, me demandant si cela dissiperait mon humeur chagrine. Je fus infiniment touché par tant de sollicitude, mais ne croyais pas un instant qu'elles mettraient en œuvre leur projet, je n'y voyais qu'un bluff grossier. J'avais tort. Dans l'instant qui suivit, elles se dévêtirent de concert en un éclair et apparurent toutes deux

dans leur plus simple appareil à mes yeux ébahis. Elles étaient d'un naturel profond, dépourvues de la moindre gêne, comme si la situation avait été la plus commune du monde. Je les regardai à peine, désireux de donner le change, voulant apparaître indifférent, en cet instant où l'on me faisait pourtant l'un des plus beaux cadeaux de mon existence, dont je profitai à peine. Quelques minutes plus tard, tout fût comme si rien n'avait jamais été. Par la suite se bâtit une relation à deux avec Anne-Sophie, pleine de douceur et de bienveillance, mais assez dépourvues d'étreintes. Je gardai contact avec elle cette fois, et la revis même à Paris, où je passai, chez elle dans le 16e, une nuit décevante qui mis un terme à notre idylle. Je suis arrivé amoureux transi, la trouvai froide et distante, et reparti désabusé. Je la revis encore pourtant, en colonie où nous faisons du cheval, où j'étais allé pour la retrouver, où nous nous perdîmes tout à fait, et qui constitue l'unique mauvais souvenir de colonie de vacances que je garde de mon exceptionnelle carrière en la matière.

Mes colonies de vacances méritent à elles seules un mémoire, mais puisque je parle de mon expérience avec les filles, je dois en mentionner deux, porteuses exceptionnellement d'épisodes intéressants en la matière. A 8 ans, je participai ainsi à un séjour d'été à la montagne au cours duquel fût organisée une excursion comportant une nuit sous la tente, à la belle étoile. Dans des circonstances qui me semblent extrêmement floues, pour une raison inconnue, je me retrouvai avec une fille de chaque côté de moi, que je connaissais à peine, ne les ayant qu'à peine fréquentées jusque là, sous la tente, allongés, seuls. Aussi extraordinaire que cela me parut sur le coup, et me paraît toujours autant, elles se mirent ensemble à me couvrir de baisers, aussi soudainement et sûrement qu'elles auraient mis un plan à exécution. Était-ce le cas ? Je ne le saurai jamais. Ce que j'en ai retenu, c'est un bonheur sans borne, un orgueil sans limite. Elles évoquèrent la situation, exprimait quelque chose de l'ordre de « petit veinard, laquelle de nous deux préfères-tu ? » et je ne savais pas comment gérer. J'en préférais une, cela, je m'en souviens. Je me souviens aussi qu'il était hors de question de froisser l'autre. Quoi que j'ai fait alors, j'ai dû le faire mal. Parce que cette scène furtive pris bientôt fin, et plus jamais au cours du séjour, elles ne m'approchèrent ni l'une, ni l'autre.

Nombreuses années plus tard, à 13 ans me semble-t-il, je participai à une colo de ski. Il y régnait une toute autre ambiance qu'au cours de mes expériences passées d'enfant, nous étions entre grands, dont j'étais le plus petit, mais à la cour desquels j'appartenais, et j'étais heureux d'éprouver mon statut encore frais d'adolescent. Nous formions un groupe solidaire et chaque instant de notre vie commune était marquée par l'intensité, que l'on retrouve peut-être, toutes proportions gardées, dans un bataillon à la guerre. La guerre que nous menions, c'était de la vie, il nous fallait la conquérir, en rang serré nous étions disciplinés mais rebelles, responsables mais insouciantes, et nous dominions le monde, invulnérables et fiers. Il y avait une fille plus âgée que moi, elle avait au

moins 14 ans, peut-être même 15. En tout cas elle était parfaitement inaccessible, et je l'observais, l'admirais, la chérissais à distance, recueilli dans la douleur de l'impossible étreinte mêlée à l'irrépressible joie de l'innocent amour. Elle était belle, sa grâce martelait mon cœur, chacun de ses gestes et le son de sa voix éveillaient la passion tendre et clandestine que je m'attachais à enfouir pour ne pas être découvert, pour ne pas souffrir de son indifférence. Un jour, le groupe entier se trouva au bas d'une même piste, avec pour projet l'usage d'un télésiège qui devait nous remonter vers les cimes. Nous étions assez nombreux, mêlés à la foule des profanes, et quand dans la file désordonnée et disparate, nous approchions de l'accès à l'installation mécanique, je me rendis compte qu'elle était susceptible de partager mon siège, prévu pour deux personnes. Je réprimai cette pensée naïve, et m'attachai à me concentrer sur la manœuvre en cours, regardant droit devant moi. Et quand vint mon tour de me positionner à l'endroit où le siège rejoint les partants, c'est elle qui me rejoignit pour former le binôme. Et comble de la surprise, il me semblait percevoir dans son langage corporel, l'activité ressentie derrière mon dos dans la file, la façon qu'elle avait eu de faire irruption, le résultat d'une entreprise délibérée. Elle avait voulu me rejoindre, j'en étais presque sûr, pour cette ascension, qui fût la plus extraordinaire de toute mon existence. Lorsque nous nous retrouvâmes propulsés dans les airs, seuls, je n'osai la regarder, tétanisé. Lorsque je tournai enfin la tête vers elle, elle me regardait droit, souriante et décontractée, impériale, magnifique. « Alors, qui es-tu Fabian ? » m'interrogea-t-elle en substance. Elle avait visiblement parfaitement compris mes sentiments pour elle qui, loin de lui inspirer le mépris, suscitait sa sympathie. Je ne me souviens pas de la teneur de la conversation, je me souviens seulement qu'elle n'était pas insensible à mon égard, et qu'elle semblait fort avoir voulu me le signifier. Cela suffisait à mon bonheur, à la douce caresse de mon orgueil, même si je comprenais que nous ne deviendrions pas petits amis pour autant. Effectivement, lorsque nous rejoignîmes le sommet, chacun reprit le cours normal de son existence sur les pistes et au logis. Je n'osai jamais l'approcher, elle ne me sollicita pas. Je n'avais pas encore, loin s'en faut, les arguments nécessaires à la conquête d'une fille, l'assurance et la détermination requises pour un siège réussi de la vertu, de la pudeur et de l'intimité. Cela viendra beaucoup plus tard. Cette fille qui s'appellait Anne, est le plus grand de mes rendez-vous manqués avec la volupté, l'une de mes plus grandes histoires d'amour, l'unique amour contrarié de mon existence, et bien qu'il fût marqué d'une expédition vers les étoiles, sans lendemain, semblable en ce sens à tout transport que j'avais connu et connaîtrai dans ma vie, il demeure le plus douloureusement inscrit dans ma chair pour ne pas avoir connu de délivrance, en même temps qu'une intarissable source de joie.

Pour l'heure, je suis collégien, et la gente féminine est aussi inaccessible qu'une autre planète, visitée parfois comme en songe au cours de ma trajectoire sur Terre. Et je ne cesse de nourrir le vœu de bientôt pouvoir me livrer à plus amples explorations. En 4e, l'ambiance change subrepticement.

Tout le monde traverse ou achève sa puberté, pour ma part, je suis devenu un jeune homme râblé, je souffre de ma petite taille, mais jouis d'une musculature hors norme à notre âge, qui compense en matière d'impact physique et d'autorité ma croissance avortée. J'ai plutôt une belle gueule à 14 ans, on me dit parfois, souvent, visage d'ange, bien que je fasse facilement deux ans de plus que mon âge. Ma gueule d'ange devait me suivre jusqu'à une bonne trentaine, à partir desquels la vieillesse entra en mouvement, pour dégrader discrètement, progressivement et inexorablement les charmes de ma jeunesse, ayant acté les premières étapes de son ouvrage passé quarante ans. Mes yeux bleus et mon regard intense se révélaient au monde et donc à moi alors que je traversais cette deuxième moitié de collège. Il me semblait naître quelque chose que je découvrais sans m'emballer pour autant, loin s'en faut, car je doutais au moins autant que j'étais sûr de moi. Mais ma timidité, ma réserve d'enfant s'éloignait indéniablement, chassées par ma présence d'adulte. Et les filles commençaient à s'approcher de ma mire. C'est ainsi qu'avec mon pote Thierry, nous nous retrouvâmes dans les bois derrière le bahut, en compagnie d'une joyeuse bande essentiellement féminine. Et les jeux de séduction battaient leur plein. Jusqu'à glisser sur une partie de cache-cache aux promesses sulfureuses. Je me retrouvai à l'abri d'un imposant tronc d'arbre en compagnie d'une de mes camarades, et nous plongeâmes nos langues dans nos bouches respectives, ce fût ma toute première pelle adulte, mon premier baiser depuis l'âge de 6 ans, puis dans une moindre mesure, de 8. Un grand événement. Mais pour que mon expédition soit parfaitement réussie, il manquait l'essentiel : la découverte de son sexe. Elle était ronde, arborait une poitrine fort imposante, à laquelle je m'intéressai en guise de préliminaire, à travers ses vêtements. Puis, bien vite, j'entrepris de faire ce qui m'avait été interdit 8 ans plus tôt, atteindre le saint des saints, logé tout au bas de son ventre, entre ses cuisses. Mon expérience passée fût renouvelée ; l'entrée était scellée, à nouveau, elle me barra le passage sans possibilité d'appel, sans aucune faiblesse qui eut pu encourager l'insistance. Pourtant, cette fois, elle semblait le désirer, mais devoir s'y refuser, contrairement à ma précédente conquête, dont l'ultime accès fût empêché parce qu'il n'en était pas question une seconde, de la part de cette lucide mais innocente toute petite fille. Si je trouvais autant de lucidité à présent, l'innocence n'avait plus voix au chapitre. Alors pourquoi ? L'escapade dans les bois pris ainsi fin, me laissant sur ma faim, malgré le bonheur d'avoir connu une bouche à embrasser. Le lendemain, alors que je me retrouvai en sa compagnie au collège, elle me dit « Retournons-y demain, je te laisserai faire tout ce que tu veux ». Pour une raison que je ne comprends toujours pas alors que j'écris ces lignes, cela me laissa de marbre. Et je ne retournai nulle part. Avais-je été vexé de son refus précédent, voyais-je dans son invitation une fausse promesse ? Ce qui est certain c'est qu'il s'agit d'une anomalie dans mon parcours, une singularité, moi me dérochant devant la plus belle des propositions. Il me vint plus tard une explication, quoi qu'il en soit, à son refus initial, à laquelle je

n'avais pas pensé une seconde sur le couple ; très probablement avait-elle ses règles, tout simplement. La vie parfois tient à bien peu de choses.

Peu après cet épisode, dans la même classe de 4e, je franchis le pallier supplémentaire qui manquait si cruellement à mon palmarès précoce de séducteur en herbe, d'homme à femmes émergeant. Thierry eut un rôle déterminant dans l'affaire. Les filles et le sexe constituaient notre quasi unique sujet de conversation, qui l'intéressait autant que moi, mais lui voulait attendre pour se dépuceler, et moi, fou d'impatience, je voulais foncer. C'est ainsi qu'il entreprit de me rapprocher de sa copine Adeline, que je ne connaissais que d'assez loin, bien qu'elle fût élève parmi nous, dans une autre classe. Thierry estimait que j'avais toutes les chances de l'attraper dans mes filets, elle serait réceptive, pensait-il, à un tel projet. Je répondis que je ne voyais pas pourquoi elle voudrait de moi, ne me connaissant pas, mais il était persuadé de son coup, et il s'avéra assez vite qu'il avait parfaitement raison. Une stratégie d'approche fût élaborée, prévoyant une ballade en deux roues. Nous lui proposâmes, et elle l'accepta sans exprimer la moindre pudique réticence. Nous nous retrouvâmes à parcourir Belfort, elle installée derrière moi sur ma selle deux places jusque là restée en jachère, ses bras autour de ma taille pour se tenir à moi, collée, lui seul sur son engin. Le résultat en fût tout à fait prometteur, et nous pouvions passer à la phase B du plan que Thierry avait imaginé. Il s'agissait de l'attirer chez moi, dans ma chambre. Nous l'invitâmes donc, ensemble, à venir dans mon antre, employant quelque prétexte totalement bidon, dont elle ne fût pas dupe un instant, mais qu'elle feignit sans sourciller de prendre pour argent comptant, acceptant cette proposition aussi délibérément et tranquillement que la précédente. Le plan consistait à lui faire lire des choses obscènes une fois arrivés à destination, et c'est exactement ce qui se produisit. J'avais consciencieusement préparé l'assaut, en écrivant moi-même le texte le plus salace dont j'étais capable, réjouis à l'idée qu'elle puisse prononcer à voix haute de telles insanités, mais doutant en même temps qu'elle se prête au jeu. Elle s'y prêta à merveille, lisant le texte jusqu'au bout, mais avec une distance, une indifférence qui me frappèrent beaucoup. Elle le faisait puisqu'on le lui demandait, ça avait l'air de nous faire tant plaisir, de nous exciter, de nous amuser à ce point. Mais elle, cela ne lui faisait ni chaud ni froid. Elle n'était pas le moins du monde ni intimidée, ni choquée, ni stimulée par ce qu'elle lisait. Néanmoins, de notre point de vue à Thierry et moi, sur le coup, cela sembla indiquer que nous touchions au but, que nous avions gagné la partie, que j'étais à quelques minutes de perdre mon pucelage. La scène suivante, nous l'occupons Adeline et moi, nus, dissimulés sous ma couette, avec Thierry à côté dans la même pièce, ma chambre donc, qui tient scrupuleusement la chandelle, nous demandant où nous en sommes.

Où nous en étions, c'était à la maladresse extrême, à la méconnaissance totale de la tâche à accomplir qui étaient les miennes, malgré et sans doute même plutôt à cause de, ma connaissance

approfondie de la production pornographique. Rien n'était semblable à ce que je pouvais imaginer de cet instant, elle était offerte mais absolument passive, et il n'y eu pas de pénétration, que de pathétiques tentatives vouées à l'échec, elle qui n'était pas physiologiquement prête, sèche et fermée comme une bouche sur la cendre, et moi ignare brutal comme un bûcheron atteint de débilité. Ce qui devait être mon triomphe le plus grand, trouva pour issue le fiasco le plus total de ma courte existence, peut-être de mon existence tout court.

Il me faudra attendre un an de plus pour me dépuceler réellement, à 15 ans, par terre dans le garage d'un pavillon, défoncé à la bière, au gin, à la vodka et au shit, au cours d'une des premières fêtes d'une très longue série à suivre, qui viendraient alors baliser mon existence d'ado, de jeune adulte. Comme il y eu rupture entre mes années primaires et mes années collège, il y eu rupture entre le collège et le lycée. Mais cette dernière intervint avant la fin du collège. Dès la 3e, j'avais délaissé mon univers de collégien pour épouser celui du lycée, happé par une bande qui y était déjà, à l'autre bout de la ville, composée de mon ami d'enfance Nicolas, et de ce qui deviendrait bientôt mon équipe, mon monde, mes frères et sœurs à la vie à la mort, jusqu'à la prochaine rupture. Nicolas était le fils d'amis chers de ma mère, et nous nous sommes toujours connu. Nos premières photos ensemble montrent deux adorables bébés, appelés longtemps plus tard à partager de folles aventures. Moi du début de l'année, lui de la fin de l'année précédente, il avait une classe d'avance sur moi. Pendant notre enfance, j'ai adoré le voir mais lui ne m'aimait pas beaucoup. Je crois que je l'étouffais, je le saoulais, je l'énervais. Les choses changèrent pendant les années collège, où je l'aimais toujours autant, et où lui découvrit mon intérêt. Bientôt, nous serions inséparables. Tout a commencé par des parties de tennis, alors que nous allions vers les 12 ans. Il avait un court à proximité de chez lui, à Essert, une commune pavillonnaire de Belfort, qui deviendrait quelques années plus tard mon QG. Nous avons rêvé ensemble de Roland Garros, et tapé la balle comme à la télé, sans avoir pris le moindre cours, et sans le moindre talent particulier de part et d'autre. Mais ce fût le début de notre rapprochement. Dans la foulée vinrent des parties de squash, que nous avons adoré jouer ensemble. Nico avait un souffle au cœur, et son activité sportive était toujours entourée de quelque inquiétude, mais il s'avéra que son cœur tenait bon, et les dangers que ses parents avaient craint pendant l'enfance pour sa vie future s'éloignaient. Il s'avéra alors, malgré la faiblesse du premier de ses muscles que surveillaient de près les médecins, visiblement apte à vivre une vie normale d'ado et d'adulte. C'était très bien ainsi, car nous avions beaucoup de choses à vivre ensemble.

Après le sport, notre passion commune se tourna vite vers les jeux vidéo. Ils étaient alors balbutiants, les toutes premières machines venaient d'arriver dans quelques heureux foyers, pas encore dans le notre. Il y avait notamment l'Amstrad, qui affichait des bâtons et des billes interactifs

à l'écran, et cela suffisait à nous fasciner. Mais il y avait mieux encore, la salle de jeu des 4AS, le centre commercial de Belfort. Avec ses bornes d'arcade aux graphismes merveilleux, elle nous attirait comme la lumière un papillon de nuit, et nous étions encore trop jeunes pour la nuit, mais le jour, nous nous y retrouvions à chaque fois que possible, entravés par un budget très limité, mais aspirés par un spectacle dont nous ne nous lassions jamais. Pendant cette brève période, le marché de l'informatique domestique explosait, et vint bientôt le Commodore 64 qui fit un énorme carton, pour proposer sans concurrence un jeu vidéo de deuxième génération. Nicolas se le fit offrir, pas moi. J'en étais très envieux, mais je me consolais en allant y jouer chez lui où je venais passer la nuit, au cours de parties à deux aussi interminables que passionnantes. Il fallait nous y arracher quand venait l'heure de dîner ou de dormir. Puis vint l'Amiga de Commodore et son concurrent l'Atari ST. Le monde se divisait en deux camps, les Amiga et les Attari. Nous avons choisi notre camp, nous plébiscitions de concert le premier, sorti légèrement après le second, affichant des caractéristiques techniques supérieures, offrant la meilleure qualité graphique. Ce qui était absolument indispensable, c'était de nous procurer cette merveilleuse machine, et nous partageâmes ce vœu fervent. Il se le fit offrir assez rapidement après sa sortie, et cela ne put qu'augmenter ma détermination devenue obsessionnelle. Cela coûtait cher, et cet argument monopolisait ma mère, mais en dehors du prix, mon père opposait une résistance farouche à cette invasion barbare, jeux vidéos et informatique, loin de trouver en lui quelque allié pour compléter la cagnotte que j'essayais de réunir, je trouvai porte hermétiquement close. Il ne comprenait absolument pas l'intérêt de la chose, il ne serait pas dit qu'il participerait à une telle connerie. Je ne lâchai pas prise le moins du monde, il fallait que j'aie un Amiga, je devais m'en procurer un, je ne reculerais devant rien, et j'effectuai un travail de sape qui finit par payer. Ayant réuni une somme virtuelle auprès de ma famille harcelée en ce sens, mais demeurée inférieure au coût neuf de cette merveille, je me mis en tête d'écumer les petites annonces, à cette époque évidemment tirées sur papier par éditions nationales, qui comportaient les offres région par région. Il n'y avait rien aux alentours de Belfort. Mais à l'approche d'un séjour à Paris pour y aller retrouver mon père, je détectai une occasion en or, un appareil en parfait état, son moniteur, son joystick et quelques jeux pour un prix à hauteur de ce que j'avais réuni. J'appelai le vendeur, et convint avec lui d'une transaction prochaine. Tout marcha comme sur des roulettes. A 13 ans je prenais déjà depuis longtemps le train seul pour Paris, 4 heures 15 environ et en moyenne. On me mis seul dans ce train pour la première fois vers 10 ans, ce qui paraît totalement inconcevable aujourd'hui, et interpellait visiblement déjà les voyageurs à l'époque. Moi je trouvais ça parfaitement normal. Une fois, j'eus un énorme cafard dans un compartiment où j'avais dû me résoudre à m'asseoir en l'absence de sièges corail que je préférais infiniment. Dans le sens Paris Belfort, je pleurais à chaudes larmes, et une jeune femme entreprit d'essayer de me consoler mais rien n'y faisait, je ne savais même pas d'ailleurs pourquoi je

pleurais. Au cours de ce trajet là, je ne pleurai pas du tout, je riais de la perspective de bonheur au bout du trajet. A mon arrivée, j'annonçai à mon père que je venais chercher mon Amiga. Il ne me cru pas, mais dû vite constater que j'avais tout prévu, tout organisé, et que m'empêcher de mettre mes plans à exécution aurait requis l'enfermement. Il m'emmena, me semble-t-il malgré tout, sur les lieux du crime, et nous revînmes à la maison, dans l'appartement qu'il occupait avec sa femme au 6e étage d'une immeuble haussmannien sans ascenseur dans le 13e à Glacière, les bras chargés de l'objet du délit. Le reste de mon séjour ne fût qu'émerveillement devant les prodiges de cet ordinateur, je n'arrivais pas à croire que c'était à moi, que je l'avais enfin, que je pourrais en jouir sans entrave. Revenu à Belfort avec ma bécane, j'étais à armes égales avec mon pote Nico, et nous allions pouvoir éprouver de concert notre bonheur commun. Bientôt, jouer ne nous suffit plus. Nous allions devenir programmeurs de jeux. Un logiciel extraordinaire sortait alors, du nom de AMOS, qui permettait, comble de l'extase, de programmer des jeux vidéo sur l'Amiga. Je me le procurai et me mis à dévorer avidement les 300 pages de la notice en anglais. Nico et moi avions créé une écurie virtuelle intitulée « Apocalypse » il était en charge du graphisme, lui avait un don pour le dessin que je n'avais pas du tout, et moi, je devais prendre en charge la programmation. Nous n'avions aucun doute sur le fait que nous conquerrions bientôt le monde avec notre production. Nous mîmes nos plans à exécution et entamâmes notre premier opus, un jeu type « space invador » et nous allâmes jusqu'à obtenir un premier tableau en quasi état de fonctionnement. Quel prodige, rétrospectivement. Mais le jeu n'irait jamais à son terme, nous étions sur le point d'être percutés par une nouvelle planète dans notre galaxie ; les copains et la fête, le rock et ses vapeurs.

Tout avait commencé par une introduction aux vertiges de l'art de la subversion, sous la forme d'un film, au cinéma. Car juste en face de la salle de jeux vidéo autour de laquelle nous avions tant et tant tourné, se trouvait une salle de cinéma que nous n'avions encore jamais fréquentée ensemble, où il nous nous étions déjà chacun quelques fois rendus en famille. Plus jeune, je devais, dans l'autre enseigne de projection belfortaine, située plus près de chez moi, assister au spectacle stupéfiant, enivrant et envoûtant de Star Wars, dont la trilogie me plongeait dans d'innombrables rêveries. Un dimanche, mon père m'avait amené avec deux trois copains du quartier assister à la projection des trois épisodes consécutifs. Je ne les avais pas tous déjà vus et se mêlait à la célébration, la découverte. J'étais un jedi et la voiture, sur le chemin du retour, notre vaisseau spatial, nous étions euphoriques, surexcités et mon père, pris au jeu, faisait des embardées pour figurer l'assaut. Mes potes étaient au paradis, et moi aussi. Je n'ai jamais cessé, en vérité, depuis ce temps, de nourrir l'ambition de devenir jedi, de pourfendre le mal par le pouvoir de la « force ». Et bien que jusqu'ici, tous mes combats, toutes mes guerres et mes batailles furent autant de fiascos, bien que j'aie

renoncé même à exister, attendant la délivrance, soumis et usé, l'héritage de George Lucas et son néobouddhisme kitch, new age, mâtiné d'hellénisme hollywoodien, saupoudré d'humour juste ce qu'il faut pour en faire un chef-d'œuvre, coule dans mes veines comme une part notable de primo ADN. Il se peut bien que ce soit en grande partie sa faute, si j'ai attendu de moi-même des prodiges, si j'ai vécu ma vie comme un roman, si j'ai tant développé le sens de la dramaturgie, pour le meilleur, dans mes jeunes années, et le pire, dans les moins jeunes.

Mais à présent que nous sommes presque grands, Nicolas et moi-même, avons rendez-vous avec un autre choc, d'une toute autre nature. Il me semble que nous avions quatorze ans. Dans le cadre d'une rétrospective, le cinéma des 4AS proposait « Orange Mécanique » de Stanley Kubrick. Dieu sait comment, par quel chemin, ce film vint à notre connaissance. Ce dont je me souviens, c'est que nous nous étions résolus avec détermination, Nico et moi à aller le voir, pour goûter au parfum de sulfure annoncé. Nous n'avions pas l'âge officiellement requis pour assister à la projection, mais ce ne fût un problème à aucun moment. Nous avions par ailleurs l'autorisation des parents, qui exposaient ainsi leurs enfants à la culture, fût-ce précocement. Il est vrai, à leur décharge, que nous étions l'un et l'autre fort matures pour notre âge. La projection fût un bain de débauche qui signait notre entrée en rébellion, bientôt nous mènerions notre bataillon jusqu'aux sommets de l'insubordination à la morale minable, étroite et rétrograde que portait l'essentiel de notre société. Entendons-nous bien, nous ne fûmes en rien et à aucun moment, ni l'un ni l'autre, attirés par la violence dont ce film faisait une colonne vertébrale, comme un exemple à suivre. Elle nous apparut pour ce qu'elle est, une mise en scène du vice et de sa répression, mettant en lumière la part la plus obscure de notre condition, êtres humains fragiles et légers, percutés de plein fouet par l'obscénité. En ce qui nous concerne, nous y avons trouvé une invitation à la subversion romantique et idéaliste, non pas au sadisme. Ce film, pour autant, joue de toute sa substance sur l'ambiguïté. Or si en matière d'art l'ambiguïté est une richesse, en matière de code moral, éthique, c'est le premier ennemi. Orange Mécanique est sur la corde raide. C'est ce vertige qui nous a profondément séduis et marqués bien que nous ne fussions pas en mesure, évidemment, à notre jeune âge, de le formuler.

Ce même écran devait nous apporter, peu de temps après, une autre révélation, parfaitement en adéquation avec la première, venant préciser quelque peu nos nouvelles références, notre nouvelle vocation. « The Doors » d'Oliver Stone débarquait sur les écrans. Ce fût le déclenchement d'un feu d'artifice, qui devait durer plusieurs années, allant crescendo pour s'achever sur un orage violent et ses grandes eaux en guise de bouquet final. Nous ne connaissions pas les Doors alors, nous n'en avions jamais entendu parler. Je fis la connaissance de Jim Morrison, qui devint instantanément la figure christique rock à laquelle je pouvais pleinement m'identifier. Je me procurai la cassette du

film (nous avons enfin depuis un moment une télé couleur et même un magnétoscope) ainsi que tous les disques, sans oublier ses poèmes surtout. Jim Morrison ne quittait pas mes pensées un instant et je me laissai pousser les cheveux au point que je commençais, espérais-je, à lui ressembler. O comble de joie, il arriva plusieurs fois qu'on me le dise ! Et c'est ainsi, qu'un matin de mes 15 ans, je me levai avec une résolution ferme, inscrite dans ma pensée comme un ordre reçu pendant la nuit, soulevant du tréfonds de mes entrailles une immense conviction, j'apprendrais à jouer de la guitare, je deviendrais une grande star du rock, puis je ferais la Révolution avant de mourir à 27 ans, comme Jim, et les autres étoiles filantes de la galaxie rock.

Pourquoi la guitare ? Je n'en avais aucune idée. Jim ne jouait pas de guitare, et si j'aimais Robby Krieger, le guitariste, comme tous les membres des Doors, mon oreille n'avait jamais eu d'accointances particulières avec ses six cordes, pas davantage que visuelle. En fait, je ne savais absolument rien de la guitare, je n'avais pas la plus petite idée de ce à quoi sa pratique ressemblait. Mais était descendu sur moi un message auquel il n'était pas question d'autre chose que d'obéir. Rien ne s'y opposait. Quant à la chanson, pourtant Jim chantait, jamais il ne me vint à l'idée que je puisse proposer quoi que ce soit avec ma voix. Je me fis rapidement offrir une guitare par ma mère, à qui j'avais fait part non pas de mon plan tout entier, mais de mon désir d'apprendre cet instrument, ce dont elle était ravie. Je me fis inscrire tout de go dans l'unique école de musique de Belfort, hormis les cours de batterie que j'avais pris dans une autre boutique et le conservatoire auquel je ne songeais pas un instant, sans compter le fait que nous étions en cours d'année. Mon premier contact avec l'instrument, sur les instructions du prof, était prometteur. Je comprenais tout vite et bien, exécutai tout vite et bien. Et je me mis à l'ouvrage, à la maison. Il n'y avait pas de partition, il y avait des tablatures. J'appris vite à les manier, et à manier l'instrument. Je découvris alors un univers nouveau, sans limite, fascinant. Je me mis à passer des heures à travailler mes gammes pentatoniques et mes riffs. Surtout les gammes. J'adorais les manipuler, les apprivoiser, me les approprier, improviser avec, chercher à créer, j'adorais faire travailler mes doigts, les muscles de ma main gauche, du bras, chercher la précision du geste, la sûreté des mouvements. J'adorais explorer le manche et ses cases et ses cordes, territoire illimité de conquête que Mick Goodrick (grand pédagogue de la guitare jazz), je ne le savais pas encore, appelait « échiquier ». Et je progressais très vite. Mais jamais, pas un instant, pas une seule fois, ai-je songé à jouer des morceaux des Doors ou de quelque autre musique que j'aimais, et j'en aimais pas mal, de toute époque. Je me contentais de prendre ce que l'on me donnait à jouer. A ce moment là de mon exploration de la guitare, je ne faisais même pas le lien avec les émois musicaux qui avaient pourtant percuté mon cœur de plein fouet, quand j'entendis Supertramp chez mon père, Otis Redding chez ma mère, ou encore plus tard les mélodies de Balavoine et de Michel Berger, tous auteurs d'immenses chef-d'œuvres objectifs, qui m'avaient bouleversé et entêté presque toute mon

enfance. Mon rapport avec la musique était très singulier. Quand elle était belle, j'adorais l'accueillir, elle trouvait en moi un vibrant écho, et je m'efforçais d'en capter toute la substance pour mieux m'enivrer. Mais quand elle s'arrêtait, ou quand il n'y en avait pas, il ne me venait pas un instant à l'idée de la réclamer, encore moins de la pratiquer. La musique était quelque chose qui venait comme ça, et repartait comme ça, en laissant son parfum, juste le temps d'un rêve, auquel je ne m'accrochais en rien. Plus tard, à l'adolescence seulement, ai-je demandé une mini chaîne, dont c'était la mode et l'époque, avec un lecteur CD. J'écoutais essentiellement Pink Floyd et the Doors. Un peu les stones et deux trois trucs qui passaient en ce temps à la radio. Dans ma pratique de la guitare, je ne songeai jamais à jouer quoi que ce fût de tout cela, à produire quoi que ce fût qui ressemble à ce qui m'avais ému. J'explorais l'instrument seulement, la démarche était entièrement cérébrale.

Parallèlement à mon entrée en musique, en sans lien apparent dans un premier temps, venait se tisser la toile sociale qui bientôt viendrait fusionner les éléments éparses de ma vie en un alliage infernal et explosif, jubilatoire et frénétique. En classe de troisième, je migrai de l'Arsot vers Essert. Non pas que je déménageai le moins du monde, mon quartier était toujours mon quartier, mais tous mes esprits avaient pris la direction de cette commune pavillonnaire, et le collège Goscinny lui-même appartenait au passé alors que je le fréquentais encore. Je rejoignais Iko sur ses Terres d'Essert, car il avait autour de lui de fantastiques amis. Je ne me souviens pas de l'instant où je les ai rencontrés, ce que je sais, c'est que l'instant d'après, nous nous étions toujours connus. Fût très vite scellé un pacte tacite, nous explorerions ensemble les plus belles de nos jeunes années. Il y avait dans ce noyau dur, mon ami Nicolas, dit Nico, et pour les intimes Iko, Christelle, qui deviendra ma copine, Élodie, peut-être la plus terre-à-terre et raisonnable de la bande, dont l'appétit de vie la poussait à nos côtés, dont nous aimions la tendre et enjouée bienveillance, et moi. D'autres gravitèrent dans notre univers qui étaient des nôtres, dont Antoine dit Tony, le meilleur d'entre nous, culminant aux sommets de la réussite scolaire, se distinguant pour son talent en philosophie comme en sciences, aussi transgressif et torturé qu'Evariste Gallois, Henry, dit Riton, que nous avions détesté jadis et que nous adorions à présent, qui avait été un bourgeois, qui devenait un rebelle créatif, et Stéphanie, qui n'habitait pas dans le coin, mais qui nous rejoignait quand elle pouvait, généreuse, gaie, écorchée vive. A cela il faut ajouter Gaël, mon ami Gaël qui fût à l'origine un ami commun à Iko et à moi. Il l'a connu avant moi. Nous parents à tous les trois se connaissaient, mais en ce qui concerne ma mère et les siens, de loin. Un été que je situe dans l'année de mes 14 ans, au même âge, donc, que nous découvrions Orange Mécanique et the Doors, nous prévîmes, Nico et moi, de participer au tout nouveau festival qui deviendrait plus tard une grande référence, les Eurockéennes de Belfort. De son côté, Nico qui connaissait à peine Gaël, avait prévu aussi de l'y retrouver. Et c'est ainsi que nous fûmes tous les trois réunis. En parcourant les

vastes prés légèrement vallonnés, couverts de paille, accueillant trois scènes disposées à des extrémités de l'enceinte du festival, nous étions comme à la maison. Nous nous sommes posés pour un concert de Jean-Louis Aubert qui imprima fortement ma mémoire. Je me souviens de l'ambiance, recueillie et électrique, épaisse, de l'accord parfait qui raisonnait dans la musique, la voix du chanteur, avec l'atmosphère qui régnait dans la foule, et dans nos esprits à tous les trois, Nico, Gaël et moi. Nous prîmes rendez-vous pour la suite de notre existence, et le rendez-vous fût largement honoré.

Mais me voilà, en juillet 2018, alors que j'écris ces lignes, percuté par la seconde étoile sur le maillot bleu qui me sert de peau, aspergé des grandes eaux du destin et du sort, de celles dont je voudrais baptiser ma race, dont je voudrais puiser la force d'achever ce récit. Pour l'heure je dois regrouper mes esprits, retrouver le fil certes embarrassé mais qui, malgré tout, m'a conduit jusqu'ici et doit me mener je l'espère, vers quelque issue.

Pour officialiser notre pacte, Nico, Élodie, Christelle, les autres et moi, nous avons baptisé notre clan : la kromuchonté. Il faut parler un peu belfortain pour comprendre l'étymologie de ce mot. Il s'agit d'une communauté où l'on boit de la kro, et où l'on fume du shit. Ce que notre nom ne disait pas, c'est le troisième pilier de notre religion : le sexe. Vingt six ans plus tard, la pudeur m'interdit encore de raconter tout ce qu'il s'y est passé. On peut juger la teneur du spectacle interdit, en considérant ma conception ouverte de la pudeur. Certaines de mes frasques me sont aujourd'hui racontables, d'autres ne le seront sans doute jamais de mon vivant. Je jette donc un léger voile, juste pour faire justice à la vérité, juste pour ne pas cacher le fait que je ne dise pas tout, pour mieux faire valoir, je l'espère, la véracité de tout ce qui est exposé. Je ne raconterai pas tout, mais dirai l'essentiel, rien que l'essentiel, l'essentiel tout entier.

Christelle devint vite ma copine, et ma vie sexuelle devint vite un territoire conquis passionnellement et voluptueusement. La femme n'était plus un inaccessible mystère, mais un foyer où je pouvais puiser toute la chaleur nécessaire à la vie. Et je pus, dans ces conditions, me pencher calmement sur le sujet : Qui la femme est-elle ? Malgré sa multitude et sa diversité, je fis assez rapidement un constat ; on m'avait menti. En effet, j'ai été élevé dans la certitude suivante : « une femme sans homme c'est comme un poisson sans bicyclette ». Tel était le slogan hérité de quelque tribulation féministe qui ornait le meuble du salon chez ma mère, dont la sentence accompagna toutes mes jeunes années pendant lesquelles, par ailleurs, les filles étaient plus inaccessibles que l'Everest, étant donné ma timidité avec elles. L'idée que l'existence du genre masculin n'avait aucune importance pour l'existence du genre féminin, accessoirement au grand malheur du premier, était solidement encrée dans mon esprit. Mais pas du tout. Que neni. Les femmes ont, dans leur

immense majorité, une préoccupation principale dans la vie : les hommes. Fût-ce pour les adorer ou les vilipender, la plupart du temps avec pour projet d'en tirer descendance. On ne peut pas dire que depuis cette découverte, je l'aie vue démentie.

Mais cela n'a rien à voir avec l'anecdote marquante qui suit, liée à nos débuts en matière de pérégrinations festives au sein de la kromuchonté. Notre objectif avait été rigoureusement défini, il consistait à nous réunir pour ingurgiter la plus grande quantité d'alcool possible, et fumer un maximum de shit. Le reste viendrait plus tard, pour l'instant, 15 ans tout juste, avec Iko, Christelle, dont je ne suis pas encore le petit copain, Élodie et Riton, nous nous efforçons d'élaborer une stratégie à même de nous conduire à nos fins, ce soir même. Nous n'avons nul lieu où aller. Cela ne nous découragerait pas, il suffisait de faire ça dehors. Le problème, c'est que dehors, on ne peut entreposer les bouteilles et les packs nécessaires. On ne peut pas, non plus, les entreposer à la maison, cela n'aurait pas été du meilleur genre. Or il fallait bien l'entreposer quelque part, cet alcool, parce qu'entre l'heure de fermeture du magasin, et l'heure d'ouverture des festivités, il allait se passer un bon moment. Quelqu'un eut une fulgurance : « on les planque dans les buissons » et nous mîmes notre plan à exécution. Ce que nous ne savions pas, c'est que le buisson que nous avions choisi n'était pas le plus approprié. Pas assez isolé. Nous fûmes épiés alors que nous procédions à notre machination. Ils l'ont volé ! Sinon pourquoi cacheraient-ils ce butin dans la végétation ? La police, bientôt, était sur le coup. On mobilisa une patrouille pour surveiller ce manège hautement suspect, et les forces de l'ordre eurent le magnifique réflexe professionnel d'attendre sagement, planqués, que nous revenions récupérer l'objet du délit. Alors que nous mettions la main sur le flacon, quelle ne fût pas notre stupeur, que n'aurions-nous pas pu imaginer, dans notre douce et légère euphorie, dans notre enthousiasme décomplexé, si ce n'est une descente de flic ? Ils s'abattirent sur nous, toutes voiles dehors. « Alors, on vole de l'alcool ! » « non monsieur, on ne l'a pas volé, on l'a acheté là ! » « mais oui bien sûr, où est le ticket de caisse ? » Mais où ce ticket de merde pouvait-il bien être bordel, il est forcément dans l'une de nos poches, non putain, rien à faire, on n'a pas cette saloperie de ticket. Menottes. C'était important. Il fallait mettre les menottes. Nous étions médusés. La fête était finie. Mais le meilleur restait pour moi à venir. Une fois transférés au poste, les flics avaient l'air plus décontractés, on savait bien qu'on n'était pas des voyous mais il y a une procédure à respecter, vous comprenez votre attitude n'est pas responsable. On verrait cette affaire de vol demain, les parents viendraient nous chercher bientôt. Sauf que moi, j'ai un problème. J'ai du shit dans ma poche. Comment diable est-il possible que l'on n'ait pas encore été fouillés jusque là ? Ils vont forcément nous fouiller à un moment. On se regarde avec les copains, tout le monde sait que je suis le porteur. Ils me remplissent de regards implorant la clémence du sort qui me menaçait.

Je suis le porteur parce que j'ai volé le shit à ma mère. Cela fait un moment qu'elle alimente nos vapeurs à ses dépens, mais elle ne le sait pas, parce que j'ai l'intelligence de ne gratter qu'un peu à la fois. D'ailleurs, la rareté du produit nous pèse, le shit est un or noir dont nous ne nous régaloons que par miettes à ce moment là, où les transactions n'étaient pas encore entrées dans nos habitudes. J'exerçais une surveillance permanente, discrète mais étroite de sa « boîte à shit ». Le shit est entré dans ma vie quand j'avais quelque chose comme 10 ans. Je rentrai un jour à la maison, encore tout haletant des joyeuses aventures que je venais de vivre avec mes copains, quand je passai dans le salon pour saluer l'amie de ma mère, venue lui rendre visite. Il y avait un gros bout de truc sur la table, qui a attiré mon attention et piqué ma curiosité. Loin d'imaginer une seule seconde que cette chose puisse avoir la moindre importance, je vis ma mère se lancer dans une tirade pour m'expliquer que c'était de la drogue mais qu'en fait non ce n'était pas de la drogue, que c'est pas bien mais qu'en fait ça va c'est pas grave, et que ceux qui disent que c'est mal, c'est eux qui ne sont pas bien, qu'il ne faut pas juger, mais que surtout, ça doit être un secret. Un pan de charpente s'effondrait sur moi, j'avais entendu parler de drogue ce n'était pas en bien, j'étais tout prêt à croire que cette gomme mystérieuse ne soit pas un péché, mais par tous les saints, je ne voulais rien, rien, rien savoir de tout cela. Ce qui m'éreinta ne fût pas la révélation en elle-même, mais le fait qu'elle m'y ait exposé alors que je ne demandais rien, il fallait me répondre que c'était du tabac compressé, je sais pas, ce que tu veux, de la lessive pour chat, je m'en fous, mais ne me raconte pas ta vie que je n'ai pas à connaître !

Ce choc fût, dans mon enfance, comparable à un autre, en matière de déniaiserie brutale. Arrivé au CP, je croyais encore au père Noël. Non seulement j'y croyais, mais dur comme fer, et avec une ferveur, une passion que je plaçais au dessus de tout. Ce personnage était à l'enfant matérialiste, matérialisé par l'industrie de l'économie et de la finance, le vent libertaire beatnik, ces deux phénomènes ayant en commun de glorifier la jouissance, il était pour l'enfant que j'étais alors, ce qu'est le Christ, pour quiconque se passionne. Il exauçait mes vœux. Dieu n'exauçait pas tous les vœux, mais le père Noël, oui. Merveilleux dans le ciel. Et c'est ainsi qu'un beau jour, en rentrant de l'école, je fis chemin avec une mère du quartier, que je connaissais bien, parce que ces enfants étaient mes amis, et que nos parents se fréquentaient. C'était la femme du patron du club de foot de l'Arsot. Nous marchions, tout allait bien. Nous discussions aussi. Dieu seul sait comment, car nous n'étions pas à Noël du tout, nous en vînmes à évoquer le fameux bonhomme en rouge. Quand la brave femme découvrit que je croyais encore à ce récit, elle n'eut pas la moindre pitié, ne pouvant soupçonner, j'en suis certain, un seul instant, ce qu'elle était en train de faire, me révéla le pot aux roses. Bouleversé, indigné que l'on puisse mépriser à ce point le saint des saints, je résistai énergiquement. Mais je vis bien dans son regard que plus rien, plus jamais, ne serait comme avant, c'était perdu, c'était foutu. Mes protestations étaient veines. Voyant ma détresse, mon bourreau, en

guise de consolation, fit appel au courage, j'étais un grand garçon à présent, et je devais admettre la réalité. Je la quittai désemparé, désespéré, et bientôt fou de rage. On avait trahi ma confiance, on m'avait donné un mythe pour toute vérité. Il est vrai que les miens avaient mis un soin méticuleux à me berner. Les noëls se passaient chez la mère de ma mère, tout y était magique, et quand venait l'heure fatidique, on me menait dans une autre pièce, m'invitant à observer les étoiles, et parmi elles, le prodige du père noël. On sonnait à la porte, et le miracle était accompli, tous ces machins en plastique, je les avais tant désirés, tant convoités, tant espérés, et ils étaient toujours au rendez-vous. Foutaise à présent. Et l'on me disait qu'il y avait les faux, ceux du centre commercial, mais que celui qui venait nous rendre visite à l'école (maternelle), magnifique, impérial, majestueux, inondant nos cœurs de chaleur, de promesses enivrantes, celui-là était vrai. Ignoble mensonge, pervers, immonde. Révolte. Chagrin, sanglots. Comment allais-je pouvoir vivre à présent ? Rentré à la maison je retrouvai ma mère, à moins que j'aie dû l'attendre, je ne me souviens pas. Ce dont je me souviens, c'est du savon que je lui ai passé. Je lui ai fait part de mes profonds griefs sans colère, qui ne pouvait s'exprimer, envahi que j'étais par le sentiment de ma propre misère d'avoir été berné par cette supercherie, je ne trouvai l'énergie de chercher un coupable, autre que moi-même. J'ai encore mal trente cinq ans après, mais si je devais aujourd'hui adresser un seul message à cette dame, je lui dirais ceci : merci.

Il y a une autre femme à qui je dis merci, pendant que j'y suis, et puisque j'y pense, en attendant de connaître mon sort, enfermé dans ce commissariat avec les miens. Cette femme là est d'un autre genre. Notre expérience aussi. J'avais quelques années de plus. J'avais oublié cette histoire de père noël depuis longtemps, mais je reçus un cadeau insolite de la providence, dont on a le droit de penser qu'il fût hautement toxique, que j'ai adoré déballer, qui alimente encore parfois mes rêveries aujourd'hui, et qui détermina peut-être l'homme sexuel que je suis devenu. Il m'est impossible de situer exactement cet événement dans ma chronologie, je manque de repère pour le raccrocher, ce souvenir a toujours flotté en apesanteur dans mon esprit. Mais j'avais autour de 10 ans. Peut-être 11. Je découvrais alors l'érection dans son intimité. Elle n'avait jusque-là pas particulièrement attiré mon attention, mais à présent que le lien avec le plaisir était fait, je me livrai aux expériences requises en pareille situation. Notamment, je m'intéressais beaucoup à la taille, que je mesurai le plus scrupuleusement possible avec la main. Il ne m'était pas encore venu à l'idée d'utiliser une règle cependant. Ce sujet me passionnait-il à ce point, ou ai-je été ciblé ? Les deux probablement mon capitaine. Toujours est-il que Fernanda et moi étions très bons amis. Fernanda est la femme de ménage, au sens large, elle s'occupe de tout, de mon grand-père, le sénateur et son épouse, belle-mère de ma mère, en leur foyer. Chez cet homme admirable dont les louanges viendront en temps et

en heure, je me rendais avec ma mère et mon petit frère pour un déjeuner familial chaque samedi. Ces repas, je les passais de la première minute à la dernière, avec Fernanda, en tête à tête dans la cuisine, pendant que les convives occupaient le salon. Je l'aimais tant. Une sainte femme à mon avis. En tout cas, elle faisait couler plus de joie et de chaleur dans mon cœur d'enfant que quiconque. Et nous riions, nous riions, qu'est-ce qu'on pouvait rire. Un jour comme les autres jours avec Fernanda, Dieu sait comment, pourquoi, nous nous mîmes à parler de la taille de mon sexe en érection. Aussi extraordinaire que cela puisse peut-être paraître, je n'ai pas songé un seul instant à l'aspect sexuel que sa curiosité revêtait. Il lui semblait que les indications que je lui donnais étaient abusives, il lui semblait que je devais tricher ou faire erreur quelque part. Entièrement voué à la cause de la vérité, j'insistai avec véhémence sur la taille que j'annonçais, en brandissant ma main comme étalon. Elle me dit que puisqu'il en était ainsi, je devais vérifier mes mesures et lui faire part de mes conclusions samedi prochain. Je ne me défilai certainement pas, je sais quand même ce que je dis ! Je vérifiai, et validai. Vint le rendez-vous suivant. Fernanda demeurait incrédule. Elle doutait même que je sois capable de prouver mes dires. Elle devait avoir entre 20 et 25 ans je crois. Pour moi, elle n'était pas une jeune femme, elle était une femme tout court, je crois d'ailleurs qu'elle avait déjà eu des enfants, oui, ça me revient, elle a même eu un nourrisson frappé de mort subite, mais je ne me souviens pas si c'était avant ou après notre aventure. Elle était une adulte, elle ne pouvait donc pas éprouver du désir sexuel à mon égard estimai-je, en revanche elle remettait en cause ma toute nouvelle virilité et je devais faire valoir mon autorité de tendre mâle. Il n'était pas bien difficile de trancher une bonne fois pour toutes ce débat, cette conversation produisait l'effet requis pour une exhibition, il n'y avait qu'à défaire mon pantalon et baisser mon slip, permettant à l'objet de mon orgueil de parader à l'air libre. Fernanda obtint l'information qui lui manquait, et me gratifia en guise de récompense d'un sourire béat et admiratif. Oui, elle avait l'air heureuse, n'ai-je pas vu dans ses yeux jusqu'à l'émerveillement ? Ou est-ce ma mémoire qui enjolive la scène ? Je voyais bien en tout cas que je tenais toutes mes promesses. Je fus vite rhabillé et la minute d'après, il ne paraissait rien. Et rien non plus ne parut les fois suivantes. Bientôt Fernanda quitta son poste, je ne la revis plus jamais, dans les premières années suivant cet épisode, il s'était même évincé de ma mémoire. J'ai eu beaucoup plus tard de mauvaises nouvelles à son sujet, qui avaient suivis longtemps après la perte qu'elle avait déjà subie. J'appris aussi que Fernanda était une coquine, volage, il paraîtrait même, ne le dites à personne, que des membres de ma famille aient connu son étreinte. Moi, je ne l'ai pas connue. Pas celle de sa chair. J'ai connu celle de son cœur cependant, logé au fond de sa lourde poitrine, elle a enchanté ma vie par intermittence. Je n'ai qu'un seul regret, ne pas avoir sollicité son corps qui ne commença à me fasciner que longtemps après l'avoir perdue. Elle était si belle. Je n'étais pas prêt tout simplement. Si je l'avais été, m'aurait-elle arrêté ?

Voilà ce que je vais faire, je vais demander à aller pisser, et hop, on balance. J'ai le droit d'aller pisser, bonne nouvelle

Didier Deschamps est issu d'Aimé Jacquet lequel est issu de la terre de France que le paysan laboura, laboura encore, lui qui, voyant le soleil lui tourner autour, se figurait qu'il fallait labourer, et labourer encore. Le paysan de France alors, ne savait pas le coca cola et le cerveau disponible, les OGM et les pesticides n'avaient pas envahi sa conception ancestrale de la terre et des champs que l'on laboure, et que l'on laboure encore, c'est dire s'il passait à côté de l'Histoire de ceux qui firent de la France un sillon pour le sang impur de l'autre, et le sien propre, c'est dire si les valeurs des paysans ne pèsent rien sur le cours des marchés, et pourtant... La France n'a pas seulement en commun le labeur de la Terre avec les africains, elle a aussi la couleur de ceux qui, en récompense de cinq siècles de mépris, de cruauté violente et acharnée, ont reçu l'honneur de se voir évincés du récit anthropologique au XXIe siècle. La France, ayant labouré le monde entier, l'Afrique en particulier, récolte les fruits sublimes de ses péchés, c'est en les cultivant que nous changerons le monde, comme le football français conquiert la planète.

Heureusement, au même moment naissait en moi et parmi nous, une autre passion que la défonce, bien qu'elle fût parfaitement raccord dans ce contexte, celle de la musique. J'avais commencé la guitare, son écho gagnait mon rivage comme une déferlante, et je voulais associer mon clan à cet univers. Gaël jouait quelque percussion, il ne fût pas difficile à débaucher, pas davantage que Iko, attiré par la basse. Il fît bientôt ses premières gammes. Apparût alors, dans notre vie, Valentin, dit Tintin, une sorte de dandy, beau gosse estimions-nous tous, avec sa mèche rebelle et son look adroitement étudié. Mais surtout, il était bon vivant et surtout, il jouait du saxophone. Alto. Et à notre échelle, il se débrouillait vachement bien. Il n'en fallait pas davantage. Naquit un groupe, qui reçut le nom hautement improbable de « Kanakaos ». C'est Iko qui l'avait trouvé, alors que nous le cherchions. C'était, là encore, du belfortain. Cela signifiait « le chaos des canaques ». Car les canaques occupaient les devants de l'actualité avec la grave crise en cours, dont nous ne savions à peu près rien parce que nous nous foutions à peu près de tout ce qui se passait ailleurs dans le monde, en dehors de notre propre périmètre. Mais nous avons des oreilles, nous connaissons la teneur lointaine des événements impliquant l'ordre établi en bute à une rébellion, et Iko devait

délivrer cette formule devenue culte, mythique dans notre vie, à l'instant où elle fût prononcée. Il nous fallait un batteur cependant, car Gaël ne jouait pas de batterie, que des percussions à la main, et nous avions établi, après quelques premières répétitions, qu'il manquait l'instrument à cymbales, fûts, baguettes et toms. Nous ne fûmes pas long à dégoter un joyeux drille, dont j'ai malheureusement oublié le prénom, ce qu'il ne mérite en rien. Il était le fils d'un membre du groupe de rock belfortain le plus connu (était-ce le chanteur ? le guitariste ? le batteur ?), qui avait même joué aux Eurockéennes, du nom de Cecil'no. Aussi épris de fête et de défonce que nous, l'intéressé ne se fit pas prier pour nous rejoindre. Pourtant il n'intégra jamais vraiment notre clan, nous décelions en lui de fâcheuses tendances à la mythomanie, il est vrai que le même présentait quelque perturbation qui n'était pas prévue dans le cahier des charges. Nous étions touchés et émus de sa déshérence, sa vie semblait bien rude, peut-être même cruelle. Mais nous n'étions pas en mesure d'assumer sa prise en charge. Il fallait marcher parmi nous ou crever. Nous le trouvâmes même décevant derrière son instrument, lui qui nous avait dans un premier temps convaincus. Nous mîmes un terme à son contrat. Il pris congé dignement. J'espère que son sort fût clément. Je n'ai aucune idée de ce qu'il est devenu. Gaël pris sur lui d'assurer la relève, se mettant à étudier l'instrument que, jusque là je crois, il redoutait. Tout se passa très bien, la transition fût réussie, de percussionniste il devint batteur. Nous étions au complet, Valentin au sax, Iko à la basse, Gaël à la batterie et moi-même à la guitare et aux manettes, que je partageais avec Tintin. Le plus extraordinaire au premier sens du terme, dans cette odyssée, c'est la musique que nous avons produite. A l'image de notre nom, notre son sortait d'absolument nulle part. Ce n'était pas du rock, ce n'était pas de la pop, ce n'était sous l'influence de rien, de personne, d'aucun courant musical répertorié sur la planète, ni folklorique, ni industriel. Je venais avec quelque accord, quelque rythme, quelque note de guitare issue de mes déambulations autarciques, Tintin trouvait un truc, et nous tâchions ensemble de caler le reste autour de ça. Voilà comment sortaient de la salle de répétition des morceaux. Pas l'ombre d'une partition, que seul Tintin savait à peu près lire, pas une tablature, pas une reprise, jamais nous n'y avons songé. Nous savions vraiment à peine jouer. Nous ne mesurions même pas la singularité de nos compositions, nous nous contentions de faire ce que nos maigres compétences nous permettaient. Nous répétions au « Rock Hatry », une association subventionnée qui utilisait les locaux du « Fort Hatry », bâtiment militaire historique de Belfort, pour promouvoir les musiques actuelles sur le Territoire. Conformément à l'invitation formulée dans le nom de la structure, on y jouait du rock, du qui tâche, du avec énorme saturation de guitare et volumes fracassants, avec hurlements du chanteur et avalanches de batterie tonitruante, nous faisons figure de parfaits ovni. Nous étions intéressés par la subtilité, la douceur, le climat, la poésie, autant d'attributs qui tranchaient par ailleurs avec notre rage de défonce. Mais cette dernière ne commençait-elle pas à s'émousser ? En tout cas, un musicien qui fréquentait les lieux nous

intéressa, qui pratiquait la plupart du temps seul son instrument. Il était batteur, il l'est toujours. Il s'appelle Jérôme. C'est un cousin d'Iko, d'une génération précédent la nôtre, ce qui fait qu'ils se connaissent très peu. Le rapprochement s'opère vite avec la bande. Il est porteur d'un exquis venin auquel j'offrirai bientôt mes veines, celui du jazz.

Pour l'instant nous poursuivons notre route, au sein de Kanakaos, autour duquel notre clan se structure à présent. Christelle, ma copine, est notre première groupie, comme il se doit, et toute la bande place en nous des espoirs de conquête que nous portons résolument, sans nous prendre pourtant au sérieux. Notre premier concert viendrait tout de même bientôt.

A un moment de notre parcours, Tony, le brillant écorché vif de la bande, aux palmes académiques (il participait à des concours nationaux qu'il gagnait tous, en particulier me semble-t-il en matière de philosophie), se mit en tête de rejoindre le groupe, pour délivrer, sur notre musique, sa prose. Personne ne pouvait le savoir, mais il venait d'inventer le slam, qui fût probablement transmis à la CIA par un espion du KGB sous couverture à Belfort, afin de créer, dans un complot global, un héritier pour le rap alors balbutiant. Comme nous n'avions pas vraiment le sens de l'Histoire, nous sommes passés à côté de son œuvre. En effet, quand vint le moment de faire un essai, il avait préparé des textes, choisis dans sa production poétique et pour certains même, je crois, écrits pour l'occasion. Alors qu'il délivrait son verbe, habité, sur notre musique, nous ne pûmes réprimer le rire. Les membres du clan qui assistaient à la scène furent tous, de concert, frappés par le ridicule. Tony ne s'aperçu de rien dans un premier temps, tout absorbé par sa performance excentrique, tout en emphase et en maladresse manifeste. Puis il comprit que tout ne se passait pas au mieux, mais s'accrocha, persévéra avant de comprendre qu'il n'y avait rien à faire. Il était la gueule dans le ruisseau. Il accusa le coup comme il put, avec courage, renonçant dans une grande douleur, que je mesure à présent, malgré nos tentatives de consolation vouées à l'échec, à une perspective qu'il avait dû chérir dans son âme profonde. Rien ne fût plus jamais comme avant avec lui, nous nous étions perdus, après avoir été si complices. A ma connaissance, Antoine a fait de très brillantes études l'ayant conduit à une valorisante et enthousiasmante mission professionnelle, ce dont je l'envie aujourd'hui infiniment, après avoir été de ses principaux bourreaux.

Quelques temps plus tard, se présentait la fête de la musique, encore elle. Cette fois, j'y participerai avec les Kanakaos. Un fois trouvé notre spot (sorry for the English word), la terrasse d'un bar près de la gare qui nous fournirait l'électricité nécessaire, nous préparâmes en grandes pompes l'événement. C'était notre tout premier concert. Nous délivrâmes notre marchandise avec fébrilité mais enthousiasme, recevant, en retour, l'enthousiasme du public, que nous interprétâmes comme le témoignage de quelque admiration, alors que les réactions étaient de simple circonstance. Nous nous persuadions de l'intérêt supérieur de notre production à partir d'absolument rien, nous étions

juste en boucle sur nous-mêmes, et ne cultivions, ne nourrissions que les pensées qui nous étaient agréables.

Dans la foulée de cette première, nous eûmes une occasion providentielle d'enregistrer en studio. Dany, le père d'Iko, avait un ami qui avait un ami qui avait un studio chez lui, juste là, à Essert. A cette époque le concept de « home studio » n'existait pas, c'était avant l'informatique dans l'industrie musicale, on enregistrait sur des bandes numériques qui avaient pris le relais de l'analogique, mais il n'y avait aucun écran d'ordinateur nulle part. Cela viendrait très bientôt. En attendant, ce type, un passionné, avait réuni tout le matériel, alors rare et hors de prix, pour des captations de qualité professionnelle, dont il tirait habituellement rémunération comme un second métier. Il était prêt à nous accueillir gratuitement, juste pour la beauté du geste, pour encourager une jeunesse qu'il devait trouver prometteuse malgré notre verte candeur. Nous nous interrogeâmes en premier lieu, étions-nous capables d'honorer de notre musique un tel rendez-vous ? En valions-nous la peine ? Graver le son dans le marbre du studio représentait à l'époque une frontière impressionnante à franchir, qui n'existe plus aujourd'hui, que le numérique a effacée. Nous n'hésitâmes pas bien longtemps à nous lancer cependant, dominés par la confiance en notre génie. Et c'est ainsi que nous débarquâmes en studio pour enregistrer deux ou trois morceaux, je ne sais plus. Je me rappelle que nous enregistrâmes nos parties séparément, ce à quoi nous n'étions pas préparés, que j'enregistrai en premier ma partie pour chacun des morceaux, qu'il y eut un peu de « re-re » (réenregistrement en cas de pépin sur un bout défaillant) auquel je n'eus pas l'occasion de goûter, qui était encore très limité avec la bande magnétique, je me souviens que l'ingénieur du son qui nous faisait l'amitié de nous accueillir donna quelques bons conseils au bassiste très utiles au résultat final, que nous repartîmes épuisés mais heureux avec une bande que seuls des appareils ultra rares pouvaient lire (DATA je crois), qui ne fût jamais transférée sur CD, que j'ai perdue depuis une éternité, tout comme le souvenir quasi intégral de notre musique. Ce dont je me souviens, c'est que nous avons envoyé quelque copie à Radio Belfort, ancêtre de France Bleu Belfort, et que par un miracle absolu que je ne m'expliquerai jamais, notre bande retint l'attention de quelqu'un. C'est ainsi qu'il nous fût signifié que nous passerions sur les ondes à telle heure, tel jour, et que, seul chez moi avec ma mère, je fis l'expérience totalement surréaliste d'entendre mon propre morceau à la radio, notre tube effectivement, le plus accrocheur, dont je conserve la trame mélodique en tête à ce jour, pour seul vestige de cette époque entière. La diffusion fût précédée par une brève présentation élogieuse du groupe, annonçant le succès à venir des Kanakaos. Mais ce ne fût le début de rien du tout, c'était l'apothéose d'un feu de paille, portant déjà en lui notre crépuscule. Notre aventure devait s'achever bientôt. Nous fîmes un deuxième et dernier concert dans une salle polyvalente, partageant le plateau avec je-ne-sais plus quoi qui n'avait rien à voir avec nous, le public était aussi réceptif qu'une bande de gosses excités, exposés au récit monocorde

et obscur de la météo marine, et j'arrivais au bout, je ne le savais pas encore, rien de moins que cela, de ma vie à Belfort.

La rupture de Belfort vers Paris fût une rupture avec ma mère pour rejoindre mon père, une rupture avec mon enfance pour rejoindre la vie d'adulte, une rupture de la gloire vers la misère, de la foi vers le doute, de la légèreté vers la gravité. Ce dernier point constitue un paradoxe. En effet, tout au long de mon enfance, c'est ma mère qui était porteuse de péril, et mon père qui était un asile. Il était loin, toujours trop loin, et moi, j'étais avec ma mère qui souffrait dans sa chair de l'humaine condition. Elle était sujette à de graves dépressions, à des accès de rage et de détresse, à se rouler par terre, hurlant qu'elle voulait mourir à l'instant. Je ne savais même pas pourquoi elle souffrait tant, le savait-elle elle-même ? Mais j'encaissais de plein fouet, et sans broncher. Je laissais les lames de rasoir me lacérer les tripes, de voir ma mère endurer ce calvaire, totalement incapable de contrôler son accès, je n'avais pas d'autre bouclier que ma chair, à offrir au broyage. Encore aujourd'hui je me demande par quel instinct de survie je demeurais calme, malgré mon cœur frappant dans ma poitrine, lorsqu'elle beuglait frénétiquement son urgence d'en finir avec la vie, à intervalle relativement régulier, pendant au moins quelques années de mes plus tendres. Ce que je sais, c'est que la force que je croyais avoir acquis au contact de ce monstre qui s'emparait de ma mère, qui pouvait me laminer, mais pas vaincre ma lucidité, mon amour propre, cette force me semblait sans limite. Il me semblait que mon cuir me permettrait d'endurer les plus atroces outrages. Je ne savais pas que parvenu à l'âge adulte, viendraient non pas les vendanges, mais l'addition.

Un soir, rentré de la natation j'avais quelque chose comme 8 ans, la voisine était venue me chercher, c'était fort inhabituel, et elle n'était vraiment pas causante sur le trajet, traversant ce Belfort hideux d'une saison obscure et froide, noyée dans l'azote, quand je rentrai chez moi, je trouvai mon beau-père seul avec mon frère, qui m'annonça que ma mère était hospitalisée. Elle avait fait une TS. Une TS? C'est bien cette expression qu'il avait employée, par pudeur, par délicatesse, pour ne pas trop me brusquer, sans avoir à mentir. Il était aux abois. Seulement, je n'avais pas la moindre idée de ce que pouvait bien être une foutue TS, et il fallait que je demande des précisions. Je les obtins. Elle avait fait une tentative de suicide. Bien. Ca c'est fait. Dossier suivant.

Elle réintégra le foyer trois jours après. Je crois me souvenir qu'elle s'excusa pour le mal que cela avait dû me faire. Je ne suis pas sûr qu'elle le fit pour la raison simple que cela ne m'intéressait pas. Elle n'était pas en mesure, à mes yeux, et je ne me trompais pas, d'assumer quoi que ce soit. Elle était juste la proie de démons violents, on ne pouvait que prier pour leur clémence, non pas la

responsabiliser. Aussi, si elle m'a demandé pardon, cela fût éludé dans ma mémoire par l'absence de sens, et si elle ne le fit pas, c'est qu'elle savait que cela ne servirait à rien. Il me semble qu'après ça, les choses se sont calmées, et qu'il n'y eut plus de saillies aussi violentes, juste, dans le pire des cas, des jours bien moroses, entre sa séparation d'avec René, père de son deuxième fils, l'aîné de mes petits frères et sœurs - deux autres viendront du côté de mon père – et la mélancolie d'un quotidien poussif, précaire. Ma mère était capable d'allégresse quand l'humeur et les circonstances s'y prêtaient, mais souvent, la plupart du temps me semblait-il, dans l'intimité, elle était angoissée, stressée, ou abattue. Je porte son hérité aujourd'hui de tout son poids, ce poids que j'avais cru dominer pendant l'enfance, mais qui écrase à présent mon existence. Elle-même, ma mère, avait eu une mère dépressive, mélancolique, capable d'hystérie. Pendant toute sa propre adolescence, ma mère a vécu un calvaire comparable au mien. Sauf que sa mère à elle, l'impliquait au premier plan de son désespoir et sa colère, alors que ma mère, elle, ne s'en prenait pas à moi, ne pouvant juste pas se contrôler. Les tourments de ma grand-mère, c'était de voir son mari, mon grand-père, alors plus jeune député de l'Assemblée Nationale, élu juste avant que de Gaulles la dissolve, pour se faire balayer ensuite par Chevènement, parachuté de Paris dans sa circonscription, ma grand-mère donc, ne supportait pas de voir mon grand-père la tromper. « Ton père ne m'inflige-t-il pas la pire humiliation ? Te rends-tu compte de mon calvaire ? » Et quand ils se séparèrent, les choses de s'améliorèrent pas, et ma mère servit à la sienne de mur pour ses lamentations *elle n'avait rien de juive, d'ascendance cependant protestante, c'est lui qui était juif, de longue lignée alsacienne. Je ne sais pas, en revanche, si elle parlait de mourir. Peut-être mon ADN a-t-il muté sur ce point, en passant de mère en fille, puis de fille en fils, puisque j'ai moi-même éprouvé l'envie de mourir pendant des centaines d'heures cumulées au long de mon existence à partir de l'âge adulte.

Pour ajouter un peu de piment à ma vie familiale, tout n'était pas beaucoup plus favorable du côté de mon père. Son grand-père s'était suicidé avant ma naissance. Son père avait déserté immédiatement après sa naissance, pour rejoindre l'autre bout du monde, dont il ne revint jamais. Enfin, sa mère, ma grand-mère donc, juive de parents hongrois et polonais, jadis éprise d'un Daurat pour la raison probable qu'il était beau, bohème et artiste, envolé après la naissance de son fils, ma grand-mère avait extrêmement mal pris ma naissance. Elle trouvait totalement irresponsable, de la part de son fils de vingt ans, de procréer avec cet amour de jeunesse, plutôt que faire médecine. Il s'était barré de la maison pour venir vivre à Belfort avec ma mère, le bac en poche, qui suffisait à l'époque pour devenir instituteur. Ma mère l'est restée jusqu'à la retraite, mon père a vite raccroché les crampons. Toujours est-il que sa mère, à mon père, refuse de me voir dans un premier temps, elle estime que je suis une erreur, ou en tout cas son fruit. Enfin, c'est la version de ma mère. Elle, Claire, c'est ainsi qu'elle se prénomme et que je la nomme, dit aujourd'hui qu'elle n'a jamais refusé

de me voir. Je ne sais où est la vérité, ce que je sais, c'est que nous nous aimons beaucoup aujourd'hui, et qu'elle m'a tant appris quand, enfin, nous pûmes établir une relation.

Mais quand la scène que je vais à présent narrer se produisit, nous en étions loin. D'autant plus que Claire, à ce moment-là, habitait Casablanca, où son mari était expatrié. Elle souhaitait nous y inviter mon père et moi, cet été. J'avais 4 ou 5 ans. Je me souviens de tout parfaitement, chaque seconde est gravée dans ma mémoire indélébile, de cet appartement, celui de mon père, qui habitait encore à Belfort, dans un autre quartier « cité » que le mien. Mon père m'avait averti de ses plans. Ils me semblaient excellents. Il m'expliqua tout, qui était sa mère, ce qui s'était passé, et notamment, la haine que ma mère avait alors nourri contre elle. Magnanime, j'estimai que oui, je voulais aller à Casablanca avec lui pour voir Claire, et j'étais enthousiaste tout à fait, à l'idée de voyager avec lui. Vint l'instant fatidique où ma mère sonna à la porte. Elle venait me récupérer, c'était prévu ainsi. Je restai dans la cuisine, dont la porte entrebâillée donnait sur le couloir, qui donnait sur le palier, où mon père rejoignît ma mère, pour lui parler de ses projets de vacances avec moi. Il y eut quelques instants de discussion entre eux, puis, déferlant d'un ciel dont je ne connaissais même pas encore l'existence, s'abattit une foudre sidérante, une tornade délirante, en la personne de ma propre génitrice qui, ivre de rage et de chagrin, comme si on lui avait annoncé ma mort, fondit sur mon père en le martelant de ses poings, comme si sa furie avait dû me ramener à la vie, que mon père aurait lui-même fauchée. Mais en l'occurrence, c'était ma mère la faucheuse. Qu'ai-je ressenti à sur le coup ? Passée la sidération, je crois que j'ai dû, l'espace d'un instant, ressentir de la haine. De la haine pour ce monstre qui venait saccager mon existence, et dont l'identité se confondit inéluctablement avec ma mère. Ma haine fût vite enfouie, elle ne vint ressurgir que longtemps après, subrepticement, avant de disparaître pour toujours. D'ailleurs, à Casablanca, avec mon père, voir Claire, je suis allé. Ma mère fût sur la corde raide, toujours, livrée à mille démons, souvent, mais malveillante, jamais, avec quiconque, moins avec mon frère et moi qu'avec n'importe qui.

Je résolus mon complexe d'Œdipe, entendez par là un solde de tout compte avec elle, à l'âge de 13 ans. Depuis quelques temps, nous avions de violentes disputes. Là où jadis, je m'écrasais sagement quand il le fallait, à présent, je mettais un point d'honneur à ne rien laisser passer, à rendre œil pour œil toute remontrance. Mieux, je cherchais la bagarre, et rien n'apaisait mon désir de la livrer. Je fus fort lucide sur le fait que quelque chose, dans mon estomac, ne passait pas. Je ne fus pas difficile à convaincre de m'entretenir avec un psy, au sujet de ce que je ressentais. Au bout de quelques séances passées à lui raconter à quel point ma mère avait été atroce, à son corps défendant, mais pendant toute mon enfance, à quel point j'avais souffert d'occuper, en guise de foyer, de planche de salut, un champ de bataille copieusement arrosé à l'artillerie lourde, quand tout cela fût formulé, du début à la fin et dans les détails, tout rentra dans l'ordre. Ma mère venait de devenir non plus un

animal sauvage et dangereux mais mon amie, et le resta toujours depuis. Pour en finir tout à fait avec Œdipe, il me restait à tuer le père. Cela fût beaucoup plus tardif, et je devais assassiner l'infortuné géniteur plusieurs fois, avec acharnement, pour en faire une dépouille, et devenir moi-même le père. Il ne fût pas au courant de grand-chose, son décès ne lui fût pas toujours annoncé. Mais une terrible épreuve était à venir, un jour si lointain qu'il n'existait pas encore dans ma conception, nous devions connaître la violence d'une filiation torturée. J'en ferai le récit en temps et en heure.

A l'époque où je me prépare, à mon insu pour l'instant, à quitter Belfort, je rencontre un lieu où ma mère eût l'idée géniale de nous emmener en vacances, une première fois puis deux autres, le bien nommé « Espace du Possible », où, je ne pouvais pas le encore le savoir, Michel Houellebecq découvrit matière à son premier roman, un carton « les Particules Élémentaires », dans l'exacte même période. Peut-être l'y ai-je même croisé. Et si je l'ai loupé, ce ne put être que de peu. L'Espace du possible portait à merveille son nom. On y trouvait toutes sortes d'expériences plus ou moins débiles ou fascinantes, mais surtout, on y trouvait du sexe. Or dans ces jeunes années où je découvrais enfin, mais tout juste, le périmètre de sa pratique, le sexe était une rareté. La première fois que j'y suis allé, j'étais au tout début de ma relation avec ma copine. Les filles avaient conservé beaucoup de leur mystère, leur irrésistible et fascinant attrait érotique. S'est-il d'ailleurs émoussé depuis ? En ce site magique, situé aux abords du bassin d'Arcachon, les adultes se baladaient à poil, sans arrêt fourrés dans des activités faisant de toute chose une occasion de se tripoter mutuellement, et les ados se libéraient entre eux. Ces derniers, autant que je pus le constater moi-même, ne se mélangeaient pas aux premiers. Les abords de la piscine, rempli de nudistes, ne comptaient dans leurs rangs aucun membre de mon âge. Les ateliers divers et variés articulés autour de la volupté charnelle ne contenait que des peaux déjà tannées et usées, comparées aux nôtres, gorgées de sève fraîche. J'observais cela de loin, ne songeai pas à m'inscrire pour de telles expériences. Je restai parmi les miens, nous formions une fort joyeuse bande.

A l'Espace du Possible, je trouvais à chaque fois que j'y allais, une partenaire à qui faire l'amour. Nous dormions sous la tente. Lors de mon premier séjour, je n'étais plus puceau depuis quelques mois, j'avais même déjà connu quelques expériences orgiaques, mais séduire une fille et coucher avec elle, était un événement rare, gardant tout son impact. Je mis le grappin sur une fille du groupe, que je trouvais jolie, et au regard de qui je ne semblais pas indifférent. Nous étions tous, la bande d'ados du centre, réunis pour festoyer avec comme il se devait, avec alcool et shit. L'ambiance était joyeuse et légère, nous n'étions pas défoncés, nous étions juste ivres d'allégresse, avec au fond, un

je-ne-sais-quoi de gravité, voire de mélancolie. Cette fille et moi échangeâmes quelques regards, quelques paroles, quelques baisers, et m'invita dans sa tente. « En as-tu envie ? » me demanda-t-elle. Tu m'étonnes que j'en avais envie. Je ne pensais pas une seconde que ce puisse être aussi facile. Nous arrivâmes vite dans son entre, sous la toile qui lui servait de chambre, la couche qui lui servait de lit, où je ne m'embarrassai pas pour l'assaillir d'emblée, elle qui attendait de tendres préliminaires fût rapidement ramenée à ma réalité de mâle en rut sans expérience, sans compréhension de ce qu'il fait. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, j'enfilai un préservatif, et me mis à l'ouvrage. Misère totale, morgue intégrale. La pauvre fille subit mes saillies comme l'on s'astreint à boire une décoction dégueulasse parce que les circonstances l'imposent. Son calvaire ne m'échappait pas, mais puisqu'elle m'avait invité, puisque j'étais entre ses cuisses dont rien n'indiquait qu'elle souhaitait me déloger, puisque j'étais un chien sur le point de soulager son instinct, j'allai jusqu'au bout. Puis je pris congé. Olé. Fier de ma prestation comme un toréro, sa propre banderille plantée dans le rectum. Je n'avais plus qu'à méditer le sens du pathétique, ce à quoi j'occupai la fin de soirée. Il n'y eut plus aucun contact entre nous deux pendant la suite du séjour.

La saison suivante, il y avait une fille qui était magnifique. Dieu m'est témoin de sa beauté. Comment vous dire, elle sortait tout droit d'un conte, naïade en apesanteur dans les limbes où je me noyais en la regardant. Elle prit une douche un jour, dans un petit coin jouxtant notre QG, celui des ados, accessible certes aux regards, mais à peu d'entre eux, qui pouvaient passer par hasard. Elle était nue. Dieu sait qu'elle ne l'était pas pour la raison que sa beauté lui fût agréable à exhiber. Elle se douchait nue, sans utiliser de savon, offrant seulement sa peau à l'eau perlée pour en recueillir la fraîcheur, elle se douchait nue parce qu'elle était une sirène, et qu'une sirène n'a nulle pudeur à dissimuler, juste des écailles à caresser. Elle était seule, nue sous sa douche, ne se préoccupant pas un instant de qui pouvait ou ne pouvait pas la regarder. Et Dieu sait que depuis, jamais je n'assistai à pareil spectacle, à pareil prodige, à pareille merveille de la féminité. Mon cœur frappait si fort, j'étais pétrifié. Je ne sais pas, ou ne me souviens plus, si elle perçut ma présence. Je ne me dissimulais ni ne m'exposais à son propre regard. Ce que je sais, c'est que si elle détecta ma présence, elle l'ignora tout à fait, sans à aucun moment tourner la tête vers moi. Je vivais ce que Pagnol avait imaginé de plus fort dans sa garrigue, peut-être à la suite d'une réalité vécue puis dissimulée sous la fiction, quand Manon des sources est épiée par Ugolin.

J'avais remarqué cette fille peu avant cette scène. Repérée d'abord pour sa beauté, je me retrouvai peu de temps avant et fortuitement, en sa compagnie, avec quelques autres copains. Nous occupions la salle qui nous servait de foyer, dans le bâtiment dont l'un des murs hébergeait en extérieur cette

fameuse douche. Nous en vîmes à nous faire des massages, les uns aux autres. Par un miracle inexplicable, cette créature de rêve se retrouva à me masser. Elle était enjouée, souriante, bienveillante, gentille, douce, tellement naturelle. Son sourire et son rire étaient merveilleux, c'en était trop pour moi. Elle me massait, certes, mais cela ne pouvait pas pouvoir signifier quoi que ce soit, et surtout, j'étais parfaitement incapable de lui faire la conversation, de croiser son regard même, tétanisé par son charme hors du commun. Si bien que son nom, pour ne l'avoir jamais prononcé, est sorti de ma mémoire.

Quand vint la douche bénie, elle acheva, évidemment, de m'apparaître comme totalement exclue de l'Espace de mon petit possible, même pas en rêve. Et je connus fort peu de temps après, la violence suprême, de la voir conquise par un plus grand que moi, un beaucoup plus mûr. Je ne me lasse pas, 25 ans après, de songer que, si j'avais eu le cran de lui décrire ma flamme, elle m'aurait étreint, nous nous serions embrassés, nous aurions fait l'amour, et nous nous serions peut-être mariés, aurions même procréé.

Au lieu de cela, je me rabattis sur une conquête facile, que je consommai sur la plage, à l'occasion d'une fête que l'on y avait organisé. Nous buvions, nous fumions, nous dansions, nous chantions, tout ça, mais bon, il fallait passer aux choses sérieuses. Il y avait une fille qui en pinçait pour moi, il ne me restait plus qu'à l'éloigner un peu, et dans le creux d'une dune, je l'honorai de quelques coups de reins, avant de m'endormir. Je fus réveillé immédiatement : « non mais c'est pas possible me dis pas que tu dors ! » je dormais votre honneur, je dormais d'un sommeil profond, fût-il bref. Peut-être que de tous mes sommeils, celui-là, aussi furtif qu'il fût, espérant même peut-être la clandestinité, demeure le plus profond que je connus jamais. Il s'était abattu sur moi sans me laisser la moindre chance de lui résister. Et cela avait eu le don d'indigner singulièrement ma conquête ici présente, qui fit tout ce qu'il fallait pour me le signifier. Groggy, je tentai de faire bonne figure en proposant de remettre le couvert. Je crois bien même qu'on l'a fait ! Et puis ce fût tout. Nous nous séparâmes définitivement. J'achevai ma nuit sous ma tente.

Quand vint la troisième saison, les choses avaient changé, je devenais étranger à l'Espace du Possible, plus vraiment un ado, sans rapport avec les adultes qui fréquentaient les lieux, je vécus mon séjour à la marge, avec l'envie de partir. Je me souviens tout de même avoir glané quelque conquête, dans des circonstances que j'ai oubliées, avec une partenaire dont j'ai oublié l'aspect. Ce dont je me souviens, c'est qu'une fille me plaisait tout de même, en plein épanouissement de sa généreuse féminité de fin d'adolescence. Je la connaissais de l'année d'avant, mais elle n'avait pas retenu mon attention alors, à présent, elle était belle et fraîche. Et en plus, on me disait qu'elle en pinçait pour moi. Je n'en croyais rien. Elle ne manifestait rien. Je n'avais toujours pas la moindre

ressource en courage nécessaire pour aborder le navire où les filles transportent leurs émois, et je n'abordai rien du tout. Je me contentai de ce qui suivit, une fille quelconque, que j'ai dû une fois de plus laisser sur le carreau après m'être illustré sur sa couche ou la mienne. Cela reste encore aujourd'hui, là aussi, comme un éternel regret. Car celle que je voulais, cela m'apparaît clairement rétrospectivement, je n'avais qu'à la cueillir.

Mon expérience de l'Espace du Possible devait recéler, cependant, une autre ressource pour ma mémoire, à moins que ce ne fût un fardeau, une autre ressource que le sexe : la mémoire de la gloire. Hormis mes expériences infantiles du prestige obtenu par mes divers exploits, le destin me tendit quelque relais pendant l'adolescence, comme pour aller plus loin, là où pourtant je n'irai pas, épousant plus tard la trajectoire d'un crash permanent, offrant toujours plus profond ses abîmes à mon âme en perdition.

Ce charisme naissant, j'en avais fait une première expérience juste avant l'Espace du Possible. L'été précédent mon premier séjour là-bas, ma mère nous emmena, mon petit frère et moi, dans un village vacance, un VVF pour être précis. Ce fût l'unique fois où nous y séjournâmes, et ce fût magique. J'avais 14 ans et demi, j'en faisais un bon petit 18. Rapidement, j'intégrai une bande de mon âge, au sein de laquelle je pu jouir de mon aura, dont je découvrais la nature, fort différente, chargée d'une puissance inédite, de celle dont je connaissais l'expérience puérile. J'étais petit, toujours, certes, mais j'étais musclé, j'étais beau, j'étais intelligent, j'étais drôle, et j'en imposais, et j'en imposai. L'une des filles de la bande tomba folle amoureuse de moi. Elle me dévorait du regard et sa convoitise gonflait mon orgueil comme l'hélium un ballon de baudruche. Son frère me racontait qu'elle ne parlait que de moi, ne pensait qu'à moi et qu'on n'en pouvait plus autour d'elle. Cette fille n'était pas laide pour tout l'or du monde, mais elle était plus massive que moi, beaucoup plus grande. C'est la raison pour laquelle, jamais un instant il ne me vint à l'idée d'en faire ma petite amie, ce que je regretterais, pour changer, très longtemps. Je crois que nous avons tout de même échangé un baiser. Mais pour aller plus loin, il eût fallu que je la courtise, et il m'était impossible de la courtiser étant donné les circonstances. Elle n'était pas dans mon cahier des charges, dans le domaine de mon possible, je ne pouvais pas me sentir si minuscule. D'autant moins que j'en pinçais moi-même beaucoup pour une petite blonde qui à aucun moment, jamais de tout le séjour, ne dirigea son regard sur moi.

Cet été là, je m'initiai au tabac et à l'alcool. J'avais fumé mes premières cigarettes bien longtemps avant, avec un copain qui avait quatorze ans je crois quand j'en avais dix, âge auquel il m'impliqua dans son trafic. C'était le fils d'amis de mes parents. J'avais pris l'habitude de fumer avec lui en cachette quand nous leur rendions visite dans leur campagne relativement éloignée. Voilà qu'à

présent, en parlant de campagne, me revient tout un pan de mon enfance, que j'aurais dû mentionner plus tôt. Comment vais-je l'intégrer à ce récit ? Je termine d'abord sur l'été dont je parle, puis je reviendrai en arrière, avant un retour vers le futur à l'Espace du Possible. Au VVF, donc, je fumai mes premières cigarettes sans me cacher. D'ailleurs ma mère vint à ma rencontre, un soir, et me surprit une cigarette à la bouche, que je n'avais pas tenté de dissimuler, bien que j'eus détecté sa présence avant elle la mienne. Elle prit une expression indignée, me fit une brève morale, et passa son chemin.

Vers la fin du séjour, avec la bande, nous organisâmes une soirée à la plage, et grande première dans mon parcours, nous nous procurâmes de l'alcool. Ce fût ma première cuite. Au Malibu essentiellement, c'est ce qui passait le mieux dans mon gosier ainsi baptisé. Je connus l'ivresse alcoolique tant convoitée, tant fantasmée. Bientôt, de retour à Belfort, je devais importer cette nouvelle habitude dans la kromuchonté qui n'aurait pas eu besoin de moi pour s'y mettre.

Voici un détour dans le détour, par Héricourt (NDLR attention ce n'est pas le bon nom, à rechercher), un tout petit village de « Haute Patate », ainsi surnommé le département de la Haute Saône, limitrophe du Territoire de Belfort. En cette campagne profonde et paisible, je vécus de nombreux et longs moments heureux. Dans une ancienne ferme, très ancienne je crois, qu'ils avaient retapée pour s'y installer, vivait un couple d'amis de mes parents, avec leur fils Florian de mon âge exact à un jour près, il est mon aîné, et sa sœur Arianne, nommée avant que l'on ne parle de fusée, qui avait l'âge de mon petit frère Théo. La mère, Nicole, était infirmière scolaire et le père, Michel, maître d'école, et passionné d'archéologie. Il participait à de nombreuses fouilles, se documentait en permanence, et vivait sa passion comme le reste de son existence, intensément. Il portait cheveux longs, tout comme la barbe hirsute, arborait une bedaine imposante, et riait d'un rire sonore et grave. Il était l'incarnation du bon vivant et vivait effectivement très bien, avec les siens. Il était un fervent gauchiste anarchiste, avait frôlé, dans sa jeunesse, une vocation de prêtre, manquée d'un tout petit poil, pour devenir plus tard notoirement anticlérical. Il était engagé à fond dans toutes les luttes sociales et politiques de l'époque et de son bord. Il était haut en couleur et animait sa petite troupe à merveille, faisait à mon sens figure de roc. Il perdit la vie prématurément alors que j'étais, me semble-t-il, en fin de vingtaine ou début de trentaine, emporté par un cancer généralisé, parti des poumons. J'eus l'occasion de lui faire mes adieux, puisqu'en visite à Belfort alors qu'il y était hospitalisé en fin de stade terminal, je tins à le voir. Il était encore tout à fait conscient, mais aussi tout à fait vidé de vie. Et c'était très impressionnant, de voir ce colosse laminé. Il m'accueillit poliment, avec pour expression de son instinct de survie, quelque effort pour faire semblant de se réjouir de me voir avant de disparaître, mais il était déjà parti, il le savait

parfaitement, et notre monde lui apparaissait déjà lointain. Il était machinal, ses yeux sans mire, perdus dans le néant. Il eut quelques mots pour dire tout de même sa frustration, on lui avait diffusé un documentaire sur la lutte contre le cancer peu de temps avant, il en retenait que l'on avait oublié de parler des cas comme le sien, que c'était donc de la merde. Il nous fit état, à ma mère et moi, de tous les tuyaux qui lui sortaient du corps, ou bien y pénétraient, de toutes les poches qui le vidaient ou le remplissaient. En l'espèce, c'était son côté enseignant qui ressortait, car il exposait à notre connaissance, son cas. Sa chair n'était déjà plus sa chair, sa pudeur avait été atomisée méticuleusement pendant des mois. J'ai dit qu'il était tout à fait vidé de vie, mais je suis bien obligé de me corriger, il lui restait pourtant de la ressource sous la cendre compacte et épaisse. Il l'avait illustré en mentionnant ce reportage à la con, il allait nous en donner une nouvelle preuve. Dans les couloirs de l'hôpital, passaient des bénévoles de quelque obédience chrétienne, chantant, agitant des cloches pour apporter le salut de Dieu à ceux qui nous quittaient. Nous étions si je ne m'abuse, aux abords de Noël. Quant ils passèrent à hauteur de sa chambre, Michel eut l'énergie de signifier avec véhémence son désir impérieux de les voir déguerpir au plus vite, évidemment et heureusement, ils obtempérèrent sans demander leur reste. Il n'avait rien perdu, au seuil du trépas, déjà allongé dans son cercueil, de son sens propre et de sa dignité. Il est mort quelques jours après, entouré des siens, tous s'étaient entendus en bonne intelligence avec le personnel soignant, Michel le premier, pour le laisser partir. Tous les mourants, les morts-vivants, n'ont pas la chance de connaître paisiblement la délivrance. Le droit à la mort et ses conditions sont un enjeu, un combat à mener en France.

Dans les premiers temps de ma fréquentation, en moyenne mensuelle, de la ferme des Py à Héricourt, la vie était tournée vers le terrain de jeu extraordinaire que proposaient les lieux. Je les parcourais avec Florian. Ils avaient toutes sortes d'animaux, des canalisations anciennes fascinantes, des caves en pierres extraordinaires, et en dehors de l'enclos, la nature s'offrait à nous, forêts, prairies, champs et la place du village. Il y avait là un monument aux morts, et nous aimions nous y rendre, parce que sa configuration et son ambiance, toujours déserte, au cœur du minuscule village, bien plus petit que mon quartier, se prêtaient à nos assauts et autres rêveries diverses et variées.

Florian fût un gamin turbulent. Il était ce que l'on appelle aujourd'hui « hyper actif ». Mais en l'espèce, il avait de quoi s'activer chez lui, et à l'école tout se passait bien. Seulement pour moi c'était un peu trop. Il avait tendance à m'asphyxier, à saturer mon énergie, ce qui vraiment était un exploit étant donné ma propre vitalité, et pour finir, il m'énervait. Dans les tous premiers temps nous eûmes un certain nombre d'accrochage qui nuisait quelque peu à notre amitié, mais plus tard, tout se régula. Florian est devenu un adulte aussi calme et posé qu'un ours, repu de miel, étendu au soleil. Il lui arrive tout de même, paraît-il, de se mettre parfois en colère. A le voir aujourd'hui, on a

peine à croire que ce soit possible, aux antipodes de l'enfant survolté qu'il fût. A l'heure où j'écris ces lignes, il souffre d'un lymphome, contre lequel il a statistiquement de très solides chances de sortir vainqueur, mais qui plombe sa vie depuis maintenant un moment, en deux épisodes. Il est devenu prof de cuisine dans un lycée réputé pour sa formation professionnelle, il est passionné par son métier, a fait avec sa femme tellement d'enfants, que je n'arrive plus à les compter. Ils vivaient des jours heureux, doux et tranquille jusqu'à la maladie.

Vers 7 ans, à Héricourt, Florian et moi arpentions le village avec Arianne, alors au biberon, et je crois en poussette. Un voisin nous proposa de venir prendre le goûter chez lui. Nous nous laissâmes convaincre sans peine, attirés par je ne sais plus quel appât, certainement des bonbons. C'était un vieux monsieur qui vivait seul. Non, ce n'était pas un pédophile. D'ailleurs, à cette époque, aucun enfant n'avait jamais entendu parler de prédateur. Il n'y avait rien à craindre de quiconque, certainement pas à Héricourt. Le brave homme n'avait aucune mauvaise intention, mais nous offrit une scène mémorable. Il se mit en tête de nourrir la petite sœur avec du lait. Il prit à cet effet, le seul objet approprié, jugea-t-il, dont il disposait : un entonnoir. Et croyez-moi si vous voulez, le pépé introduit le goulot dans la bouche d'Ariane, et y déversa du lait, que l'enfant absorba. Nous trouvions ça plutôt drôle, mais nous étions loin du compte. Quand, rentrés à la maison, nous racontâmes nos aventures, ce fût une explosion de rire. Les Py nous crurent sur parole, ils savaient bien que le bonhomme devait être capable d'une telle idée, mais ça n'en demeurait pas moins hilarant, et l'anecdote resta encrée, ressassée mille fois sans lassitude pour son effet comique.

Quelques années plus tard, vers 10 ou 11 ans, Florian et moi arpentions, là encore le village. Mais cette fois, c'est sur une jeune fée que nous tombâmes. Florian la connaissait, évidemment, puisqu'elle était de son village, quoi qu'excentrée par rapport à la ferme des Py, mais ils n'avaient pas, jusque là, noué le moindre lien particulier. Il eut l'idée un jour de m'emmener frapper à sa porte, pour voir si elle était là, si elle voulait bien jouer avec nous. Elle était là, et elle voulait bien jouer avec nous. Instantanément comme trois copains de toujours, nous parcourûmes les alentours, tout joyeux et excités du bon moment que l'on était en train de passer. Elle était très vive, très sûre d'elle, pétillante, charmante, et je ne pouvais pas ne pas être charmé, je le fus. Florian n'était pas insensible non plus, me semblait-il. Nous en vînmes bientôt à quelque minauderie, à quelque espièglerie, à quelque jeu de charme, pour nous tester les uns les autres. Nous ne parvenions pas, je crois, à déterminer si oui ou non, elle était intéressée par quelque baiser ou caresse que nous pourrions lui prodiguer. Cela fût soldé par un défi. Qui en eût l'idée ? Je ne le sais pas. Je sais que nous souhaitions la tripoter un peu, mais elle ne voulait pas. Il fût convenu cependant que nous

ferions une course, et que si l'un de nous deux parvenait à la rattraper, il aurait le droit de voir sa zezette, et même de la toucher. Je fus stupéfait qu'elle ose prendre un tel risque pour sa pudeur. Mais elle l'affirmait avec une tranquillité absolue, sûre de son coup, elle promettait la récompense en cas de victoire, sans la moindre faiblesse. J'étais si sûr de mes forces, que j'étais persuadé d'être au seuil d'un très grand moment. Nous nous mîmes en position, dans le bois que nous occupions à ce moment-là. Je ne me rappelle plus de la configuration exacte de la course, s'était-elle positionné quelques mètres devant nous au départ ? Ce dont je me souviens, c'est que jamais, m'entendez-vous ? Jamais de ma vie je ne courus si vite. Jamais personne ne m'avait encore battu en vitesse, avec mes jambes hyper musclées et ma tonicité, qui faisaient ma fierté à pied, dans l'eau, au judo et à vélo. Je courus comme un dératé, un possédé, avec l'énergie du désespoir, envoyant valser les branches et les feuilles sur mon chemin, me faufilant entre les arbres pour suivre sa trajectoire, parvenant à l'effleurer à peine un instant, au début, avant de me retrouver loin derrière, non seulement ne la rattrapant pas, mais ne faisant que perdre du terrain. Il fallait se rendre à la terrible évidence, elle courait plus vite que moi, à bout de souffle, ruisselant de sueur, c'était perdu, c'était fichu, j'étais vaincu. Ce fût l'une des plus grandes défaites de mon existence. Sans doute la première frustration aussi franche. Une leçon magistrale. Je ne la revis plus jamais.

Retournons à l'Espace du Possible, pour y achever notre parcours. Le souvenir le plus marquant, ai-je prévenu, parmi ceux que j'ai récoltés là-bas, n'est pas en lien avec le sexe, mais avec la gloire. Une énigme, un événement fulgurant, survenu de nulle part, enfui sitôt apparu, et resté imprimé dans mes circuits les plus reptiliens comme les plus cérébraux. Cela me marqua aux tripes et ne cessa jamais d'essorer mes tentatives de rationalisation. Voici ce qui se produisit : c'était mon premier séjour en ces lieux ravissants, j'étais dans l'été de mes 15 ans, je venais de me mettre à la guitare, de former la kromuchonté, d'entrer en sexualité, la vie s'ouvrait devant moi comme un boulevard n'attendant que mes mécaniques d'enfer pour me mener vers tous les mystères, toutes les beautés, toutes les jouissances de la vie. Je portais en même temps déjà, et depuis toujours, un fardeau, fait de doute et de douleur, au sujet de tout, au plus profond de moi. Le résultat était que j'étais enthousiaste mais sombre, hyper réceptif à l'autre mais en même temps impénétrable. Ma part d'ombre cependant, était alors dominée par le soleil de midi qui frappait mon esprit, je rêvais à ciel ouvert. Aujourd'hui, les ténèbres ont envahi ma principale perspective, et il ne me reste plus de lumière qu'un mince filet, qui n'aurait disparu de ma poitrine et de mon crâne qu'avec tout relief dans mon encéphalogramme. A présent, au doute et à la douleur, se joint volontiers une virulente angoisse, dont je ne connaissais encore absolument rien à 15 ans.

J'arrivai, avec ma mère et mon petit frère en ces lieux, sans aucun à priori. Je n'avais pas, autant que je me souviens, eu connaissance de la réputation sulfureuse de l'endroit. C'était longtemps avant internet et je ne me préoccupais pas d'enquêter sur notre destination familiale de vacances. Ma mère, quant à elle, avait été attirée par l'aspect communauté hippie de la chose, elle espérait trouver d'intéressantes activités. Il y en avait. Notamment en matière de littérature, d'écriture automatique je crois, ce genre de chose, le principe était que chaque participant au camp de vacance pouvait proposer l'atelier qu'il voulait. Il y avait de tout, vraiment de tout. Je ne m'intéressai, une fois ma tente plantée, qu'à une seule perspective, me faire des copains, et je n'eus pas longtemps à attendre. En moins de temps qu'il n'en faut pour que je m'en souviens, nous étions une joyeuse bande d'ados, au sein de laquelle régnait une atmosphère qui me convenait à ravir. Nous étions mûrs mais fous, légers mais graves, conquérants mais humbles, libérés mais mesurés. Le monde nous appartenait. Un lien fort émergea entre nous tous. Et pourtant, de cette bande, je ne gardai qu'un seul ami, que je retrouvai plus tard avant de le perdre de vue définitivement, et dont j'ai oublié le prénom. C'était un métis, beau garçon, plein d'imagination et de raison mêlées, avec le goût du rire et de la légèreté, mais l'esprit qu'il faut pour la gravité. Il avait tout comme moi 15 ans il me semble. Cette année là, parmi nous deux, c'était moi le costaud, nous faisons par ailleurs pas loin de la même taille. L'année d'après, quand je le retrouvai, il était devenu un colosse, ultra sportif, entraîné professionnellement dans je ne sais plus quelle discipline. Ce dont je me souviens, c'est de la claque que ça m'a fait. Il me dépassait d'une bonne tête, arborait une musculature totalement hors d'atteinte. Cela ne nuisit tout de même en rien à notre amitié. Je ne pouvais pas sortir avec une fille massive, mais je pouvais supporter d'être un microbe à côté d'un pote. Nous nous sommes même rencontrés à Paris par la suite, avant de prendre nos chemins respectifs.

Un soir de ce premier séjour là-bas donc, avec la bande de potes, on décide de faire une virée nocturne à Arcachon, voisin de notre base, pour y rejoindre les bords de mer où étaient installées diverses attractions estivales. L'ambiance sur place était euphorique, nous ne faisons que rire aux éclats, chacun inventait des trucs drôles, spirituels à faire ou à dire. A partir de là, ma mémoire se brouille. Comment cela est-il arrivé ? Etions-nous en train de jouer à un jeu ? Si oui, lequel, de quel type ? Je ne crois pas qu'il y eut à ce moment là un quelconque défi physique, car il me semble que si cela avait été le cas, cela n'échapperait pas au souvenir qui s'est forgé. A quoi pouvions-nous bien jouer si nous jouions ? Et si nous ne jouions pas, alors que diable étions-nous en train de faire ? Je ne me souviens que de la déferlante. Mes amis, autour de moi, tous, garçons et filles, se mirent soudainement et comme un seul homme à se saisir de moi, pour m'expulser dans les airs au son des hourras, me propulsant encore quand je retombai dans leurs bras, assez de fois pour que le message ne puisse souffrir d'aucune ambiguïté. Pourquoi ? Je donnerais cher pour en retrouver la mémoire.

Ce que je sais, c'est qu'à l'instant où cela se produisit, je fus sidéré. Comprendais-je tout de même l'origine de ce transport collectif, soudain bref et brusque? Cela, je ne parviens pas à le déterminer. En fouillant, il me semble que j'en avais une petite idée sur le coup, mais que les proportions de la célébration étaient démesurées. Il me semble raisonnable, avec le très long recul, à l'heure où j'écris ces lignes, de considérer qu'il s'agit d'un témoignage d'amour débordant. Et si je creuse cette piste, je trouve que je débordais moi-même d'un amour recouvrant jusqu'au plus profond de mes gouffres, et que ce phénomène de météorologie psychologique collective fût dû à la singularité de mes abîmes et leurs stratosphères, car quand un appel d'air se produit, en amour, l'amour l'investit. Il y eut en moi, en nous quelque tornade fulgurante, quelque déplacement de masses d'air chargées et denses, entrées en contact. Ce diagnostic vous convient-il ? Une chose est sûre, je ne pris pas durablement l'habitude, malheureusement, de répandre l'amour autour de moi. J'ai semé, plus tardivement, sur mon passage beaucoup de haine, que je charriais moi-même, ou que je provoquais par dégoût de ce que je suis. Toujours est-il qu'immédiatement après cette saillie terminée, il n'en parut plus rien, plus jamais, comme si cela n'avait précisément jamais existé. Et pourtant...

C'est porté par ces vents que j'entre, toutes voiles gonflées, au lycée. J'avais rejoint en seconde, au sortir du collège donc, l'établissement où se trouvait réunie toute ma bande de la kromuchonté, le dénommé lycée Condorcet, situé au dessus de la gare, dans le quasi centre ville de Belfort. Mes anciens copains du collège, eux, allaient dans un autre bahut, plus excentré et plus près de chez moi. J'avais obtenu cette dérogation au prétexte du russe, que l'on n'enseignait qu'à Condorcet. Il est vrai par ailleurs que j'étais loin d'être contre la perspective d'explorer cette belle langue. Il devait advenir du russe comme de tout le reste en ma nouvelle demeure scolaire, je ne me mis pas un seul instant au travail. Au bout de quelques mois, déjà, je désertai le russe complètement, et me mis à prendre l'habitude de désertier beaucoup le lycée en général. C'était dans la droite ligne de ma trajectoire académique.

J'avais obtenu le brevet des collèges sans grande difficulté, parce que j'avais mis un coup de rein en ce sens, mais mes bulletins présentaient des scores en chute libre depuis rien de moins que la 5e, sans discontinuer, pour passer sous la zone d'alerte résolument. Je n'ai jamais séché une seule fois les cours au collège cependant, nous y étions encore beaucoup trop surveillés, et sous l'emprise de l'autorité parentale. Je me contentais de m'intéresser en classe à tout ce que je pouvais, sauf au contenu du cours. Toutes les conneries que je pouvais faire, grosses ou petites, je les faisais. Toutes les stratégies que je pouvais mettre en œuvre pour défier l'autorité, en douce ou bien ouvertement, je le faisais. Sans jamais franchir pour autant la limite gravement disciplinaire. Mes pires punitions furent des heures de colle, sommes toutes pas si fréquentes.

Au lycée, je passai à un autre calibre. Je n'avais plus peur de rien, de personne, je n'étais plus sous l'autorité de rien, de personne. Je m'octroyais crânement le droit de faire exactement ce que je voulais, quand je voulais, comme je voulais, le droit de ne rien faire de ce que je ne voulais pas. En cours, rien, mais absolument rien ne m'intéressait. Les profs étaient tous funèbres et funestes, sauf celle du russe qui était gentille mais que je quittai d'autant plus vite. L'ambiance académique, le fonctionnement du lycée m'apparaissait comme une sombre machination archaïque et perverse, je commençai à rencontrer le malaise, la colère, le mépris. En seconde, j'avais encore des math au programme, les filières ne se divisant qu'en première, comme c'est toujours le cas. Je n'y comprenais absolument plus rien, mais rien, je ne comprenais rien. Le mystère de ces formules écrites au tableau dont j'étais censé connaître le sens, reste profondément encre en moi, et nourrit à présent mes regrets. J'aurais tant voulu apprendre, rétrospectivement. Mais je ne comprenais rien, et je n'avais évidemment aucune envie de comprendre, parce que le mépris avait pris le pas sur la connaissance. J'étais frustré au fond de moi, de ne rien comprendre, mais pas assez pour réagir, pour dominer mon rejet. Dans les autres cours, ça n'allait pas beaucoup mieux. Je les détestais tous. Tous d'une insipidité atroce. Ce qu'ils avaient à me raconter ces gens, vraiment, je m'en tapais comme d'une guigne.

Le matin, c'était dur, tellement dur de me lever pour aller rejoindre cette morgue. J'avais beau y retrouver les copains, ça ne suffisait pas, ils étaient noyés dans la masse de mon mal-être en ces lieux. J'y allais avec ma bécane. En hiver, je vous demande de croire à mon calvaire, les matinées obscures, glacées, humides et pétrifiées, vidées jusqu'à la dernière goutte de chaleur et de vie. Rejoindre l'abattoir, c'était déjà en subir les assauts. Et le soir, ce n'était pas beaucoup plus gai, de rentrer chez moi pour y rejoindre le néant ou le chaos.

Je me raccrochais à la kromuchonté et à Kanakaos pour maintenir la gueule hors de l'eau. La pression exercée sur ce tuyau pour charrier dans mes veines la vie, faisait que chaque moment que nous vivions était intense, que je nourrissais de grands rêves, inversement proportionnels à l'environnement statistique que j'étais en train d'embrasser. Je me dirigeais tout droit vers le récif, mais je rêvais d'horizons sublimes dont je ne doutais pas, dont je n'étais techniquement pas en mesure de douter. Evidemment que le lycée ne servait à rien, je deviendrais une star du rock, je changerais le monde par la révolution beatnik.

Il y avait malgré tout une planche de salut, sur place, à Condorcet, juste à côté. C'était un bar. Nous nous y retrouvions de plus en plus souvent. De plus en plus souvent pendant l'heure des cours, pour ma part en tout cas. J'ai beaucoup plus de souvenirs dans ce bar que j'en ai des salles de classe, dont j'ai moins de souvenirs que de la cour du bahut, où je pouvais croiser les miens, tous une classe ou deux au-dessus de moi. Ce bar, dont j'ai oublié le nom et dont je ne sais pas s'il existe toujours,

était de petit format. En y entrant, on trouvait sur la gauche, dans l'axe de l'entrée, le comptoir. Face à ce comptoir se trouvait la salle, qui était séparée en deux compartiments égaux, chacun pouvant accueillir quelque vingt personnes en cas de forte affluence, réparties sur des banquettes en face à face. La plupart du temps ce n'était pas le cas, quand nous nous y retrouvions, nous occupions notre espace dédié sans contact presque avec les autres groupes. Il y avait un babyfoot. On y jouait pas mal. Il y avait un jukebox, on l'utilisait pas mal. Thieffaine revenait souvent parce que les filles de la bande, dont ma copine, l'adorait. Les Pixies aussi à l'époque. Les Stones, Pink Floyd... En dehors de cela, dans mon environnement indirect, la mode était au kepon (entendez punk). Les Berruriers Noirs étaient les princes, les Sex Pistols les rois, Ludwig Von 88, Gogol premier de grands seigneurs. Je me retrouvais souvent avec ça dans mes oreilles. Ça m'amusa jusqu'à un certain stade au-delà duquel ça me faisait vraiment chier. J'avais l'impression qu'un mec bourré me hurlait dans la gueule pour me dire bonjour. Et les mecs étaient en transe, s'agitant d'avant en arrière comme on fait dans un pogo.

Un jour de cette époque-là, j'étais chez Iko, où j'avais amené ma guitare, dont je jouais depuis quelques mois, électrique. Il y avait toute une bande réunie, je connaissais tout le monde, mais tout le monde n'était pas de la kromuchonté. Le thème était résolument punk et ça me saoulait. Ma guitare était branchée à un ampli allumé, parce que j'avais joué quelques notes avant leur arrivée. Je m'étais arrêté à ce moment-là, sachant très bien le programme qui attendait la mini-chaîne d'Iko. J'étais d'une humeur assez morose. La musique crachait son vacarme. A un moment, vint un morceau qui comportait 4 notes différentes, sous forme de « power chord ». Le power chord est une structure guitaristique de base dans le rock, qui comporte une fondamentale, sa quinte et son octave. C'est extrêmement simple à produire sur le manche. Il y avait deux de ces power chords dans ce morceau. Je les trouvai sans peine, et me mis à jouer avec la musique. Le rythme était d'une vulgarité habituelle. Je l'avais fait machinalement, tête baissée, sans me préoccuper du tout des copains autour, pour passer le temps, faire semblant de m'intéresser un peu. Je jouai ainsi quelques minutes, le temps de la bande son, puis quand ce fût fini, je levai la tête. Tous, dans la pièce, me regardaient presque médusés, et applaudirent. J'ai ressenti à ce moment-là de la pitié, pour moi-même d'abord, mais en fait pour tout le monde. De la honte surtout. C'était comme si un enfant de six ans avait reçu d'enthousiasmes félicitations pour avoir su descendre d'un petit toboggan. Ce que je venais de faire constituait un B A BA dont j'estimais que n'importe quel crétin l'aurait exécuté aussi bien que moi, et voilà que cela me valait considération, mais quand je jouais mes notes à moi, infiniment plus sophistiquées, tout le monde s'en foutait. C'est l'histoire de ma vie de musicien, peut-être de ma vie tout court. Passer à côté de tout, n'être dedans que par inadvertance. Cherchant

la complexité, ne trouvant pas la musique, celle dont les gens ont besoin pour leurs oreilles. Méprisant l'essentiel, privilégiant le superflu. A contre-courant de mon propre orgueil. Ce fût, de toute ma vie, l'instant où j'intéressai le plus quiconque à ma guitare, jamais plus cela ne se produisit ainsi, en nulle occasion, nul concert, nulle répétition.

Au lycée, à Belfort, j'écrivis quelques poèmes, renouant brièvement avec ma passion passée. Je les ai perdus aussi. Ils étaient moins bien je crois, que dix ans avant. Voilà que le nom de ce bar me revient, le Balto, oui. Est-ce ainsi que son nom était orthographié ? Nous y avons échafaudé de nombreux plans de conquête du monde, avec ma copine et les autres membres de la kromuchonté et de Kanakaos. Il y eut un psychodrame un jour. Une fille complètement défoncée avait fait irruption, se jetant sur un type qui était au comptoir, l'insultant dans un vacarme qui fit immédiatement taire tout le monde. S'engagea alors une lutte à trois, cette femme, cet homme, et la patronne du bar, qui essayait d'éteindre l'incendie en usant d'un mélange d'autorité et de diplomatie. C'était une histoire de deal, de came, d'argent, de cul, de famille, le tout mélangé dans un bouillon très pimenté de cas social. Nous nous regardions avec de grands yeux, sans perdre une miette de la scène, pris par la dramaturgie, dont nous jouissions, en même temps que nous en mesurions la tristesse, à laquelle nous compatissions. Sans qu'un mot ne fût jamais dit à ce sujet, je crois que tous, membres de la bande alors réunis, avons pris cet épisode comme une sorte d'avertissement de ce à quoi la déshérence pouvait mener. Certains d'ailleurs, parmi les kepons, ont mal tourné. Pour ma part, j'ai échappé jusque là à la toxicomanie dure, au grand naufrage social. Mais pas au pathétique.

Au Balto, il y eut aussi un drame terrible avec Gaël. Je suis en première. J'y suis, parce que nous avons fait des démarches, ma mère et moi, pour refuser le redoublement de la seconde auquel l'institution me vouait. Or, c'était hors de question. Hors de question m'entendez-vous ? Rien, rien au monde n'aurait pu me convaincre, même pas le fouet à la main, mon dos mille fois privé de chair plutôt qu'une année de plus coincé là, dans ce lycée cauchemardesque, une année qui m'éloignait autant de l'issue, celle que j'attendais à mon corps défendant, n'ayant pas encore achevé ma rébellion : le bac. Aller jusqu'au bac, cela me demandait de puiser dans des réserves de courage dont je n'étais même pas certain de disposer, alors subir ce sort une année de plus, c'était absolument, complètement, totalement exclu. C'est peu ou prou l'argument que nous fîmes valoir pour justifier la remise en cause de la décision du lycée devant les instances concernées. Si je redoublais, cela signifiait en réalité que je sortais du circuit scolaire. Cela fonctionna. Retardant l'échéance de quelques mois à peine.

Nous sommes en hiver, j'ai 16 ans tout juste, et je n'en peux plus. Je n'en peux plus. Je n'en peux plus. Je dois me tirer de là. Je dois arrêter le lycée, c'est ça ou j'en crève. C'est de la haine que je ressens à présent. Sourde, lascive, impériale, ressassant sa nausée à perte de pensée. Elle s'est emparée de moi, devant le spectacle que m'offrait une vie quotidienne parfaitement dépouillée de sens, réglée autour d'une activité qui, non seulement était elle-même dépouillée de sens, mais aussi et surtout était atroce. Le mépris m'avait envahi, celui du dernier degré, quand il est aussi froid que déterminé, pour mes profs, pour cette institution qui puait une naphtaline dont les effluves avaient gagné mon obsession, que je sois présent sur les lieux ou non. Je refusais de me soumettre plus longtemps à cet ordre taré, débile, dégradé et dégradant. J'étais un artiste madame. Oui, parfaitement, et on allait voir ce qu'on allait voir, une fois seulement, enfin, que j'aurais exécuté mon bras d'honneur. Je découvrirais tout de la vie, je rencontrerais tout du succès, à une condition seulement, quitter le lycée immédiatement.

Ma mère déposa les armes. Elle n'était pas de taille à entreprendre quoi que ce soit pour me remettre sur quelque chemin que ce fût, nous le savions tous les deux. Mon père cependant, s'accrocha étonnamment. Il y eut d'interminables conversations téléphoniques entre Belfort et Paris. Quand je l'avais au bout du fil, il présentait une détermination que je découvrais, rien de moins, chez lui. Il était catégoriquement hors de question que je quitte le lycée avant d'avoir obtenu mon foutu putain de bordel de merdre de bac à la con, qu'il avait lui-même passé sans en crever, et que j'en ferais de même par tous les saints de la Terre et des Cieux. Je ne fus pas impressionné pour autant. Mon père ne croyait pas, alors, que je deviendrais un musicien. Il estimait que c'était impossible, parce que d'une part cette carrière lui apparaissait comme une grande rareté statistique, et d'autre part, parce qu'en commençant à jouer à quinze ans, ce n'est pas comme si l'on était un enfant prodige. Ce pour quoi, effectivement, je me prenais à peu près. Je n'en ai pas voulu à mon père de ne pas m'encourager dans ma vocation de musicien, ou pas beaucoup. Je ne m'en sentais que plus fort et déterminé. Le peu de ressentiment que j'ai eu à son égard, à ce moment-là, je lui en fis part, ce qui faisait, au total, que nos rapports étaient de bonne qualité. Ce qu'ils sont toujours à présent, malgré de violentes épreuves à venir. Bien sûr je n'avais plus pour lui les élans d'amour que j'avais eus toute mon enfance, le même enthousiasme de le voir. Il n'était plus un pilier, un protecteur, il était mon ami, tout comme ma mère. Je les aimais tous deux encore beaucoup, comme je les aime aujourd'hui.

Mon père avait tâté de la musique, plus jeune. Vers 16 ans, quand il rencontra ma mère, il jouait de la guitare. Classique. Il paraît qu'il en jouait bien. Moi je ne l'ai jamais entendu en jouer. C'était avant ma naissance. A ce moment là, il avait déjà délaissé la six cordes pour une raison que j'ignore. Nous n'avons presque jamais parlé de ça. Quand c'est arrivé qu'on évoque le sujet, il ne m'a pas dit grand-chose. Il me semble comprendre, décrypter, percevoir que la frustration eut raison de sa motivation. Frustration de ne pas parvenir à exécuter ce qu'il essayait de faire. Par ailleurs, la musique fût chassée par la peinture. Je crois qu'il s'y mis juste avant ma naissance, et pendant toute mon enfance, j'ai eu un père « artiste peintre », c'est ainsi que je désignais son métier, sur les formulaires de l'école en début d'année, conformément aux instructions que j'avais reçues de ma mère. Il voulait tout le temps peindre ou dessiner, et j'étais jaloux. Il a eu un temps un atelier à Paris dans le 13e, à une époque où ce genre de chose était encore envisageable pour une classe moyenne, dans la capitale. J'y ai traîné des heures, quand je le rejoignais là-bas. Ca ne me dérangeait pas trop quand même, bien qu'il ne s'occupait pas alors de moi, parce que je trouvais de quoi m'amuser dans ce capharnaüm. Il faisait toutes sortes de trucs plutôt bizarres, sculptures, peintures, dessins et autres collages improbables. J'adorais ses créations. Elles étaient pleines d'une réjouissante fantaisie pour mes yeux d'enfants, et l'étaient je crois, objectivement. En Corse, en vacances où nous allions avec sa femme Pierrette ma belle-mère, chez la mère de cette dernière, il n'avait qu'une idée en tête : croquer. A la maison, croquer, à la plage, croquer, à la montagne, croquer. Il croquait et moi ça m'énervait qu'il croque autant, je voulais qu'il s'occupe de moi. Plus tard, il trouva son identité de peintre, en ne s'intéressant plus qu'aux parkings sous-terrains. Il se mit alors sous l'influence de Hopper dont il devint un adorateur bien avant que l'artiste n'explose en notoriété et en valeur, même s'il faisait déjà des expositions en France. Les parkings de mon père devaient être le pendant de Hopper, tout en marquant son territoire par un credo et un créneau singulier. Un autre peintre que mon père, sur cette planète, s'est-il intéressé aux parkings ? Vers la fin, Il s'autorisa quelques bretelles d'autoroute, qui, admettons-le, restaient tout à fait dans le thème. Mon père dût vendre une ou deux toiles dans toute sa carrière, pas une seule fois il ne fût exposé. Il allait de galeries en galeries, ses toiles sous le bras, en espérant à chaque fois séduire, en repartant systématiquement bredouille. Il n'existait pas, il n'était rien dans la peinture. Il vivait de petits boulots, de bricolage. Autodidacte, il savait tout faire dans une maison ou un appartement. Il faisait ce que font les roumains aujourd'hui, des chantiers au noir, en espérant qu'un jour il puisse être peintre. Mais il abandonna la peinture, et embrassa les chantiers, puisque c'est aujourd'hui son métier, celui de décorateur événementiel.

Mon père n'avait pas abandonné la peinture, ce que je vécus par procuration comme un deuil, parce qu'il n'avait pas assez de talent. Du talent, il en avait au moins autant que les autres, y compris ceux que l'on trouvait dans les galeries ayant pignon sur rue. Ce qui lui manqua, c'est la détermination. La même qui eut pu faire de lui n'importe quoi de grand. Un jour peut-être, quelque justice sera-t-elle rendue à son œuvre plastique, dont je crains fort qu'elle ait massivement disparu. Mon père est issu d'artistes de tous côtés. Du côté de sa mère, des écrivains juifs intellectuels hongrois et polonais, réfugiés en zone libre française pendant la guerre avec leur fille, étaient les parents. Du côté de son père, c'est une longue lignée de Daurat métèques païens issus de la Catalogne (daurat signifie doré en catalan) mais français depuis d'interminables et insondables générations, saltimbanques de tout poil, sinon artisans, dont beaucoup de musiciens. Le père de mon père, qui avait, comme précédemment indiqué, déserté le foyer sitôt sa naissance, jouait lui-même de la musique. Il vécut jusqu'à sa mort à l'autre bout du monde sur un bateau au port, dans les Antilles, de je ne sais même pas quel métier. Je voulais être un Daurat triomphant, victorieux, et je me persuadais que là où mon père avait échoué, je réussirais, et j'étais persuadé qu'il en serait ainsi.

Aussi, quand mon père déballa l'artillerie lourde pour me coller le bac dans les pattes depuis Paris, je ne fus pas impressionné. Il pouvait bien dire, penser, faire ce qu'il voulait, ça m'était parfaitement égal. Je cessai de fréquenter le lycée tout à fait. Mon père eut alors cette ressource, la stratégie payante de me faire une offre. Il me proposait de le rejoindre à Paris. Il y vivait alors avec Pierrette sa femme, et Antoine et Suzanne, leurs deux enfants, l'un cadet de neuf ans, et l'autre de douze. C'était extrêmement touchant de leur part, que de m'inviter à rejoindre leur foyer, que j'occupais avec eux, jusque-là, seulement le temps des vacances à la capitale. Ma relation avec Pierrette fût au début tumultueuse. De six à huit ans me semble-t-il, je fus odieux avec elle, qui représentait à mes yeux une prédation sur mon père. Par la suite, nous apprîmes à être bons amis, ce que nous sommes devenus. Mais à ce moment-là de l'histoire, la cellule familiale qui était la leur, en s'ouvrant à moi, me témoignait beaucoup de générosité.

Il est vrai que pendant toutes ces années, quand j'arrivais à Paris, gare de l'est, par le train, que mon père m'y attendait, n'était-ce pas merveilleux ? N'était-ce pas fantastique, que d'arriver au terme d'une interminable traversée, voyant arriver les premiers signes de la civilisation parisienne ? N'était-ce pas un vertige que de passer les ceintures de banlieue, leurs immeubles infiniment tristes, dont la seule vue me plongeait dans une profonde et douloureuse méditation, ces immeubles qui ressemblaient tellement au mien, à ceux de mon quartier, n'était-ce pas une joie fabuleuse, que de traverser sans halte le cimetière urbain, pour arriver bientôt à l'intense et enveloppante chaleur de

cette ville bouillonnante, dense, pleine d'infinis mystères et d'infinies énigmes, recelant des trésors que l'on ne connaît même pas en toutes ses rues et ses ruelles, n'était-ce pas un exquis transport, que ce quai au ralenti, et sous mes pieds, le bitume de Paname ? Quand j'arrivais, nous allions avec mon père au macdo, telle était l'institution érigée au cours de longues années. Mais comment ne saviez-vous pas que le bigmac est une réjouissance extrême, au prix incalculable ? C'est que vous n'avez pas vécu dans une ville sans macdo. On avait un Quick. A l'époque j'aimais moins. Normal, j'en avais chez moi. L'autre c'était vachement loin. Et c'était avec mon père. A Paris. Ensuite, on rejoignait le foyer conjugal. Et on faisait tout un tas de trucs chouettes pendant le week-end ou la semaine. Des trucs que font les bourgeois qui savent comment occuper une progéniture. Pierrette est issue d'une bourgeoisie artiste et intellectuelle. Elle fût hyper engagée en mai 68, alors adolescente. Puis sa trajectoire la remit quelque peu sur les rails, bien qu'elle ait rencontré un artiste en l'espèce de mon père. Ils se marièrent, ce que mon père et ma mère n'avaient pas fait, et eurent donc deux enfants. Pierrette jouait du piano, exécutait les gnossiennes de Satie tout à fait honorablement, avec sensibilité. Elle éprouvait une grande passion pour le piano et la musique, mais elle avait raté le coche de creuser profond ce sillon. Dans sa famille, il y a pas mal de musiciens. A la maison, j'écoutais des trucs passionnants, comme Gould jouant Bach, des vinyles de diverses pop afro américaines de mon père, et des trucs qui me saoulaient beaucoup, quand ça chantait de l'opéra. Les voies de femmes en particulier avaient le don de me sortir par les trous de nez. J'avoue que ça n'a pas beaucoup changé depuis, à de fort rares exceptions près. L'esthétique lyrique traditionnelle de la voix est à mon avis globalement un désastre, une barbarie. Ces chanteuses devraient tellement s'inspirer de la virtuosité naturelle, pudique et humble mais impériale, de la classe d'une diva telle Ella. Mais passons. Il y avait même l'Ours Colargol, pour moi au début, pour mes frères et sœurs plus tard : quel chef-d'œuvre.

Les sorties étaient toujours fascinantes, prendre le métro était fascinant, marcher dans la rue, entrer dans un magasin, rouler en voiture, en en bus, aller au parc, au jardin d'acclimatation, tout était fascinant au sujet de Paris dans mon enfance. Il y avait tout, on occupait le centre du monde, à Belfort, j'en occupais le trou du cul. Telles étaient mes dispositions, héritée de l'enfance, quand à 16 ans, en pleine rupture, je vis apparaître quelque asile prometteur. Mon père su parfaitement me vendre le projet, j'étais conquis d'avance. J'allais voir un peu la différence entre Belfort et Paris, comment je pourrais respirer l'air dont j'avais besoin, échappé de l'étouffoir belfortain. J'allais voir l'horizon s'ouvrir, Paris serait un terrain de jeu aux mesures de mon appétit. J'étudierais dans l'école de musique de mon choix, je rencontrerais des musiciens formidables. Il s'occuperait de moi, il serait présent pour m'aider sur les cours, pour m'accompagner en tout ce dont je pourrais avoir besoin. Et j'allais remonter la pente comme un rien, passer le bac, et faire ensuite ce qu'il me

plairait. Je fus plus que conquis, je fus enthousiaste. Et je pris rapidement la décision de quitter Belfort, sans me rendre compte un seul instant presque, de ce que je laissais derrière moi.

Ma mère ne le prit pas très bien. Pas bien du tout en fait. Elle s'estima trahie, elle avait couvé, et maintenant je m'arrachais à elle sans le moindre égard. « Mets-y les formes putain » finit-elle par lâcher au bout de son ressentiment, quelques heures plus tard. C'était bien vrai que j'avais opéré mon coup de menton sans ménagement. Sans me préoccuper de rien d'autre que ma survie et mon espoir. Je ne me rendis pas compte du choc que je provoquais, son onde était incompatible avec mon transistor, résolument réglé sur une fréquence beaucoup trop puissante pour le bruit environnant, fût-il vacarme. Il y eût vraiment peu de circonstances, je crois, dans lesquelles je ne me souciai à ce point peu du monde qui m'entourait. Et je ne crois pas que cela, jamais, ne se reproduisit, ayant plutôt la tendance générale inverse d'absorber l'autre comme une éponge, pour indistinctement le meilleur ou le pire. En l'espèce, je me moquai complètement de savoir ce qu'en pensait ma mère, jusqu'à ce qu'elle manifeste avec la virulence requise, la nature de son dépit.

Ma mère ne fût pas la seule à recevoir un coup dans l'estomac. Christelle aussi, dût s'asseoir pour accuser le coup. A aucun moment, dans ma décision de partir, je ne songeai à elle, à la distance soudaine où je la propulsais. Ce ne fût qu'au moment de le lui dire, que je rassemblai mes pensées pour forger dans leur mouvement quelque discours. Christelle et moi n'étions pas fiancés au sens où les projets de vie commune sont officiels. Mais ils existaient. On a songé pas mal, si ma mémoire ne m'abuse, à se retrouver à Strasbourg après le bac. Elle y vit à présent, avec son mari et leurs enfants. Elle se promettait, à l'époque, au métier de psychologue. C'était celui qu'exerçait ma grand-mère, qu'elle exerce toujours à ce jour, grande ponte de la pédagogie infantile, en matière de détection et de diagnostic des troubles de l'apprentissage. Je ne me rappelle plus si Christelle visait les enfants, qu'elle aimait beaucoup au demeurant, ou les adultes, qu'elle aimait tout autant. Elle aimait la vie. Sa route professionnelle l'a menée à une toute autre destination qu'initialement visée, de nature administrative en l'occurrence.

Elle était fort capable d'esprit chagrin, elle avait la réputation d'être susceptible, il est vrai qu'elle l'était plutôt, bien qu'elle eut à avaler des couleuvres dont elle se serait volontiers passé, ce qu'elle fit avec beaucoup de cran. Elle croyait en notre amour, et j'y croyais aussi. Nous nous aimions en effet. Pas d'un amour fou, passionnel, fusionnel, mais d'un amour tendre et généreux, essentiellement constitué de solide bienveillance mutuelle. Nous n'avions pas en commun de passion métaphysique, cela, je le gardais pour d'autres échanges, et surtout pour mes silencieuses,

interminables et solitaires méditations. Elle était très terre-à-terre comparée à moi. Et Dieu sait que pourtant elle l'avait, le grain de folie. Mais ce qui l'intéressait, c'était la simplicité, et moi, j'en partageais le goût avec elle, mais j'abritais une complexité qui lui était inaccessible. Elle m'aimait pour mon mystère au moins autant je crois, que pour ma lumière. Moi je l'aimais pour sa transparence accueillante. Nous parlions beaucoup, surtout de petites choses et d'autres, de notre quotidien, mais pas autant que nous faisons l'amour.

Je fus, si ma mémoire ne me trahit pas, le deuxième homme à connaître son étreinte. Sa première fut un désastre comparable à la mienne, si je ne m'abuse toujours pas. Quand nos chemins se croisèrent, par le truchement d'Iko, bien que nous fûmes instantanément amis, nos visées respectives ne se calèrent pas immédiatement l'une sur l'autre, alors que nous étions dans de fort comparables dispositions d'attente. Ma première salve fût pour une autre fille de la bande, au cours d'un épisode devenu mythique pour la kromuchonté, que j'ai déjà évoqué dans ce récit, ce que je ne ferai pas davantage pour obliger le lecteur à enquêter dans le texte, en cas d'obsession biographique. J'ajoute simplement que je fus qualifié par l'intéressée de « monsieur 15 minutes » le temps que j'avais passé, en tout et pour tout, en son intime compagnie. Cela me glorifiait bien davantage que cela ne me vexait. Bientôt, on ne compterait plus les heures, mais c'est avec Christelle que je devais les passer. Il n'y eut jamais l'ombre d'une jalousie entre elles deux. Nous ne faisons qu'être entre amis, en famille.

Christelle se fit prescrire la pilule à 16 ans, j'en avais 15, à l'insu de ses parents dans un premier temps, puis elle en informa sa mère, qui fût choquée, si jeune, mais ne lui en retint aucun grief. Ses parents m'aimèrent vite, m'adoptèrent, on passait beaucoup plus de temps chez eux, dans leur maison à Essert, que l'on en passait chez moi à l'Arsot. On y était mieux isolé, plus confortable. Ils étaient des gens très simples et droits à la fois, bienveillants tous les deux, chaleureux avec moi. Son père me semblait un peu courbé par le poids des épreuves qu'il semblait avoir traversées, fût-ce sous la forme de fatigue. Si je ne dis pas de bêtise il était fraîchement retraité d'une éreintante carrière dont je ne me rappelle rien. Il buvait énormément de café. Sa mère était une femme d'un certain maintien physique, elle portait le dos droit et le menton fier, lui procurant l'autorité d'une femme de caractère. Ce qu'était aussi sa fille, Christelle, et la grande sœur, que je ne voyais jamais parce qu'elle faisait ses études ailleurs, je la connus à peine, mais assez pour la trouver adorable. Elles s'adoraient d'ailleurs toutes les deux, comme des jumelles séparées de quelques années. Elles étaient très blondes toutes les trois, la mère et les deux sœurs.

Christelle et moi faisons l'amour dès qu'on le pouvait, aussi longtemps qu'on le pouvait, à tout heure du jour et de la nuit. Les occasions n'en étaient pas constantes, et toutes celles que nous avions, nous les saisissons, tous deux épris de l'immense volupté que l'on découvrait, au contact

l'un de l'autre. Mon énergie, c'est simple, était illimitée, tout comme la sienne. Pendant les quelques années où nous nous sommes offerts l'un à l'autre, jamais je ne suis arrivé au bout de mes limites, des nôtres, les cherchant pourtant, à toute force. Si nous disposions de douze heures devant nous pour faire l'amour, nous faisons l'amour pendant douze heures sans discontinuer, et si vingt quatre venaient, on les absorbait toutes. Nos corps étaient en connaissance parfaite l'un de l'autre, en osmose, en symbiose, nous vibrions intensément, profondément. Nous étions très étroitement liés dans la chair, mais l'esprit devait se détacher. Il se détacha en plusieurs étapes, à partir de mon départ à Paris.

Avec Christelle, nous avons participé à un camp d'ado, elle dans ses 16 ans, moi dans les 15. Il y avait aussi Élodie avec nous. C'était la première fois de ma vie que j'allais en colo, en l'espèce un « camp », avec une petite amie. Là j'avais ma copine et la sienne. Nous nous fondâmes tous les trois parfaitement dans le groupe. C'était en Corse avec au programme, camping et randonnée. Nous avons presque fait le tour de l'île, de tentes en sentiers, de bus en micheline (petit train Corse emblématique et magnifique). L'encadrement du groupe était ouvertement au courant de la situation entre Christelle et moi, or théoriquement, il était strictement interdit que les participants aient des rapports sexuels pendant leur séjour. Mais ils fermaient les yeux sur nous, délibérément, nous laissant occuper la tente qu'on voulait comme on voulait. « on n'y est pour rien ils sont arrivés comme ça » feignaient-ils de répondre à leur hiérarchie, si elle leur avait demandé des comptes. Nous n'abusâmes en rien de notre liberté, nous étions tournés vers notre expérience collective, qui fût excellente. L'ambiance du camp n'était pas la plus ardente, mais la Corse était infiniment sublime.

Un jour, alors que nous marchions avec nos sacs à dos sous un cagnard d'enfer, sur les hauteurs de Calvi, sur la route, en rangs dispersés, je prenais le rôle de premier de cordée et me réjouissais d'être en tête du cortège, que j'entendais emmener prestement vers sa destination, je vis une 2CV descendant ce que nous étions en train de monter. C'était la première voiture que nous croisions depuis que nous avons entamé notre ascension relativement peu de temps avant, par rapport à ce qui nous restait à parcourir. Je distinguai immédiatement dans l'habitacle, Jacqueline et Marion, la mère, habitant sur place, et la sœur, venue de Paris, de Pierrette. Je fis de grands signes, elles ne réagirent pas. Je dus presque me jeter sous leurs roues pour les faire stopper, avant d'enlever mes lunettes de soleil. Elles me reconnurent enfin, stupéfaites. J'avais beaucoup changé depuis la dernière fois qu'elles m'avaient vu. Entre temps, j'avais aussi pris une imposante musculature, présentement exhibée avec mon torse nu et imberbe. Elles n'avaient vu que ça, m'ont-elles confié alors. Elles étaient tout étonnées que ce puisse être moi, en dehors du fait que nous avions une

probabilité de nous rencontrer, si l'on exclut notre projet de vacances en Corse, car elles ne le connaissaient évidemment pas, il fallait encore que je passe par Calvi, et surtout qu'à Calvi, la seule voiture que l'on croise soit la leur, la probabilité donc, de nous rencontrer, était de un sur quelques millions, au moins. Ce fût une très agréable occasion de dire à la famille, à quel point j'avais aimé fréquenter leur domaine, à quel point mes vacances chez eux étaient merveilleuses. Cela me tenait à cœur, j'avais cela à l'esprit alors que nous passions par Calvi. Il arrive de ces choses étranges parfois...

Avec Christelle, nous avons aussi passé des vacances à deux, un été. Nous avons décidé, elle à 17 ans, moi à 16, de visiter du pays par le train, grâce à l'offre alléchante de la carte Interrail qui, je crois, faisait ses débuts. Le concept enthousiasmant consistait à offrir un forfait permettant d'emprunter à notre guise, tous les chemins de fer européens, plus la traversée de Brindisi vers la Grèce. Nous étions très excités à l'idée de vivre cette aventure ensemble, c'était une première que de partir sans parent, pour elle et moi. Par ailleurs nous étions mineurs, il nous fallait une autorisation de sortie du territoire, cela ajoutait au piment. Ses parents ne furent pas difficiles à convaincre, ils avaient confiance en nous. Quant à moi je n'avais pas d'autorisation à demander, en tout cas je m'octroyai le droit d'en décider ainsi. Si ma mère s'était opposée elle n'aurait rien signé, mais il n'en fût évidemment rien. Un autre problème se présenta, inattendu. Enfin, inattendu de nous, mais fort prévisible : il y eut un incident administratif par ma faute. J'avais oublié je ne sais plus quelle échéance, quelle démarche, et l'on risquait, peu avant la date de départ, de ne pas disposer de tous les papiers requis au moment voulu. Christelle fût bouleversée. Je me souviens de la scène, nous étions chez ses grands-parents pour la seule et unique fois, je ne sais par quelle coïncidence, au moment où éclatait le drame. Christelle pleurait, j'étais absolument navré de moi-même, et sa grand-mère essayait de la consoler sans succès, en lui disant que ce n'était pas si grave si l'on ne partait pas. C'était extrêmement grave à ses yeux, il en eut été de même s'il s'était agi de rater notre mariage. Il se trouve que les astres furent favorables, et que nous pûmes partir comme prévu, en règle de A à Z.

Nous commençâmes par la Suisse et l'Autriche si je ne m'abuse, où nous ne plantâmes aucune tente, nous contentant de dormir dans le train. Il n'y avait rien là que nous avions particulièrement envie de visiter. Nous nous contentâmes de brèves ballades au hasard de nos arrêts. Nous traversâmes l'Italie sans nous arrêter beaucoup plus, de Rome nous ne vîmes que la gare, nous passâmes tout de même la journée à Venise. Je m'attendais à un truc dégueulasse de chiures de pigeons, comme je l'avais entendu décrite, mais je ne fus pas déçu du voyage. Quelle magnifique ville, quelle atmosphère surréaliste ! Nous étions heureux place Saint-Marc avec nos sacs à dos.

Nous n'avons même pas pris un thé, un café ou un chocolat chaud en terrasse, notre budget était hyper limité, et nous voulions en garder un maximum pour notre objectif, la destination de vacances que nous visions en fait, la Grèce. Bari ou Brindisi fût l'ultime étape italienne. La traversée de la Grande Botte m'a marqué pour ses paysages, à la fois familiers et exotiques. La plupart du temps magnifiques, avec une subtile transition du nord au sud, un je-ne-sais-quoi d'identique mais très différent, entre chacune des deux faces de l'Italie. Nous embarquâmes dans un ferry, rejoignîmes, je crois, directement Athènes. Ce que nous voulions, c'était une île. Nous avons opté pour Corfou. Là, nous nous posâmes enfin.

Tout y était paradisiaque, nous arrivâmes totalement exténués, KO debout, pourtant plein d'allant, tout émerveillés. Le projet était de louer un deux roues. Ce que nous fîmes. Puis, en scelle, nous partîmes au hasard des rues de la ville portuaire qui nous avait accueillis. Nous frôlâmes l'accident au bout de quelques minutes : je venais de prendre un sens interdit escarpé et sinueux, sans m'en rendre compte un seul instant, et quand arriva en face une voiture au détour d'un virage, il s'en fallut vraiment de peu pour que nous le percutâmes de plein fouet. Il n'en fût rien. L'étourderie me frappe souvent, aujourd'hui plus souvent encore qu'hier, mais j'ai un formidable atout en quoi consistent mes réflexes, assez hors du commun. Je tiens ça de ma mère. Des années plus tard, je devais passer beaucoup de temps sur la route. Mes réflexes m'ont permis d'éviter bien des accidents, dont je n'aurais pas été le responsable. Cet accident manqué est le seul de ma vie dont je me souviens. Sur le coup, nous n'y songeâmes à peine, trente secondes et quelques vociférations du chauffeur plus tard, nous étions déjà repartis, dans le bon sens cette fois, en quête d'un camping idéal. Nous le trouvâmes, et passâmes enfin notre première nuit sous la tente, après plusieurs longs jours de voyage. Le reste du séjour fût doux enchanteur, onirique. Nous incarnions moi le faune, elle la nymphe, dans nos virées champêtres, comme décrits en peinture aux temps anciens. Au camping, il y avait un type qui nous faisait beaucoup rire. Son truc à lui, c'était l'ouzo. Pas n'importe quel ouzo, l'ouzo de Calamata. Il fallait acheter l'ouzo de Calamata, il fallait chercher de l'ouzo de Calamata, il fallait boire de l'ouzo de Calamata. Et cela devint notre leitmotiv hilarant et durable. Cet été fût le dernier que nous passâmes ensemble.

A présent, je lui annonçais mon départ pour Paris. Mais, lui assurai-je, nous restions évidemment ensemble, nous nous verrions aussi souvent que possible, elle viendrait à Paris, j'irais à Belfort. Mais je voyais bien que son monde s'effondrait malgré mes efforts sincères. Je ne me rappelle pas si elle a pleuré. Si elle a pleuré, elle l'a fait sans sanglot, si elle n'a pas pleuré, elle était pleine de larmes sèches. C'était comme si elle avait toujours su, ou tout du moins toujours craint, que cela se produise. C'était comme si elle s'y était préparée depuis toujours, en même temps qu'elle

nourrissait son rêve de me faire père de ses enfants. Ce moment arrivait, il n'y avait plus qu'à cueillir le deuil comme un pétale de rose échappé d'un bouquet à jamais disparu. Mais bientôt, elle reprit le dessus. Christelle n'était pas du genre à s'abattre sur elle-même, c'était une fonceuse. Elle parvint à se convaincre qu'il en serait peut-être comme je le lui faisais croire, à l'heure de mon départ. Il s'avèrera bientôt qu'il fallait renoncer.

Il y eut d'autres déçus, c'était Kanakaos. Pourtant, nous étions déjà avant cela, nous ne le percevions simplement pas, sur la pente descendante. Nous avions culminé avec radio Belfort, mais ne s'ouvrait devant nous, en guise d'horizon, que le néant. Tintin et Iko n'en furent pas affectés outre mesure. Gaël le fut davantage. Il y eut un grand conseil des sages, pour déterminer s'il fallait continuer ou non le groupe, s'il pouvait vivre malgré la distance que j'introduisais dans ses entrailles. Il fût convenu à l'unanimité que non. Nous étions arrivés au terme de notre aventure au sein de Kanakaos. Avec Gaël, nous avions noué depuis quelques deux années un lien singulier, au sein du groupe. Nous partagions la même vocation de musicien. Nous le ferions ensemble. Nous étions tellement sur la même longueur d'onde sur tout. Nous nous voyions tous les deux souvent, j'allais à Montbéliard le rejoindre, ou il venait à Belfort. Il était motorisé comme moi. Il y avait aussi ce je-ne-sais-quoi au-delà de la perception et la compréhension de qui nous étions, ce que nous faisons, qui nous liait comme deux aimants présentant l'un à l'autre la polarité adéquate pour s'attirer perpétuellement et mutuellement. Nous étions en demande de vie dans les mêmes proportions, partagions la même distance et la même proximité avec le monde, avions toujours envie de la même chose au même moment. Calme, tempête, aventure, répit, gravité, rire. J'ai l'impression qu'il me fait un peu la gueule en ce moment, cela nous est arrivé plusieurs fois de se faire la gueule depuis mon départ, il me semble que jamais cela n'aurait pu arriver avant. Mais s'il lit ces lignes, qu'il sache surtout que je l'aime toujours autant, et que la distance, en temps et en kilomètres, n'y changeront jamais rien.

Je crois comprendre, dans mon souvenir, qu'il accusa le coup en manifestant quelque défi dissimulé pour tester mon indifférence, sous forme d'une distance inédite introduite entre nous par son comportement. Ou bien ai-je mal décrypté la situation, ou alors ai-je mal compilé dans ma mémoire les informations. Il me semble que cela me heurta violemment, parce que je trouvais indigne et inadmissible de mettre en doute mon amour éternel et inconditionnel, et qu'il y eut comme un psychodrame au Balto, comme pour clore la boucle. Notre version était infiniment aseptisée, comparée au full monty de nos prédécesseurs, dans ce bar qui, décidément, attirait les cas, mais l'orage n'en éclata pas moins fort, simplement, il ne battait que dans nos poitrines. Bientôt, Gaël et moi nous retrouverions, plus proches que jamais.

L'heure fatidique arriva. Tout fût organisé, le déménagement de quelques unes de mes affaires, dont je ne sais même pas s'il eut lieu. Il me semble que tout était là-bas. Dans l'appartement de mon père, il y avait un salon derrière le coin cuisine, à gauche au bout du couloir d'entrée. En face se trouvait la chambre parentale, et sur la droite au milieu du couloir, on ouvrait sur deux chambres, une pour chacun de mes frères et sœurs, et il y avait en plus, au fond, une pièce qui jadis fût un studio séparé, que le couple acheta en même temps que l'appartement avant de faire les travaux de décroisement. Cette pièce fût pendant de longues années l'atelier de mon père. Mais alors, il ne peignait plus. Je ne me rappelle plus à quoi servait cette chambre avant que je ne vienne l'occuper, accueillait-ils des étudiants pour l'occuper? Peut-être bien, il me semble. Toujours est-il que ce fût là que je m'installai. Tout y était prêt et m'attendait. Je n'emportai probablement, d'une ville à l'autre, que des bagages dont ma guitare.

Sitôt arrivé, la première priorité fût de m'inscrire au lycée, mais il y eu des complications. Mon dossier était parfaitement atroce mais mon père se montrait très confiant. Il était en fait très naïf. Il y avait un lycée juste derrière chez eux, à Glacière, le lycée Rodin, qui était un lycée de quartier. Mon père ne songeait pas une seconde qu'un lycée de quartier puisse refuser son fils. Il croyait en la République. C'est pourtant exactement ce qui se produisit. Nous avions rendez-vous avec l'administration pour le verdict, au lendemain de mon arrivée, je rappelle à titre indicatif que nous sommes en plein milieu de la première. Je viens d'avoir 17 ans. Je n'ai jamais redoublé certes, mais j'aurais clairement dû. En tout cas c'est l'avis du conseil qui a le regret de nous faire part de son refus. Ils estiment que je n'ai aucune chance de mener à bien des études chez eux, ni nulle part. Nous ne pouvons rien faire pour vous, merci quand même, bonne fin de journée.

Mon père est totalement décomposé. Je ne l'ai jamais vu hagard, abattu comme cela, ni avant, ni après. Et moi, que fis-je? J'enfonçai le clou. Tu voyais pourtant bien, père, que la société n'était pas faite pour moi, qui n'étais pas fait pour elle. N'est-ce pas la preuve irréfutable, terminale et définitive que mon destin est de quitter le lycée, pour me lancer à corps perdu dans la musique. Et mon père, cette fois, déposa les armes. Très bien. J'avais vaincu, qu'il en soit ainsi. Mon triomphe était sans nuance.

Pierrette prit alors courageusement le relais. Elle était persuadée que j'étais en mesure intellectuelle de produire le bon sens nécessaire à la compréhension du fait que je DEVAIS passer le bac d'abord, quoi qu'il arrive sauf la mort. Ce sur quoi elle se mit à parlementer avec moi, qui étais ravi de pouvoir exposer mes théories et analyses parfaitement éprouvées. Je répondais du tac au tac à tout,

pendant que mon père assistait à la scène, infiniment las et résigné. La conversation pris en cadence et en fréquence. Jusqu'à une estocade qui la laissa sans voix, dont j'ai complètement oublié la nature, dont on se moque au demeurant éperdument. L'information, c'est qu'elle fût interdite une seconde, et mon père saisit cette furtive occasion pour déclarer « puisque je te dis qu'il n'y a rien à faire ». C'était un coup de sifflet final. Mon triomphe était sur le point d'être officiellement acté, je sortais sans le bac du système scolaire. Un terrible naufrage en ce 6e étage sans ascenseur.

Mais... Il restait un espoir, une perspective, elle n'était simplement pas apparue plus tôt, mais elle était là depuis le début, c'est par là même que quiconque, presque, de normalement constitué aurait commencé. Comment personne n'y avait-il songé dans têt dans cette débandade, c'est ma mère, je pense bien, qui en eut l'idée, celle de solliciter l'aide de son père. Le résultat fût foudroyant. Mon grand-père avait beaucoup d'amis très hauts placés, il n'était pas seulement sénateur, il n'était pas seulement vice-président du sénat, il était une personnalité politique de premier plan à l'intérieur du sérail, dont sa notoriété ne sortit jamais parce qu'il fit toujours les choix perdants. Looser magnifique, il était aimé et respecté de tous, de tous bords, même si ses saillies remarquées s'adressaient toujours à la droite, parfois aussi contre son camp, socialiste d'avant le PS qu'il était, membre du parti parmi les tous premiers. Il avait beaucoup d'amis de tous bord, et quand les gens de mon quartier et des autres quartiers de Belfort avaient besoin d'aide, ici pour un regroupement familial, là pour des dettes, ici des problèmes de santé, de famille, de justice, d'administration et de droit. Il se faisait un devoir impérieux de consacrer une large proportion de son temps à ces dossiers individuels. Mais ivre de travail, il n'en était pas moins redoutable sur les dossiers nationaux ou régionaux. Alors, quand il fût question de me trouver un lycée à Paris, ce ne fût pas bien long. Parmi ses bons amis, il y en avait un tout à fait adapté à la situation, puisque c'était le recteur de l'académie de Paris. Dans les minutes qui suivirent son coup de fil, j'obtins une place au lycée Buffon, l'un des plus renommés de la capitale. A la maison, ce fût comme si jaillissait un torrent du plus profond désert, étanchant la soif à perte de vue. Le lycée était dans le 15e. Je prendrais le métro, c'était direct en plus truc de fou. J'étais vaincu.

Le premier acte de mon éclosion parisienne est placé sous les meilleurs auspices. Je ne m'attendais à rien au sujet de ma vie au lycée, ou plutôt si, je m'attendais au froid glacial que je connaissais, mais cette fois mâtiné de snobisme. Je découvris un âtre qui devait brûler longtemps, le temps que je le passe, ce foutu bac. Il m'attendait quelques péripéties encore, mais je l'obtins à la fin, ce qui ne se serait jamais produit peut-être, si j'avais atterri ailleurs que là où j'atterris, sous le soleil exactement des toits escarpés de Paname.

J'étais inscrit en première L, l'unique première L (c'était la première année de la réforme de filière) de l'établissement, qui comptait bien 10 premières S, et 4 premières ES. Ces proportions indiquent, s'il était besoin, à quel point, d'une part, le lycée Buffon appartenait à l'élite, et à quel point, d'autre part, l'élite devait se mesurer à la science, non pas aux lettres. Pourtant, loin, très loin du statut de paria au sein du lycée, notre classe, en première et en terminale, s'illustra brillamment par ses statistiques d'absentéisme. Mais ce que nous étions en vérité, c'était les artistes du lycée. Les génies. C'était quand même nous qui détenions les clés dont personne ne peut décréter de l'être, bien que nos carrières à venir soient moins prometteuses. C'était nous qui possédions l'intelligence créative, l'influx vital, et nous étions très respectés, même si les échanges, entre filières, étaient étonnamment, extrêmement cloisonnés. Aussi, plus qu'une classe, nous avons formé un groupe. Ce groupe existait déjà avant mon arrivée. Je rejoignis sa trajectoire de bonne bande d'adorables joyeux drilles que j'aimais beaucoup.

A mon arrivée dans le lycée, je fus d'abord accueilli par le proviseur. Il fût très aimable, avec un ton qui se voulait protecteur. Il comprenait très bien la situation, j'étais en échec scolaire, mais j'étais certainement plein de ressources, et j'y arriverais. Tel était la tonalité de son message. Je ne sais toujours pas aujourd'hui où il pouvait puiser une telle confiance. Était-elle de circonstance, devant un ordre reçu d'en haut ? Il avait pourtant vraiment l'air sincère. Était-ce parce que j'étais le petit fils d'une personnalité politique importante ? L'homme qualifié qu'il était, en fin de carrière, devait pourtant tout de même bien savoir que l'on peut être fils du pape, et ne jamais apprendre le latin. Ce n'est pas non plus mon attitude qui a pu lui inspirer confiance, parce qu'il était dans des dispositions déjà manifestement déterminées à l'avance. Peut-être s'en remettait-il tout simplement au bienheureux hasard. Le bienheureux hasard se produisit bel et bel, in extremis.

Arriva le moment fatidique de faire carrément irruption dans la classe. J'avais peur, mais j'étais préparé à tout. Je vis une petite trentaine, je crois, de visages tournés vers moi, réjouis, enjoués, instantanément chaleureux, déjà chargés d'invitation au festin. Je fus saisi, mon cœur chavira instantanément. Il me semble que je fus disposé d'emblée entre Sophie et Éléonore, qui me couvraient d'attention, manifestant en tout cas leur impatience de bien se marrer, qui se marraient déjà, me faisaient déjà rire, qui deviendront des piliers de la bande que nous formions à l'intérieur de la classe, d'une dizaine de personnes. Nous étions, parmi tous, les plus portés sur la fête. En moins de temps que je pus percevoir, les ingrédients se mirent en place. Outre Sophie et Éléonore, Élodie faisait avec elles un trio. Toutes trois étaient très jolies. Christophe devint mon grand ami, Adrien un excellent pote, Julien un bon complice. Amélie une tendre compagne dont je manquai tous les rendez-vous. Elle était jolie aussi. Nous étions très soudés. Nombreux autres personnages ont gravité au tour de nous, comme on gravitait autour d'eux. Mon réseau était le plus petit de la

bande, évidemment, chacun avait des ramifications diverses et variées, formées au cours de toute leur histoire, investissant la complexité du lycée, et de Paris. Buffon était notre dénominateur commun, notre QG et à partir de là, il y eut de nombreuses excursions, dont de magnifiques souvenirs d'allégresse et de frisson, de découverte et de méditation. J'avais les cheveux longs.

Le changement de climat opéra sur mon moral un effet supérieur à toute attente. C'était un autre univers entier, et celui-là me convenait beaucoup mieux. De statut d'élèves rétrograde, je passai à celui d'enfant chéri de la République, choyé par le personnel en charge de son bonheur et son quotient intellectuel. On nous appelait rien moins que l'élite de la Nation. C'est ainsi, explicitement, que notre prof d'Histoire Géo dont j'ai oublié le nom attira un jour notre attention sur l'importance de comprendre et connaître l'Histoire, la Géographie, les grands enjeux géostratégiques et géopolitiques qui secouent la planète. Cela provoqua un grondement désapprobateur dans l'audience. Quelqu'un objecta je crois, qu'on n'en savait rien. C'était l'avis général. Mais elle persista et signa. Il est vrai qu'elle était passionnante, comme tous mes nouveaux profs, sauf en langues, or j'étais en filière langues, anglais renforcé et espagnol. En français, monsieur Monory était formidable. Il nous fit lire et étudier Zola, Césaire, ou encore Rimbaud. C'était extraordinaire à quel point ce républicain conservateur s'appliquait consciencieusement à attirer notre attention sur la magnificence de l'âme révolutionnaire qu'il connaissait admirablement. Et Dieu sait que j'étais appelé à nourrir la mienne. Je ne le savais pas encore, je ne pouvais pas encore le savoir, je n'en avais pas la moindre idée. Cependant, je sentais aussi précisément que confusément l'envie sourde et muette de plastiquer la Nation dont on me disait à présent l'élite.

Le lycée était sur deux étages, parcourus de voutes successives, comme dans un couvent. En haut, le balcon faisant sur toute la longueur office de mur face aux salles de classe, le tout à ciel ouvert, surplombant les deux cours de l'enceinte. Ce style « lycée immeuble » haussmannien était infiniment plus chaleureux que le style maison de correction juvénile et surtout sinistre du lycée Condorcet à Belfort. Cela, bien que les travées de Buffon aient pu parfois m'évoquer la prison, les salles étaient des cellules, quand je faisais des rechutes temporaires. Une prison qui aurait été très ouverte à la lumière. Il y avait surtout, dans ce bahut, un foyer, une salle réservée à la fantaisie des élèves, dont ils pouvaient disposer à leur guise à toute heure d'ouverture. Le foyer fût au temps de notre découverte mutuelle, entre mes nouveaux amis et moi, le QG, où tout se passait finalement, dans la vie du lycée qui était la mienne. Le lieu était largement squatté par notre classe. Il est bien vrai que les autres, dans les autres classes, passaient tout ce temps à étudier. Christophe et moi, en particulier, fréquentions assidument l'endroit, nous en devînmes le double pilier. Christophe dissimulait sous ses airs pince sans rire beaucoup d'intelligence et d'enthousiasme pour la vie. Nous

avons été très amis, avons refait le monde des centaines de fois, avons prolongé notre amitié par delà le lycée, avant qu'il ne coupe net tout contact avec moi, sans plus aucun retour, ce que je ne compris jamais, ce dont je ne comprends pas la raison, ni de près, ni de loin. Mon hypothèse privilégiée est qu'à l'heure de fonder un foyer, il a souhaité cloisonner certaines pistes de son passé. Pourtant je sais qu'il était encore en contact, fût-il éloigné, avec les autres membres de la bande, quand il avait coupé tous les ponts avec moi. C'est un mystère. Il est vrai que le garçon était quelque peu mystérieux, ce qui ne pouvait que me plaire davantage. Il était très difficilement lisible. J'ai rarement eu du mal à lire les gens, pour ainsi dire jamais, parmi ceux que je cherchais à déchiffrer. Mais Christophe, lui, il m'échappait en effet, bien que nous fussions si proches à l'apogée de notre amitié, nous confiant tout l'un à l'autre. Un jour, il me dit quelque chose qui alimente, à moins qu'il ne le résolve, le paradoxe de notre rupture totale, sans rien lever quoi qu'il en soit, de mystère. Nous parlions de la nature de l'amitié. Il soutenait que l'amitié était une valeur relative, je soutenais qu'elle s'inscrivait dans le patrimoine et que ce dernier était inaltérable. Il pointa le fait que notre propre amitié était relative aux circonstances, que nous ne serions certainement plus amis dans le futur. Il n'entendait pas, alors, que ce puisse être de son fait, il imaginait plutôt que je m'éloignerais nécessairement à quelque étape du parcours. J'étais persuadé, pour ma part, que nous serions toujours amis. Je ne me doutais pas une seconde que je puisse ne plus le vouloir pour ami, ce en quoi je ne me suis pas trompé, mais je n'imaginai pas une seconde non plus, qu'il puisse résolument ne plus vouloir me fréquenter. Il me donna rendez-vous à trente ans, comme dit la chanson. A 30 ans, il avait disparu de ma vie à mon désarroi. Il est mon unique désarroi affectif. Je n'en ai jamais connu aucun autre.

Christophe fût le premier de la bande à avoir une voiture. Nous étions en terminale. J'avais 18 ans aussi, mais j'attendais l'été pour passer le permis. Christophe le passa et s'acheta dans la foulée une vieille DS qui fit le bonheur illimité de notre noyau dur. Il portait à présent les cheveux longs, mais moins longs que moi, blonds, bouclés, il était d'une taille moyenne, mince, fin, ses traits étaient dominés par un nez anguleux résolument porté vers l'avant. Il semblait ainsi qu'il glissait dans la vie comme un espadon dans l'eau. Il était très maître de lui-même, capable d'extrêmement froide détermination, d'autant plus efficace. Notre duo était celui de la glace et du feu, agencés de telle sorte que notre thermostat était à température idéale. Il portait des jeans pattes d'éléphant à une époque, la nôtre à Buffon, où personne, nulle part, jamais, ne portait de « pattes d'eph ». Sur lui, c'était comme si aucun autre vêtement n'était envisageable. Si le patte d'eph n'avait pas existé, nul doute qu'il l'aurait inventé pour se saper à son image. C'était le beatnik le plus déjanté et méticuleux, rigoureux à la fois, que cette Terre n'ait très probablement jamais porté.

L'arrivée de sa voiture marqua un tournant dans notre vie, c'est le cas de le dire. A présent, notre terrain de jeu était au moins national. Nos premières sorties furent pour la côte normande. Je me souviens d'une virée, était-ce la première ? Il y avait Marianne, qui en terminale avait rejoint d'assez près notre bande, Adrien dont j'étais devenu un intime pour former le trio Christophe Adrien et moi, il y avait aussi sans doute Sophie et l'une des deux, Éléonore ou Élodie, car nous avions cinq places, cela, c'est certain. J'ai oublié de dire que notre classe était hyper majoritairement féminine. Je crois que nous étions six garçons, pour largement plus de vingt filles. Cela n'avait aucune incidence particulière sur nos relations entre les deux sexes. Le genre masculin y était plus rare qu'ailleurs, mais cela ne l'empêchait pas d'être abondant dans notre environnement par ailleurs, ce qui fait que nous ne jouissions d'aucun privilège particulier. Il est vrai que cela étendait quelque peu notre terrain de chasse potentiel et éventuel, mais je devais découvrir assez vite qu'il existait une sorte de code, tout à fait tacite mais tout à fait en vigueur, qui excluait le batifolage intestin. Chacun se procurait, filles et garçons, des partenaires étrangers à la classe. Entre nous, garçons, il pouvait venir dans la conversation quelques gentilleses à l'égard de filles de la classe, mais il n'y eut jamais de drague entre nous, ni autour de moi. Cela ne m'empêchait pas de fantasmer sur nombre d'entre elles. Mais mon attirance ne dépassa jamais, en aucune circonstance, le code, que je respectai jusqu'au bout du lycée, parce qu'il appartenait à un environnement social au sein duquel je ne voulais en rien faire tâche. Pourtant, il y eut des ouvertures. Pas avec Marianne. Ce jour, ce soir, cette nuit là sur les bords de mer atlantique que nous avions gagnés dans la DS de Christophe, j'aurais voulu avoir Mariane. Mais je n'ai eu que son guronsan. Elle prenait souvent du guronsan. Moi c'était la première fois. J'étais fatigué. Elle me l'avait proposé. Ca n'a pas vraiment fait effet.

Les trois filles, Sophie, Éléonore et Élodie, je les ai beaucoup désirées. Ce n'était pas très original, parce qu'elles étaient fort séduisantes toutes les trois. Elles avaient l'habitude d'être courtisées. Je n'en courtisai aucune. Je n'aurais pas pu, même sans le code, car je n'aurais jamais pu choisir laquelle cibler. Cela n'empêcha pas, dans les premiers temps notamment, que le jeu de séduction existe entre elles et moi. Elles voyaient bien qu'elles me donnaient de gentils frissons, et elles me le rendaient. Surtout les deux blondes, Éléonore et Sophie. Surtout Sophie. Ce qui explique sans doute la suite.

Un jour, j'eus une grande conversation avec Éléonore. J'étais sur le point, ou en train de rompre avec Christelle. La rupture se passa au téléphone. Ce fût terrible. Cette fois elle éclata en sanglots accompagnés de leur expression sonore. Cette fois j'eus à endurer ce que j'aurais voulu ne jamais

avoir à endurer. Et encore, nous n'étions que par téléphone. Si j'avais été sur place, comment cela se serait-il passé ? Ce n'est pas par fuite que j'avais choisi cette option, c'est sous la pression, l'urgence de me libérer que j'ai eu recours à la liaison téléphonique pour venir dire que je m'en allais. J'estimais qu'il était devenu impossible d'être censé lui être fidèle, Paris m'avait déjà trop fait tourner la tête, j'étais immergé dans un bain sans retour, qui l'excluait de ses eaux. C'était relativement peu de temps après mon arrivée. Il n'y avait pas encore de texto. Le tamtam faisait en revanche son apparition dans la même période. Je n'en eus jamais. L'histoire ne dit pas ce que j'aurais fait si j'avais disposé d'une communication écrite. La conversation ne dura pas très longtemps, mais n'en demeura pas moins douloureuse. Peu de temps après, nous étions réconciliés. Nous serions amis. Nous nous revîmes quelques fois, fîmes l'amour encore mieux qu'au cours de notre union officielle, atteignîmes des sommets de volupté jusque là restés vierges malgré nos ascensions vertigineuses passées, puis nous nous perdîmes de vue tout à fait. De terribles circonstances devaient, longtemps plus tard, nous amener à nous revoir brièvement.

Je m'entretenais donc avec Éléonore, au sujet de ma situation affective, de la peine que je portais, pour Christelle, et d'ailleurs aussi pour moi-même. Éléonore œuvrait à me remonter le moral avec sollicitude. Je tente de reconstituer notre conversation enfouie au fond de ma mémoire, restée pour sa sentence finale mais laissant quelque flou quant à son tour précis. Elle me disait qu'elle s'en remettrait certainement vite et bien, que nous serions bientôt amis, que tout serait vite oublié, que le vent chassait les nuages à la vitesse d'un cheval au galop. Je voulais bien la croire, mais enfin j'en doutais tout de même. Nous avons vécu une histoire lourde. Elle me fit observer que rien ne m'obligeait à la quitter non plus, si je tenais tant à elle. Je répondis que le problème était que je serais tout à fait incapable de lui être fidèle. Elle tenta de faire valoir le fait que cela n'avait aucune espèce d'importance, que nous étions jeunes et que nous pouvions nous permettre davantage que si nous avions fondé une famille. Je répondis que cela me donnait l'impression de l'exploiter sexuellement, si je restais avec elle tout en couchant de ci de là. Elle délivra enfin la réplique qui s'incrusta dans mon cortex en marbre sitôt prononcée : « ne t'inquiète pas, elle y trouve son compte » ou quelque chose comme ça. Je fus tout à fait désarçonné. Je n'avais rien à répondre. J'aurais dû rétorquer qu'elle n'en savait rien. Mais la conviction et le sourire complice, l'œil malicieux qui accompagnèrent son verdict me laissèrent sans voix. Depuis, sensiblement plus de vingt ans après, je n'ai cessé de méditer cette affirmation. Qui, de l'homme ou de la femme, a le plus besoin de sexe au bout du compte ? C'est un vrai débat, malgré ce qu'il y paraît. Éléonore l'avait lancé. Et moi, j'ai rompu avec Christelle.

Éléonore était vraiment très jolie, elle me plaisait beaucoup. Mais, si je pense bien qu'elle n'était pas tout à fait insensible à mon charme non plus, elle se garda bien en toutes circonstances de provoquer quoi que ce soit qui eut pu être entendu comme un bris de glace isolant notre amitié d'éros. Le code n'aurait pas résisté à la moindre occasion de se voir transgressé, en ce qui me concerne. Pour illustrer cette paroi, il eut une nuit. Je la passai, pour des raisons qui me sont parfaitement obscures aujourd'hui, vraiment, en creusant, je ne conçois pas qu'il put en advenir ainsi, c'est pourtant ce qu'il advint, je passai la nuit disais-je, en sa compagnie, à Paris, dans le même lit, tous les deux, seuls dans un studio appartenant à ses parents. Je suis toujours extrêmement rigoureux avec ma mémoire, que ce texte sollicite de manière inédite dans mon existence, en durée et en intensité. Et si je creuse vraiment, il me semble que l'opération était en rapport avec un départ prévu le lendemain matin très tôt. Il est probable, si l'on examine cette piste, que j'aie préféré dormir près du lieu de RDV plutôt que chez moi, afin de gagner un peu de sommeil, puisqu'on me le proposait. C'est une explication plausible car le sommeil a toujours figuré parmi mes préoccupations premières à partir de l'âge adulte : sa quantité. Et je devais dormir beaucoup, et je dormais beaucoup, y compris en classe, nous en verrons bientôt l'illustration.

Toujours est-il que je me retrouve là, et se posent un certain nombre de questions. Pourquoi est-elle en ma compagnie ? Pourquoi ne m'a-t-elle pas laissé dormir seul, rejoignant son propre lit situé dans le même pâté d'immeuble, en ce 15^e arrondissement de Paris ? Ce que je sais, c'est que tel que nous avons vécu la situation, les circonstances l'imposaient en apparence au moins à nos yeux. Je donnerais cher pour savoir quelles elles furent. Je ne vis, cela, c'est certain, aucune malice nulle part, à aucun moment de sa part. Nous avons beaucoup discuté, ça je sais, mais je me demande bien aussi de quoi. Je devais, pour changer, lui faire part de mes problèmes. Je me souviens que je parlais beaucoup, n'en était-elle pas un peu gênée ? Rien qui gâcha son sourire en tout cas. Vint l'heure de se mettre au lit. Il n'y avait qu'une couche. Ce fût à mon tour d'être gêné. Je déclarai alors crânement, pour détendre l'atmosphère, que j'étais tout à fait capable de partager le lit d'une fille sans l'importuner. Elle eut un éclat de rire inattendu, qui n'avait rien de jaune ou de forcé, qui lui échappait de la gorge en faisant pétiller ses yeux. Ce fût sa seule réponse. Nous nous allongeâmes, nous regardâmes l'un l'autre quelque instant je crois, puis nous endormîmes sagement, sans contact physique. Puisque je suis dans les enchères, si quelqu'un peut me dire si nous aurions fait l'amour si j'en avais eu l'initiative, je paierai de ma chemise. Je suis tout près à mettre en valeur la bedaine qui m'est venue avec la quarantaine. Car il en va de l'élucidation d'un élément important parmi les cathédrales entières de mystère de la condition humaine, c'est à dire de mystère tout court, grand, seul, impérial au centre de la connaissance.

Le code, il n'est vraiment pas passé loin de voler en éclat avec Sophie. Je me souviens précisément où et quand. Où, malheureusement, je ne puis le nommer. Je me souviens en revanche parfaitement que c'était une maison appartenant à la famille d'Adrien, dans laquelle nous avons séjourné plusieurs fois le temps d'un week-end, située en campagne profonde à deux ou trois cent kilomètres de la capitale en se dirigeant vers le sud. Plutôt est ou ouest, telle demeure la question. Avouons que ça n'a pas grande importance. C'est que, me remuer les souvenirs entraîne quelque névrose obsessionnelle, le besoin d'arracher à l'oubli chaque miette. Chacun de ces séjours fût magique. Ils cristallisent en soi le meilleur de la période Buffon. Quant arriva dans notre vie la voiture de Christophe, arriva en même temps cette maison exquise avec son jardin, qui était notre demeure, où l'on pouvait jouir dans toute l'expression de notre enthousiasme. Ce fût là-bas que nous fûmes les plus enchantés, dans un cocon commun à haute température d'amour. Nous y allâmes à deux voitures une fois, mais sinon, il n'y avait que cinq places à prendre, notre trio Christophe Adrien et moi en priorité par la force des choses, et deux filles à embarquer.

La première fois que nous y sommes allés, je sais que Sophie était du voyage. Qui était le cinquième larron, c'est oublié. Amélie ? Éléonore ? Élodie ? Ce que je n'ai pas oublié, c'est une scène en particulier, un tableau en l'occurrence. Nous venions de poser les pieds sur notre nouvelle propriété, nous étions ivres de joie en découvrant l'endroit à hauteur de ses merveilleuses promesses, devant la perspective d'en jouir ensemble tout un week-end. Nous sautions comme des cabris, étions des enfants dans un magasin de jouet dont chacun est promis. Je me trouvais à côté de la voiture garée dans l'enceinte de la propriété privée d'un style rustique excellent, faisant face à l'entrée de la maison, silencieux, debout, méditant mon bonheur. Soudain, Sophie fit irruption, sortant de la maison, avançant dans ma direction. Elle s'arrêta face à moi, près, et plongea ses yeux dans les miens. Elle ne dit rien, je ne dis rien non plus. Nous nous regardions, et cela dura longtemps. Puis, comme répondant à un signal, elle déposa sur ma bouche un baiser, avant de reprendre position et de me sourire. Je souris en retour. Ca pour être heureux j'étais heureux. D'ailleurs, si cela n'était pas une entorse au code, alors le code n'existait pas. Dieu sait que je la désirais. Et pourtant, il n'y eut aucune suite, ni au cours de ce séjour, ni plus tard. Plus tard, il y eut un écho. Dissonant. Electrique. Saturé. Nous y reviendrons. Là il ne se passa plus rien, ni venant d'elle, ni venant de moi. Moi, je n'osais toujours rien. Il est vrai que j'étais si occupé à savourer ma joie d'être parmi les miens en ce paradis, qu'une fois n'est pas coutume, j'ai dû relayer mes préoccupations traditionnelles à quelque second plan. Je l'ai infiniment regretté par la suite, car elle m'avait tendu les bras, je n'ai pas saisi la chance inouïe de connaître son étreinte. Il devait peut-être en être ainsi pour mon roman. Je crois que Sophie fût un tout petit peu vexée. Mais je me fais peut-être des idées.

Il y eut un autre rendez-vous manqué en cette campagne. Avec Amélie cette fois. Amélie était une rêveuse. Elle était petite, portait les cheveux longs très fins et lisses, bruns. Elle avait toujours une expression douce, avec une pointe de résignation et de mélancolie, mais aussi de l'espièglerie, le tout avait beaucoup de charme. Elle se destinait au métier d'artiste, je crois que c'est ce qu'elle est devenue, sortant des beaux-arts après le lycée. Amélie et moi nous sommes tournés autour, et sommes totalement passés à côté l'un de l'autre. Lorsque j'eus une grosse crise de rechute au milieu de la terminale, où j'expliquais à tout le monde au revoir je quitte le lycée, nous y reviendrons, elle se montra pleine d'une vibrante empathie. Je lui découvrais un regard sur moi encore inédit, elle semblait vouloir puiser dans mes yeux la certitude que sa chaleur me donnait du courage. Elle comprenait que je n'en puisse plus du lycée. Elle espérait que tout irait bien. Tout alla bien, j'en fus quitte pour un épisode à mettre absolument dans mon roman. Mais j'avais conquis Amélie. Avec elle, et deux ou trois autres copains, nous allâmes au cinéma, voir un film qui sortait alors « Le péril jeune ». Amélie et moi fûmes bouleversés par le film de Klapisch, qui nous renvoyait un miroir extraordinaire de ce que nous étions. On y raconte l'histoire d'une bande de copains au lycée, dans le contexte post soixante huitard d'explosion hippie et beatnik. Nous ne vivions personnellement, dans notre bande de potes à Buffon, rien d'autre que ce que vécut Klapisch dans sa jeunesse, et porta à l'écran, mâtiné de fiction. Nous étions dans la réalité, vingt ans après l'époque du film, et la réalité que nous vivions, elle était parfaitement issue de cette vague idéologique de liberté et de création, dont nous cultivions délibérément le vintage, l'héritage. Nous vivions, en fait, vingt ans en arrière. Cela provoqua en Amélie le même vertige qu'en moi. Cela nous rapprocha. Le film est assurément un chef-d'œuvre objectif, mais en ce qui me concerne, j'en garde une réplique particulière. Les copains font part, tour à tour, de leurs projets respectifs, quand ils auront grandi, que souhaitaient-ils réaliser ? Chacun fait état de sa vocation, quand arrive celui qui veut devenir champion du monde. Mais de quoi ? Lui demande-t-on alors. « Ca j'en sais rien, mais du monde ! » C'est fort à propos.

C'est à la campagne, dans la maison des parents d'Adrien, que les choses se décantèrent entre Amélie et moi, c'est là qu'elles se soldèrent aussi sur un constat d'échec patent. En deux temps. Le premier temps, c'est moi qui le piétine. Il fait beau, nous sommes probablement au printemps, le soleil est éclatant. Nous sommes réunis mais éparpillés dans le jardin, à lézarder. Je n'avais pas apporté ma guitare. Je ne savais pas jouer des choses que quiconque ait envie d'entendre. L'instrument, de toutes façons, était une pratique exclusivement solitaire à cette époque. Je faisais

mes gammes, au sens le plus propre du terme. J'avais apporté en revanche un djembé, que j'avais acheté à Ouagadougou. Bientôt arrivera l'Afrique dans ma vie. Bientôt.

Quand je jouais des percussions, c'était beaucoup plus intéressant pour tout le monde, y compris pour moi, que la guitare. Cette fois, comme les autres, tout le monde fût au anges avec mes rythmes, j'étais torse nu, les cheveux à présent très longs, bouclés, épais, vigoureux, châains, ondulant dans l'air, roulant sur mon dos pour me donner le tempo. Il a même existé une photo de ce moment, on m'y voit à l'œuvre. Le cliché symbolisa nos aventures communes. Amélie tomba sous le charme du personnage que j'incarnais alors. Elle me couvrait de regards tendres. Vint ensuite un instant fatidique dont je ne parviens pas à recouvrer la nature exacte, n'en ayant retenu que le sens. Elle formula, avec ou sans voix, avec ou sans baiser, mais on ne peut plus clairement quoi qu'il en soit, son transport pour moi. J'émis en retour un signe négatif. Pourquoi ? Pourquoi diable, est-ce que je le sais ? Je ne le sais pas. Quoi qu'en persévérant dans ma mémoire enfouie, je trouve que peut-être la raison que je préférais garder ouverte tout possibilité, ne m'engager en rien. Pourtant Dieu sait que je ne me serais pas engagé à grand-chose. Quoi que. Cela aurait pu me paraître comme nécessairement sérieux, étant donnée notre proximité d'âme nouvellement explorée. Et j'aurais préféré pouvoir en prendre une autre, au cas où. Voilà peut-être la raison, terrible. Je ne vois pas d'autre explication.

Dans le deuxième acte de notre rendez-vous manqué avec l'amour, Amélie et moi sommes toujours en cette même demeure qui, décidément, abritait tous mes émois. C'était en hiver cette fois, à telle enseigne qu'on y fêta mon anniversaire. Je suis né le 24 janvier. Je préviens ici qu'il n'est pas impossible que je mélange les souvenirs. Si tel est le cas, je me prie à moi-même de bien vouloir m'en excuser. Faisons comme si ce n'était pas une éventualité. L'essentiel, c'est que tout ait existé. Si c'est un peu fractionné et interverti, cela ne nuit en rien à ma fidélité sacrée envers la réalité. Cela, en rien, jamais, n'en devient de la fiction, que je rejette avec la dernière énergie, parce qu'elle ne s'est jamais offerte à moi. Et parce que la fiction est courtisane, aussi magnifique puisse-t-elle s'avérer, elle n'occupera jamais le rang impérial de la réalité sur l'échelle de la justice, à fortiori de la vérité, deux icônes qui encadrent ma conception de l'existence, et motivent notoirement l'effort que je produis pour rédiger ce texte.

Je fêtai donc mon anniversaire avec mes amis en notre logis cérémonial, et l'on m'avait réservé une surprise. C'est Adrien qui s'était mis aux manettes pour l'orchestrer. Adrien barre son front d'une mèche rebelle, à laquelle, si je ne m'abuse, il imprime une direction variable, en fonction de son inspiration. C'est en tout cas le souvenir que j'ai gardé de son allure, accompagnée d'un large sourire constant, et d'une paire d'yeux enjoués et espiègles. Il était assez curieux comme garçon, il

me semble qu'il me posa plus de question sur moi que quiconque à l'époque. Il était attachant, toujours partant pour passer du bon temps, du genre attentionné, prévenant. Notre amitié ne se développa jamais vraiment, restant quelque peu dans l'ombre de celle que j'entretenais avec Christophe, mais on s'aimait vraiment bien. Il eut un mot un jour qui m'a marqué, qui est pourtant d'apparence très anecdotique. Nous séchions les cours dans l'un de nos bars favoris du quartier, avec un ou deux autres copains, quand la discussion vint à porter sur le chemin que nous aspirions à prendre dans la vie. Adrien ne savait pas. Je ne sais d'ailleurs pas ce qu'il est devenu. Je tentai de lui tirer les vers du nez, il avait bien une idée, mais non, il n'y avait rien à faire, c'était trop ouvert. Au moment où nous nous levions pour partir, il me glissa à l'oreille : « par contre, tu vois, je sais ce que je ne veux pas devenir, comme ce type là » désignant discrètement un type au comptoir. J'eus une réaction d'acquiescement par réflexe, me contentant d'un clin d'œil en guise de validation. Mais je dus m'interroger beaucoup par la suite. Qu'est-ce qui, chez ce type, suscitait le rejet d'Adrien ? Le contre exemple en question n'avait pas spécialement l'air alcoolique. Certes il était manifestement un pilier de comptoir, était habillé d'une façon qui indiquait son exclusion du système, était-ce cela, que le péril de l'existence ? Fallait-il comprendre de son message que son projet était de réussir, quoi que ce fût, comme dans le film ? Moi-même, serais-je susceptible de ressembler à ce type un jour ? Serait-ce alors un naufrage ? Surtout, ne risquais-je pas de devenir quelque chose de bien pire ou de mourir avant ? Ces questions ne se consolidèrent pas suffisamment dans mon esprit pour trouver de réponse, j'avais bien d'autres chats à fouetter que cette énigme alors, je l'oubliai vite.

Adrien donc, m'avait préparé une surprise. Depuis mon arrivée à Paris, une nouvelle passion m'avait abordée, conquis, dévoré, consumé, enchainé, celle du jazz. C'est là qu'Adrien puisa son idée. Une bonne.

Tout avait commencé au moment de la fracture entre Belfort et Paris. Cela rabattait les cartes de ma vocation musicale. Il ne s'agissait plus d'être une rock star au sein de mon groupe, puisque je le quittais, mais de devenir musicien professionnel. Cela impliquait une ouverture maximale à l'érudition technique, afin de me doter d'arguments suffisamment solides pour avoir toutes mes chances dans le métier. Cela passait par l'étude du jazz, cette musique qui me faisait si peur, qui était si obscure et inaccessible, dont je ne connaissais le son que par de vieux disques que mon père passait parfois dans les plus jeunes de mes jeunes années, et que je détestais cordialement, tout à fait inhospitaliers pour mes oreilles alors. Pourtant Dieu sait toute la douceur que cette musique peut revêtir. Mon père préférerait certainement les choses plus pimentées. Le jazz, je l'avais retrouvé sur

mon chemin sous un jour plus favorable, avec Jérôme, le batteur qui travaillait ses gammes au Rock Hatry, devenu notre ami. Mais demeurait intacte la distance à parcourir pour me convaincre de m'engager dans une telle ascension. Le jazz, ce dont j'en savais, tout ce dont j'en savais, c'est que c'était une musique extrêmement difficile à apprendre et maîtriser. Dieu sait que c'est vrai.

Arrivé à Paris, je me mis en tête d'acheter quelques CD représentatifs espérais-je, afin de me faire une idée précise et rigoureuse de quoi il retournait dans cette mystérieuse marmite aux pouvoirs d'attraction et de répulsion. Je me rendis à la FNAC de la rue de Rennes, à Montparnasse, tout près du lycée que je commencerais, je ne le savais pas encore, à fréquenter bientôt. A cette époque, cette enseigne faisait un travail ressemblant à du commerce, il semble que depuis, elle ait pris une autre direction, mais bon, les marchés imposent leur implacable loi à ceux qui ne font rien pour lutter contre, et la musique a disparu des rayons en ville, remplacée par quelque borne où l'on pompe du sans plomb, pendant que l'on facture aux internautes des prestations dénuées de sens qu'ils n'ont jamais demandée. Passons. Lorsque je m'y rendis, ce jour là, le rayon jazz était fort convenablement achalandé, ce pour quoi j'avais d'ailleurs choisi l'endroit, réputé en ce sens. En traversant les allées, extrayant de ci de là un disque pour l'ajouter à mon panier, ou le remettre à sa place, je fus saisi par une pochette d'album qui attira fortement mon regard. On y voyait celui de John Coltrane, doté d'une extrême intensité, droit sur l'objectif, saxophone ténor attaché par une sangle autour du cou, le tout sur fond rouge, dans une esthétique infiniment sobre qui suintait le sang. Il n'y a rien de plus puissant au monde qu'un hurlement silencieux. Il n'y a rien de plus noble que l'économie d'essence pour livrer le transport, que la dignité humble, l'érudition en lieu et place d'emphase pour dire l'indicible qui arrache les tripes, la détermination d'acier, inviolable sans même le moindre défi nécessaire à son entière expression. Cette pochette de disque disait tout cela, c'est en tout cas ce qu'elle murmura très fort à mes oreilles. Je ne savais absolument pas qui était Coltrane. Je le saurais bientôt. Cet opus, c'était Giant Steps, l'œuvre majeure du chef-d'œuvre coltranien, lui même majeur au sein de la musique du XXe siècle, héritage dont j'aspirerai bientôt à porter l'étendard, comme bon nombre de musiciens de jazz le font au XXIe siècle. Mais cela ne s'est pas très bien passé dans mon cas. Je m'attaquais à un sacré morceau. C'est le cas de le dire.

Rentré à la maison, c'est le premier disque compact que j'introduisis dans mon lecteur CD portable, casque vissé sur la tête, fébrile, anxieux presque, qu'allais-je prendre dans la gueule ? Je pris. Je pris un ouragan, un cyclone. Je pris un souffle qui arrachait tout, me soulevant et me fracassant indistinctement sur les débris qui volaient de toutes parts, non seulement en la demeure où je logeais la musique jusqu'à présent, mais en toute chose finalement, qui fût en lien avec le sens de l'existence. Je ne comprenais rien à ce qu'il se passait entre les musiciens, je ne comprenais rien à ce que j'entendais, comment diable ces êtres humains fonctionnaient-ils pour produire cette transe

magnifique, individuelle et collective, aussi juste, aussi vraie pure et limpide qu'un bison à la charge dans une grotte pariétale, aussi obscure que les psalmodies d'un chaman ayant percé les secrets de la matrice, possédé. Cette musique est impérialement révolutionnaire. Elle est un hymne à la dignité de ceux à qui on a cru l'arracher, mais qui, dans l'ombre, fourbissait leur génie pour réclamer justice, revenants triomphants d'entre les morts pour dicter, à présent, leur loi. Coltrane, c'est tout cela. C'est un discours mystique, politique, esthétique bouleversant, pour qui le rencontre au détour d'un sentier, pour quiconque sait, avec ses oreilles, distinguer quelque chose. Coltrane est un alcool fort il est vrai. Une dope coupée à une dope plus puissante encore. Mais ses premières années avec Miles sont plus accessibles, on entend dans ses solos toute la charge qui fera son mythe. Miles Davis s'est rarement trompé en choisissant ses copains de scène et de studio. C'est pour bonne part la raison de sa légende. Coltrane est le Rimbaud du jazz, le Picasso du bebop, le Martin Luther King de la musique. Il fût mon alpha et mon oméga.

Il fallait, il le fallait oui, es muss sein comme me l'enseignerait bientôt Kundera, je devais impérativement, sous peine de mort subite mais éternelle, apprendre ce langage. Dieu que l'Everest imposait son statut à mon âme misérable, je venais d'avoir 17 ans, je jouais à peine de la guitare. On pouvait faire du Coltrane à la guitare, cela ne fût jamais un problème. Mais pour faire du Coltrane, je devais devenir virtuose. Il n'y avait pas d'autre choix, je devais travailler mon instrument comme un forcené. Ce foutu lycée, ce foutu bac se mettaient en travers de mon chemin. Je devais être patient. Mais je n'avais pas le temps. J'étais déjà formidablement en retard. Qui a vu un virtuose commencer la pratique de la musique à 15 ans ? Cela n'existe pas. Le challenge était insurmontable. Qu'advient-il de moi ? J'avais une toute petite idée de théorie musicale. J'avais commandé en ce sens une méthode à Belfort, peu de temps avant mon départ. On y expliquait les bases du solfège et de l'harmonie spécifiques à la musique afro américaine et la pop, avec ses symboles d'accords et ces cadences typiques. J'avais étudié cela dans mon lit, profondément absorbé, j'avais tout assimilé immédiatement. Mais c'était comme avoir franchi la distance qui séparait mon village du village étape, au pied de la montagne que je devais franchir en tongues. Je ne me laissai pas décourager. La vie s'en chargerait bientôt.

Adrien donc, avait eu une idée. Elle lui était venue de notre conversation. Je lui parlai de Coltrane, et de mon rêve impérieux de porter un jour son héritage. Je lui expliquai un peu la généalogie du jazz, avec pour point d'orgue notable, Charlie Parker qui avait influencé tout le monde, y compris Coltrane. Adrien alors me demanda si j'avais, dans ma collection, des disques de ce dernier. Je répondis que paradoxalement, non, pas encore. Il me titilla, faisant remarquer que c'était tout de même étonnant de ne pas m'en être procuré, étant donnée ma passion. Je pris la mouche. Assez

énervé, n'ayant rien à répondre, je manifestai mon agacement. Christophe assistait à la scène. Il avait lui-même une histoire particulière avec le jazz. Il avait toute son enfance détesté ça, pour la simple et bonne raison que son père, photographe de jazz qu'il fût toute sa carrière, était un mélomane de première catégorie, imposant en son foyer les sons discordants de ces précieux et nombreux vinyles, notamment le dimanche, du petit matin jusqu'au grand soir. Christophe en avait nourri la haine. Mais son ressentiment, à présent, s'estompait quelque peu, il était capable désormais, sans casser la vaisselle, de subir cette mélodie quelques instants. La conversation s'arrêta là. Adrien pétillait des yeux, un sourire malicieux aux lèvres qui m'énervait d'autant, j'étais vraiment persuadé qu'il se payait ma tête.

Quelques jours plus tard, nous étions à Sancerre. Ha ben tiens ! Ca y est, je m'en souviens, c'était à Sancerre, dans ses proches environs, en un coin isolé. J'y retrouvais un peu l'atmosphère de Courmont, chez les Py, mais cette fois, nous étions chez nous, c'était donc bien plus merveilleux encore. Une surprise me fut faite pour mes 18 ans en ce havre de bonheur. C'est banal sans doute, mais je ne le vis vraiment pas venir du tout, et la joie qui souleva mon cœur n'en était que plus forte. J'eus envie de pleurer, mais je ne pleurai pas. C'est que je n'en avais pas assez envie. Car quand on en a vraiment envie, rien ne peut l'empêcher. Je me contentai d'embrasser d'amour les convives, et souffler mes bougies. Mais ce n'était pas tout, il y avait un cadeau. C'était du Charlie Parker. Il était temps que je m'en procure. Il y avait plusieurs disques, dont l'un était un double CD du mythique concert à Carnegie Hall, avec toute la bande qui créa le bebop sous son impulsion. Je l'ai écouté des centaines de fois, il prit part à ma révélation du jazz. Je me sentais très con de ne pas avoir compris qu'Adrien préparait son coup d'une main de maître, se payant en effet ma tête, dans une amitié d'autant plus chaleureuse qu'elle était clandestine. Je ne parvenais pas à lui témoigner ma reconnaissance à hauteur de ce que j'aurais voulu. Mais je crois qu'il comprit quand-même parfaitement la situation. Je l'espère bien.

Je me rends compte à présent que mon récit est nécessairement perturbé, les éléments en sont chronologiquement incohérents, l'hiver y est disposé après le printemps de la même année scolaire. Cela signifie que les choses se sont mélangées dans ma pauvre tête. C'est un peu fâcheux, mais cela n'entame pas pour autant l'essence y compris chronologique de la trame, dans la mesure où, effectivement, il y eut une aventure manquée avec Amélie, en deux actes à Sancerre, le premier étant bien mon refus, et le second le sien.

Car alors que nous arrivions un soir qui me semblait appartenir au séjour de mon anniversaire mais qui le ne put pas, nous primes tous place dans la chambre à coucher commune que nous avions investis. Tout le monde occupait un coin dans son sac de couchage. Je m'étais disposé à côté

d'Amélie, sur qui se dirigeaient mes vus depuis notre arrivée. Ne m'avait-elle pas invité à quelque étreinte jadis, à savoir peut-être deux ou trois mois plus tôt ? J'étais en confiance, elle semblait remarquer mes visées, et ne semblait pas rejeter mon invitation à la complicité. Je n'eus pas beaucoup de courage à convoquer pour venir à son contact, et approcher mes lèvres des siennes, lovés que nous étions à l'abri des regards. Elle stoppa net mes ambitions. « Je n'en ai pas envie » déclara-t-elle dans un murmure, d'une froide résolution, qu'elle avait dû nourrir depuis de nombreuses heures devant mes assauts mouchetés. J'avais raté le coche. Je payais l'addition. J'accusai le coup en tâchant de ne pas me départir de mon sourire, lui répondis sobrement « ok », et rentraï dans ma couche, la tête enfoncée, pour méditer la honte que m'inspirait cette légère blessure d'orgueil.

A cette époque, je ne le savais pas encore le formuler, mais j'avais compris depuis de très longues années déjà, que de tout ce que l'on ressent, le plus urgent à examiner, en toutes circonstances, et le plus froidement possible, c'est tout ce qui fait mal. Plus c'est douloureux, plus il faut en comprendre la nature, les ressorts exacts, et plus, précisément, il est difficile de garder toute lucidité. Plus l'on souffre en silence et dans l'ignorance de ce dont on souffre, plus on est dangereux pour soi et pour autrui, moins on peut connaître et comprendre la condition humaine, or plus on souffre, moins on est lucide. Or de toutes les blessures, de toutes les plaies, c'est l'orgueil qui délivre la plus grande souffrance à l'esprit, au cœur et au corps. Je vis mon orgueil massacré en bien des circonstances. Toute restait encore à venir. Si je suis toujours en vie, c'est parce que j'ai observé de près la moindre déchirure, attendant patiemment qu'elle se referme. Toujours elle se referma. Mon orgueil, à présent, est de pierre ou d'acier. Il n'en reste plus qu'un cuir compact et dense, totalement desséché. Son volume, je dois tout de même l'avouer, n'a en rien diminué. Totalement hors de proportions.

Mon orgueil, au lycée Buffon, en rien ne pâtissait de mes résultats demeurés tout aussi désastreux qu'ils le furent à Belfort, cela pour la simple raison qu'il n'y avait, en la matière et à mes yeux, pas l'ombre d'un enjeu. Le bac, l'avoir ou pas, à l'issue de mon parcours, cela ne m'importait en rien. Ce que je savais, seulement, c'est qu'à la fin du cursus, je m'en irais enfin, définitivement, bac ou non en poche. Mon père, qui m'avait promis de veiller à mes études, n'en fit rien. Il était accaparé par d'autres affaires, il divorcerait bientôt. Moi, je ne pouvais que me réjouir d'être livré à mon sort, je n'aurais pas pu supporter, de toutes façons, qu'il m'impose quoi que ce soit en matière d'étude au lycée, il n'aurait de toutes façons même pas essayé, à raison. Il n'y avait rien à faire. Rien d'autre que prier, éventuellement, dans l'hypothèse où ce bac fût important. Je ne faisais rien, n'étudiais rien à la maison en rapport avec Buffon. J'étais aussi nul en français que dans tout le reste. En

anglais, en espagnol, en histoire géo, bientôt, en philosophie aussi. Les sciences, elles, étaient assez divertissantes, c'était un niveau 4e à peu près, dans notre filière littéraire, je pouvais suivre en gros, avoir quelque idée de quoi il s'agissait. Cela me permettait d'élever un tout petit peu la moyenne, m'offrant quelques points décisifs à la fin.

Arrivé au terme de la première, la loi venait tout juste de changer, qui offrait à l'élève, allant de la première à la terminale, d'avoir le dernier mot quant au passage, ou au redoublement. Sur mon bulletin figura la mention, soulignée trois fois : « redoublement fortement conseillé ». Béni soit le cerveau d'où est sortie l'idée de me laisser la décision, de jouir de ma propre responsabilité. Il n'était évidemment toujours pas question un seul microscopique instant que je redouble quoi que ce soit. Je passai donc, en suivant les copains dans notre parcours commun. Je fis bien.

En terminale, la nouveauté, c'était la philosophie. J'étais relativement excité devant cette perspective. J'étais curieux de découvrir ce que les illustres penseurs avaient à dire, en quoi consiste cette discipline à priori taillée pour moi. Que nenni. C'était sans compter sur ma fatigue, mon sommeil, ma flemme, mais aussi mon intransigeance : tout ce qui ne s'adressait à pas moi directement était de la merde. La philosophie de madame Hansen-Love ne s'intéressa pas à moi. Pour commencer, la philosophie était massue dans notre planning. Elle occupait un nombre d'heures incalculable, dont quatre consécutives le samedi matin. Il n'en fallait pas davantage pour m'assommer littéralement. Elle disait « nous autres philosophes » et cette fois, contrairement aux élites de la Nation, elle ne nous incluait pas dans son nous, elle s'incluait elle-même, aux côtés des grands hommes et de leurs illustres suiveurs dont elle était. Combien d'heures avons-nous passées à railler les hauteurs de cette dame? Elle était kantienne. Sa philosophie n'avait rien de pratique, elle était extrêmement littéraire, j'en trouvais le sens parfaitement abscons à fort peu d'exceptions près. Je cherche dans ma mémoire un sujet auquel j'aie pu m'intéresser ne serait-ce qu'un fragment d'instant pendant cette longue année. Je trouve le noumène. Ce concept de Kant qui laissa quelque trace. Parce que cela parlait d'inconnaissable. Cela me parlait donc.

Mais dans cette classe, je ne m'illustrais que par la paresse, laquelle éclata au grand jour comme si ce fût nécessaire, un samedi matin. Comme tous les vendredi soirs, entre autres soirs de la semaine qui étaient au total au nombre de sept, j'avais fumé beaucoup d'herbe colombienne qui me faisait rire énormément, et que j'achetais à un autre élève du lycée, faisant son deal assez professionnel dans la chambre de bonne qu'il occupait, au-dessus de l'étage très cossu où vivaient ses parents, à deux pas du bahut, en toute grande tranquillité et notoriété parmi nos troupes. Je fus amené, en sa compagnie, à tenter un parcours de dealer, destiné à financer ma propre consommation. Je fis quelques essais, mais compris assez vite que j'avais peu d'avenir dans la profession. Je mets au défi

quiconque de mener à bien une carrière de dealer. Il est un lieu commun de désigner cette activité comme réservée aux fainéants, pourvoyant leurs poches en argent facile. Ha ! Il est infiniment plus facile de mener carrière dans un bureau. Dealer est un métier de cascadeur virtuose. Et les gosses qui font ça dans leurs cités, tiendraient n'importe quel business légal d'une main de maître, s'ils devaient un jour y être invités, en avoir la possibilité, accepter de payer des impôts.

Le samedi matin, je n'étais jamais fier, je l'étais d'autant moins que je devais subir les assauts de Kant, accompagné par nous autres philosophes pendant quatre interminables heures de calvaire. Je m'autorisai, au cours de l'année, un certain nombre de matinées buissonnières, mais pas trop, parce que madame Hansen-Love ne supportait pas l'absentéisme, la braver trop ouvertement aurait conduit à des ennuis que je préférais éviter, j'avais une autre stratégie consistant, tout simplement, à dormir en classe le plus discrètement possible ; tout un art. Elle était vigilante, et un jour, elle me prit la main dans le sac, ou plus précisément, les yeux clos, le nez calé dans le bras droit recourbé autour de mon visage, dans une posture qui devait passer pour celle que j'adoptais en prenant des notes, quoi que certes avachi. Elle me surprit, c'est son courroux qui m'extrayait des doux bras de Morphée, plongeant, en guise de réveil, ma tête dans un seau d'eau. Je sursautai et fus immédiatement appelé à son regard, foudroyant, rempli d'une extrême indignation. Comment ! Qui ose dormir dans mon cours !? était-il écrit sur son front. Nous autres philosophes ne saurions un instant le tolérer ! J'en fus quitte pour la remontrance et pour une histoire drôle à raconter. J'étais un cancre et fier de l'être.

Quelques mois à peine avant l'échéance fatidique des épreuves du bac, je fus secoué d'un spasme séparatiste violent, évoqué précédemment au sujet d'Amélie, épisode au cours duquel je décidai, pour la dernière fois, d'en finir avec le lycée. Cela peut paraître idiot de quitter le lycée quelques mois avant l'épreuve du bac, cela l'était plutôt. Mais je n'en étais pas moins en détresse, pris en étau entre mon impossible vocation de jazzman coltranien, et mon impossible bac. J'avais obtenu la majorité, aussi avaient volé en éclat les dernières barrières psycho-administratives. Je signalais moi-même à présent, mon carnet de liaison, dont l'entière responsabilité me revenait officiellement enfin. Puisque mon crédit d'absences était illimité, pourquoi ne pas aller jusqu'au bout ? Surtout, une donne financière avait changé. En effet, j'avais été doté, enfant, par un ange gardien du nom de Lucille, qui fût une sorte de grand-mère de substitution, quand la mienne, du côté de mon père, était aux abonnés absents. Lucille était une vieille amie de la famille qui avait vu grandir mon père, était une bourgeoise solitaire, sans moitié, s'occupant beaucoup de son frère souffrant de graves troubles psychiatriques que je ne connus guère, vivant au dessus du jardin du Luxembourg dans son appartement acheté avant la guerre. Elle était la gentillesse et la bonté personnifiée. Elle m'adorait,

je l'adorais aussi. Elle venait à Belfort, lors d'occasions rares où se retrouvaient mon père et ma mère, qui l'adoraient tous deux, autour d'elle et autour de moi, nous allions au restaurant au Ballon d'Alsace « le Saut de la Truite ». J'avais quatre ans ou six ans, il y avait un jardin féérique sur cours, j'étais heureux. J'allais aussi la voir à Paris, tout ce qui touchait à son logis était fascinant, y compris son environnement, avec ce parc extraordinaire. Aujourd'hui encore, me remontent des bouffées parfois, je sens encore l'odeur de la cage d'escaliers cirés, recouverts en son centre d'un tapis rouge scellé par des fixations dorées et décoratives, il fallait gravir peut-être cinq étages. Son appartement était celui de gauche. Il n'était pas grand pour un appartement haussmannien. Cuisine, salon, chambre et salle de bain. Il contenait mille et un objets étranges et fantastiques. Elle avait toujours des cachous, des pastilles Vichy et de l'after eight, portait des robes légères, simples et ajustées au corps comme on faisait pendant la guerre, lacées à la taille par quelque fine ceinture. Depuis sa cuisine, on donnait sur la cour aux miracles, dont l'observation ne cessait jamais de m'absorber. Le salon donnait sur un très long balcon, surplombant le Luxembourg à l'endroit où se rejoignent presque son boulevard Saint Michel la rue Gay Lussac. Elle mourut alors que j'étais encore enfant. Elle fût mon premier deuil. Elle me laissa une somme d'argent non négligeable, disponible à la majorité. Or j'étais devenu majeur.

Mon idée fût alors de trouver une école de musique que je puisse rejoindre en cours d'année, pour y étudier à plein temps à partir de tout de suite, immédiatement. Je disposais d'un fascicule recensant toutes les écoles privées ou publiques d'île de France, dispensant un enseignement musical. J'y repérai l'American School of Modern Music qui devait suivre le bac, dont les inscriptions et les cours commençaient comme partout en début d'année, non pas vers la fin. On me fit partout la même réponse, il fallait attendre l'année suivante. Or, il me fallait un alibi pour quitter le lycée sur le champ, il me le fallait impérativement.

Je trouvai, enfin, à qui parler, achevant de parcourir la liste. L'enseigne était bien nommée « Ecole du Rythme », située, si mes souvenirs sont bons, dans le centre sud de Paris. Au téléphone, on m'accueillit avec beaucoup d'attention. Oui, bien sûr, tout était possible. Il fallait que je vienne les voir pour en discuter. Poussé par l'enthousiasme de la perspective qui s'offrait à moi, je bondis dans leurs locaux, situés sur cour si ma mémoire ne me trahit. Les lieux étaient quelque peu dissimulés, mais il en eût fallu bien plus pour me donner envie de rebrousser chemin. L'accueil fût très chaleureux, et je n'y vis aucune malice assurément, tout occupé que j'étais à sonder les qualités pédagogiques dont on me vantait les mérites, moyennement un arrangement que l'on trouverait bien. Il est vrai que, ne doutant de rien, j'avais annoncé disposer d'un pactole, que je ne demandais qu'à dépenser prestement. On me présenta tous les profs, qui étaient ravis de me rencontrer, on me montra les installations. Ma préoccupation était de savoir si l'on maîtrisait le jazz, parmi l'équipe

pédagogique. Il me fût assuré que oui, mais je constatai que l'enseignement pratiqué était, sans grande surprise, constitué de pop, et autres « musiques actuelles ». Ce terme alors n'existait pas, émergé depuis dans les conservatoires et autres écoles, cela signifie que l'on va faire gling gling pour être tout content. Je voulais du hard, il n'y en avait pas ici. Cela ne m'empêcha pas de décider de les rejoindre, je ferais le restant de l'année avec eux, rejoindrais le grand bain l'année d'après à l'American School.

A ce moment là, mon père est sur le point d'annoncer à son épouse et leurs deux enfants, ainsi qu'à moi-même, son intention de divorcer. Je n'en sais cependant encore rien. Je vis toujours chez eux, comme à mon arrivée. J'entreprends de mettre mon pauvre père au courant de mes plans. Je quitte le lycée, je m'inscris à l'école du rythme, que je finance avec mes deniers propres. Il est fou de rage. Jamais auparavant je n'avais connu de lui cette colère, et jamais par la suite ne la vécus. Hors de lui, il me promettait les enfers et leurs pires outrages sur mon karma éternel, si je faisais une telle connerie. Cela lui était tout simplement insupportable. Je ne me laissai pas détourner de ma résolution. Je n'allais plus au lycée. J'étais sur le point d'aller m'inscrire en mon école de transition. Le lendemain je crois, ou le surlendemain, avant en tout cas, je ne sais par quel miracle, que je ne signe le moindre chèque (il me fallait sans doute attendre l'issue de quelque démarche administrative en cours au moment du déblocage), mon père m'avertit que cette école était une antenne de la scientologie.

Je ne le crus guère, car rien ne l'indiquait autrement qu'une réputation, dont il était vrai que je m'en serais fort volontiers passé. Je décidai dans un premier temps que je m'en foutais pas mal, qu'ils pouvaient bien appartenir à toutes les sectes du monde, la musique n'en demeurait pas moins la même. Je n'y allais pas pour que l'on m'enseigne la vie, j'y allais pour avoir un alibi me permettant d'arrêter le lycée, et pour me faire nourrir de quelques arpeges dans la perspective de mes études à venir. Mon père avait renoncé, une fois de plus, mais sa consternation, succédant à la colère, avait pris une épaisseur inédite. La perspective de me renvoyer à Belfort était exclue à ma connaissance, il n'en fût pas question, mais je faisais souffrir mon père gravement. Cela m'était égal. Tout m'était égal. Sauf Coltrane.

C'est plus sournoisement que le doute pris possession de moi. A l'abri de toute confrontation, au cours de ces séances constantes et régulières de tête à tête avec moi-même. Je me repassai le fil de mon approche de l'école du rythme, et mesurai intégralement à quel point je ne représentais pour eux qu'une opportunité. Je réalisai que leur proposition même, répondant à mon attente formulée, constituait le symptôme de leur malhonnêteté. On se foutait pas mal de la musique à l'école du rythme, et le rythme, c'était mon fort, on ne me la faisait pas à l'envers aussi facilement.

N'empêche que sans l'alerte de mon père, je me serais fait berné en beauté, mais cela, je n'étais pas encore prêt à l'admettre.

Pour trancher dans le vif, et décider si oui ou merdre je rejoindrais cet établissement, je décidai d'y retourner. Cette fois, ma grille de lecture avait changé. J'avais besoin de confronter l'accusation de sectarisme avec leur réaction. Je leur fis part de mes hésitations. Il ne fallait surtout pas hésiter, me répondit-on, ce serait formidable. Ils seraient aux petits soins avec moi, je ferais des progrès remarquables, propres à embrasser la merveilleuse carrière qui m'attendait sûrement. C'est alors que j'abattis mon jeu, faisant état des accusations que mon père avait formulées, ils seraient liés à la scientologie. Il y eut comme un ange, du genre avec l'estomac un peu dérangé. C'était tranché. C'était terminé. Ils avaient perdu la partie, moi aussi. Je retournai au lycée.

Cette histoire fût fondatrice, elle habita longtemps le premier plan de mes pensées. Je ne cessais de méditer l'affaire, cherchant méticuleusement et rigoureusement les enseignements à en tirer. La problématique sectaire est passionnante, elle plonge ses racines dans l'espace entier de la condition humaine, engageant l'illusion, la foi, l'espérance, la duperie et la naïveté, la sincérité et le mensonge, la vérité et la dissimulation. Autant d'ingrédients absolument fondamentaux de notre nature commune, individuelle et collective, à nous, pauvres passagers sur Terre que les êtres humains. On ne peut pas dire que j'étais un garçon naïf avant cela. J'ai toujours été beaucoup plus vigilant que somnolant durant mes heures d'éveil, ce qui explique au passage en grande partie mon besoin de dormir beaucoup. L'exercice de la vie me pompe une énergie phénoménale parce que j'observe et analyse tout, tout le temps, proche ou loin de moi, à tout, du plus abstrait au plus concret. Mais à présent, je fis bien plus que me promettre à la lucidité, en conclusions de cet épisode. Je venais de subir une vaccination terminale contre toute chapelle érigée en ce monde. Cela fût mon honneur, mon orgueil, mais cela fit aussi de moi un éternel paria. Il n'y eut jamais sur Terre un camp idéologique que je pus rejoindre, ni perdant, ni moins encore gagnant. Cela fit ma misère, mais aujourd'hui, cela fait ma vengeance. Car toute ma moisson est le fruit de mes mains, je l'ai recueillie à la sueur de mon front, par grand temps comme au printemps. Je ne me suis plus jamais nourri que de ce que j'avais, jusqu'à la dernière molécule, éprouvé.

Je repris les cours donc, sans pour autant me mettre au travail le moins du monde. Quand arriva l'échéance fatidique des examens du bac, quinze jours avant, pour être précis, quelque chose se produisit, un déclic, une fulgurance. Je ne savais toujours pas pourquoi, mais étonnamment, je me mis au travail, entraîné très certainement par l'agitation autour de moi. Ce n'était plus le moment de merder. Je fis même mieux qu'ouvrir mes classeurs, je me fis couper les cheveux, afin de me donner les meilleures chances à l'oral, qui m'attendait dans un certain nombre de matières, dont mon souvenir est à la fois prégnant et extrêmement diffus. Je crois que j'ai été interrogé sur Aimé

Césaire à l'oral. Je crois qu'à l'écrit, je le fus sur *Germinal*. En philo, dont le coefficient était astronomique, j'obtins la note absolument magnifique et inespérée de 10 sur 20. En sciences et mathématiques, je me régalai. Avec ma nouvelle coupe, on me trouvait très beau. Les examens avaient lieu dans un lycée en bordure nord de la capitale. Je fis le maximum qu'il m'était possible de faire à l'instant où je me trouvais face à un interrogateur, ou face à une page blanche. J'avais les tripes nouées. Mais j'étais poussé par quelque force supérieure et invisible, comme au cours d'une marche forcée pour échapper aux enfers, ou viser le paradis. Les pieds, les jambes, le dos endoloris sont relayés derrière la nécessité de marcher, ou crever. C'est ce que je ressentis fortement quand il fallait que j'aligne les phrases les unes derrière les autres dans ma copie de philo, dont j'ai oublié jusqu'au dernier indice, preuve absolue de son incommensurable vacuité. J'avais le choix entre raconter de la merde au sujet de la merde, ou alors raconter de la merdre sur un sujet de merde. Je pris celle qui puait le moins. Mais ça chlinguait sec, je suis persuadé que de toute ma vie, je n'ai jamais rien écrit d'aussi crétin que ce jour là. Cela me valut pourtant une note bien supérieure à la moyenne que j'obtenais chez Hansen-Love, que j'alimentais en cargaisons guère plus reluisantes. Elle le cherchait il faut dire. Elle me posait des questions que je ne me posais pas du tout. Avoir 6 ou 7 à Buffon, cela équivalait à avoir 10 ailleurs dans Paris. C'est ce qui explique, ajouté à quinze jours de galères, mon résultat final. Ce résultat, je l'obtins essentiellement, au bout du compte, grâce à deux professeurs, monsieur Monory, et madame élite de la Nation. Car tous deux, tellement habités par leur sujet, caressaient mes oreilles distraites pendant mon sommeil. Madame la philosophe aussi, malgré tout, m'avait apporté des éléments propres à nourrir une qualité, et pas des moindres, la rigueur, l'exigence. Tout cela me prépara formidablement, bien que je ne m'en rendis pas compte alors, à décrocher ce graal de fortune. Aujourd'hui, plus encore qu'hier, le bac n'a pas de sens. Il n'en a pas pour une raison simple : on l'offre. Parce que l'on n'est pas en mesure de conduire les élèves à le décrocher.

A l'heure de venir consulter les résultats, affichés sur les murs du lycée, Dieu sait que je n'étais pas fier. Je cherchai d'abord mon nom parmi les perdants de cette foire académique. Je n'y figurais pas. Je ne faisais pas partie non plus des appelés au rattrapage. C'est le cœur battant fort, explosant ma poitrine, alors que je tâchais de garder l'air digne, j'élevai mon regard jusqu'à la liste des reçus. J'obtins la note moyenne miraculeuse de 10.1. C'était terminé. Le cauchemar était définitivement terminé. Et pourtant, combien de rêves ai-je fait, toute ma vie, ou je retourne au lycée ? J'y suis toujours perdu, dépassé, incapable même de trouver une salle de cours, de comprendre mon emploi du temps, il me semble que, par conséquent, je n'en sortirai jamais. J'en suis sorti, avec les honneurs même, sans passer par le rattrapage, me laissant tout l'été, et le reste de ma vie pour savourer. Aucun mot ne pourra jamais formuler la délivrance qui fût la mienne, à quel point une chape de plomb, depuis une éternité pesant sur moi, laissait soudainement place à un air libre, riche,

vigoureux, saturé de promesses. J'avais été donné perdant, j'avais tout fait pour perdre, mais j'avais gagné. Quel sentiment de puissance. Rien ne pouvait m'arriver qui m'empêche de tutoyer les anges. Bientôt leur langage me serait arraché, mais pour l'heure, il était mien. Le proviseur du lycée, me voyant parader à Buffon avec ma garnison dont aucun ne faillit, eut un regard de loin, mais il était intense. Je passai près de lui, il me félicita. Ne l'avait-il pas prévu ? Je m'éloignai de lui comme un jedi prend congés de sa hiérarchie, décidé à voir du pays lointain, après avoir achevé sa formation, ringarde mais efficace. Merci Buffon.

La fin du lycée fût marquée par trois événements fondateurs du nouveau monde, le divorce de mon père, le rapprochement de ma bande parisienne avec Gaël, et la découverte de l'Afrique.

Arrivant assez près, me semble-t-il, des échéances du bac, mon père me prit un jour et m'annonça qu'il quittait Pierrette. Je fus abasourdi. Non pas que je crus leur union vierge de toute entaille, de tout grief, de tout malaise, mais je croyais vraiment qu'il était engagé ainsi pour toute la vie. Il n'en fût rien. Je l'interrogeai fort peu sur la nature des éléments ayant emporté sa décision, c'était très bien ainsi. Non pas qu'il la quitte, mais que j'en sache le moins possible. Dans l'absolu, ma seule idée était que s'il le faisait, c'est qu'il devait le faire. Cela me semble encore aujourd'hui, une raisonnable conception. Se posait surtout la question de savoir où nous vivrions à présent. Car il était entendu sans le dire, que les enfants restaient chez leur mère, et que s'il partait, je le suivrais donc. Il était à la recherche d'un appartement. Il le trouva très rapidement, grâce à un copain, qui siégeait dans le conseil d'attribution de logements semi sociaux. Mon père n'entrait pas, à ma connaissance, dans les critères d'attribution officiels, mais enfin il y avait cet appartement que personne ne voulait, que l'on rejetait systématiquement après visite. En cause, sa hauteur. Il fallait pour y pénétrer, entreprendre l'ascension, certes motorisée, de trente et un étages. Si cela ne plaisait pas à tout le monde, cela enthousiasma mon père, et moi avec lui. C'est ainsi que nous primes possession des lieux, éblouis tous les deux du vertige qu'offrait le panorama, à travers les successions de fenêtres collées les unes aux autres, sur toute la longueur extérieure de chaque pièce. Nous nous réjouîmes du haut le cœur qui accompagnait la propulsion de l'ascenseur, aussi vétuste qu'ultra rapide. Il s'agissait de l'une des tours qui surplombe le centre commercial Masséna, situé dans le 13^e arrondissement de Paris, pile entre la porte de Choisy et celle d'Ivry. Nous donnions côté périphérique, Ivry et Vitry derrière, Vincennes au loin, et son bois, la halle Carpentier à nos pieds, le Kremlin Bicêtre et son cimetière. C'est toujours là que je vis, à présent avec mon épouse et nos deux filles. J'aurai l'occasion de développer quelques péripéties, qui me firent quitter cet appartement pour le retrouver définitivement quelques années plus tard.

Notre arrivée en cette nouvelle demeure, fût marquée, outre notre allégresse commune, à mon père et à moi, dans les tous premiers jours, par un funeste événement, quelque mois plus tard, en plein été. Funeste, il ne fût pas perçu comme tel alors, à tort. Y avait-il quelque chose à faire ? A ce stade, il eut été extrêmement difficile de détecter la nature du message que me faisait parvenir ce présage. Aujourd'hui, elle m'apparaît dans une douloureuse clarté. Une nuit, tard, alors que mon père dormait, je ne parvins pas à trouver le sommeil. Cela, ce n'était rien. J'en avais fort l'habitude. Mais ce qu'il advint ce soir là me frappa violemment. Mon cœur venait de s'emballer. Il battait une chamade extraordinaire, dont chaque convulsion envoyait dans mes veines l'impulsion de la mort. Je crus être en train de mourir de tachycardie. Pris de panique, je réveillai mon père, lui annonçant mon décès imminent, que fallait-il faire ? Il eut besoin de quelques secondes pour sortir du rêve dont je l'avais brutalement extrait, pour me demander, perplexe, ce qui se passait. Je lui expliquai que mon cœur s'était emballé, qu'il était en train de rompre, que ce n'était qu'une question de minute. Je ne sais plus qui il appela, ce que je sais, c'est qu'un médecin de ville itinérant, de garde ou quelque astreinte, est venu assez rapidement à mon chevet. Je ne me souviens pas avoir crains de lâcher avant son arrivée. Il m'examina quelques secondes, et déclara : « monsieur vous faites une crise d'angoisse ».

Comment ? Hein ? Quoi ? C'est impossible docteur, c'est impossible, c'est mon cœur, il va lâcher. J'ai d'ailleurs pris du LSD il y a quelques jours à peine. Si le LSD n'avait pas dû aider, plusieurs jours après, cette substance ne pouvait pas soudainement doper mon cœur, qui se portait à merveille, moi, moins que lui. Je fus complètement soufflé. Je ne parvenais pas le croire. Je me rendais à l'évidence, à la compétence de ce type qui n'avait pas l'air de raconter des salades. C'était stupéfiant et c'était le cas de le dire. Cela signifiait donc, rien de moins, que j'étais fou. Fou, je suis, toujours aujourd'hui. Plus encore. Il me fit ingurgiter une petite cuillerée de valium, je m'écrasai sur mon oreille, lourd de trois mille tonnes, enfoncées dans le béton armé de la tour, perché dans un ciel soudainement lourd et menaçant, gagné par le sommeil, mais toujours aussi angoissé, le cœur pétrissant la poitrine. Je m'endormis. Le lendemain, ça allait mieux. J'ai repris ensuite le cours de ma vie normale. Ou presque. J'avais un nouvel ami, un meilleur ennemi magnifique à dominer, à accepter surtout, condition de sa domination future, espérai-je : l'angoisse. Je pris l'habitude de ce manège, le soir, ne trouvant pas le sommeil, ce muscle fou tentant de s'arracher de sa cage thoracique. Je savais à présent qu'il ne me tuerait pas. Il est bien vrai, rétrospectivement, qu'il m'a singulièrement endurci, comme si je ne l'avais pas encore été assez jusque-là. A présent, mon angoisse a migré plus bas, elle vit dans mon intestin. Ce qui n'a pas changé, c'est qu'elle sait me mobiliser beaucoup, mais pas me faire chuter.

Voilà qu'une fois de plus, l'actualité vient me percuter. J'ai tenté d'absorber l'onde de choc pour poursuivre mon récit comme si de rien n'était, mais c'est impossible. Pour pouvoir reprendre le fil et le poursuivre, je dois en passer par cette digression intempestive, sans quoi, je ne parviendrai pas à évacuer de mon esprit ce qui s'y trouve, sans quoi je ne pourrai me concentrer à nouveau sur le passé.

Voyez-vous chers lecteurs, j'ai un frère jumeau sur cette Terre. Je ne le savais pas, je n'en savais rien, n'en pouvais rien savoir jusqu'à l'âge de quarante ans ou presque, c'est à dire tout récemment. Cet alter ego est mon contraire, il est mon antithèse. Il est exactement tout ce que j'ai toujours rejeté avec la dernière énergie, je suis tout ce qu'il a toujours infiniment méprisé. Nous sortons pourtant de la même matrice. Il a pratiqué tout le chemin que je n'ai pas parcouru, et moi, j'ai traversé tout ce qu'il n'a pas connu. A présent, voilà qu'il vient me percuter de plein fouet dans mon histoire, moi qui le croyait durablement hors de portée. Il l'est sans doute toujours à cette heure, mais il m'explose à la figure en ce moment même, où j'écris ces lignes. Cet homme, c'est Emmanuel Macron.

Emmanuel Macron a mon âge, il est en marche avec ses deux pieds droits depuis le même moment où j'ai commencé à avancer avec mes pieds tordus, gauches. Il a fait preuve d'audace et d'ambition, tout comme moi. Il a eu du talent, tout comme moi. Mais une différence de taille nous sépare : il a toujours souhaité son propre triomphe, j'ai toujours souhaité celui de la Justice. Même quand j'ai goûté à la gloire et que je l'ai aimée, je ne l'ai jamais autant chérie que la Justice, que j'ai placée toujours loin au-dessus de moi, depuis aussi longtemps que je puis songer au bien et au mal.

Emmanuel Macron reçut dans ses voiles des vents infiniment favorables, gonflant l'attrait de son destin à ses yeux. J'ai connu des bourrasques violentes. Et si parfois elles m'amenaient en un lieu que j'aimais, d'autres fois elles me fracassaient contre les récifs. J'ai pu comprendre très tôt que les courants ne m'appartenaient pas, ni les eaux providentielles, ni les trombes d'égouts. Emmanuel Macron eût tôt fait de considérer que la météorologie avait été conçue dans l'optique de le mener tout au bout de la renommée, de la gloire et de la fortune. Jamais, à aucun moment les cieux ne lui apparurent démentir son dessein, ou alors, quand cela se produisit, le marcheur n'en fût guère impressionné. J'ai vécu dans le doute, la crainte, n'ai rencontré en guise d'accomplissement que la souveraineté d'un sort méprisant les conceptions que je me faisais de moi-même et de mon avenir, me le faisant savoir toujours avec brutalité et cruauté. Emmanuel Macron n'a connu du destin que son miel, il s'est repu de douceurs jusqu'à n'être qu'une gangrène, pour lui-même et le monde. La goutte, une fois installée, progresse si vite qu'il parvint à l'Elysée en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Il le fit pour le compte des grands gagnants, ceux qui, jusqu'à nouvel ordre, ne perdent

jamais quoi qu'il arrive : les banquiers. Les virtuoses de la finance, les génies du stock option, les seigneurs de l'algorithme boursier.

Quand on est un gagnant, un winner, un vrai, un pur et dur, devenir président c'est super. Quand on surplombe le parterre de ces gens qui ne sont rien, quand on voyage dans un avion à soi pendant que les kouassa kouassa chavirent, on n'a pas la moindre idée du fait qu'un jour, ce sera son tour. Son tour de n'être rien, rien qu'un clandestin, un réfugié, un clochard, un damné, un condamné. Quand on fournit tellement de coca cola au cerveau disponible, quand on empoche pour son génie marketing des millions, alors que l'on vend du poison ou du vent, on ne se doute pas que l'on puisse, un jour, finir au RSA, galérer au prisu pour acheter des petits poids-carotte en boite. Je ne sais pas s'il chutera jusqu'à de telles extrémités, ce que je sais, c'est que c'est terminé pour lui.

Il a fait le faux pas, la gaffe, la connerie, l'erreur, la faute fatale. Il vient de désintégrer les rouages qui l'avaient porté jusqu'ici, il ne sera dorénavant plus jamais rien. Il terminera son mandat à l'Elysée, mais en sortira pour rejoindre directement ses nouveaux appartements, déjà fins prêts pour l'accueillir, déjà mentionnés dans son état civil, sa résidence officielle, le palais qu'il occupe n'étant plus qu'une location à crédit, je parle des chiottes de l'Histoire.

Quand on est un winner, on aime les winners. L'activité principale d'un winner, dans la vie, consiste à détecter d'autres winners pour gagner ensemble encore plus de cerveau disponible pour le coca cola, encore plus de pouvoir pour passer à la télé pourquoi pas, et être vachement connu. Emmanuel Macron s'est fait, tout au long de sa vie, plein de copains winners. Il ne s'était jamais trompé jusque là. La gagne, Manu, il sait ce que c'est. Quand entamant son ascension pour l'Elysée, il rencontre Benalla, le nouvel Alexandre, que Martine Aubry a refusé, qu'Arnaud Montebourg a viré avec fracas, Macron flaire le bon coup. Un winner dont on est le premier à détecter la gagne, ça rapporte beaucoup. Ces connards de gauchistes, pas étonnant qu'ils ne s'entendent pas avec un winner pareil. Emmanuel, lui, détecte le talent d'Alexandre. Il est tout jeune, il en veut, il est parfait. Le futur Président prend Alexandre sous son aile, et remporte la coupe du monde, pardon, l'élection présidentielle. Benalla est aux premières loges pour se faire éclabousser de son triomphe. Pour lui, c'est un coup d'enfer. Mais ce n'est encore rien. Car Emmanuel, pas folle la guêpe, a des projets. Les flics, les gendarmes tout ça, c'est bien sympa, mais enfin, quand on est un winner tout en haut de l'échelle, il faut savoir prendre des dispositions propres à pérenniser sa situation. Cela signifie qu'il faut une équipe. Une garde rapprochée de l'ombre. Un contingent de portes flingues, des soldats qui ne répondent qu'à une loi, une seule, pas celle du ministère de l'intérieur, pas celle du préfet de police, non, la sienne propre, sa loi à lui, Emmanuel. Il a rencontré un winner qui fera ça pour lui, il n'en doute pas, Alexandre Benalla. Il suffit de lui donner un badge, et le voilà mettant en

place sa toile au sein profond de la République d'élite, dont il faut contrôler tout sans en avoir l'air, être clandestin au cœur nucléaire du pouvoir pour mieux s'en emparer. C'est raté. Manu perd pied. Il dérape. Il chute. Il n'en finira plus jamais de chuter, il se dirige tout droit vers l'enfer qu'il croit encore pouvoir éviter. Moi ? Ca va, merci. On peut dire, Manu, que ton trou noir nourrit ma gloire.
From Paris with Love.

Où en étions-nous ? Abordons le sujet de la jonction qui s'opéra entre Paris et Belfort. Ce ne sera probablement pas d'une immense utilité, mais cela nous permettra peut-être de tirer une ou deux anecdotes significatives. La rencontre s'opéra par l'intermédiaire des Eurockéennes, auxquelles nous avons décidé, depuis Paris, de participer tous ensemble, la bande, pour fêter le bac. Mes souvenirs sont quelque peu confus, le climat en est à la fois banal et surréaliste. Banal dans la mesure où je fis la fête comme d'habitude, surréaliste au sens où mes copains parisiens sont venus à chez moi à l'Arsot. C'était un choc des mondes, des cultures, des civilisations même. J'étais à la fois gêné que quiconque puisse éventuellement se sentir gêné par cet environnement semblable aux « cités » franciliennes dans lesquelles mes potes de Buffon n'avaient jamais mis les pieds, sortis de leurs beaux quartiers, et à la fois fier de montrer d'où je venais, où j'avais grandi, fier de montrer, mais ils le savaient déjà, que mon environnement social de cœur et d'esprit se trouvait ici. Personne ne fût gêné. Mais personne ne fût à l'aise non plus. Tout le reste du temps, nous l'avons passé autour du site des Eurockéennes, au demeurant magnifique, en un large groupe à géométrie variable, mélangeant plus ou moins Paris et Belfort. De l'union entre les deux villes, naquit une union entre Gaël et Sophie. C'est à mentionner, car bientôt, nous nous retrouverons tous les trois.

J'ai deux souvenirs à coucher sur écran, concernant mon histoire avec ce festival. Je vais les narrer à présent. Le premier date de quelques petites années en arrière, si vous m'autorisez ce petit crochet par le passé. Il correspond je crois à mon deuxième séjour là-bas. J'avais quinze ans. A cet âge là, comme je l'ai précédemment mentionné, nous n'avions pas de dealer, dans ma bande, avec qui nous entendre. Aussi, arrivés sur site, je voulu m'approvisionner en fumette, profitant de cette zone de léger non droit, les Eurockéennes de Belfort, pour trouver une bonne affaire. Une affaire tout court ferait l'affaire. J'avais acheté une petite balance manuelle à shit, en fouinant je ne sais où, que je comptais utiliser pour déterminer le prix de ce que j'achèterais. Je n'étais pas peu fier de ma trouvaille, et savourais à l'avance l'effet important que cela me donnerait, de traiter avec le fournisseur, étalon à la main. J'étais un grand à présent je pouvais me permettre de telles initiatives au cours d'une transaction, et puis cet objet très cool me donnerait un air cool.

Je me mis donc en quête de trouver quelque partenaire commercial, dans l'enceinte même du festival, accessible aux seuls détenteurs de billets. Je parcourais le vaste domaine en reniflant, et partout où ça fumait, je m'arrêtais, et demandais s'ils avaient quelque chose à vendre. Mais personne n'avait rien à vendre. Vraiment personne. Je commençais sérieusement à me décourager quand vint à mes narines un énième fumet. J'opérai mon approche règlementaire. Un type, parmi le petit cercle d'un style néo beatnik parfaitement authentique, plutôt dans la trentaine que la vingtaine, eu un hochement de tête qui, malgré son expression très froide, m'invitait à m'asseoir à leurs côtés. Il me dépannerait. J'en voulais pour cent balles (c'était avant l'euro). C'était beaucoup, mais c'était le prix de la « barrette ». Le type me tendit un bout de shit. Tout content de mettre enfin la main sur mon trésor, je m'emparai du précieux, et entrepris de le peser consciencieusement. Quand le type releva la tête et vit mon manège, il me lança immédiatement « allez barre-toi ». Je fus interloqué, je le regardai interdit, m'attendant peut-être à ce qu'il ajoute dans un éclat « mais non je rigole mon p'tit bonhomme », il ne rigolait pas du tout. Je me levai, laissant la marchandise où je l'avais trouvée, puis m'enfuit, non pas à la nage, en brasse coulée, car nous étions par terre, mais la tête bien basse. L'histoire ne dit pas comment, au bout du compte, j'ai trouvé à fumer. Ce que je sais, c'est que ce fut la plus grande humiliation à laquelle, béni que je suis, j'eus à faire face de toute ma vie. Elle fut infiniment cruelle, car très insidieusement, elle gagnait la moëlle épinière. Je n'étais vraiment qu'un petit branleur de merde. Comme toutes les blessures d'orgueil que j'endurai, j'observai la guérison s'opérer dès la première seconde, jusqu'à la dernière, en touchant bien régulièrement pour mesurer le degré de sensibilité. Après tout, j'avais encore la vie entière pour apprendre ce que c'était, que d'être un homme.

Mon second souvenir, c'est celui de mon premier LSD. Celui auquel, précisément, je fis référence au médecin parisien, me croyant à l'article de la mort avec ma crise d'angoisse. Je voudrais saisir cette occasion pour creuser le sujet des psychotropes, dont le LSD est assez emblématique. L'effet que cela procure est très sensiblement le même qu'obtenu avec la psilocine, à savoir les fameux champignons hallucinogènes. Je pris les deux plusieurs fois chacun, et suis en mesure de le confirmer. On parle de pouvoir hallucinogène, et ces drogues le recèlent en effet, mais à partir d'un certain dosage seulement, d'un certain seuil, dans certaines conditions psychocognitives en tout cas. Pour ma part, je n'ai jamais eu la moindre hallucination d'aucune sorte, ni sous LSD, ni sous « psilo », mais il est vrai que je ne pris jamais de gros dosage. Ce premier cachet de LSD que j'ingérai, était une moitié du buvard confetti. Nous l'absorbâmes de concert avec Gaël. L'hallucination n'a rien de systématique disais-je, mais cela laisse toute latitude cognitive à une immense modification de la perception. La différence, n'est-ce pas, entre l'hallucination et l'ivresse au sens le plus large,

c'est que l'on n'est pas conscient du phénomène dans le premier cas, mais on l'est dans le second. Il y a hallucination dans la mesure où l'on croit voir ou entendre ce qui n'est issu ni des yeux ni des oreilles, il ne peut pas y avoir hallucination, si l'on sait que c'est sa propre perception qui est altérée, modifiée. Dans mes riches et nombreuses expériences psychotiques, je répondis toujours au second cas de figure. Altération éventuellement très franche de la perception, mais zéro hallucination. Quand je vis Terence Trent d'Arby sur la grande scène, perché dans un arbre, loin de la scène mais pile en face, en pleine montée, je fabriquai un tableau qui devait s'imprimer en moi profondément, et dont je peux restituer chaque détail aujourd'hui, pour, au besoin, me réchauffer de cette extase bien nommée.

Cette molécule, ou sa version de synthèse, produit chez moi un seul effet : l'euphorie. Une euphorie démesurée. Lorsqu'attendant que le trip monte, sans avoir la moindre idée du temps que cela prendrait avant de se manifester en moi, de la nature de l'effet que cela me ferait, lorsque vinrent les premiers signes perceptibles, ce fût une fusée ouvrant ses réacteurs pour se propulser hors du sol, par légères impulsions successives dont l'ensemble était massif, la machine se mettait en route, et je savais déjà que je partais pour les étoiles. Ce ciel totalement dégagé, chargé d'astronomique invitation, naissait du sentiment de liberté. La plupart des psychotropes provoquent un effet désinhibiteur. Le THC (cannabis), est une exception notoire à cette règle, produisant plutôt l'effet inverse. J'aime les deux. Avec le LSD, j'ai senti dans ma chair que le poids du monde se dégageait de mes épaules, et je n'avais plus qu'à laisser libre cours à ma fantaisie pour créer un monde extraordinaire, dans lequel tout était hilarant d'abord, je riais, je riais, je riais, où que se pose ma pensée, j'étais dans un puits de bonheur hilarant, tout ce que je craignais, tout ce dont je doutais, tout ce qui me faisait mal n'était plus qu'à se tordre d'un rire irrépressible, qui, craché hors de ma poitrine, était autant de défi, autant de sentiment de puissance et d'invincibilité. Je riais tellement que je dus aller rire seul. Car je vis que mon rire incommodait mon entourage. A commencer par Gaël, dont c'était également, je crois bien, la première fois.

Lui fit ce que l'on appelle un « bad trip ». Le mauvais voyage, ainsi littéralement traduit, est fidèle à son nom. C'est un phénomène fréquent. Il consiste en l'exact inverse de ce que j'ai décrit, subis et connu de la substance en question. Tout y devient anxiogène. En lieu et place de pensées merveilleusement drôles ou agréables, on en obtient de terriblement funestes. Cet état est hautement propice à la paranoïa et à la prise de risque pour soi ou pour autrui, comme l'est d'ailleurs l'hallucination, ainsi que l'ivresse en général. Le bad trip peut aboutir au meurtre ou au suicide, mais si ce n'est pas le cas, il est, de toutes façons, une terrible épreuve. Il peut s'exprimer à divers degrés, et fort heureusement pour lui, Gaël, cette fois-là, en fût quitte pour quelques heures d'angoisse et de mutisme. Moi, je poursuivais ma vie. Je riais moins à présent, mais j'étais toujours

aussi heureux. Terence Trent d'Arby allait commencer son concert, je trouvai un arbre à occuper, et me laissai entraîner.

Je pris la plus grosse claque de ma vie, qui fût provoquée par le charisme d'un être humain, celui de cet artiste. J'aimais déjà ses chansons, mais ce n'était rien par rapport à ce qu'il produisit sur scène ce soir-là. Il occupait l'espace entier de la scène, disposée loin devant moi, comme irradiant littéralement une puissance puisée dans des volcans que je ne connaissais pas. Et cette voix, cette voix, elle tintait comme du métal très dur et très lisse, mais elle était chaude comme un geyser. Elle était acérée comme une lame de rasoir, mais tendre comme une chaleur moite, claire, plus généreuse que ne l'est le lait de la mère, virtuose, impériale, pénétrante comme un grand coup de sirocco. Je contemplai ce prodige, tâchant de capter en toutes mes cellules du corps, le message que me faisait ce show. J'étais sous acide, certes. En l'occurrence, tant mieux pour moi, parce que je souhaite à chacun de connaître une telle expérience. J'ai eu la chance de la vivre. Si je n'avais pas pris d'acide, j'aurais beaucoup aimé le concert tout de même. N'allons pas raconter à nos enfants que le LSD est un accélérateur de culture. Pourtant il le fût certainement pas mal pendant le vintage beatnik. Maintenant ce n'est plus aussi branché que la cocaïne. Or la cocaïne est un psychotrope très particulier dans la mesure où il n'y a pas vraiment d'effet psychotique, d'altération cognitive, il n'y a pas d'ivresse, pas de transe. C'est plutôt comme une sorte de café dynamité. C'est pour tout dire, un produit dopant. Dopant les performances cognitives, précisément, dopant la confiance en soi. Il est un point commun entre cocaïne, acide et autres extasy que je connais, et le LSD ou psilo, c'est la descente. Je m'en souviens bien, elle se produisit au moment où le concert prenait fin justement. La descente, c'est l'addition que l'on paie, quand on a fait un bon voyage. Il faut maintenant souffrir du fait que la réalité reprend sa place habituelle, sans plus rien de drôle, plus rien de réjouissant, plus rien d'enthousiasmant, plus rien d'intéressant bref, plus rien. C'est une petite mort. Elle est extrêmement douloureuse. Elle le fût pour moi un certain nombre de fois. Mais cela ne m'empêcha pas de recommencer, somme toute rarement.

Cela n'a pas fait du bien à mon cerveau, j'en suis certain, qui se trouve aujourd'hui passablement abîmé pour différentes raisons. Les enfants, ne prenez pas de drogue. Sauf si vous en prenez. Mais trouvez alors un concert de Terence Trent d'Arby auquel assister.

La drogue, c'est fait. Passons à l'Afrique. J'ai découvert l'Afrique comme on découvre un continent, c'est le cas de le dire. J'ai découvert un monde. Je n'en connaissais l'existence que de vraiment très loin, il n'était fait que de fantasmes et d'illusions, la réalité fût bien supérieure à tout ce que je pouvais imaginer y trouver. Tout a commencé avec ma mère. Emportée dans l'air du temps, que Balavoine initia largement, ou à sa suite Kouchner par exemple, ma mère s'enticha de

l'Afrique sur papier glacé. Elle fût gagnée progressivement par le besoin impérieux de partir à la découverte du Continent Noir, attirée par les vertus qu'elle croyait y déceler, à raison, d'humilité, d'ouverture, de partage et d'amour. Son idée n'était pas d'envoyer du riz, mais de rencontrer les gens. Elle chercha tout de même une ONG éventuelle à rejoindre, mais il n'en était pas question, son profil n'intéressait personne, et son père n'aurait rien pu y faire si elle l'avait sollicité, ce que je ne crois pas qu'elle fût, pour la caser. Elle était alors institutrice, disposait d'une licence de psychologie obtenue par correspondance après de nombreuses années en service avec un simple bac. Elle n'avait aucune expérience d'aucune sorte en aucune matière humanitaire, on ne l'aurait acceptée nulle part, avec ou sans salaire. C'est ce dont elle dût faire le constat, avant de se résoudre après moult tergiversations à prendre un billet d'avion pour se rendre seule à Cotonou, Bénin. Elle avait réservé quelques nuits d'hôtel, son projet était de rencontrer des gens qui lui indiqueraient où loger chez l'habitant. Elle y rencontra un immense coup de foudre. Le premier jour, elle tomba dans la rue sur Gervais, qui devint son ami et l'est encore, qui était chirurgien et l'est encore, à présent un grand ponte, il vivait et vit encore en famille, avec son épouse et leurs enfants. La sympathie réciproque fût immédiate, et Gervais invita ma mère à loger chez eux. De là naquit une histoire d'amour éternelle, même si ma mère n'y va plus depuis un bon moment, entre Cotonou, plus généralement le Bénin, et elle. Elle rencontra Loïck, célibataire, coureur, patron du seul club de jazz de la capitale béninoise, lui-même musicien, et de son état, informaticien. Elle rencontra le collègue de ce dernier, Athanase, autodidacte en informatique, et expert. Elle rencontra Jean, son gardien, dont un seul œil fonctionnait, mais dont le cœur était chargé. Elle rencontra toutes les familles et leurs amis, visita des villages, s'éprit corps et âmes du pays. Ce qui la frappa notamment, ce fût la générosité inversement proportionnelle au compte en banque. Mêmes les plus riches de ses amis étaient des pauvres. Gervais aurait eu un smic en France, il vivait très chichement bien que chirurgien en poste à l'hôpital. Pas de belle maison, mais à moitié achevée, comme tout le monde, pas de piscine, pas de grosse voiture, un tacot dégingué comme tout le monde, pas de folie aucune. Loïck vivait seul chez lui, travaillait pas mal en collaboration avec le centre de coopération français, il devait s'en sortir mieux. Ce qui lui permettait, au demeurant, de financer le « So What » puisque c'était le nom de ce club, non rentable pour un sou. Quant aux autres, ils étaient tous carrément pauvres. Très pauvres. N'était-il pas extraordinaire que ce soit ces gens-là qui tendent le cœur sur la main ? Non pour y recevoir la moindre obole, malheureux ! On peut dire de ma mère ce qu'on veut, sauf qu'on peut la manipuler les doigts dans le nez. C'est d'elle que je tiens ma hargne, ma rage contre la prédation, davantage encore quand elle est dissimulée. Elle avait juste trouvé un puits d'amour. Et ce puits, elle tint beaucoup à nous le faire partager, mon frère et moi. Je me laissai conquérir sans peine. L'année d'après, nous avions tous les trois un billet. Vint s'ajouter Gaël, ravi

d'explorer du pays avec moi, moi avec lui. Nous étions si excités et impatients. Nous ne fûmes pas déçus.

Je rappelle que nous sommes pendant l'été qui sépare ma vie de lycéen de ma vie d'étudiant musicien. L'avenir alors, s'ouvre à moi comme une faille dans les entrailles de la Terre attire dans ses profondeurs, les eaux. J'étais aspiré par le futur, dans un flux hyper puissant, un canal à la fois infiniment large, et soumis à une immense pression. J'étais propulsé vers un horizon ventant autant de promesses que le son du vent, battant, faisait à mes oreilles. Cela ne m'empêchait pas d'abriter en moi le plus profond des doutes, la plus grande des circonspections. Jusqu'à preuve du contraire, je n'avais rien fait de ma vie, tout restait à construire. J'avais confiance en moi, mais le palpitant qui pompait mon sang avait pris l'habitude de s'emballer la nuit, quand j'étais seul, pour me rappeler à sa cavalerie, à sa charge d'angoisse. L'aventure en Afrique que je m'apprêtais à vivre, je n'en attendais rien. J'étais enthousiaste, mais me préparai tout autant à la déception qu'à une confirmation du témoignage de ma mère. Il régnait un climat léger et gai cependant, quand tous les quatre, ma mère, Gaël, Théo et moi embarquâmes dans l'avion. Théo avait alors 12 ans. Il avait commencé à jouer de la batterie et des percussions, et se débrouillait très bien. Il en joue toujours, mais beaucoup mieux encore, et d'autres instruments. Il était déjà très autonome lorsque nous fîmes ce voyage, mais pas encore assez pour nous suivre, Gaël et moi, lorsque nous partîmes tous deux à l'aventure depuis Cotonou. Pendant ce séjour, je me souviens que tout le monde disait qu'il était très beau, et j'étais un peu jaloux, d'autant plus que Gaël est lui-même beau garçon, et faisait très loin de passer inaperçu. Au cours de ce séjour, je me retrouvai une nuit, légèrement ivre mais pas plus, dans les toilettes d'une boîte de nuit du quartier Saint Germain où loge Cotonou by night, face au miroir, alors que je me lavais les mains. Je fus saisi d'une horreur glaciale constatant à quel point j'étais laid. J'avais bien conscience qu'objectivement, je n'étais certes pas au top avec mes cheveux qui avaient repoussé depuis le bac un peu, qui repoussaient vite, me donnant vraiment une dégaine pathétique, je veux dire, objectivement, malgré cela, je n'étais pas non plus d'une laideur atroce. Pourtant, je vis une insupportable disgrâce en la personne de ma gueule, je dus rassembler toutes mes forces pour encaisser le coup au foie, et rejoindre mon pote et les copines qu'on s'était dégotées.

En arrivant à l'aéroport, nous fûmes accueillis par Loïck, qui nous hébergerait tous les quatre chez lui. La première image que j'ai de l'Afrique, c'est son obscurité. Celle que l'on constate à travers les hublots en phase d'atterrissage. Il y a très peu d'émission de lumière en provenance du sol. De légers foyers disparates, en lieu et place de mégapole. La seconde chose qui m'a frappée, c'est l'air. En rentrant dans mes poumons pour la première fois, sortant de l'avion, l'air de Cotonou me

fit ce que la première bouffée fait au nourrisson. Je fus saisi. Sur le plan technique, il était chaud et sec. Sur le plan psychologique, il était bouleversant. Loïck arborait le grand sourire enjoué, avec je ne sais quoi de pudeur et de mélancolique qu'il arbore toujours. Nous fûmes instantanément amis. Son âge était situé entre le nôtre et celui de ma mère si je ne dis pas de bêtise. Je sais qu'il l'a draguée, mais je ne sais pas si ça a aboutit. Si tel ne fût pas le cas, le bonhomme n'en gardait manifestement aucune rancune. Il nous reçut comme des princes. On pourrait objecter que c'était peut-être là sa stratégie. Si tel fût le cas, elle n'aboutit pas non plus, car ma mère tomba amoureuse d'un autre. Mon futur beau-père. Sur le chemin de sa maison, je fus frappé de nouveau par l'obscurité, mais cette fois, c'était les rues qui étaient noires. Je ne voyais pratiquement rien. C'était frustrant. Dehors, de toutes façons, ce n'était pas l'endroit à privilégier pour une première nuit sur place. Nous rencontrâmes Athanase et Jean, dont la gentillesse se lisait jusqu'au fond des pupilles, et prîmes nos quartiers pour rejoindre nos lits.

Le lendemain matin, j'eus au réveil l'envie urgente de voir enfin, à la lumière, à quoi ressemblait Cotonou. Je sortis de la propriété, située en plein centre ville, pieds nus ! Oui, c'est une inspiration qui me vint soudainement, cela me semblait plus africain que chaussé. Je fis quelques pas sur un sol qui était du sable mélangée à quelque terre rouge, sèche et dure, rien en tout cas qui fût semblable à du bitume. De l'autre côté de la rue, se trouvait une échoppe, de ces stands typiques en tout pays pauvre, qu'un marchand ou une marchande tient, proposant des bricoles disparates, plus ou moins improbables. Je regardais autour de moi, médusé par tout ce que je voyais. Des gens passaient, ne faisaient pas attention à moi, pas davantage qu'ils ne l'auraient fait à Paris. Je sentis tout de même pour la première fois qu'être blanc en terre noire, attire au moins autant l'attention qu'être noir en terre blanche. Bien évidemment, dans le premier cas, les intentions qui en résultent sont plutôt positives en général, malgré d'évidentes exceptions, alors que dans le second, c'est plutôt le mépris ou la haine que cela risque d'engendrer, si ce n'est la maladresse. Je pus constater qu'au Bénin, le blanc n'est pas un ennemi, loin s'en faut. On vient souvent lui faire un sourire, lui dire bonjour, dans l'unique envie de contact. Les enfants parfois crient « yovo yovo » ce qui veut dire « blanc », et cela n'a vraiment rien d'une insulte. C'est une salutation. Ce matin là, pieds nus, quelqu'un finit par me remarquer. « Il ne faut pas marcher pieds nus ! » me dit-il. C'était dangereux. Je me sentis un peu idiot, répondis par une expression de gratitude, et rentraï me chausser. L'Afrique pieds nus, non, pas tellement. Avec des chaussures, c'est mieux.

Nous apprîmes vite à manger l'aloko, bananes plantain frites, merveilleuses, ainsi que l'atchéké, semoule exquise, l'igname pilé, le manioc, le poulet bicyclette, ainsi nommé car il court libre dans les rues de Cotonou parsemées de bicyclettes, nous apprîmes à manger dans les boui-boui les plats

en sauce toujours délicieux, qui ne coutaient évidemment rien. Nous apprîmes vite à aller en zem, abréviation de zemidjian, phonème correspondant à « emmène-moi » en fon, langue majoritaire au Bénin, presque exclusive à Cotonou. Il s'agit de motocyclistes vêtus d'une chasuble jaune pour indiquer leur fonction, que l'on hèle dans la rue avant de s'asseoir derrière eux, sans casque cela va de soi, pour parcourir la ville à sa guise, et pour une bouchée de pain. Pour nous. Pas pour ceux qui vivent ici. Pour eux, c'est aussi cher que le taxi. Ce n'est rien de moins, en fait, que le taxi cotoinois. Ca l'était en tout cas, à l'époque. Nous fîmes bientôt la connaissance du réseau de musiciens, j'avais évidemment apporté ma guitare. Au So What, je rencontrai Michel, qui jouait de la guitare, et qui connaissait le jazz, qu'il jouait, bien qu'il fût dans une autre veine que Coltrane, plus porté sur le blues, le funk. Il épousera ma mère quelques petites années plus tard. Avant de divorcer. Pour qu'ils se remettent finalement ensemble. Ils le sont toujours à cette heure.

Théo nous accompagnait au club bien sûr, il était de la fête. Il impressionnait son monde à la batterie ! Mais il ne crânait absolument pas, en rien, jamais Théo de sa vie n'a crâné. Je ne peux pas en dire autant de moi. Gaël n'osait pas trop prendre le crachoir, il se contentait de regarder la batterie de loin, ne se sentant pas près à jouer, pas en confiance. Il s'estimait encore débutant ce qu'il était au demeurant. Je l'étais aussi, mais moins. Je jouai à chaque fois que je le pus. Il n'en sortit jamais la moindre note qui fit trembler la moindre moustache, surtout pas la mienne, même si j'étais encore totalement imberbe. A présent je le suis toujours presque. Cinq siècles ne suffiraient pas à faire pousser la moindre barbe ou moustache. Je suis à peine duveté, il ne peut en sortir qu'un bouc, que je n'aurais besoin de raccourcir qu'une ou deux fois par mois, fréquence à laquelle j'utilise un rasoir. Une tondeuse électrique, plus pratique pour garder du poil ras.

Mon manque radical et manifeste de charisme musical, je pouvais l'endurer parce que je n'étais qu'au tout début de l'histoire, je ne rejoindrais l'American School of Modern Music qu'à la rentrée à venir. Je ne savais pas encore que ma carrière de guitariste de jazz serait *ad vitam aeternam* à l'image de mes prestations au So What cet été là et le suivant. Car j'y allai deux fois, nous verrons cela. Si l'on me l'avait révélé et que je l'avais cru alors, j'en serais mort sur le coup. Ca, c'était avant. Avant que je cesse de me nourrir de rêve, la bouche encombrée de poussière. Je n'ai plus de deuil à faire, j'ai fait tous les deuils qu'un être humain puisse faire, à l'unique exception notable, de la perte d'un enfant. Que Dieu les garde. Le reste, j'en fais mon affaire. La mort m'amuse.

Au cours de ce séjour, Gaël et moi explorâmes Cotonou, le Bénin, l'Afrique, dont nous voulions découvrir le jour et la nuit sous toutes ses coutures, autant que faire se pouvait. Cela incluait bien évidemment ses filles. Je dois m'appliquer ici à chasser tout malentendu potentiel : nous ne venions absolument pas en petits blancs lever des jolies noires, pour une raison au moins, une seule, qui

suffit à le justifier, nous n'avions aucune idée du pouvoir de « séduction » que notre statut nous confèrerait. Et quand nous le découvrîmes, nous n'en tîmes aucun compte, car cela ne rentrait purement et simplement pas dans notre logiciel. Nous n'avions toujours connu des filles que leur égalité parfaite en séduction et en désir avec nos propres aspirations. Nous ne pouvions concevoir de jouir de leurs faveurs sous l'influence d'un pouvoir dont nous méprisions la nature. Nous ne voulions pas ramasser, nous voulions charmer, être charmés.

En quête de conquête, c'est tout naturellement que nous nous dirigeâmes nos zemidjian, assez rapidement, jusqu'au quartier latin cotoinois que j'évoquai plus haut, où se concentraient toutes les boites de nuit de la ville, dans une seule artère aux dimensions réduites, mais abritant une très forte densités d'établissements divers et variés, dédiés à la nuit. On y croisait, cela va de soi, quantité de prostituées qui alpagaient le chaland blanc outrageusement. Nous répondions par des sourires, il est vrai que leur face à toutes étaient fort enjouées, elles donnaient l'impression de faire la fête elles-mêmes. Je ne suis pas tout à fait sûr que ce fût le cas. Il y a une chose, en revanche, qui est certaine : le statut de prostituée au Bénin, je crois dans toute l'Afrique et dans tous les pays pauvres du monde, quand il y en a, leur statut n'est pas le même que chez nous. Ce que nous connaissions de la prostitution, à laquelle nous n'avions eu recours ni l'un ni l'autre, ça viendrait en ce qui me concerne, c'était un professionnalisme sans partage ni retour. On était pute, ou on ne l'était pas. Ici, à Cotonou, nous ne le savions pas encore, on trouve beaucoup de filles ordinaires qui, de temps en temps, de ci de là, plus ou moins fréquemment, se livrent à quelque blanc ou riche autochtone contre récompense sonnante et trébuchante, dont le tarif est aussi négociable qu'au marché. En fait, on fait un « cadeau » en témoignage de gratitude.

C'est peut-être devant cette perspective que nous fûmes abordés, Gaël et moi, peu de temps après avoir pris place à notre table, au bord de la piste de danse de la boite sur laquelle nous avions jeté notre dévolu, conseillers par des copains d'ici. Il est vrai que l'on n'y trouvait aucune fille agressive. En principe au moins ; ce pour quoi on nous avait dirigé vers cet endroit. Nous disposions d'une bouteille de whisky que nous avons eu du mal à financer, malgré nos moyens colossaux comparés à la jeunesse béninoise moyenne. A Cotonou, l'usage est de garder la bouteille entamée sur un nombre de visites illimité, comme on gardait leurs serviettes de table enroulée dans un rond aux habitués, à la table parisienne que fréquenta Balzac, dont il s'inspira pour mettre en scène le poète dans « les Illusions Perdues ». L'analogie ne pouvait pas être encore venue à mon esprit. Ce roman choc viendra beaucoup plus tard, pour une carrière remarquée. Nous nous réjouissions simplement d'avoir investi dans cette bouteille de sorte que nous pourrions passer un certain nombre de soirées sur place, nous n'étions pas d'immenses buveurs, malgré nos immenses bitures passées. Nous devions en être à notre deuxième ou troisième visite sur ce flacon, dont nous

mélangions l'essence avec du coca, pour siroter tranquillement en regardant les filles, et éventuellement même, danser un peu, très mal en ce qui me concerne, beaucoup mieux en ce qui concerne Gaël, qui a toujours su quoi faire de son corps sur de la musique. Enfant, je dansais fiévreusement, ado, je dansais aussi quand j'étais ivre, à Cotonou, ma carrière en prit un sacré coup. Depuis de nombreuses années à présent, le moindre de mes pas cadencé fait hurler de rire l'assemblée.

Nous étions vêtus de « boubous », ce vêtement traditionnel béninois que nous avons adopté, constitué de tissus colorés, aux motifs de type patchwork, consistant en un pantalon, et une sorte de djellaba descendant jusqu'au genou, avec une ouverture de chaque côté remontant jusqu'à la ceinture. Tout le monde était ainsi vêtu dans la rue. Nous n'avions pas idée qu'en boîte de nuit, un style plus urbain nous aurait mieux servi. Nous n'étions pas les seuls à porter la tunique traditionnelle au quartier latin, mais les seuls blancs. Cela nous donnait l'impression d'être un peu béninois, mais cela nous donnait surtout l'air con à mon avis. Notre air avait l'air ne de pas déplaire à ces deux demoiselles, qui vinrent ensemble nous demander si nous voulions danser. Elles étaient mimi comme tout. Nous n'y avons pas vu de malice. Il n'y en avait pas tellement. Un fois terminé le tour de piste, nous bûmes ensemble et engageâmes la conversation. Les choses étaient très claires, l'une des deux, la plus jolie, était branchée tout droit sur Gaël, l'autre me réservait ses faveurs. Elle s'appelait Corine. En tout cas c'est ainsi qu'elle se présenta. Assez rapidement, je fis observer à ma nouvelle compagne qu'elles avaient visiblement distribué les rôles avant de nous aborder. Corine fût d'une sincérité absolument bouleversante, sans l'atome d'une gêne, me répondant que son amie avait eu un gros flash sur mon pote, et qu'elle, étant indifférente, ne voyait pas d'inconvénient à s'occuper de moi. KO debout, mais non moins reconnaissant d'une telle franchise, je demandai ce qu'elle voulait en échange de sa sollicitude. Elle me répondit qu'elle ne voulait rien, rien d'autre que s'amuser. Je ne sais pas si c'était vrai, ce que je sais, c'est qu'à part mon étreinte, elle n'eut rien en effet, pas un centime de franc CFA.

J'amenai Corine avec moi sur le chemin du retour chez Loïck, pour passer la nuit avec elle. Gaël, lui, pour une raison dont je ne parviens pas à reconstituer la substance, prit congé de sa soupirante, qu'il revit par la suite, mais qu'à aucun moment, je crois, il conduisit dans son lit. A vérifier. Il est vrai qu'à présent je me souviens qu'il jugeait finalement la beauté africaine moins à son goût que les filles de chez nous. D'ailleurs un petit groupe de jeunes expatriés français croisa notre chemin, il s'éprit de la fille qui en faisait partie. Sans aboutir à rien. Pour ma part, la beauté africaine était merveilleuse et j'en voulais la plus grosse dose possible. Avec Corine, nous partageâmes ma couche chez Loïck. La présence de ma famille et de mes amis en la demeure m'était complètement égale. Je ne vois pas d'ailleurs pourquoi je me serais gêné. La nuit n'eut vraiment rien d'enthousiasmant,

c'était même plutôt assez triste. Le lendemain matin, Loïck entra dans ma chambre pour me dire quelque chose, et découvrant cette présence féminine à mes côtés, referma aussitôt la porte avec des excuses amusées et complices. Il fût aussi adorable avec Corine qu'il l'était avec nous, lui offrit le petit déjeuner, lui proposa l'usage de la salle de bain. Nous primes une douche tous les deux. Il n'y avait pas d'eau chaude chez notre hôte, malgré le standing hyper élevé des lieux, et il fallait s'accrocher pas mal pour s'asperger tout le corps, elle paraissait très froide. Corine en fut gelée, elle qui, habituellement, devait faire sa toilette avec une bassine, comme presque tout le monde au Bénin. Sa réaction grelottante me fit rire. Elle ne tint que quelques secondes sous le jet. Ce fût l'heure pour elle de partir. Je l'accompagnai quelque part, je ne sais plus où, pas chez elle autant que je sache, à moins que je ne l'accompagnai pas, je ne me souviens plus comment se passa son départ. Ce dont je me rappelle très bien, c'est qu'une fois seul, Loïck me demanda si je lui avais donné quelque chose, voulant s'assurer par là de ma politesse à son égard. Je ne lui avait rien donné, rien d'autre que quelques misérables coups de reins. Elle ne m'a rien demandé, à aucun moment. A aucun moment elle ne parut attendre quoi que ce soit. Mais je me sentis idiot tout de même. J'aurais dû lui glisser un billet, c'était le minimum que j'étais censé faire. J'ai manqué à mes devoirs. Et à mon amour propre. Je ne la revis plus jamais. Elle fût la première femme noire que je connus. De loin, de très, elle ne fût pas la dernière. Une fois rentré en France, j'en avais pris le goût.

Peu de temps après cette première aventure en ce nouveau Saint Germain des Prés, je fis une seconde conquête. Cette fois, la créature était isolée, pas de copine, personne en vue autour d'elle. Elle était, je crois bien, camerounaise, tout comme, au demeurant, la fille précédente. D'elle, je ne me souviens pas le prénom. Je me souviens de son chien. Non pas en laisse, mais dans la peau. Il émanait d'elle un charisme fort, c'était une baroudeuse, une aventurière, une amazone. Et une fêtarde. J'avoue ne pas me souvenir si je gratifiai sa complicité de quelque traitement, mais je me souviens que c'était un sujet permanent dans mon esprit, que le rapport, dans sa tête, entre l'intérêt et l'envie de festoyer avec ce petit blanc tout mignon à ses yeux. De ce dernier point je suis certain. Du premier presque autant. Tout était question de proportion. En creusant, il me semble qu'au minimum, je lui offris quelque bijou qu'elle avait aimé et désigné sur l'étale d'un marchand ambulancier. Je me souviens que nous avons passé une nuit ensemble, une seule, qui devait succéder à quelques jours de cour, d'autant plus enthousiasmants que je savais avec certitude la récompense au bout. La mienne. La sienne, j'imagine qu'elle la trouva, car elle ne retint, à ma connaissance, aucun grief contre moi, même si je ne la revis jamais après consommation de notre amour de circonstance,

fût-ce à son initiative ou à la mienne, cela je ne m'en souviens plus. Jusqu'à preuve du contraire, nous nous sommes séparés amis, ce qui signifie, à mes yeux, que nous le sommes toujours.

La nuit que je passai avec elle fût tout à fait surréaliste. D'abord, le lieu. Pour une raison qui, encore une fois, échappe totalement à ma mémoire, ce n'est pas chez Loïck que nous partageâmes de couche, ce n'est pas non plus chez elle, encore moins. C'était un endroit densément habité. Nous étions, en quelque sorte, chez l'habitant, et ce qui était complètement dingue, c'est qu'il y avait des gens allongés en train de dormir absolument partout. Le logement était constitué d'une pièce et d'une cour, l'une et l'autre étaient impraticables, tant les gens s'y entassaient sur le sol, essentiellement de jeunes gens, des enfants jusqu'à notre âge, d'autres d'un âge plus mûr. Dieu sait pourquoi, j'aimerais tant en retrouver le souvenir, nous devons passer la nuit ici. Tout ce que je sais, c'est que tel était notre asile de fortune, pour notre lune de miel de fortune. Le premier problème qui se posa à nous, fût de trouver un coin resté vacant pour l'occuper, sans réveiller tout le monde. Presque tout le monde fût réveillé, et personne ne s'émut, ni ne s'étonna même, de notre présence à elle et moi, que personne ne connaissait, ni l'un ni l'autre, et nous ne connaissions personne, et personne ne manifesta rien, ni hostilité, ni surprise. C'était totalement extraordinaire. On nous invita à prendre place quelque part, où Dieu sait que nous n'étions pas isolés. Cela ne nous empêcha pas de faire notre affaire, dissimulés sous un drap que l'on nous avait remis, tâchant de ne pas nous faire remarquer, mais sachant pertinemment que nous étions tout ce qu'il y a de plus remarquables, et que pour une raison qui, à moi en tout cas, était d'un insondable mystère, on nous laissait une paix royale, de celle que l'on réserve au grand frère quoi qu'il fasse, dont on connaît parfaitement la nature séditeuse dont on accepte la légitimité, devant les lois supérieures, souveraines, de la condition humaine.

Elle voulu que je m'occupe d'elle avec la bouche, précisant qu'elle adorait ça, on ne peut pas dire que j'étais contre. Mais j'avais peur du SIDA. Aussi, je lui fis part de mes réticences, dont elle comprit la nature sans que j'aie eu à la décrire, ce qui affecta son sourire, le remplaçant par une mine boudeuse et une mauvaise humeur. Parce que je ne voulais pas gâcher l'instant, je me résolus à envoyer au diable le virus, et me mis à l'ouvrage, remontant fortement son moral. Puis ce fût le lendemain matin, nous étions les derniers réveillés, il fallait quitter les lieux, on nous offrit même une collation, de celles que prenait tout le monde au matin, dont j'ai oublié la nature. Pas du tapioca, car cela, c'est du luxe. Quelque chose de plus simple. Un breuvage immensément humble sans doute, et chargé de l'amour le plus pur, le plus inconditionnel de la Terre. Telle est l'Afrique.

Ce ne fût pas la fin de mes aventures en Terres Noires, que je qualifiai de Continent des Choses Premières. Il me semblait, bien avant de m'intéresser à la moindre paléontologie, que l'Afrique abritait toute l'essence du monde qui avait été corrompue pendant le trajet vers la civilisation occidentale. Sur ce point, j'avoue ne pas avoir beaucoup varié d'opinion. Il était notamment vraiment passionnant d'étudier les rapports sociaux dans l'espace public, en tant qu'observateur ou participant. La première chose que je constatai, est que l'on m'interpellait ou me répondait avec l'exact même respect et familiarité qu'un badaud lambda dans les rues de Cotonou. Et je constatai que les gens se parlaient tous entre eux comme s'ils avaient été de la même famille, alors qu'ils ne faisaient que se croiser dans la rue. Zéro cérémonial. Parfaitement inutile. Personne sur Terre ne fait de cérémonie pour dire à son frère son respect de frère.

Je reviendrai finir mes aventures africaines après avoir fait un détour dans le temps et par Paris, afin de poursuivre un lien qui unit mon ami Christophe à cette fille dont j'ai oublié le prénom, mais qui est mon amie aussi, si Dieu lui prête encore vie en cet instant. Il faut savoir qu'en Afrique, au Bénin en tout cas, et à cette époque, mais je ne pense pas que cela ait beaucoup changé, le rapport à la mort n'est vraiment pas le même qu'en nos contrées occidentales et occidentalisées. Elle est omniprésente. Mourir à trente ans est un non événement. Enfant ou jeune adulte, c'est monnaie courante. D'ailleurs les vieux sont appelés en français « vieux » qui n'a absolument rien d'injurieux, mais témoigne au contraire du respect. « Vieux voilà ta canne » est une façon de dire « je vous en prie monsieur voici votre canne ». Les vieux sont aimés et respectés. Ils sont des rescapés.

Peu de temps après mon voyage au Benin, je fus de retour en mes nouvelles pénates parisiennes dans le 13e, toujours au contact notamment de Christophe, qui était encore alors, bac tout juste en poche, aussi proche ami que naguère. Il y eut une scène mémorable à bord de sa DS, que nous occupions tous deux. D'abord, il faut mentionner cette automobile comme un trophée au sein de la mémoire, mais que l'expression, la formulation ne pourra jamais restituer. A moins d'en faire le sujet d'un roman, d'un film, qui serait intitulé « la DS à Christophe », mais même alors, comment dire ce lien mystique qui unissait l'homme à l'engin? Ils avaient été conçus, fabriqués, pensés, élaborés, façonnés l'un pour l'autre, ce véhicule et son propriétaire. Sa caisse était déjà de collection, dans son jus le plus pur, d'un beige complètement crade et déprimant pour accompagner les lignes excentriques, agressives bien qu'arrondies, tellement vintage et authentique. Aux mains de n'importe qui d'autre, ce truc aurait été le plus ringard du monde. Mais Christophe, au volant, inspirait une classe aussi sûre que barrée. Le tout faisait un bolide dont il enclenchait les turbines cheveux blonds, longs, bouclés au vent, nez en avant, le sien et celui de la voiture précipités vers

une destination certaine, quoi qu'elle fût. Christophe, ce jour là, décida de nous précipiter vers la mort. C'était en réponse à mon histoire. Je lui racontais l'Afrique. Je lui racontai (NDLR on garde le passé simple malgré l'imparfait précédent) mon aventure avec l'anonyme du roman, qui avait réclamé des faveurs que je ne lui avais pas refusées. Il en fût fou de rage. Etais-je donc attiré par la mort ? Etait-ce là mon projet que de crever du sida ? Je fus sidéré par sa réaction. Je tentais de le raisonner, je n'avais pas pris tant de risque, il n'y avait pas eu de pénétration non protégée. Cela me revient, ça y est, il faut que je l'écrive pour retrouver des informations perdues dans l'océan de ma mémoire. Elle était nigériane. Nous parlions en anglais. La précédente, seulement, était camerounaise. Celle-là, elle était du Nigeria. Comment, ne le savais-je donc pas ? Le Nigeria, misérable connard que j'étais, raclure, c'était un foyer notable. N'en pouvant plus, il enclencha la vitesse appropriée et appuya sur la pédale jusqu'au plancher. Quand il arriva à plein régime, il passa à la vitesse supérieure, et appuya encore, jusqu'au bout. Un feu rouge se profilait. Nous longions les quais de Seine (et de scène) quai de la gare, en direction du sud. Un croisement se présentait. C'était la nuit. Il allait très vite, il ne faisait qu'accélérer. Je hurlai « arrête ton putain de cirque bordel de merde » avec toute l'énergie autoritaire dont je me sentais capable, et qui, au minimum, aurait assommé un ourson. Lui tourna vers moi son visage déchiré de colère, et de haine même, d'un désespoir atroce, d'un gouffre dont je n'aurais jamais pu soupçonner l'existence en lui, il m'électrocuta la rétine avant de reprendre sa position initiale, le regard droit vers la mort, plongeant en ses flancs crânement et démentiellement. Nous arrivâmes à hauteur du feu rouge. Attendaient à l'arrêt un certain nombre de voitures, la file de droite était libre, il l'emprunta, je vis le regard terrorisé des occupants malgré la vitesse à laquelle nous passions, j'eus le temps de percevoir la mort dans leurs yeux. Une voiture s'engageait venant en ce carrefour de la gauche vers la droite, traversant la Seine, débouchant sur les quais. Elle vit le bolide à temps pour ralentir à l'approche du croisement, mais Christophe fit tout de même une légère embardée, avant, enfin, progressivement, de lâcher la pression, et de recouvrer un comportement automobilistique normal. Je rentrai chez moi sain et sauf. Lui aussi. Il n'y eut aucune suite, nous n'en reparlâmes jamais. C'est à présent seulement que je formule cette hypothèse : Christophe perdit un très proche, fauché par la maladie, et à personne parmi nous, jamais, n'en dit un mot. Je formule le vœu fervent de retrouver un jour mon ami. A ma connaissance, je ne suis pas porteur du virus HIV parce que je n'ai pas pris de risque depuis mon dernier test. Une chose est plus certaine encore : cette nigériane ne m'a pas contaminé. Je prie pour qu'elle ne le fût jamais. Le sida est une guerre. Ce n'est pas celle de l'amour, c'est vrai. Mais c'est celle de la dignité. C'est encore plus important.

Retournons à Cotonou, afin d'y achever notre voyage. Le reste de l'expédition fût entre autres marquée par une visite guidée du nord du Bénin. La capitale se trouve sur la côte, au sud donc, du pays. Les terres profondes vont donc vers l'Europe. On s'enfonce alors dans un Bénin profond, appartenant au royaume de Dahomey, jadis puissant avant que la colonisation française ne découpe les territoires conquis à la serpette des frontières. On y trouve des villages, et des villages encore, dans une campagne rase et sauvage. Gervais nous emmena dans celui qui l'avait vu naître, pour y passer la nuit. Il n'y avait ni eau courante, ni électricité, ni sanitaires, on peut dire que c'était chez l'habitant béninois. Il va sans dire que l'on vit, dans ces abris, au moins aussi heureux que dans de somptueuses villas. Par ailleurs, sans lien direct de cause à effet, chemin faisant, dans la campagne béninoise ou les alentours de Cotonou, je rencontrai la Misère Noire. Dans la capitale même, elle y est déjà criante, plus brutale que la misère occidentale encore, bien que cette dernière soit déjà insupportable. A Cotonou, sont légion les estropiés, accidentés, handicapés, démolis, hagards ou résignés, fous, déments, drogués tendant la main sans y penser. Mais ils sont individuels. En campagne, on rencontre des masses de misérables.

Je fus marqué à blanc et à vif par cette scène, nous étions en quelque no man's land aux abords de Cotonou, sortis de la voiture pour faire quelques pas, quand survint un bataillon entier de gosses littéralement faits de poussière, nus pieds pour le coup, en haillons, des fragments de vêtements plutôt que des habits. Certains se battaient pour un stylo bille sans bille que l'un d'eux avait ramassé. Dans le même mouvement, ils venaient à notre rencontre, et se mirent à implorer notre aumône, se ruant pour être aux premières loges, les mains tendues, implorant. Nous n'avions pas grand-chose à donner. Je ne pus supporter la scène, je dus tourner les talons et m'éloigner. Je ne le savais pas encore, mais je venais de me voir inoculé la haine sociale, la haine de la misère. Plus tard dans la vie, c'est ce venin qui me servira de nectar. Pour l'instant, je ne pouvais en tolérer la présence dans mes veines, et je l'évacuai, comme la mémoire de ce tableau, qu'en fait, je n'oublierai jamais, pas un instant de ma vie après l'avoir contemplé ce jour là. C'est idiot. Je savais très bien la misère. Mais je ne l'avais encore jamais vue.

Le prochain épisode de notre excursion africaine se passe à Ouagadougou, au Burkina Faso. C'est dans cette capitale que vivait Michel, le tout nouvel ami de ma mère, guitariste de son état professionnel, seulement de passage à Cotonou quand il rencontra ma mère. Michel est né au Congo Brazzaville. Il était le fils aîné d'une fratrie conçue et élevée par un monsieur important dans l'administration et son épouse totalement soumise. Il fût sous l'emprise de ce père autoritaire jusqu'à rompre les liens à peine sorti de l'adolescence, pour parcourir l'Afrique, guitare à la main. Pour son père, un métier pareil était une activité de vaurien, de bandit, de vermine. Michel rencontra

tout au long de son parcours africain le succès avec son instrument, contrairement à moi, qui vivais encore chez papa maman, et qui ne jouais pas super bien. Il s'était établi à Ouaga donc, où il était en contrat permanent dans un club. Il nous invita, Gaël et moi, à le rejoindre là-bas pour visiter du pays. C'était vraiment une excellente idée et nous partîmes tous deux à l'aventure, en taxi brousse. Je ferai l'économie ici de m'étendre trop sur le taxi brousse, qui est assez connu je crois. Il faut imaginer ces véhicules improbables arborant des slogans à la gloire de Dieu, chargés jusqu'à dépasser cinq fois, en marchandises et en passagers, le poids et le volume de l'engin, voiture, bus, camion, tout est permis. Nous trouvâmes à qui parler, et partageâmes notre trajet avec des commerçants, pour la plupart, qui faisaient leur business. Le paysage est à couper le souffle. Nous gagnâmes le Burkina par le Togo, ou nous avons d'ailleurs fait une halte.

Nous visitâmes sa capitale, Lomé, pendant quelques heures, guidés par un ami togolais vivant à Cotonou, que nous retrouvâmes là-bas. Lomé n'étant pas pourvu, comme à Cotonou toute voisine, de moto taxis, nous louâmes donc des bécanes, et entreprîmes de parcourir la ville. Nous fûmes arrêtés par un flic. Il nous signala qu'il était interdit de rouler sans casque. Il fallait vraiment le savoir, parce que personne ne portait de casque, et il n'y avait que des motocyclettes dans les rues. Nous étions cependant blancs, il faut avouer que cela ne passait pas inaperçu. Le flic n'était pas agressif du tout, il avait un large sourire, tout content de sa trouvaille. Notre ami togolais entreprit de plaider notre cause, nous arrivions de Cotonou, souhaitions juste visiter la capitale. Le flic était réceptif. Mais cela ne l'empêchait pas d'espérer une récompense pour services rendus à la nation qu'il n'obtint même pas, nous laissant repartir sans rancune, alors que nous enfrenions la loi. Il aurait pu nous emmerder à sa guise. Que ce soit au Togo ou au Bénin, si les flics décident de t'emmerder, ils peuvent le faire extrêmement bien. C'est pourquoi ils n'ont presque jamais à le faire. Nous avons échappé, pour cette fois, aux affres de la corruption.

Plus tard dans notre périple, alors que nous avons repris la route vers le nord pour traverser la montagne qui nous séparait du Burkina Faso, nous arrivâmes en pleine nuit à un poste frontière. Je ne me souviens plus si les douaniers étaient togolais ou burkinabés, je me souviens qu'ils ont minutieusement inspecté les papiers de tout le monde, et quand ce fût notre tour, l'inspection durait beaucoup. On nous rendit nos passeports, dont le visa autorisait notre présence (dans toute l'Afrique du l'Ouest, nous avions pris une version étendue). Quelque chose n'allait pas, nous fût-il signifié. Le chauffeur eut un signe discret en notre direction, pour nous indiquer qu'il fallait débloquer la situation. Nous étions préparés à cette éventualité. Nous glissâmes chacun un billet entre les pages du passeport, et cette fois, tout était en règle, on pouvait y aller.

Plus loin, une fois le jour levé, car le trajet de Lomé à Ouagadougou dura vingt quatre heures, qui n'en auraient pris que quelques unes en Europe, le convoi fit une pause rafraîchissement. Il y avait

foule, car les voyageurs s'arrêtaient tous là pour acheter à manger, à boire, ou n'importe quoi d'autre. Une femme qui voyageait dans notre bus assise à côté de moi sortit précipitamment et rejoignit les buissons voisins, seul endroit des environs offrant quelque dissimulation, pour uriner accroupie au vu et au su de tous, de nombreuses dizaines de personnes autour. Elle regagna sa place parmi nous, avec l'expression de quelqu'un qui vient de se gratter le nez. Personne n'avait prêté attention à elle le moins du monde. Moi j'avais été stupéfait. La pudeur, qu'est-ce ? C'est ce que l'on ne veut pas montrer. Mais ce dont on se fout, on s'en fout. Pisser et alors ? S'intéresse-t-on à une vache qui pisse ?

Une fois arrivés à Ouaga, nous devions encore rejoindre l'hôtel où Michel nous avait réservé une chambre, même deux, le grand luxe. Si je ne m'abuse, l'établissement s'appelait « Hôtel de la Liberté » ou un truc du genre. Cela nous plaisait bien. Nous prîmes le taxi, et demandâmes à rejoindre cette adresse. Le type acquiesça. Nous ne nous méfiions de rien car à Cotonou, les zém ne font aucune embrouille. Zero détour. Aucun d'eux, jamais. Mais à Ouaga, les taxis sont de fieffés coquins, comme en Europe, ce dont Michel avait omis de nous avertir. C'est Gaël, à qui je décerne une palme pour sa vigilance, qui remarqua que notre parcours était incohérent, alors que tout à mon observation des rues et leur contenu, je ne m'étais aperçu de rien. Il engueula le chauffeur, qui dû répondre quelque chose comme « d'accord excusez-moi, on y va maintenant ». En effet, il y alla. Arrivés à destination, le tarif posait encore problème parce que le type n'avait pratiqué aucune remise sur le tarif gonflé, Michel s'en mêla, et nous lui donnâmes ce que ce dernier nous suggéra de lui donner. Il partit sans demander son reste.

Bientôt, nous étions tous les trois, Michel Gaël et moi, attablés à une terrasse, dégustant quelque bière fraîche, mangeant des spaghettis à la ouagalaise, avec des œufs au plat et de la sauce tomate. Je détectais une fille qui était très jolie, plus jeune que moi, elle avait peut-être seize ans. Elle me regardait, je la regardais, nous nous regardions, elle s'appelait Awa.

Awa, quelques verres, quelques heures plus tard, devait m'accompagner dans ma chambre. La communication était très compliquée parce qu'elle ne parlait ni français ni anglais et que je ne parlais pas sa langue, dont je ne suis pas certain, du reste, qu'elle fût burkinabée. La jeune fille était fofolle, un peu bizarre, je ne comprenais pas bien ce qu'elle voulait ou ne voulait pas, ce dont j'étais certain, c'est qu'elle me faisait craquer énormément. Je tombai amoureux. Je la ramènerais en France, je l'épouserai, lui ferai des enfants. J'étais transporté. Quand je fis part de mes plans à mes compagnons, Michel eut un rire consterné, et Gaël tempéra mes ardeurs. Nous verrions bien, je savais ce que je disais. Mais les choses ne se passèrent pas tout à fait comme ça.

En plein milieu de la nuit, dans ma chambre d'hôtel, alors que nous avions fait l'amour mais que nous ne trouvions le sommeil ni l'un ni l'autre, elle s'agita soudainement. Comme je ne comprenais rien à ce qu'elle voulait ou ne voulait pas, je ne compris pas qu'elle voulait rentrer chez elle. Puis je le compris enfin. Cela me contrariait beaucoup. Mais je n'allais tout de même pas séquestrer l'amour de ma vie. Je me résolus à l'accompagner. Nous marchions à pied, elle connaissait le chemin, moi, je tâchais de le mémoriser pour rentrer à l'hôtel après la ballade. Les rues étaient totalement obscures et désertes. Nous marchions depuis peu de temps, peut-être quinze minutes, jusque là c'était tout droit, facile à retrouver. C'est alors que je vis au loin deux hommes, marcher dans notre direction, au milieu de la même rue que nous occupions au milieu aussi. Je l'ai mentionné plus tôt, la vigilance est la première nature de mon cerveau, et malgré l'obscurité profonde, tous mes sens se mirent en alerte devant cette double silhouette. Quelques secondes plus tard, ils arrivaient à notre hauteur et soudainement, l'un des deux sortit une arme tranchante de sous ses vêtements, entre le couteau et la fauche, et dans le même mouvement visa mon corps du bas vers le haut et vers l'avant, avec le tranchant. J'eus le réflexe lumière de déplacer mon corps de sorte qu'il sorte de la trajectoire de la lame, Awa poussa un cri strident. J'avais fait un bon en arrière, le temps que je comprenne ce qui venait de se passer, Awa s'était enfui en trombe dans la même direction que nous suivions avant, vers chez elle. L'agresseur, lui, demeura immobile, ainsi que son binôme. Je ne pus distinguer de visage, il faisait trop noir. Je fis demi-tour et détalai, ils ne me suivirent pas.

Je rentrai à l'hôtel, le cœur au bord de l'explosion. Le lendemain matin, seulement je crois, j'informai Gaël de ce qui s'était passé. Il minimisa. Bof tout allait bien. Je minimisai aussi, n'en parlai même pas à Michel me semble-t-il, et mis cette histoire au placard. Aujourd'hui, elle me hante toujours. Non parce que j'ai eu peur de mourir, il est vrai que j'ai eu peur de mourir. Mais parce que je ne comprends pas ce qui s'est passé. Aurais-je pris la lame dans mes chairs, si je n'avais pas eu le réflexe d'éviter l'assaut ? Il me semble bien que oui. Alors pourquoi cet homme ne m'a-t-il pas frappé une seconde fois, se contenant d'une unique tentative ? Je pense que tout cela est vrai, j'aurais pu y laisser ma peau, mais cet homme ne faisait que jouer avec un petit blanc, qui n'avait rien à foutre dans les rues de sa ville à cette heure, avec une des leurs en plus. C'est clairement moi qui étais visé, en tout cas elle, en rien ne le fût.

Je la revis le lendemain, elle était avec une bande de gosses, dont quelques uns de son âge. Elle feignit presque de ne pas me reconnaître. Mais pas tout à fait. Je compris plus tard, avec l'aide en décryptage de Michel, que si j'avais voulu poursuivre l'idylle, j'aurais dus, alors, lui faire une alléchante proposition. Comme il n'en fût rien, nous ne nous mariâmes pas et n'eûmes pas d'enfants. En tout cas, j'étais toujours vivant. C'était déjà ça.

En rentrant à Paris, je rejoignis l'appartement de mon père à porte de Choisy, Gaël regagna son Montbéliard, et je fis ma rentrée à l'American School of Modern Music. Il était prévu que Gaël m'y rejoigne l'année d'après, une fois passé son propre bac, à la poursuite duquel il avait pris quelque retard. L'année suivante, nous devînmes colocataires à Barbès, nous reviendrons à cette époque bénie bien que tourmentée qui suivit le lycée et dura un certain nombre d'années.

Je retournai au Bénin l'été d'après, Gaël cette fois, ne fut pas du voyage. Je n'y fus pas non plus, bien que l'ayant fait physiquement, l'esprit n'y était pas. Je venais de rencontrer celle qui deviendra ma deuxième grande aventure, auprès de qui nous venions de nous déclarer. Je ne pensai qu'à elle pendant tout le séjour et le cœur n'y était plus. L'Afrique ne me faisait plus rien. J'avais beaucoup pleuré, à chaudes larmes même, lorsqu'il fallut prendre le départ de Cotonou vers la France un an plus tôt, mais cette fois, ma seule idée était de rentrer, et j'allai jusqu'à changer mon billet pour en avancer la date. Je rentrai seul à Paris.

Dans l'intervalle, j'ai vu cette misère que je ne supportais plus du tout, quand à l'allégresse africaine, elle avait purement et simplement disparu, même la fête était plombée. Je ne retins de ce second voyage qu'une ou deux choses, les voici narrées. Il y avait toujours des filles en cette contrée. Dont l'une traînait dans la bande de Salifou (Salif) qui était mon nouvel ami sur place. Il avait mon âge, elle aussi. Elle était ravissante et adorable, elle me dragua. Mais je n'en voulu pas. Au So What aussi, une très jolie fille me draguait. Elle voulait m'emmener au quartier latin. « Tu connais Saint Michel ? » Oui, je connaissais, j'avais eu ma dose.

Dans ce même bar, ce soir ou un autre, j'entrepris de pisser à la pissotière. Un type rejoint l'urinoir (urine noire) à côté de moi, et porta toute son attention sur ma bite, un large sourire aux lèvres. Je pris soin de ne pas bouger d'un poil, pour terminer ce que j'avais affaire et me barrer. Mais le type n'en eut pas assez, il s'empara de ma queue subrepticement et brièvement, trouvant le contact malgré ma volte face limitée en envergure, parce que j'étais un tout petit peu en train de pisser. Je le regardai droit dans les yeux et déclarai « connard ». Avant de remballer la marchandise et de classer le dossier pour études ultérieures. C'était la première fois de ma vie que je me faisais ainsi aborder, ce fût aussi la dernière. En revanche, j'ai été assailli souvent d'hommes tombés sous mon charme. Et je songeai aux centaines de fois où j'aurais tant voulu plaire aux femmes comme je plaisais aux hommes. Mais les voies du Seigneur sont impénétrables.

L'autre événement marquant de ce second séjour, fût la rencontre d'Aminata, dite Ami. Elle devait avoir une trentaine d'années. Elle était devenue la grande amie de ma mère. Elle était d'une beauté

irradiante, c'était une écorchée vive, une artiste de talent, elle présentait un profil comparable à ce que furent des grandes divas, anonymes ou célèbres, dont la plus connue et Billie Holiday. Un destin maudit. Fait de toxicomanie, de concerts, de déceptions amoureuses, d'alcool et d'amours déchus. Ami était aussi très attachante, et à part Salif, c'est à elle que je m'attachai à Cotonou lors de ma deuxième visite. Elle avait un complice à la guitare, dont j'ai oublié le nom, qui était lui-même dans les pires galères, mais qui était une crème de crème de gentillesse. Elle aussi avait quelque chose d'enveloppant, de maternel. Mais elle n'avait vraiment rien d'assexué, elle était au contraire d'un sexe sauvage, d'un érotisme forcené auquel elle ne pouvait rien, pas davantage que la panthère n'a façonné sa propre grâce. Elle fit l'objet de mes fantasmes. Mais je ne songeai pas un seul instant à les mettre à exécution. D'abord, elle n'en voudrait certainement pas le moins du monde, ensuite, elle était une amie de ma mère. Je rêvais en silence et clandestinement.

Un soir nous allâmes tous en boîte, une autre boîte, excentrée celle-là, je ne la connaissais pas. Je pus y voir un homme blanc en costard traîner derrière lui un cortège de femmes habillées comme pour un mariage. Toutes étaient sous son autorité et sa protection, c'est à dire bénéficiaient de leur part de son compte en banque. Je fus sidéré, et vins à méditer toute ma vie sur l'effet que me faisait ce spectacle, entre perplexité et admiration. Aujourd'hui, je suis marié, à une seule femme. Et j'ai pas mal tendance à penser qu'une, c'est déjà énorme.

Ami eut un message pour moi, quelques jours peut-être, plus tard. Elle me le transmit alors que nous étions en voiture, elle, ma mère, Michel je crois, et moi. Je chantais. Il m'arrive de chanter encore aujourd'hui, à l'époque cette légère habitude m'était venue à l'étude des feuilles de solfège que j'avais commencé à fréquenter en ma nouvelle école de musique. Je commençais à découvrir que ma voix était susceptible de receler quelque musique que ma guitare ne produirait jamais. Ma vocation de guitariste, il faut le savoir, est une erreur. J'aurais dû être chanteur ou trompettiste ou saxophoniste, ou pianiste, ou batteur, mais guitariste, jamais. La voix me permettait de compenser, en mimant mieux le timbre épais des instruments à vent, que le son fin et aigret, dépourvu d'expressions, de ma guitare, qui me fit tant souffrir toute ma vie presque, de musicien.

Nous étions en voiture donc, et je chantais. Je chantais n'importe quoi, j'improvisais. Je le faisais comme ça, cela me semblait dans le ton, en tout cas, cela me sortait de la bouche gentiment. Ami, qui était assise à l'avant, et moi à l'arrière, se retourna, et plongea son regard brûlant dans le mien. « il faut absolument que tu continues de chanter » me dit-elle « il y a vraiment quelque chose à faire avec ta voix, qui est pleine de qualité ». Elle était visiblement la seule à le penser dans l'assemblée, les autres eurent l'air un peu gênés. Mais sa conviction n'était que plus forte. Elle mourut peu d'années plus tard. Comme moururent nombre de ceux que je connus à Cotonou et au Bénin. Je ne

devins jamais chanteur. Mais je chantai pendant une période de ma vie, qui en rien ne fût plus heureuse que les autres.

Pour l'instant je voudrais faire une pause dans la chronologie de mon récit pour parler de mes lectures, de mon rapport au livre, le bagage littéraire et idéologique qui devint mon héritage. Le premier acte de mon histoire avec les bouquins est conflictuel. Enfant, à l'école primaire, puis au collège, il était impossible de me faire lire quoi que ce soit. Je ne comprenais pas l'intérêt de la chose, avoir affaire au verbe écrit était déjà assez pénible à l'école, même quand j'y étais bon, cette pratique scolaire de la lecture me suffisait largement. En français, en primaire, je n'étais pas si bon que ça d'ailleurs. Par exemple, en orthographe, j'étais carrément mauvais. Dieu sait que je le suis toujours. J'ai, à quarante et un ans, le même niveau strictement en orthographe que j'avais à huit ans. En effet, si les conventions orthographiques étaient de nature grammaticale, s'il s'agissait de comprendre le rôle des mots et leur place dans la phrase, je le faisais les doigts dans le nez, très au-dessus du lot. Mais s'il fallait mémoriser l'orthographe d'un mot arbitrairement déterminé, c'est à dire selon des règles qui, si elles existaient, m'échappaient complètement, alors je perdais les pédales, et les perds toujours, cela n'a pas changé d'un iota. Il y a certains mots dont j'ai regardé l'orthographe, pour pouvoir l'écrire, au moins cent fois dans ma vie. Cent fois, en y retournant, je n'avais toujours pas la moindre traîtresse petite idée de quoi il retournait. Ma mémoire, rien de moins, refuse catégoriquement d'enregistrer quoi que ce soit qui ne fasse pas sens. L'orthographe est sa première victime.

Aujourd'hui, j'écris sous respirateur verbal artificiel, avec traitement de texte et internet toujours à portée, aussi bien pour l'orthographe des verbes conjugués, que pour l'orthographe en général. Enfant, mon expression orale était déjà excellente, mais j'avais mis du temps à prendre la parole. Nico parla longtemps avant moi, ce qui inquiéta même un peu mes parents. Quand je me mis à parler, je bégayai. A quatre ans, j'étais franchement bègue, et j'ai suivi des séances d'orthophonie qui ont produit un excellent effet. Je ne me souviens pas en quoi consistait la technique thérapeutique, mais je me souviens parfaitement, avec une clarté magnifique, ce qui se passait dans ma tête, quand les mots s'encombraient dans ma bouche. Les mots allaient trop vite pour me laisser le temps de les articuler, ils se bouscuaient au portillon et créaient un embouteillage terriblement frustrant, car plus les mots allaient vite, plus il était crucial de les prononcer urgemment. Je luttais en vain, et cela me donnait la rage. Dieu merci, je n'eus pas à endurer cela trop longtemps, grâce à l'excellente réaction de ceux qui s'occupaient de moi

Si je ne m'abuse, j'abordai mon cinquième anniversaire avec une diction parfaitement normale, qui dût émerger dans la deuxième moitié de ma cinquième année, aussi, à quatre ans, je fus bègue puis

ne le fus plus. C'est à cet âge là, en tout cas, que je vivais avec ma mère, alors célibataire, mais en train de rencontrer le futur père de Théo, que je n'ai pas encore nommé, je crois, il s'appelle René. Je le voyais souvent à la maison, c'est avec lui que nous partîmes ensuite habiter à l'Arsot. Dans cet immeuble du presque centre ville, aux abords de la grande place de la « Maison du Peuple » que l'on aurait appelé aujourd'hui « maison de la culture et des loisirs », vivait une jeune fille dénommée France, n'est-ce pas un prénom magnifique ?

Elle avait quelques années de plus que moi, mais cela ne nous empêchait pas de nous adorer, et de nous fréquenter beaucoup, dans la cours de notre immeuble, abritant derrière lui un monde fascinant et magique que j'explorais en sa compagnie. Sa mère se trouvait être bègue elle-même. Cela donna lieu à une scène mémorable. Ma mère m'avait expliqué qu'il ne fallait pas faire remarquer à la dame qu'elle était bègue, car c'était impoli. J'avais enregistré le message cinq sur cinq. Un jour, nous nous trouvâmes à croiser la maman de France dans la cage d'escalier, attendant l'ascenseur. Il y eut une brève conversation entre les deux femmes, puis elle reprit son chemin, pendant que nous prenions l'ascenseur. Avant que la porte ne se referme, je déclarai à haute voix, sans bégayer, tout fier de moi : « Elle n'est pas bègue du tout la dame, pas du tout hein ?! » Ma mère cru, sur le coup, recevoir un coup de massue et je fus terrorisé d'avoir peut-être dit une connerie, mais j'étais d'une telle bonne foi, puisque je répondais aux instructions qui m'avaient été données. Cela devint fort rapidement un leitmotiv hilarant, rémanent pendant de très nombreuses années. A présent, l'histoire est quelque peu oubliée, je voulais lui faire justice en l'exhumant le temps de ce bref examen. France, si tu m'entends, ta maman ne bégaye pas. Mais ton Histoire, mon pays... Il lui faudrait pas mal d'orthophonie pour la replacer droit.

Si je finis tout de même à venir à la lecture, c'est que la lecture vint à moi, alors que je cherchais un fusil à harpon. Je l'ai brièvement mentionné plus tôt dans ce récit, il me poussa une passion démentielle pour la chasse sous-marine au tout début de l'adolescence, vers onze ou douze ans. Cette passion m'était arrivée de Corse, où je passais un mois par an avec mon père, Pierrette, la famille de Pierrette et mes frères et sœurs quand ils naquirent, un mois entier que je passais les palmes aux pieds, m'entraînant à l'apnée à toutes les profondeurs. Je restais des heures et des heures dans l'eau, j'étais immergé, c'est le cas de le dire, dans un monde merveilleux. J'aimais tout à la fois les performances de mon corps, de mes poumons hyper développés, de mon cœur puissant, alimentant mes muscles avec beaucoup diligence, et la nature dans toute sa splendeur sous-marine. Je ne me rappelle plus de mon record d'apnée, j'y travaillais pourtant à l'époque, jusque dans mon lit. J'aurais peur de dire un chiffre bidon aujourd'hui. Ce que je sais, c'est que personne autour de moi ne pouvait retenir l'air dans ses poumons aussi longtemps que moi. A présent, j'ai fumé des

quantités astronomiques, je fume toujours, et ne doute pas que j'en mourrai, si mon cerveau ne lâche pas avant.

Les premières années de cette passion furent totalement pacifiques. Dieu sait pourquoi, un jour, je me mis à vouloir tuer les poissons. Il est vrai que mon père et moi faisons des parties de pêche à la ligne qui faisaient partie de mon plus grand bonheur sur Terre. Nous nous levions à 5h du matin pour aller jusqu'en fin de matinée, tous les deux, rentrions pleins de girelles et autre menu frottin, qui faisait une excellente soupe le soir. A présent j'avais grandi je voulais de plus gros poissons. Des dorades par exemple, au moins des mulets. Une fois que cette idée me rentra dans la tête, elle ne me lâcha plus. Mon père refusait, pour lui, un fusil à harpon c'était pour les professionnels. Sans compter le fait que c'était sans intérêt. Je fis le lobbying le plus intense de ma vie pendant un été, et mon père, assailli vigoureusement, se sorti du piège par la stratégie. Puisqu'il en était ainsi, voilà ce qui allait se passer, je lirais quinze livres pendant l'année, et alors, l'année suivante, il m'achèterait l'arme. Mon père venait d'avoir eu la meilleure idée éducative de sa carrière de père. Je pris goût à la lecture, mais laissai vite mon fusil au placard. Je n'attrapais presque rien.

S'il tenait à me faire lire à ce point, ce n'était pas tant pour la culture à laquelle il souhaitait ainsi me voir accéder, bien que ce fût certainement une raison, mais pas aussi viscérale que sa propre histoire à lui. Mon père a été un boulimique de lecture pendant son enfance, avalant tout ce qui traînait à sa portée. Chose amusante, ma mère, elle aussi, fût une immense lectrice précoce. Précoces, ils furent tout deux quant au verbe et à la lecture, ainsi que je le fus moi-même. Mais moi, je ne lisais pas en dehors des salles de classe. Lire, c'était un truc que l'on ne faisait qu'à école. Pourquoi avais-je échappé à la lecture ? Problème d'éducation ? D'époque ? De gène ? Ma mère en tout cas, n'en avait jamais pris ombrage. Elle se contentait de sa propre expérience de lectrice, largement perpétuée à l'âge adulte, comme pour mon père. Mais si elle tentait parfois de me le suggérer, mon père insistait davantage, qui devait en la matière se sentir responsable de quelque hérédité. Il est vrai que sa propre mère était la fille de deux écrivains. Et lui aurait aimé, je crois, écrire aussi, mais il n'osa pas avant la cinquantaine, ce qu'il fit au demeurant extrêmement bien. Il est l'auteur de « la Chambre des Illusions Perdues » d'Eric Daurat, que je conseille à votre appétit de lecteur. C'est un roman... autobiographique. Comme c'est original ! Je fais tout comme papa. C'est comme ça. J'ai beau essayer de l'assassiner, je n'y arrive pas.

Je voyais mon père et ma mère lire donc, m'inviter à en faire autant en particulier quand je venais les déranger, et mon père y tenant beaucoup jusqu'à cette idée de génie, de conditionner mon apprentissage de chasseur sous-marin, à mon apprentissage de jeune lecteur. Je me procurai alors, tout à fait déterminé à honorer mon contrat pour jouir enfin de l'arme tant désirée, le nombre de

livres prévus, choisis pour leur attrait apparent. Il s'agissait, pour chacun d'entre eux, de littérature jeunesse. A part le Petit Prince, il n'y avait que des œuvres totalement anonymes. Mais elles furent d'une très grande qualité. Je voudrais remercier les auteurs que j'ai lus alors, dont je ne connais aucun nom. J'ai oublié les titres aussi. Cela racontait des histoires d'ados de mon âge qui faisaient des guerres diverses et variées, qui vivaient des aventures angoissantes et fantastiquement enthousiasmantes à la fois. Je fus aspiré profondément par le pouvoir de la littérature, cette faculté unique de propulser le lecteur dans un monde à la fois totalement étranger à la réalité, mais plus vrai que nature. Si un livre est réussi, en le lisant, on n'est plus dans la réalité. On est dans celle que restitue l'ouvrage. Il y avait même les aventures d'un aviateur pendant la seconde guerre, et je vous prie de croire que, depuis, je vis dans un cockpit, et je vais à la mort avec mes ailes pour toute gloire. Je n'avais pas imaginé que des bouquins puissent renfermer une telle magie. Une mécanique s'était enclenchée qui m'ouvrirait les portes d'un certain nombre de livres sans lesquels je ne serais rien.

Au Collège, j'achevai mon parcours de lecteur par le premier tome des Misérables. Ce fut infiniment bouleversant. Cet ouvrage me procura un sentiment mêlé. Il était à la fois extraordinaire de pouvoir contempler la vertu de cet homme qui en était l'auteur, son génie, sa compréhension intime et profonde, qu'il nous faisait le bonheur de partager, laissant accessible son trésor aux quatre vents, à la fois terrible parce qu'il décrivait un monde sans pitié, qui se trouve être, de ce point de vue au moins, et au minimum, à l'égal du monde réel. Il fallait que j'absorbe ce message, mais il fallait aussi que je le digère. Victor, je me permets de te dédicacer ce livre, si tu veux bien.

A l'âge adulte, je perdis de nouveau le fil de la lecture, et ne me mis à lire qu'à l'extrême compte-goutte. A présent, jusqu'à nouvel ordre, je suis incapable de lire quoi que ce soit. Mon cerveau est trop occupé, trop bouillonnant, trop chaotique, je suis incapable de garder la focale sur autre chose que mes propres pensées. Cela dure depuis des années. Avant d'en arriver là, je pus constituer une petite bibliothèque mémorielle. En voici le contenu :

Au Collège, je lus ce que mon père m'avait demandé pour ma récompense, et je crois que Marcel Aymé fût celui par lequel s'opéra la transition entre la littérature jeunesse et la littérature tout court. Je sais que je l'ai lu à cette époque, et que j'ai trouvé une merveille d'intelligence, un puits de sagesse et de connaissance magnifique. Au collège, je n'allai pas plus loin.

Au lycée, le territoire vint à s'ouvrir. En premier lieu, je m'intéressais beaucoup à la psychologie, et j'achetai dans la librairie Rodin, en bas de chez mon père « le Moi et les Mécanismes de Défense »

de la fille de Freud, Anna. Le livre avait l'énorme avantage de présenter un volume assez fin, qui me mit en confiance, avec sa couleur rose pâle et foncé, qui suggérait quelque gourmandise accessible. Le livre était fort accessible en effet, il aurait pu s'intituler « les bases de la psychologie expliquée simplement ». On y parlait du moi, du ça et du surmoi, dont je connaissais déjà à peu près tout, mais je fus ravi de voir consolider mes connaissances. Puis l'on abordait ces fameux mécanismes de défense dont, en ce qui les concerne, je n'avais encore jamais entendu parler. Et le sujet était passionnant ! Elle montrait de manière très limpide comment l'esprit (l'inconscient dit-on quand on est freudien ce qui n'est pas mon cas du tout, ni lacanien ni rien de rien) fabrique des stratégies d'évitement et de protection. Je buvais vraiment du petit lait, parce que cela me passionnait et me passionne toujours, que de décrypter l'âme humaine. Ce livre, au delà de la psychologie, est un traité sur la nature de la condition humaine, compact et hospitalier envers le profane. Je le recommande à tous. Ce devrait être la base de l'enseignement de l'adolescent, du jeune adulte. C'est encore plus important que les arts, les lettres et les sciences. Etroitement complémentaire en tout cas. Il y a là tant matière à méditer sur soi-même et autrui.

Au lycée, je lus Belle du Seigneur, qui me divertit beaucoup, je lus tout Vian (dont Vernon Sullivan), tout Kundera, tout Romain Gary (dont Emile Ajar), je lus « Tocaia Grande » de Jorge Amado qui me bouleversa profondément, je lus Tony Morrison, Paul Auster, Garcia Marquez, Philip K. Dick, Asimov, Kerouac, j'en oublie sûrement, cela me reviendra plus tard peut-être. J'ai lu « Voyage au Bout de la Nuit » qui fût une grande aventure. Ma curiosité pour ce livre était très prononcée en raison évidente du caractère licencieux de son auteur. Céline, après le diable en personne et Hitler, était la pire créature que cette Terre n'aie jamais portée, je n'avais pas envie, par conséquent, de me rendre complice de son œuvre. Mais le propre de la connerie, c'est l'ignorance. Par dessus le marché, il n'est pas question de gazer des juifs dans ce livre, il suffisait de faire comme si quelqu'un d'autre l'avait écrit. C'est en me pinçant le nez que j'entamai l'ouvrage, mais n'eus pas à le pincer longtemps, car je fus saisi, fauché dès les premiers mots par un style d'une violence transgressive à hauteur de son érudition, et cela ne pouvait que me séduire infiniment. Je dévorai le roman en quelques jours, habité par les aventures et les personnages, par ce loser à qui il arrive toutes les looses de la terre. De plus, il faisait un portrait de l'ambition et de la poisse qui me frappa. Il maîtrisait les codes du sort, comprenait les ressorts du destin. Sorti de ce livre, j'essayai un autre Céline, que je ne terminai jamais. Plus tard, beaucoup plus tard, un débat agita la France : pouvait-on publier du Céline ? Mon opinion est que si l'on enquêtait sur la vertu d'un auteur avant de valider le droit à son œuvre d'être édité, cela ferait beaucoup de travail. Mieux vaut se concentrer sur le contenu du livre. S'il est expliqué comment entrer en clandestinité terroriste, fabriquant des bombes et réunissant des armes, il paraît judicieux d'en limiter la circulation. Voyage au bout de la

nuit est un voyage au bout de la nuit. De ceux que chacun a fort heureusement le droit de faire. Accessoirement, c'est un immense chef-d'œuvre.

Au lycée, je lu surtout un livre, qui changea ma vie à retardement, mais avec fracas, après un long travail dans l'ombre de mes méninges, pendant d'interminables années. Ce livre, il traînait dans les chiottes, à la maison chez mon père, ou le petit coin était une bibliothèque. Il n'y avait pas de place dans les meubles dédiés, mon père avait donc aménagé le lieu d'aisance en mini bouquinerie. C'est en pourvoyant à mes besoins naturels en position assise que, depuis un bon moment déjà, je lorgnais ce gros volume dont je distinguais à peine la pochette, dissimulée sous d'autres livres que je n'avais pas encore déplacé pour vérifier de quoi il retournait. Le peu que je voyais m'intéressait. Ce jour-là, je m'en emparai, et l'examinai de plus près. Il y avait en couverture tout un tas d'éléments à la symbolique mystique. Il n'en fallait pas davantage pour m'y coller, malgré le titre un peu pompeux, dont je compris bientôt qu'il était un doux euphémisme.

Ce livre, je l'avais embarqué avec moi en route pour Amsterdam avec Julien, dont je n'ai pas encore parlé, et le trio de filles, Sophie, Éléonore et Élodie. Nous nous rendions en bus en Hollande depuis Paris pour fêter ensemble, là-bas, la nouvelle année, située au milieu de mon année scolaire en terminale.

Julien est un peu le troisième larron de mes copains de classe, derrière Christophe et Adrien. Il est sépharade, seul autre « juif » de la classe, on aime bien rigoler avec des blagues juives notamment, mais pas que. Julien aime l'humour, il en a, ainsi que du bagout. En plus il joue un peu de guitare et admire le travail que je fournis sur l'instrument, lui qui gratte à peine. Sa petite sœur deviendra chanteuse de jazz. Lui, occupe une place enthousiasmante dans le domaine culturel, artistique, il accompagne la création de vidéo contemporaine, une niche branchée et avant-gardiste. Moi? Je suis sans emploi.

Ce livre, je le lis donc dans le bus qui me mène à cette destination magique où, me promet-on, on peut acheter du shit comme une baguette de pain. Les coffee shop sont pour moi autant de maisons dont rêvent Hansel et Gretel, elles sont trop belles pour être vraies, et vraiment, j'attends de voir ça avec impatience. En attendant d'arriver aux abords d'Amsterdam, passés la frontière, quand je ne suis pas le nez dans mon gros livre, je guette le coffee-shop. Voilà Amsterdam ! Cette fois je n'y tiens plus, je bondis, mes copains rient aux larmes devant mon impatience de gamin surexcité. Bientôt nous descendîmes du bus et je pus me précipiter dans les rues de la capitale à la recherche

de l'une de ces enseignes, qui ne fût pas longue à trouver, où j'achetai légalement, pour la première fois de ma vie, ma précieuse substance.

Plus tard dans la nuit, j'étais ivre et pété comme ces pétards qui pétaient partout, car il faut savoir qu'à Amsterdam, on pend des chapelets abondants de pétards dans les rues, et qu'à minuit le 1er janvier, la ville subit un terrible bombardement. Ce fût l'occasion de m'isoler de mes copains, et de prendre la direction du quartier rouge, car j'avais une commission à y faire. Il fallait que je sache ce que c'était, que d'avoir un rapport sexuel avec une prostituée. Il le fallait absolument. C'est comme ça. Je trouvai une magnifique fille métissée Asie Afrique, et sollicitai ses services. Elle m'introduisit dans sa cellule, son studio, son asile, situé derrière les rideaux fermés, et je fis ce que j'avais à faire sans en garder aucun autre souvenir que l'état de cette fille pendant mon ouvrage, proche de celui dans lequel une femme est habituellement lorsqu'elle se rend en manucure. Il n'y avait pas de dégoût. Mais il n'y avait pas une trace d'affection non plus, cela allait de soi. Cette expérience me convint, je pouvais rejoindre, l'air de rien, les autres. A cette époque, le téléphone portable n'existait pas encore. Mais tout le monde savait comment se trouver.

J'eus recours de nombreuses autres fois à la prostitution dans ma vie, et je suis tombé sur toutes sortes de prostituées, de tout âge majeur, de toute couleur, de toute provenance, de tout standing. De l'affection, je n'en trouvai pas à chaque fois, mais souvent j'en vis la trace. Jamais de détresse profonde apparente, et Dieu sait que je sondais. Les cas de séquestration et de viol sont minoritaires, je puis l'affirmer vigoureusement, au point de ne s'être jamais présentés à moi, malgré une exploration relativement méticuleuse. Il n'en demeure pas moins urgent de démanteler de tels réseaux. Mais que fait la police ? Elle verbalise les usagers.

Nombreuses années après Amsterdam, je fus amené à conduire une prostituée dans ma voiture. Je faisais Heetch. On y reviendra. C'est une sorte de taxi low coast et clandestin, dont le réseau servait notoirement aux dealers et aux professionnels du sexe de toute nature, homme, trans, femme. Souvent, ils ou elles étaient au téléphone et en profitaient pour abonder mon attention sur les détails croustillants de leur vie au turbin. Les prostitué(e)s pas les dealers. Un soir, une nuit même, car je travaillais de nuit, jusqu'à ce que l'on me l'interdise, me rabattant sur des prestations sociales (excellente opération comptable du gouvernement), une nuit disais-je, j'eus une passagère qui me livra une très intéressante conversation. Je l'emmenais depuis Paris vers sa banlieue de résidence lointaine, il y avait du chemin à faire. La première partie était en compagnie d'un copain et d'une copine à elle, et pendant tout leur trajet commun, avant qu'ils ne nous quittent à une étape donnée, la conversation fût axée sur de savoureuses anecdotes mettant en scène leurs passes récentes et respectives.

Puis, quand elle fût seule avec moi, elle appela sa mère. Là, elle eut une conversation tourmentée sur les questions d'argent qui se jouaient dans la famille, la mère semblait parfaitement au courant des origines des fonds dont elle bénéficiait. Puis elle raccrocha. Il nous restait encore de la route à faire. Je ne dis rien. Elle se tourna vers moi et me dit : « c'est une vie difficile ». Je lui répondis que oui, je n'en doutais pas. Je lui demandai pourquoi alors, elle le faisait. Elle me répondit que cela lui rapportait beaucoup d'argent, qu'il lui en fallait beaucoup car elle avait un projet. A ce stade de la conversation, elle ressentit le besoin de faire une précision. Elle était musulmane. Devant mon incompréhension « qu'est-ce que cela change ? » elle me répondit que sa mère comptait plus que tout, et la famille en général. Je lui fis observer qu'on pouvait avoir des liens très étroits dans sa famille sans être musulman, mais elle estima que je ne pouvais pas comprendre. Alors, je lui posai la question qu'il fallait que je pose : « qu'est-ce qui est dur dans ce travail ? ». « le fait que je ne prenne pas de plaisir » me répondit-elle tout de go. Mais alors, ai-je enchaîné, si elle avait été caissière à la place, n'éprouvant pas davantage de plaisir, cela aurait-ce été pareil ? Elle n'avait jamais pensé à un truc pareil, elle devait réfléchir. Elle déclara au bout de sa brève méditation : « oui, ce serait pareil ».

Merci madame, merci. Si la prostitution est dégradante, le métier de caissière aussi. Jean-Luc Mélenchon n'a aucune envie que ses filles ne deviennent prostituées, ce pour quoi il souhaite abolir la prostitution. Il ne veut pas non plus, je suppose, que ses filles deviennent caissières. Va-t-il abolir la caisse ? Moi je rêve que mes filles (j'en ai deux na !) fassent ce qu'elles veulent quand elles veulent dans la vie, qui ne soit un crime pour personne. Je l'ai écrit dans un précédent livre, l'échange sexuel n'est pas une indignité, l'échange pécunier ne l'est pas davantage, l'échange sexuel contre rémunération ne peut l'être plus. Basta. La loi française pénalisant l'usage de la prostitution est une loi faite par des putes pour des putes jalouses de la concurrence, au détriment de l'espèce humaine. Tout comme la loi sur le transport urbain de passagers, est une loi par des enculés pour des enculés. A part ça, non, je ne fais pas de politique. Je fais de l'invective. Et quand j'aurai fini d'éructer, tu seras obligé d'écouter ce que j'ai à te dire et tu seras au courant : je ne t'aime pas du tout. Tu me files la gerbe depuis trop longtemps. Et encore, là, ce n'est rien. Les putes et les taxis, ce n'est que gourmandise. Je veux me payer toute la mafia de cette planète, qui parade en col blanc, la merde au cul, expliquant que ça sent la rose. Il y a de quoi faire...

Ce livre, c'était « Pour Sortir du XXe Siècle », et ce fût une claque. Je la pris en pleine figure parce qu'Edgar Morin y exposait le doute sous un angle qui m'éclairait infiniment. Outre la contextualisation et le portrait historique du XXe siècle, il s'agit d'un manifeste en faveur du doute, antidote estime-t-il, à tous les fanatismes. Or il illustre à merveille le fait que le fanatisme puisse

naître en soi aussi facilement qu'en autrui, que le XXe siècle fût constitué de fanatismes antagonistes, tous plus fanatiques les uns que les autres. Le doute était l'acide qui nettoyait l'illusion, laquelle conduisait tout droit au désastre. J'avais déjà beaucoup de goût pour le doute, mais ne me l'étais jamais formulé. Non seulement je le vis enfin exposé à mon intellect, mais le voyant glorifié, mes veines se chargèrent à ras bord de ce poison vital qui m'a conduit jusqu'ici. Par le doute, terrible, implacable, impitoyable, ayant attaqué jusqu'au dernier atome de ce dont j'étais fait, ainsi que le monde, je fus conduit à construire une représentation aujourd'hui mon trésor, mon capital inestimable de connaissance. Tout ce que je pense, un petit peu ou bien beaucoup, n'a pas été passé au karcher, mais à la bombe atomique, désintégré dans l'acide avant de se constituer en molécules indestructibles. La conversation que me livre autrui, quelle puisse en être la grande intelligence, ne pourra jamais porter atteinte à ma conviction autant que ma propre remise en cause, brutale et perpétuelle. Mieux que cela, j'ai compris à présent que l'on mesure l'intelligence d'un esprit à sa capacité à traiter la contradiction, et uniquement sur ce critère là. Le reste, c'est de l'imagination, de la créativité, ce que vous voulez, mais pas de l'intelligence. Aussi, je me forgeai la conviction qui devait se formuler tout récemment ainsi : un idéologue qui n'aime pas la contradiction est tel un joueur d'échec qui ne souhaiterait pas rencontrer d'adversaire. Or, les intellectuels sont tous dans leur coin, et dans leur coin, la plupart du temps, ils sont au petit coin. Ils ne servent à rien. Ils ne produisent que du déchet, dont l'odeur leur donne souvent beaucoup de complaisance avec eux-mêmes.

Je retiens six lectures marquantes ayant accompagné l'âge adulte. La première est Maupassant « Bel Ami ». Roman d'apprentissage, on y suit le parcours d'un moins que rien qui devient un Macron. J'espère que le Président l'a lu. Dans un Paris du dix-neuvième siècle, on y suit les aventures palpitantes, l'ascension progressive et irrésistible d'un homme qui s'empare de tous les codes du pouvoir pour son usage en prestige et fortune. Il rencontre le triomphe. Si Emmanuel a lu roman, il se peut qu'il en ait oublié Machiavel. Car l'histoire de Maupassant se termine bien, mais dans la vraie vie, plus une ascension vers le pouvoir est puissante, plus on risque de s'en faire évincer brutalement. Le sort adore offrir la gloire, avant de la voir piétinée, outragée. Ce que m'a montré ce bel ami, c'est un destin que j'aurais fantasmé, si, à l'époque de cette lecture, je n'avais déjà abandonné toute ambition, ne tenant plus debout qu'oxygéné par un mince filet de rêve, qui accompagne toujours à cette heure ma respiration. J'ai pu, le temps de cette lecture, m'identifier à lui, et dans un monde hyper plausible, jouir du succès dont il jouissait. La grande force, la grande qualité de ce récit est à mon avis la description qu'il propose du destin, quand il se met à avancer dans une direction donnée. On comprend très bien, grâce à pareilles histoires, comment quelqu'un

comme Macron a pu se laisser griser par le sort. Et moi, je comprends très bien comment rien n'a pu m'enivrer autrement que l'espèce d'un instant.

Le deuxième auteur que je retiens est Bukowski pour son œuvre entière, qui attendit longtemps avant de croiser ma route. Pour une raison inconnue, il m'était resté inconnu jusqu'à trente cinq ans bien tapés. Il me fût recommandé, et je le pris à reculons car je lisais peu. Mais il sût vraiment me charmer, aussi bien quand il raconte son enfance, alors très poignant, que quand il raconte sa débauche, alors très séduisant. Là encore, je pus fantasmer. Ha si seulement j'avais connu une telle vie, faite d'épanouissement total, à être bien payé pour raconter mes frasques... Au lieu de cela, j'avais une vie de merde, un statut de moins que rien, une opinion de moi-même très dégradée, et des souvenirs plein la tête impossibles à raconter.

Même si je l'avais voulu jugeai-je alors, d'une part je n'aurais pu me le permettre, eu égard à mon entourage, d'autre part je trouvais nul à chier de parler de soi-même dans un texte, en ce qui me concernait. Bukowski je le lui permettais, parce qu'il n'était pas moi, parce que tel était son destin. Voilà à présent que j'écris mes mémoires... Tout fout le camp. J'espère ne pas trop faire de dégât autour de moi, mais j'espère en faire quand même sinon cela signifierait que je n'ai pas été publié. Autant me tirer tout de suite une balle dans le crâne.

Le troisième auteur est un livre en particulier de Balzac, le seul que j'aie lu de lui « les Illusions Perdues ». Quand je le lus, mais vie était non pas un château de cartes, mais de pierre, écroulé sur moi, asphyxié dans les décombres je cherchais à survivre, mais n'avait même pas encore connu le pire. Le titre m'interpella. Ce qui m'a d'abord frappé, ce fût la langue. Elle y est d'une virtuosité à couper le souffle, sans aucune commune mesure avec la littérature actuelle, d'une complexité paroxystique, d'une maîtrise étourdissante. La langue complexe s'accompagne d'intrigues extrêmement complexes elles-mêmes, mettant en scène des détails stupéfiants, cliniques, avec une précision administrative. Ce type avait juste une réalité entière parallèle dans sa tête. Il connaissait de chaque chose chaque infinitésimal détail. Cela, ce fût pour l'entrée en matière. Il s'agissait d'un poète de province qui séduit une dame du monde qui l'emmène à Paris, où il cherche la gloire et la trouve, avant de se faire laminer par le sort, et d'être sauvé in extremis par un mystérieux prophète lui offrant la vie le pouvoir contre sa servitude. Il accepte le deal, ainsi se finit le livre.

Ce dernier intervenant est, à lui seul, un gouffre de mystère. Car le roman est d'un style hyper réaliste, sauf ce personnage mystique tout à la fin. Un franc-maçon ? Cette histoire éveilla en moi un sentiment complexe, justement, oscillant entre le réconfort de connaître un sort minable parce

que cela m'écartait du danger de trahison, d'indignité, et l'idée que si ça avait été moi, j'aurais écouté le cénacle. J'aurais été humble, j'aurais préféré mille fois écrire un seul livre sans le vendre, que mille valant une fortune, pour peu qu'il dise du vrai, si les autres disaient du faux. Le poète prend le parti de la gloire, méprise la vertu, le paie, et se voit racheté par ce mystérieux envoyé venu à sa rencontre le ramasser à cinq minutes du suicide. Et moi ? Et moi ? Et moi ? Qui suis-je ? Pourquoi ne puis-je prouver ma vertu ? Et récolter la moisson de ma connaissance. Je veux servir la Justice, je veux mourir pour la Justice, celle que j'ai élaborée. Nulle louange ne me ferait dévier de mon devoir. Jamais.

La quatrième lecture est celle de Dostoïevski « Crime et Châtiment ». Ce qui fût remarquable ici, c'est la description du tourment. L'auteur met en scène un homme qui élabore puis met à exécution un plan criminel, pour venir en aide à sa famille dans le besoin. Il choisit de s'en prendre à une usurière juive, qu'il trucidé avant de s'emparer de son butin. Nous en sommes à la moitié, le reste, c'est la traque du coupable. Le criminel est très intelligent, il a tout prévu, mais il tombe sur un enquêteur qui le démasque assez vite, et prend plaisir à le laisser mijoter jusqu'à ce que, au bord de la crise, il avoue son crime. Ce que montre extraordinairement bien cet ouvrage, c'est comment le piège du destin se referme inexorablement, malgré la foi, malgré l'espoir, méticuleusement broyés pas à pas. L'auteur fût lui-même emprisonné au goulag pour délit politique, sous la Grande Russie du Tsar. Mais il connu le succès littéraire avant et après, sauf erreur. Il avait la passion du jeu, dévorante, fiévreuse, il était un écorché vif, un torturé. Son art est à son image. Grandiose d'angoisse.

En cinquième place vient son confrère, Tolstoï « Guerre et Paix » en deux gros volumes de poche. Ici, nous avons droit à une magistrale leçon d'histoire napoléonienne, cela aurait suffi à me plaire. Mais l'auteur va plus loin, il creuse profond les sillons de la condition humaine, dont il démonte les ressorts extrêmement bien dans une large fresque mettant en scène de très nombreux personnages, et de très nombreuses actions. C'est une intelligence cathédrale que celle de Tolstoï. Notamment, il comprend parfaitement bien comment l'individu se trouve conditionné par son propre destin, y compris les plus puissants d'entre nous. Cependant, le génie gâche considérablement son chef-d'œuvre à mon avis, en y ayant ajouté un épilogue qui abandonne la narration de son histoire, pour un ton philosophique docte. Cela serait sans doute passé sans encombre si cette conclusion était venue confirmer son propos. Mais il n'en est rien. Il éprouve alors le besoin de proclamer sa foi en un libre arbitre qu'il a passé des centaines de pages à réfuter consciencieusement. Son argument :

malgré les apparences le libre arbitre existe, car, assure-t-il, chacun le sait au fond de soi. Pas moi Léon, pas moi.

Je finirai ce tour de table littéraire pour poursuivre mon fil chronologique après avoir mentionné la palme d'or de mon festival personnel. C'est un trophée terriblement déchirant, parce que l'œuvre est d'une noirceur dont jamais rien n'a approché la profondeur dans ma vie. C'est une fresque plus longue encore que celle de Tolstoï, mais en Inde cette fois, du point de vue des parias, des intouchables, du petit peuple. C'est tout simplement atroce, extrêmement difficile à supporter. C'est pourquoi il est urgent de le lire. Nous avons un monde à changer. Nul ne décrit mieux ce qui doit en disparaître que Rohinton Mistry dans « l'Equilibre du Monde ». Il y eut ce choc, au Bénin, avec cette bande de misérables gosses. Ce livre fit plus qu'enfoncer le clou de ma vocation politique, il explosa l'établi.

Mon entrée à l'American School of Modern Music, qui était une structure privée, comme toutes celles qui dispensaient l'enseignement du jazz à l'exception de rares conservatoires sur Paris et région, que je payai avec les sous de ma « troisième grand-mère » décédée, fût une étape très importante de mon existence.

Alors que j'étais perché dans ma tour, un soir où j'étais encore au lycée, que je jonglais avec mes crises d'angoisse, j'éprouvai le besoin de m'emparer d'une feuille où tracer au stylo bille la sentence suivante « je suis né pour chercher le génie ». Et ce génie, il fallait que je le trouve, et je ne pouvais le trouver ailleurs que dans la musique. Je serais un génie du jazz ou ne serais pas. Or, n'ayant accès à aucun génie jusqu'à preuve du contraire, ma nouvelle école devait me fournir les arguments nécessaires à son expression. C'est dans cette optique que je la rejoignis.

Il y avait un test pour commencer, pour déterminer si l'on entrait en classe préparatoire, ou si l'on entrait directement en classe élémentaire. François Fichu s'occupait de la première, Steve Carbonara, un américain comme son nom spaghetti ne l'indique pas, un type haut en couleur, que je raconterai peut-être un jour à l'occasion dans ce texte ou ailleurs, s'occupait de la deuxième année. François était un gars discret, un guitariste, notoirement végétalien, prosélyte en ce sens, en avance sur son temps.

Je me retrouvai avec les bizuts en toute première année. Cela m'avait un peu contrarié, car cela se jouait sur le solfège, or j'avais travaillé mon solfège en vue de cet examen pour m'épargner la première année. Pour se faire, j'avais reçu des leçons de la part du professeur de violon d'Antoine, mon petit frère, qui étudiait l'instrument à ce moment-là, avec plutôt malheur que bonheur. Il est

vrai que les premières années de violon sont pénibles pour tout le monde. Cela ne l'a pas empêché de suivre des études de musique contemporaine à Berlin par la suite, je parle ainsi de mon frère, où il vit toujours, toujours de sa musique, en se débrouillant bien à mes yeux. Beaucoup mieux que moi.

Ce prof de violon était un très jeune virtuose du Conservatoire Supérieur de Paris. Il me joua un jour du Paganini, c'était magnifique, précis, léger, sensible, mûr. Je l'avais mis au courant de mes projets, il m'encourageait, mais c'était un peu de circonstances. Il me disait que mon oreille était meilleure que ce que je croyais. Il me faisait remarquer que j'appartenais à une catégorie qualifiée pour faire de la musique. Ce que je sais, c'est que l'oreille fût la première de mes faiblesses, parmi de nombreuses autres, pendant ma simili carrière. Dans le jazz, elle est encore plus cruciale qu'en classique. Car on compose instantanément.

En tout cas, mes travaux avec lui et dans l'école « Arpej » du 18e que j'avais fréquentée en terminale ne suffirent pas à me faire considérer à l'American School comme ayant déjà pratiqué. Je me consolai quand je m'aperçu que mes camarades n'étaient pas plus mauvais que moi. La bonne nouvelle, c'est qu'ils n'étaient pas meilleurs non plus. Je tenais une bonne corde en tête de peloton, en terme de talent et de compétences musicales. Je me fis des amis, commençai à monter quelques répètes ici ou là. Je me souviens de Laurent, un autre guitariste super sympa, qui jouais mieux que moi trouvais-je, mais lui pas. Nous répétâmes ensemble, il me fit découvrir son groupe, dont je partageai même le studio quelques fois, dont un enregistrement que j'ai perdu. Ses copains, bassiste et batteur, jouaient vraiment très bien. J'ai aussi rencontré Benjamin, qui devint mon ami de l'école, avec qui nous allâmes jusqu'en cinquième et dernière année. Il était séfarade, une famille d'artistes, un dandy très intelligent et créatif, une pile d'énergie, un grand talent en musique. Il avait d'excellentes oreilles pour le coup, et surtout, il avait compris ce que je n'arrivais pas à comprendre : comment sonner jazz.

Comment fabriquer, improviser ces phrases qui répondent à l'esthétique jazz. Ces années furent axées sur cette problématique, qui occulta tout le reste dans ma vie, apprendre à être un guitariste de jazz, à tout prix. Je travaillais énormément, mais je ne comprenais pas, je ne comprenais rien. Pourtant à l'école, je n'avais que de bonnes notes. Mais on ne me jugeait pas sur mon jazz guitare en main, on me jugeait pour mon solfège, mon déchiffrage, mon harmonie, mais personne ne pouvait m'expliquer comment sonner jazz finalement. Ben, lui, avait déjà compris. Et j'étais mort de jalousie. Et il faisait du bebop en chantant les notes. Et je mourrais de frustration de ne pas savoir le faire comme lui. Je n'étais pas parti pour devenir un génie.

Gaël avait maintenu ses projets de venir à Paris me rejoindre à la « School » pour ma deuxième année. Lui serait alors un cran en dessous de moi dans le cursus de l'école. Nous ne serions pas dans la même classe, mais nous habiterions le même appartement ! Sa mère, qui tenait beaucoup à le soutenir dans ses projets, ainsi d'ailleurs que son père (ses parents étaient aussi séparés que les miens) trouva un appartement magnifique dans un immeuble magnifique dans un quartier magnifique qui était le haut de la rue de Dunkerque à Barbès. Pour payer mon loyer, je ferais des petits boulots. Je disposais par ailleurs d'une réserve de sécurité grâce à Lucille. Je quittai ainsi le nid de mon père et cela me comblait de joie. Lui, ça l'énervait beaucoup que je gâche cet argent à payer un loyer alors qu'il habitait un trois pièces seul.

Il faut savoir que j'ai commencé à travailler à 18 ans, quand j'étais encore au lycée Buffon. Dès que je devins majeur, j'adressai un courrier de candidature au Pizza Hut du coin, dans le 13e, celui de Tolbiac, et je fus rapidement engagé. Je travaillais le soir, jusqu'à 20 heures par semaine prévues dans mon contrat je crois. Je devais les faire surtout le week-end, mais je le faisais en semaine aussi. Je me souviens que les disponibilités étaient un critère majeur d'engagement, or les miennes n'étaient pas excellentes, mais j'ai appris plus tard que j'avais bénéficié d'un passe-droit. L'adjointe du manager faisait ses recrutements avec Nadia. Elles me trouvèrent de beaux yeux bleus et m'engagèrent. Nadia était une simple employée, étudiante en compta. Elle deviendra ma petite amie.

J'étais tombé sur le pire Pizza Hut de Paris. Nous ne faisons que de la livraison à domicile, pas de restauration sur place. Il cumulait toutes les tares. D'abord, le plus gros chiffre de Paris, ensuite, le plus gros chiffre de vols sur livreur, qui correspondait en fait au nombre de petits voyous qui travaillaient sur place, montant leurs combines. C'était aussi la boutique dont les installations étaient les plus vétustes, la machine à laver était tout le temps en panne, nous lavions les caquelons à la main, c'était le restaurant qui générait le moins de pourboires, c'était aussi le restaurant punition pour les managers pas sages que l'on mettait là pour les punir, c'était un enfer en fait. J'ai fait un autre Pizza Hut, dans le 9e par la suite : le jour et la nuit.

Ce travail me rendait fou en fait, tout simplement. Les livreurs étaient livreurs plongeurs, et standardistes, tout était stressant, tout était affreux, tout était infiniment tendu. Au départ, j'avais été attiré par la perspective de rouler à deux roues dans Paris, j'en fus pour mes frais pendu au téléphone avec des gens qui m'insultaient, ou en plonge avec la machine en panne, et les heures qui tournaient, cruelles, dépassant la limite prévue, mais pas le choix, il fallait rester pour finir. Les fermetures étaient horribles. De terribles punitions. Je me sentis vite exploité.

Avant de quitter ce travail, où j'ai tenu un an et demi, j'ai décidé de produire mon propre larcin. J'ai fait comme tous les livreurs faisaient, j'ai prétendu une agression pour empocher la mise. J'étais au dessus de tout soupçon, j'étais le seul gaulois, réputé pour sa gueule d'ange et son discours à la Carlton. C'est ainsi que je m'étais fait surnommer contre mon gré, rapport au Prince de Bel Air. J'étais le petit merdeux, l'intello de service, pas capable de faire le moindre truc interdit. C'était l'avis de tout le monde, du manager en premier lieu. Il n'y avait que le numéro trois, un autre gaulois, qui était très pédé, en pinçait pour moi, mais jugeait mon attitude méprisante et suffisante, et même malsaine. Ces propos me furent rapportés par mon œil de Moscou, ma Nadia. Elle, elle m'aimait beaucoup et me le faisait savoir, et j'étais très timide, et elle adorait ça. Plus tard, elle en a eu pour son argent. Elle me hait à présent.

Un soir donc, je décidai de mettre mon plan à exécution, ayant reçu une commande parfaite, d'un montant élevé, dans une zone à risque. J'empochai l'argent de la commande, le dissimulant dans mon caleçon, avant de retourner à la boutique, mon discours parfaitement préparé. Tout se passa comme sur des roulettes. Mon manager avala tout sans rechigner, qui me fit passer un interrogatoire en règle, stupéfait que je puisse en être, moi aussi, de ces livreurs dévalisés. Ce n'était pas possible, mais pas possible, il était catastrophé. C'était juste deux ou trois cent balles, fonds de caisse inclus pourtant. Je jouai à la perfection. L'histoire de dit pas si le petit pote qui n'aimait pas ma gueule tenta de le convaincre que je l'avais manipulé. Je ne regrette pas d'avoir fait cela, pour une raison simple, j'estime que cet argent était le moins que cette boîte me devait pour mes services hyper intenses, harassants, anxiogènes rendus pendant d'interminables mois. Maintenant, le mieux, c'est de ne pas voler. Car voler c'est pas beau, travailler c'est trop dur, demander la charité, c'est quelque chose que je ne peux plus faire.

A présent, je n'habitais plus dans le 13e, mais dans le 18e avec Gaël. Je retrouvai une place facilement dans un Pizza Hut du nord du 9e, qui était infiniment plus paisible, où l'on se faisait, un comble ! plus de pourboire. Je n'y restai pas longtemps pourtant car bientôt, j'obtins une offre plus alléchante.

A présent, je n'habitais plus dans le 13e, mais dans le 18e avec Gaël. Je retrouvai une place facilement dans un Pizza Hut du nord du 9e, qui était infiniment plus paisible, où l'on se faisait, un comble !, plus de pourboire. Je n'y restai pas longtemps pourtant car bientôt, j'obtins une offre plus alléchante. Nous y arriverons vite. Pour l'heure, emménageons rue de Dunkerque.

Notre appartement est situé au troisième étage me semble-t-il, il n'y a pas d'ascenseur. L'immeuble est haussmannien mais le standing n'a rien à voir avec ce que l'on trouve au centre de Paris dans un quartier chic comme habitait Lucille, c'est en dessous aussi de ce qu'avait habité mon père dans le 13e, il n'y a pas de loge, pas de gardien, bien moins de soin et d'hygiène dans les parties communes. Pour nous c'était évidemment un pur paradis. A cette époque, avec une caution correspondant à un salaire moyen, on pouvait signer un bail de colocation à un tarif très abordable dans le nord de la capitale. Je voudrais retrouver le montant, en francs, que nous payions, je crois que ce devait être quelque chose comme quelques centaines de francs chacun, peut-être quatre cent voir un peu moins. Je pouvais le faire chez Pizza Hut. En entrant, on se trouvait face à la porte de la chambre de Gaël. Un couloir partait vers la gauche, distribuant sur les sanitaires et le salon, qui était en même temps la cuisine. De là, on accédait à ma chambre, partageant une cloison avec celle de Gaël.

Nous fîmes bientôt la connaissance d'Auro et Greg, qui étaient tous deux colocataires dans l'appartement situé au-dessus du notre. Ils étaient à l'ESRA ensemble, une école d'audiovisuel, se promettant chacun une carrière notamment dans le film documentaire. Ils étaient aussi très cinéphiles, disposaient d'une télé et d'un magnétoscope ce dont nous ne disposions pas, ni de télé, ni de magnéto. Il y eut de très nombreuses parties de visionnage de films de toutes sortes, dont je me souviens peu, car ce qui m'intéressait le plus, chez eux, outre leur conversation qui me plaisait beaucoup au demeurant, c'était les pétards qu'ils roulaient en regardant les films. J'avais encore moins de fournisseur à Paris qu'à Belfort, je ne fumais que quand l'occasion s'en présentait, mais j'y pensais tout le temps. Peut-être est-ce la raison pour laquelle je suis incapable de citer un seul film que nous ayons vu ensemble, alors qu'ils étaient au centre de l'attention générale.

Ces visionnages, je les faisais toujours la boule au ventre, car je m'en voulais de ne pas être en train d'étudier la guitare. Gaël installa vite un train de vie fastueux rue de Dunkerque, non pas financièrement, mais festivement. Il sortait tous les soirs, organisait des virés et bitures dans les rues de Paris très régulièrement, avec sa bande de potes qui incluait mes potes de Buffon avec qui il avait fait le lien, dont Sophie en particulier, ils étaient très proches avant de devenir compagne et compagnon l'un de l'autre. Gaël avait beaucoup d'amis de toutes façons, il en a toujours eu beaucoup, plus que moi, surtout une fois arrivé à Paris. Il était très sociable et attractif, nettement plus sociable et attractif que moi, bien que j'aie eu aussi des amis à l'époque, moi qui me suis fait tant d'ennemis depuis. Ils partaient à la fête tous les jours et me disaient « alors tu viens papy ? » et moi je ne venais pas, parce que je restais travailler la guitare, toute la soirée, comme je l'avais fait toute la journée. Je tirais orgueil de mon sobriquet de grand-père, car j'estimais qu'en sacrifiant

ainsi le loisir, je renforçais la connaissance. Ce n'était même pas vrai. Ce qui était vrai, c'est que je n'acceptais pas mon sort, mais je n'avais pas encore compris qu'il ne servait à rien de lutter.

C'est dans cet appartement que je commençai à nourrir mes premières idées suicidaires sérieuses. J'ai souvenirs de trois ou quatre jours de suite pendant lesquels je ne faisais que m'interroger sur les modalités de mon suicide, ma capacité réelle ou supposée à passer à l'acte. Je m'interrogeais pour la première fois en ces termes crus et immédiats : « mon souhait est-il de vivre ou de mourir ? » J'avais besoin de creuser tout au fond pour trouver la réponse, enfouie en moi. Je ne voyais que la médiocrité, et rien ne m'indiquait que je serais en mesure de la supporter toute ma vie, ce vers quoi je me dirigeais tout droit, à l'analyse objective et rationnelle de mon parcours. J'espérais vaincre le signe indien par le travail, par l'effort, auquel l'apprentissage de la musique était une ode. Je cherchais le salut par le sacrifice. Mais je craignais terriblement qu'il soit vain, je le faisais encore, mais j'envisageai surtout celui de ma vie. Me supprimer ne réglerait-il pas tous mes problèmes ? Assurément. Je retins cette issue comme le salut possible, en dernier recours, mais déterminai que je n'étais pas encore prêt à mourir, à me jeter par la fenêtre de chez mon père, au 31^e étage. Depuis, je n'ai pas varié d'un pouce à ce sujet, je considère la mort comme une Terre Promise à tous, que l'on peut rejoindre à tout moment si on le souhaite pour soi-même, en cas de solde de tout compte avec la vie. Cette soupape m'aide grandement à vivre.

C'est dans pareille routine, de frustration due à la médiocrité, de tentative de travail acharné par toujours réussies pendant que les autres s'éclataient, de visionnage chez les voisins du dessus, que se déroulèrent les mois qui me séparaient de mes vingt ans. Sur le plan affectif, il y eut la percée de Nadia, cette fille collègue chez Pizza Hut. Nadia me dragua éhontément avant de m'avoir. Je ne répondais pas à ces appels du pied acharnés, tant j'étais persuadé qu'elle ne pouvait pas en vouloir à moi physiquement, elle me paraissait, à tort ou à raison, tout à fait captive des limbes de la pureté amicale. Par ailleurs elle était très jolie, sa forte personnalité aidant, j'étais plutôt impressionné. Enfin, mon attirance physique n'était pas déchainée, bien que la demoiselle fut fort à mon goût, elle ne déclenchait pas d'appel érotique. Nous dûmes faire quelques sorties ensemble, au début, où elle tentait tout pour briser une glace que je maintenais en place avec, finalement, détermination. Jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus et, un jour, me fasse un long baiser sur les lèvres et sur le quai d'un métro, juste avant que les portes de ne se referment avec elle dedans, et moi la voyant partir. J'avais eu envie de la retenir, mais je n'allais pas avoir longtemps à attendre son retour.

J'avais été choqué, mais agréablement. Elle avait enfin ouvert les vannes. Elle me fit rapidement part, alors que nous commencions à fleurter, de l'impatience qu'elle avait éprouvée, et de la violence qu'il lui avait coûté de déposer ce baiser à mon corps défendant. Cette fille, cette jeune femme qui avait entre un et deux ans de plus que moi, était vierge. Cela, je ne le sus qu'après lui avoir enfin fait l'amour, échéance qu'elle repoussait et repoussa jusqu'à ce que ce ne fût plus possible. Je ne comprenais pas. Elle me faisait jouer un jeu de gosses de quatorze ans, il m'était insupportable que ma propre amoureuse, s'étant jeté sur moi pour déclarer sa flamme qui plus est, se refuse à mon étreinte maintenant. J'étais loin d'imaginer que j'étais le premier à qui elle se donnait, et qu'elle s'était juré que son premier serait aussi le dernier. Elle en fût pour ses frais, et les miens par la même occasion. Elle était musulmane. Elle l'est très probablement toujours. De parents algériens, kabyles. Ses parents divorcés, elle avait trois petits frères je crois, qui ne lui foutaient pas tout à fait la paix. Elle voulait devenir experte comptable, menait des études en ce sens. Je suppose qu'elle y est arrivé, je le lui souhaite. Notre histoire fût un immense drame.

Pour mes vingt ans, il y eu une grosse fête à la maison. Nous avions invité tous les copains, Gaël et moi. Il y avait ceux de l'American School, école que nous avons donc en partage, aussi ceux de Buffon, dont Sophie. Cette dernière était venue avec une copine, pas n'importe laquelle. C'était une rousse d'une beauté plastique parfaite, grande, cheveux longs bouclés si je ne dis pas de bêtise, des yeux verts à couper le souffle. Elle faisait d'ailleurs commerce de ses charmes, non pas dévêtue mais habillée, lors d'occasions diverses et variés s'offrant à elle, dont des petits rôles la télé qui commençaient à se présenter. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue. Ce que je sais, c'est que suite à cette rencontre, nous fûmes amis un moment. C'est ainsi que quelques temps plus tard, je vécus une scène des plus surréalistes en sa compagnie.

Nous étions chez je ne sais quel ami, avec certains des siens et des miens, dans un appartement parisien, à faire plus ou moins la fête. J'avais amené ma guitare, une folie, cela avait dû me prendre comme ça, car personne n'aime le jazz, et de toutes façons, je ne savais pas en jouer. Je me retrouvai cependant à gratter quelques accords minables sur un bout de tabouret. La créature divine était assise en face de moi. Bientôt, elle prit un air énamouré. Elle inclinait la tête d'une côté ou de l'autre, avec un sourire explicite, et un regard qui l'était tout autant. Je me dis à ce moment là que ça sentait extrêmement bon pour moi, qui jamais n'aurais osé imaginer pareil intérêt de la demoiselle pour la chose. Je fus un tout petit peu gêné cependant, car j'avais la mauvaise impression de jouer une scène d'Hélène et les garçons, ce soap triomphant à l'époque, cristallisant à merveille tout ce qui était pathétique dans la vie. Mon pressentiment s'avéra, hélas, mille fois hélas, être en dessous de la réalité. Quand je posai l'instrument, elle balança ses jambe serrées l'une contre

l'autre de gauche à droite, et de droite à gauche, les mains recueillies au bout de ses avant bras posés sur ses cuisses, me regardant droit. Elle faisait de son message un hurlement, mais ce n'était encore rien. « Tu pourrais me donner des cours de guitare ? » aïe aïe aïe ma grande (elle faisait une tête de plus que moi), si tu savais le merdier que c'est, couchons plutôt ensemble. « Oui bien sûr je te donnerai des cours » répondis-je. Et là, ce fût le drame absolu : « parce que mon ex il me donnait des cours de guitare, mais vu que c'est mon ex maintenant, il ne m'en donne plus ». Je fus terrassé, je ne pouvais plus encaisser. J'eus un léger malaise, un ange déchu passa, dont elle perçut parfaitement bien la trajectoire. Elle changea immédiatement d'attitude. Dans l'heure suivante, j'en vins à regretter infiniment de ne pas avoir plongé avec elle dans ses cours de guitare. Ce n'était pourtant pas compliqué putain, de faire semblant d'être d'accord pour devenir son petit ami qui donne des cours de guitare. Mais je n'avais pas pu. La guitare, pour moi, ce n'est pas du tout de la rigolade. Il faut croire que c'est la morale de cette histoire, outre le fait que j'étais censé être en couple avec Nadia. Je voyais rarement Nadia. Les nuits étaient longues. La belle rousse ne m'adressa plus jamais la parole.

C'était donc l'anniversaire de mes vingt ans, Sophie était là avec mademoiselle cours de guitare, dont je faisais la connaissance pour l'occasion. Sophie, loin d'être jalouse de la lumière que prenait sa nouvelle copine, se réjouissait de sa trouvaille. Elle était ravie de nous la présenter, à Gaël et à moi. Je ne fus pas moins ravi qu'elle. Dans la nuit, alors que la fête battait son plein, que nous étions tous ivres, j'entrepris de les draguer toutes les deux, Sophie et sa copine, qui étaient collées l'une à l'autre. Chose extraordinaire, elles se montrèrent réceptives à mon jeu, après tout, on a vingt ans qu'une seule fois dans la vie, elles avaient l'air disposées à les célébrer avec moi. Jusqu'à un certain point seulement, je devais bientôt en prendre acte, me contentant de la scène joyeusement burlesque qui suivit. La discussion vint sur le sujet de la pudeur, et je déclarai être en mesure de leur offrir un strip tease, à sa copine et elle. Il était en effet judicieux de s'offrir soi-même, plutôt que quémander, quand on donne, n'est-il pas, il est vrai que l'on reçoit. Je parvins à les attirer dans la chambre de Gaël, qui était vide, la mienne était trop occupée par les fêtards. Nous nous enfermâmes avec le loquet dont disposait la porte. Nous nous trouvâmes debout, elles deux collées l'une à l'autre, face à moi, à quelques deux ou trois mètres de distance. Il se passa un certain temps de palabre alors, assez long pour que l'assemblée commence à frapper à la porte, nous demandant ce que l'on faisait enfermés là dedans. C'est dans ce contexte de pression que je décidai d'aller directement à l'essentiel. Souhaitaient-elles contempler mon pénis en action ? Elles furent très amusées de la proposition, ne croyant pas que je le mettrais à exécution. Pourtant, c'est ce que je fis, pour prouver ma bonne foi et ma virilité dans le même temps, car la situation, excitante, faisait en

moi l'afflux sanguin requis pour parader. C'est ainsi que fut libéré le loup, d'un coup, provoquant chez les deux filles une première réaction de sidération, suivie de près par l'émerveillement, pétillant dans leurs yeux. Elles échangèrent un regard intense, qui leur permit sans doute de se concerter pour louer la qualité de la bête. Les mains sur les hanches, elles durent le reconnaître, ce n'était pas mal du tout, elles en convenaient sans chichi. J'espérais que ce ne fût que le prélude, mais ce fût le climax. Il fallait retourner parmi les nôtres. Je me rhabillai, me consolant de ne pas avoir vu aboutir mes plans en songeant au triomphe que j'avais remporté sur le chemin de la sexualité. Ce ne fût pas l'apogée du stade phallique, mais ce fût certainement les prémices d'aventures à venir.

Sophie pris l'habitude de venir nous voir à la maison, car un soir, Gaël lui fit part de son envie de l'embrasser. Elle lui répondit qu'il fallait alors le faire, ils s'embrassèrent et devinrent amants. Je fus un petit peu jaloux car moi, malgré deux occasions que je n'avais pas saisies, Sophie m'avait toujours échappé. De plus, elle était bien plus disponible pour lui que Nadia ne l'était pour moi, qui venait assez rarement me voir, ne pouvait me recevoir nulle part. Un matin, elles se croisèrent Sophie et elle, ce fût un léger choc. Sophie était en petite culotte avec un petit tshirt sans soutien gorge qui laissait apparent son nombril. Elle était en tenue de nuit, ainsi sortie de la chambre de Gaël qui s'était absenté, nous trouvant Nadia et moi. Les deux filles tâchèrent de se faire un peu de conversation, mais cela ne fonctionna pas. Plus tard Nadia me fit part de son étonnement que l'on puisse être si peu pudique. Cela en disait long sur ma dichotomie, entre une petite amie qui voulait me marier, qui restait dans les clous en tout jusqu'à l'ennui mortel, et ma vie héritée de la fête, transgressive. Je devais pourtant aller beaucoup plus loin sur la voie du rangement, tout en ayant exploré plus profond encore, celle de l'hybris.

Nous vécûmes deux ans à ce rythme dans cet appartement, avant de décider de nous séparer l'un de l'autre, Gaël et moi, sans rancune, sans vaisselle cassée, d'un serein et commun accord, mais plutôt je crois à mon initiative. Je voulais être seul avec mon lourd destin de musicien. Le bilan était sommes toutes excellent. Ironie du sort, alors que nous cherchions chacun un studio, sans concertation, nous nous retrouvâmes à louer dans la rue d'à côté l'une de l'autre. Nous n'avions fait que migrer vers l'ouest à peine, pour gagner les abords de la place de Clichy. J'étais dans un taudis littéral, situé impasse de la Défense, un immeuble hyper vétuste, tout le temps en panne de tout, à commencer par l'eau. Lui était rue Capron, vraiment à deux pas, la première à gauche en allant vers

la place. Il avait un studio mieux que le mien, mais en quasi sous sol. Nous étions au niveau du Cinéma des Cinéastes, de l'autre côté de l'avenue de Clichy. Nous ne le savions pas encore, ce lieu deviendrait notre QG. En fait, en nous séparant, Gaël et moi n'en étions devenus que plus proches. Cette transition de la rue de Dunkerque vers l'impasse de la Défense fût marquée, dans la même période, par un événement médical. Je n'avais jusque là eu affaire à l'hôpital qu'à dix ans, pour une intervention en conséquence d'une torsion du testicule droit, soudainement déclarée, atrocement douloureuse. Le chirurgien nous avait confié, à ma mère et moi, la crainte qu'il avait eu, me voyant sur le billard, de devoir m'en séparer. Or cela eut été gênant car en cas de problème avec l'autre, je devenais stérile. Il n'en avait rien été, mon testicule avait pu être sauvé. On l'aurait remplacé par une prothèse. Cette fois, c'est un doigt que je faillis perdre, de la main gauche, celle qui court sur le manche de la guitare. Puisque je me souviens des périls que j'ai endurés pendant l'enfance, je me souviens du premier d'entre eux, dont je suis rescapé. J'ai quatre ans, nous sommes en Corse, René est au volant, ma mère à côté de lui, moi à l'arrière de la voiture. Nous parcourons une route de montagne en plein été, la voiture tanguait beaucoup et il fait très chaud. Je ne porte pas de ceinture. Je crois que personne n'en porte. A l'époque, on ne la bouclait pas toujours devant, à l'arrière elle n'existait pour ainsi dire pas. Il me vint à l'idée d'ouvrir grand la fenêtre droite, et de m'y pencher pour prendre l'air et admirer le paysage. L'instant d'après, je suis au sol, je roule en direction du précipice, je me

vois stoppé par une végétation dense qui arrache comme des ronces. Quelle fut, à votre avis, ma première pensée ? Rejoindre le véhicule. Le rattraper vite, pour ne pas qu'ils m'abandonnent ici. Il est vrai que l'engin continuait sa course comme si de rien n'était. Ils n'avaient tout simplement pas vu que je venais de les quitter. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, je fus sur mes pattes, en maillot de bain, pieds nus sur le bitume, courant en direction de la petite cylindrée qui, heureusement, évoluait à faible allure. C'est ainsi que ma mère, ayant l'idée géniale de jeter un œil dans le rétroviseur central, s'aperçut que j'étais à leur poursuite, ce qui signifiait que je n'étais plus assis à l'arrière, ce qui signifiait que j'étais tombé. Ce fût la panique dans l'habitacle. On me récupéra et m'emmena chez le médecin, je n'avais pas grand chose, rien de cassé, il fallait juste me recoudre un peu sous le nez, au niveau de la moustache que je n'aurai jamais, où le bitume me réceptionna, laissant une cicatrice encore visible aujourd'hui si l'on regarde de près. A part ça, j'avais la cuisse droite très éraflée, mais rien qui ne justifia hospitalisation ou examen complémentaire. Je l'avais échappé belle. C'était la première fois que je réchappais de quelque chose. Il y en eut d'autres. A vingt ans et quelques, me vint un bouton au niveau de la première articulation de mon index à la main gauche. Il ne partait pas et surtout, provoquait une gêne et même une douleur tout à fait alarmantes pour mon système immunitaire physique et psychique. Je me résolus même, c'est dire, à consulter un médecin, ce dont on ne pouvait vraiment pas dire que

j'étais familier. J'en dégoutai un à côté de chez moi, encore rue de Dunkerque. Le médecin que je consultai me donna une pommade à appliquer. Sur ses conseils, le surlendemain, mon doigt avait, cette fois, doublé de volume, je ne pouvais plus le plier. Un tout petit peu affolé, j'étais guitariste, quoi que médiocre et frustré, et j'avais peur de perdre l'usage du manche. Je téléphonai au médecin qui me demanda de passer immédiatement. A ma vue, il m'indiqua que je devais être opéré sur le champ. C'était un staphylocoque doré, d'un genre plutôt teigneux. Cette fois j'étais vraiment en panique. Je sentais qu'il y avait un risque pour que ce soit trop tard. J'eus la présence d'esprit d'engueuler le médecin, qui me répondit qu'il ne pouvait pas deviner que ce serait aussi dangereux. Pourtant, je n'étais pas venu lui raconter l'histoire du petit prince, il aurait dû se méfier davantage de cette plaie. Passons. Il m'indiqua une clinique et son interne qui s'occuperait de moi, dont il me vanta les mérites. L'opération eu lieu sous anesthésie générale. On ne me demanda pas mon avis, mais si je l'avais demandé, j'aurais choisi cette option. Je l'ai toujours choisie. Après la mort, l'idéal dans la vie, c'est le sommeil. Si ce dernier conduit à la première, tant mieux. Ce qui est insupportable, c'est de vivre l'insupportable. Je me réveillai avec un pansement qui prouvait que mon doigt m'était encore attaché, c'était déjà ça. J'avais surmonté le drame, mon doigt était entier, mais je n'étais pas encore sorti d'affaire pour autant, car la cicatrisation avançait bien, mais il demeurait impossible de faire le moindre mouvement avec cet index, hyper douloureux et figé. Quinze jours plus tard, cela n'avait pas changé. Sentant que l'interne dont on m'avait vanté les qualités était un petit merdeux, un beau, un vrai, un qui roule en décapotable et prend soin davantage de ses soins esthétiques que de ses patients, je décidai de m'adresser à une autre crèmerie. J'avais trouvé une clinique spécialisée dans les mains et les pieds, si je ne m'abuse. La, un médecin sérieux, enfin, pris au sérieux mon problème de doigt de guitariste. Il m'invita à entamer une rééducation dont il me montra la technique très simple. Il prit soin de m'indiquer que je m'y prenais vraiment au dernier moment, que quelques jours en plus d'immobilisation totale auraient été très préjudiciables. Grâce à sa thérapie, je recouvrai 98% de mon mouvement et pus reprendre la pratique de la guitare. Aujourd'hui, je suis à 99%. 1% s'en est allé à jamais. Ainsi que ma confiance dans l'institution médicale. Ce n'était pourtant encore rien. Parti comme je le suis, j'aurais été capable d'oublier la raison qui m'amène officiellement à vous par ces lignes, une passion survenue dans mon existence en 1998. Cette année là, la France devenait championne du monde et j'enfantais un fils dont je ne découvrirais l'existence que dix huit ans plus tard, le fils étant lié à la victoire des bleus. Nous sommes à la fin du printemps et un événement approche, dont je ne m'étais jusque là pas soucié un seul instant. C'est Gaël qui dû m'alerter sur l'échéance à venir pendant l'été : la coupe du monde arrivait chez nous. Enfin, la compétition, le trophée, certainement pas. Je n'avais pas varié sur ce point, si ça ne gagne pas, ça ne m'intéresse pas. Cette coupe du monde en France ne me concernait pas. J'avais été épargné toute mon enfance par les défaites de Platini, j'avais adoré la

victoire de Yannick Noah à Roland Garros, j'adorais les JO quand la France gagnait, j'avais pratiqué le sport moi-même, mais le foot m'était resté tout à fait étranger. Gaël, lui, avait dans l'idée qu'on allait s'éclater avec cette histoire. Alors, si c'est pour s'éclater... En plus, cela m'avait échappé jusqu'ici, mais dans le football il y avait le Brésil et ça, ça faisait

rêver. Parce que les gars faisaient de la Capoeira avec le ballon, dansaient avec des crampons au son du berimbau. Gaël sut me sensibiliser à l'esthétique du football par ce biais, d'autant plus que les jamaïcains étaient aussi de la partie. Samba et reggae seraient au programme de cette fête mondiale et, du coup, je ne voulais plus rater ça, tant et si bien que nous nous cotisâmes pour acheter une télé.

Elle était branchée au réseau par son antenne radio. Elle était petite. Comme les petites télévisions qui se faisaient à l'époque. Elle fit notre immense bonheur. Je découvris sur ce petit écran l'équipe de France, et ce fût un coup de foudre. D'accord, ils ne dansaient pas la samba, ils ne jouaient pas du reggae, ils n'avaient encore rien gagné, mais ils appartenaient à de bons clubs, nous expliquait-on à raison, et surtout, surtout, ils étaient immensément sympathiques. Alors que j'attendais des « millionnaires en short », je vis des gars de mon âge ou à peine plus âgés, qui portaient sur eux prestige et pression avec beaucoup d'humilité. Millionnaires, ils l'étaient certainement pour certains, pas forcément tous. Mais ils me donnaient envie, chose assez extraordinaire, de passer outre leur condition sociale, pour m'intéresser au contenu, au message véhiculé. C'était un message d'espoir et d'humilité. Et puis, ils étaient à l'image de la France que j'aime, que l'on aime quand on n'appartient pas à une mouvance nationaliste ethnique quelconque, la France aimable est métissée, puisqu'elle abrite en son sein toutes les couleurs. Une équipe avec des chrétiens, des musulmans, des juifs pourquoi pas, des blancs, des noirs, des arabes, tout ça en grande cohésion, en grande respect mutuel, sous le maillot bleu, aux couleurs de mon pays, qui rien de moins que cela, redorait son blason à mes yeux, rien que grâce aux bleus qui disaient au monde « la France existe, elle est nous ». Je me mis à espérer les voir briller. Je ne connais rien alors au foot, je fis mes toutes premières classes avec les matchs de poule. Je me régalaient avec le Brésil, la Jamaïque, sans oublier les équipes africaines, le Maroc, le Cameroun, le Nigéria si ma mémoire ne me trahit pas. Autant de nations que j'étais ravi de voir parader sur la scène du monde, parce que cela donnait à l'Afrique de l'estime pour elle-même, si précieuse. Et puis, la France gagna. Son premier match, puis le second, puis le troisième, en tête de poule, elle était qualifiée pour les huitièmes de finale. A ce stade, Paris ne frémit encore de rien du tout, pas davantage que nos campagnes. On avait déjà vu Platini briller puis perdre. Deux fois. Même Juste Fontaine n'avait pas gagné. Le signe indien serait extrêmement difficile à vaincre. Mais dans nos cœurs, dans le mien, celui de Gaël, des copains et des supporters, un feu ardent s'était allumé, qui ne serait pas déçu. La coupe du monde était arrivée au premier plan de nos préoccupations à la maison. Les cours étaient finis. La fête du football battait

son plein. Le huitième de finale se profilait. Il arriva. Il fût extrêmement tendu. J'appris le suspense dans le football, sans aucun but. J'appris aussi la délivrance. Laurent Blanc illumina le but adverse d'une fulgurance, lui qui était défenseur. Il offrit, pendant la prolongation, le premier but en or de l'Histoire de la coupe du monde à la France. Nous battîmes les valeureux paraguayens, avec leur gardien géant, et leur courage à tout épreuve. Les Dieux du stade avaient choisi leur camp, c'était le nôtre. L'Histoire du foot révélera par la suite que cette sortie victorieuse de Laurent Blanc lui avait été reprochée, lorsqu'elle fût initiée, par ses collègues défenseurs qui se voyaient ainsi abandonnés au profit de l'attaque, au risque de prendre le but fatal. Ce que l'on gagne, dit-on aussi en boxe, c'est ce que l'on accepte de perdre. Ce dont, en tout cas, on accepte le risque. En quart de finale, ce fût au tour de l'Italie de nous donner des sueurs froides pendant quatre vingt dix minutes plus trente minutes vierges du moindre goal. Cette fois, cela allait se jouer aux tirs au but. Ces séances servant à départager deux équipes qui ne se sont pas départagées par le score, est un paroxysme de suspense dramaturgique. Chaque équipe envoie un tireur à tour de rôle, pour faire face au gardien dans un duel épique. L'affrontement est maximal, individuel et collectif, c'est à l'équipe qui aura les nerfs les plus solides. La France l'emporta, grâce à sa sagesse, celle par exemple de Djorkaeff, qui se sentant vaincu d'avance par le gardien, refusa de tirer. Celle des copains qui assumèrent leur rôle, et la force de tous, dont celle du gardien, Fabien Barthez. Ce dernier véhicule une philosophie toute particulière, c'est la cool attitude dans le combat. La mort, la vie, la victoire, la défaite, qu'importe mon frère, tant qu'il y a le flacon, tant qu'il y a l'ivresse. Il fit le triomphe des bleus, qui avaient vaincu la peur, et prouvé leur puissance. Ce fût au tour des demi-finales. C'était le match piège par excellence. Quand on croit que le plus dur est fait, mais qu'en fait, tout reste à venir. La Croatie faisait moins peur que l'Italie et pourtant, elle avait de sérieux arguments. Cela Aimé Jacquet le savait bien qui avait un mauvais pressentiment. Les bleus frôlèrent la correctionnelle. Les croates dominaient, et d'ailleurs, ils ouvrirent le score. C'était la première fois de ma vie que je prenais un but. C'était en demi-finale. Mon rêve s'écroulait. C'était la fin. Nous avons été braves, nous avons rêvé, j'en étais déjà reconnaissant aux bleus pour cette aventure, mon amour du football était acquis malgré tout, je voyais bien simplement que... Lilian Thuram !!!!! Lilian Thuram !!!!! Lilian Thuram !!!!! Lilian Thuram !!!!! L'homme marque deux buts coup sur coup. Les deux seuls buts de sa vie, de sa carrière. Il est défenseur encore une fois, le meilleur que les bleus n'aient jamais porté. Ce soir-là, c'est par lui que devait passer la gloire. Il eut deux fulgurances identiques l'une à l'autre. C'est un spectacle surnaturel, ces buts n'existent pas dans la réalité, ils n'appartiennent qu'à un monde parallèle. Le footballeur concerné est le premier surpris de ses exploits, il n'en revient pas lui-même, et vingt après, n'en revient toujours pas. La gloire sonne à la porte du brave, mon enfant. Il faut juste être patient, ne pas vouloir aller la chercher, ne surtout pas la faire fuir, la brusquer. Inchallah elle viendra, si ton cœur est pur. Lilian est de ceux-là. Enfin, ce fût au tour de la finale.

C'était une finale royale. Notre adversaire du jour était le plus illustre, glorieux et gracieux des adversaires. Mais n'avions-nous pas battu le Brésil avec Platini après tout ? La France fût, enfin, en ébullition totale. C'était la première fois que les bleus accédaient à la finale. Le match ne fit même pas l'objet de suspense, nous ne risquâmes rien jusqu'à ce que Zidane donne son premier coup de tête. Zidane. Il était temps que celui-là sorte de son chapeau car jusqu'ici, il ne s'était illustré qu'en saccageant l'image des bleus par un geste de mépris intolérable, qui lui avait valu un carton rouge au stade des poules contre l'Arabie Saoudite. On le vit très peu pendant cette coupe du monde. Mais quand il arriva... Zidane est un sanguin. Aujourd'hui, il reconnaît sa honte sans ambages, d'avoir pétié les plombs sur le terrain un nombre de fois plus que nécessaire pour se revendiquer humain. Il ne savait pas gérer les provocations de ses adversaires, plus malins que lui. Il ne savait pas non plus gérer sa propre violence. Tout cela, aujourd'hui, il l'a appris en tant qu'entraîneur. Regardez la différence, Zidane joueur, Zidane entraîneur. C'est la différence de celui qui a rencontré la sagesse dans une grotte tibétaine. Peut-être est-ce le cas. En tout cas, s'il fût victorieux comme joueur, comme entraîneur, il est surnaturel. Le charisme taiseux des plus grands seigneurs de la Terre. Emmanuel Petit paracheva cet édifice magnifique de la coupe du monde 98 des bleus avec un troisième but contre le Brésil, après les deux coups de boule de Zidane. Le triomphe était absolu. Manu Petit fut un génie, Zidane était entré dans la légende. Ce soir là il y avait ma mère à la maison, ainsi que Ludo, un ami qui me vint de Gaël, qui était là aussi, ainsi que Michel, qui entre temps, avait rejoint la France depuis Ouagadougou pour rejoindre ma mère qui était passée à Paris avec lui. Nous étions tous joyeux et voulûmes, au coup de sifflet final, goûter à l'ambiance parisienne de délire. Nous embarquâmes à travers les rues de la capitale, qui toutes étaient en fusion. Nous nous dirigeâmes vers la Bastille dans la 205 de Ludo, qui était venu de Belfort avec. La circulation n'était pas bloquée par la police, elle l'était par le nombre de voitures tous klaxons dehors. Ludo avait dégoté je ne sais comment un grand Zidane en carton, qui faisait fureur, les gens se précipitaient de toutes parts pour l'embrasser. Arrivés aux abords de Bastille, la voiture fut prise au piège du trafic. La foule avait trouvé un jeu consistant à remuer violemment les voitures à l'arrêt, en poussant et tirant, des dizaines de personnes par voiture, réparties de chaque côté. La vaillante 205 encaissa sans broncher, et les craintes mécaniques n'étaient rien comparées à l'allégresse sans limite qui baignait nos esprits. Les Champs-Élysées, nous le verrions à la télé, avait été pris d'assaut. Quand, le lendemain, le bus des bleus défila, c'était un rassemblement jamais vu depuis la libération. En fait, c'était une libération. Celle d'une France qui, de perdante, se voyait soudain vainqueur, mais aussi et je crois surtout, celle d'une France muette, sombre, obscure, noire, foncée, qui voyait soudain la lumière dans le ciel de faïence républicaine infiniment fissurée. Où les correspondances métro cité bobos brillaient, tout comme l'absence de reconnaissance au sens témoignage d'existence. Firent irruption les bleus, qui étaient à leur image. On parla de black blanc

keur et on avait raison, car telles étaient les couleurs du drapeau des bleus. Plus tard, il y eut Sarkozy, Buisson, Copé, Estrosi, Zemmour, Dieudonné, Soral, et les intellectuels de droite se mirent à pérorer. On ne verrait plus jamais ça, le mirage 98 avait été dissipé par la lucidité de la droite décomplexée, de souche, pourfendeuse de communautarisme noir, arabe et musulman, à l'unisson du vrai peuple français, qui voyaient en black blanc keur les trois couches d'un sandwich irréconciliable avec lui-même. Nous prendrons le soin de voir, tout à l'heure, ce qu'il en est vingt ans après.

J'avais été gagné par le foot, mais partiellement. Si les compétitions entre fédérations me passionnaient désormais, car on pouvait y retrouver les bleus, qui étaient devenus mes amis, à qui je resterais fidèle quoi qu'il arrive, les championnats nationaux et leurs joueurs étaient toujours aussi éloignés de mes préoccupations. France Brésil, oui, Rennes PSG non. Seule l'OM attirait légèrement mon attention, pour avoir goûté à la ferveur footballistique populaire de la ville qui m'inspira quand je la respirai, mais l'équipe phocéenne avait connu son heure de gloire plus tôt, et luttait parfois pour rester en vie en première division, bientôt rebaptisée Ligue 1. Je n'avais pas encore acquis la moindre compétence tactique, je ne comprenais des techniques que l'idée générale, l'esthétique ne m'apparaissait que par phases, soit pour un geste individuel particulièrement réussi, soit pour un mouvement collectif harmonieux. Il me semblait déjà qu'il s'agissait d'une grande chorégraphie improvisée, orchestrée collectivement dans la foulée. J'avais recueilli un certain nombre d'informations sur le football, mais j'avais surtout initié un apprentissage que je devais poursuivre pour le restant de mes jours, sans trop en avoir l'air, y compris vis à vis de moi-même. Il n'y avait pas d'enjeu en matière d'érudition du ballon rond. Je n'imaginai pas un seul instant que cette passion puisse occuper dans ma vie une autre place que le loisir. Deux ans après 98, la France du football eut droit à un magnifique écho de la victoire contre le Brésil qui fut inscrite sur le maillot bleu sous forme d'une première étoile. Il y eut la campagne européenne en 2000, qui devait venir consolider encore le génie de cette génération bleue. La France était la favorite de la compétition. C'était la première fois, je ne pense pas dire de bêtise, que les bleus étaient donnés meilleure chance de l'emporter au départ d'une grande compétition internationale de football. Il en avait été ainsi non pas parce qu'ils sortaient victorieux du mondial, mais parce que leurs résultats en amical et qualification depuis, avaient confirmé leur hégémonie. La France de Zidane fût au rendez-vous. Elle avait une défense toujours aussi intraitable, et une attaque qui s'était vue renforcée par la maturation de Thierry Henry, et l'émergence de Sylvain Wiltord. Mes souvenirs de leur parcours sont beaucoup moins nombreux que mon souvenir de 98, mais j'ai enregistré la finale dans ma mémoire indélébile. Et pour cause, c'est une finale d'anthologie. Nous y retrouvons l'Italie, encore elle. Les forces étaient très équilibrées, mais le génie meneur de Zidane était notre avantage, dont on sentait à chaque instant qu'il pouvait faire la différence. Mais ce fût à nous d'encaisser le premier but. C'était le premier but dangereux que l'on encaissait dans la compétition,

il semblait venir nous priver de cette finale. Il faut savoir que quand une équipe italienne te mène en finale d'une grande compétition, il faut se lever tôt pour renverser la vapeur. Ils sont les maîtres de l'art de la défense et de la contre attaque. Ils construisent une forteresse inaccessible, et se barricadent à l'intérieur

pour te trouver depuis leur meurtrière. C'est eux que l'on a intellectuellement pillé pour devenir, à notre tour, champions du monde, ce que la squadra azura avait déjà accompli trois fois. Ici nous étions en coupe d'Europe, mais nous étions surtout en train de perdre le match face à des italiens qui avaient été plus malins que nous, plus adroits, plus soudés bref, plus forts. Dès la cinquante cinquième minute, date de leur but, ils l'avaient virtuellement emporté. Le coup de sifflet approchait, c'en était fini de l'espoir d'égalisation pour relancer le match. Les remplaçants italiens était déjà debout, se tenant tous par l'épaule, attendant la fin officielle de la partie pour envahir le terrain, que c'est frustrant mon Dieu de... Sylvain Wiltord !!!!! Sylvain Wiltord !!!!! Sylvain Wiltord !!!!! Le nouveau venu, dans la toute dernière action, au bout du temps additionnel, venait de terrasser le gardien de la squadra azura par un missile au raz du sol, dont la puissance est faible, mais l'angle, la trajectoire absolument parfaite, droit dans un trou de souris, au fond de sa tanière pour exploser les espoirs italiens. C'était extraordinaire. C'était plus fort encore que Blanc en huitièmes, Thuram en demies, parce que c'était au bout du bout de l'instant qui sépare de la défaite. C'était tout simplement un miracle, dû à un jeune joueur qui faisait ses classes avec l'équipe de France, et qui eût une très belle et méritée carrière. Nous sommes donc à un partout, et pour les italiens, tout est à refaire, il faut repartir de zéro, eux qui sentaient quelques minutes plus tôt le souffle délicieux de la gloire sur leur nuque, se trouvaient à présent des forçats, boulets aux pieds, avec des cailloux à casser. Ils avaient laissé plus d'énergie que nous dans le temps réglementaire et surtout, nous avions le vent dans le dos, ils avaient au dessus de leur tête, un soleil de plomb qui ne brillait pas pour eux, mais leur calcinait la peau. Ils devaient à présent faire face au temps additionnel, autant d'opportunités de briller pour des bleus frais, dispos et en confiance. Le match était plié dans l'autre sens. On avait, pour cette compétition, gardé le but en or « golden goal » qui fût abandonné par la suite, sur le principe de Laurent Blanc face au Paraguay, le premier qui marque a gagné le match. Toutes mes craintes s'étaient envolées, l'Italie ne semblait plus en mesure de marquer quoi que ce soit, et même sa défense était éreintée. La perspective d'arriver à la fin des prolongations sans but ne m'inquiétait pas trop non plus, tant on les sentait laminés. C'est David Trezeguet qui délivra la France, lui offrant une seconde victoire consécutive sur le toit du monde du football. Il était surnommé « renard des surfaces » de réparation, cette zone sanctuaire de la défense adverse, et c'en était un. Pour parachever ce triomphe français, il

adressa un scud surpuissant au premier poteau, venu perforer les filets plus qu'il ne les fit trembler, laissant la gardien cloué sur place. La France 98 venait de devenir la France 2000. Cela ne provoqua pas de ferveur populaire par marées, nous étions loin de la coupe du monde, mais cela scella la légende des bleus dans le cœur de leurs supporters, mais surtout, dans le mien. J'avais sensiblement enrichi mon panel émotionnel footballistique. Il y eut une troisième étape tardive, un troisième étage de cette fusée bleue apparue dans mon ciel. Les choses avaient pas mal changé pour moi, j'avais un autre logement, un autre travail, vivait une autre époque de ma vie dont je m'emploierai bientôt à rendre compte, mais cet événement me projeta des années en arrière, me proposant un remake sous les meilleurs auspices. Je parle de la coupe du monde 2006. Entre temps, il y avait eu 2002, compétition à laquelle avaient participé les bleus de Zidane, venus en vainqueurs, repartis la queue basse, dépourvus d'orgueil. Ils s'étaient fait éliminer dès les phases de poule, perdant pied contre des équipes censées être destinées à la gloire des bleus apparaissant alors toujours en cours d'écriture continue. Il n'en fût rien, ce fût la Bérézina, la désertion de Napoléon en rase campagne. Tout le monde, moi le premier, crut que c'était la fin de la génération dorée de 98. Pourtant, quatre ans plus tard, Zidane était toujours là, ainsi qu'un certain nombre de ses compagnons de route. Il y avait de nouvelles recrues telles Ribéry, qui devait nous donner de l'espoir, le jeune joueur faisait notamment l'objet des intarissables louanges du roi lui-même, Zidane, qui avait survécu à tout jusque là, et triomphé en club en ligue des champions. Les débuts de la compétition furent très laborieux. Les phases de poules démarraient mal, l'on voyait déjà l'enterrement du leader français, qui avait annoncé crânement sa retraite internationale à l'issue du tournoi. On le pressait de parts et d'autres, désormais, de rejoindre son fauteuil, avec des chaussons en lieu et place de crampons. Surtout du côté de l'Espagne, où, au contraire, émergeait une génération fort prometteuse qui, au demeurant, fut sacrée la fois suivante. Mais leur heure n'était pas encore venue, Zidane n'avait pas encore dit son dernier mot, il n'avait pas encore donné son dernier coup de boule. Aussi, quand nous fûmes opposés en quart de finale à la roja constituée de ces jeunes impertinents, donnée favorite quatre ou cinq fois plus que nous, ce fut une grosse fessée déculottée. Le château des espagnols

s'était effondré. Leurs occupants avaient été crucifiés par une gueule cassée au maillot bleu, Ribery, qui faisait des débuts internationaux très tardifs, lui qui avait mariné toute sa vie, jusque là, dans les dernières divisions européennes. Son heure de gloire était à présent venue, il devait inscrire un magnifique doublé, tout en classe, en maîtrise et créativité. C'était pourtant les ibériques qui avaient ouvert la marque sur penalty par David Villa, une future grande star. Mais à présent, grâce au gaulois bleu converti à l'Islam, nous menions deux à un. Zidane lui-même prit soin de parachever ce triomphe, en inscrivant le troisième but français juste avant le coup de sifflet final, par un des coups de têtes imparables dont il a le secret. Donné dans le ballon. Ou dans le thorax, c'est selon. Cette

fois, ça rentrait au fond. C'était plus qu'une vendange, c'était une revanche. Il serait dit que nul ne vend la peau de Zidane avant de l'avoir capturé. En demi-finale, nous retrouvâmes nos meilleurs adversaires, ceux que l'on aime et respecte, mieux, dont on est la bête noire. Nous avons battu le Brésil en 86, nous l'avons battu en 98, nous allions le battre en 2006 et c'est précisément ce qu'il advint. Zidane fût en apesanteur, virevoltant, le plus brésilien sur le terrain, le plus virtuose, il portait pourtant un maillot bleu. Omniprésent, guidant et orientant ses troupes, au sommet de son art, à trente six ans, il livra sa plus glorieuse bataille au sein de l'équipe de France. Il n'eut même pas besoin de marquer pour signer sa légende, tant il fût brillant. C'est Thierry Henry qui s'en chargea, sur un magnifique coup franc de Zidane chutant tout au bout du second poteau où, laissé seul, Henry n'eut qu'à pousser la balle au fond. Un à zéro fut le score définitif. Les bleus accédaient à la finale, ils étaient aux pieds d'une seconde coupe du monde, d'une seconde étoile. Et qui retrouvions-nous en finale ? Nos meilleurs ennemis, nos pires amis les italiens. Cette fois, la France était donnée favorite. Sa défense n'avait plus tout à fait la superbe de 98, mais son milieu de terrain et son attaque avaient été boostées par un Zidane hors catégorie, et un Thierry Henry battant tous les records de buts dans les clubs européens qu'il fréquentait. Il est d'ailleurs le plus grand buteur de l'Histoire des bleus. Face à nous, nous avons une Italie comme toujours excellente, surtout en finale, mais personne parmi la France du football n'imaginait que cette version serait plus dure à battre que les deux précédentes, dont nous avons disposé. D'ailleurs, ce fut à Zidane d'ouvrir la marque, sur pénalty, accordé grâce à la dangerosité de notre attaque. C'est son premier geste légendaire de

la partie, un premier but marqué dans le bon sens celui-là. Il ouvrit le score par une panenka, un prodige technique que seuls les plus grands virtuoses du coup de pied peuvent réaliser, c'est une immense prise de risque que de la tenter. Il faut envoyer un missile s'encastrer sur la barre transversale, selon l'angle requis pour obtenir un rebond intérieur, de sorte que la balle vienne frapper le sol derrière le gardien, à l'intérieur de la ligne de but. Zidane voulait marquer le siècle de son panache, il produisit le remarquable exploit. Il venait de jouer gros, le risque énorme d'envoyer la balle au dessus du cadre et de gâcher un pénalty hyper précieux. Il venait de triompher. Cela ne plut pas à tout le monde, car c'est une insulte, un affront pour l'adversaire, que ce geste insolent. Zidane, d'ailleurs, n'affichait-il pas ce mépris souverain qui le caractérisait, à l'encontre de ceux de ses adversaires qu'il trouvait à portée de crampons ? A tort ou à raison, Zidane n'avait pas que des copains sur un terrain. Certes les insultes sournoises sont légion en football, pour harasser l'adversaire. Mais jamais des propos injurieux n'avaient eu une telle conséquence footballistique et partant, médiatique et partant, philosophique. Marco Materazzi avait réduit l'écart juste après le pénalty de Zidane. Le tout avait eu lieu en début de partie. Depuis, ça n'en finissait plus. A égalité par un but partout, les bleus et les azzuri faisaient jeu égal, parvenaient tous deux à contenir

l'adversaire et à être dangereux. Le temps réglementaire ne permit pas de départager les deux équipes, nous nous étions engagés dans le temps additionnel. Si la lumière pouvait venir de quelqu'un c'était de Zidane. Nous l'attendions tous impatiemment, pour nous éviter les tirs au but et obtenir la deuxième étoile, nous serions bientôt plongés dans une profonde obscurité bleue. Zidane se replaçait hors caméra après une attaque infructueuse. Il passa, tête baissée, à la rencontre du buteur italien, Materazzi. Le dépassant, il fit encore quelque pas, puis se retourna dans une volte face flottante, sans rage ni précipitation. Il disposa son crâne en avant à hauteur de poitrine de l'adversaire, et tel un bélier belliqueux, sur rua en avant pour le percuter en plein cœur. Cette saillie faillit échapper aux caméras, elle avait échappé à l'arbitre, mais les écrans géants diffusèrent la scène, alertant les assistants, qui alertèrent le taulier, Zidane prit un carton rouge inéluctable. Ce fut la première décision sur vidéo dans l'Histoire de la Coupe du Monde, bien avant la VAR, une décision pour bafouer le roi des français, Zinédine Zidane, pris au piège de son impulsivité. La France avait symboliquement déclaré son terrible échec, la coupe du monde n'intéressa plus personne en France dès lors que Zidane fut renvoyé

dans les vestiaires, on pensait à sa gloire outragée, et par la même occasion à celle des bleus ainsi attaquée. Les italiens n'avaient plus qu'à gagner la partie de tirs au but qui ne manqua pas d'intervenir au bout de ce match maudit. Ce qu'ils firent, remportant leur quatrième étoile, passant devant l'Allemagne. L'Allemagne s'est rattrapée depuis. Elle partage avec l'Italie la deuxième place du palmarès mondial du football. Chirac, envers et contre tous, pris la défense de Zidane. Il y vit un coup de sang qui ne montrait rien d'autre que son caractère. Il souhaita rester fidèle à la mémoire de triomphe que l'on lui devait. Chirac n'eut pas que des idées lumineuses dans sa vie, mais rester loyal à Zidane en ces jours sombres, cela l'honore assurément. Car le footballeur marseillais, discret, taiseux et génial fit bien davantage pour les bleus qu'il ne leur retira avec ses cartons rouges intempestifs. C'est un homme de fidélité, loyauté, principes, de respect, qui a juste pété les plombs au moment où il n'aurait surtout pas fallu, deux fois dans sa carrière nationale. Ce fût une immense leçon d'humilité pour lui, il n'était pas maître à bord de sa propre conscience, il avait en lui-même un adversaire coriace à dompter, ce qu'il a réussi aujourd'hui merveilleusement bien, jusqu'à preuve du contraire. Dans l'affaire du coup de boule, il avait entendu des insultes proférées contre lui qu'il ne put supporter, il crut son honneur atteint plus fortement encore que par la défaite sur le terrain. Il oublia qu'il jouait une finale de coupe du monde. Il offrit le triomphe à l'adversaire, et ne dût jamais vraiment s'en remettre.

Retournons quelques années plus tôt en ma nouvelle demeure place de Clichy, où j'avais aménagé tout prêt de chez Gaël, en sortant de la rue de Dunkerque. J'attaque ma quatrième année à

l'American School, et je suis en train de commencer à comprendre un peu comment manipuler les gammes et les arpèges de sorte de « sonner jazz », toujours mon obsession. Sans qu'il n'y ait eu le moindre déclic particulier à aucun moment, je voyais insidieusement et progressivement que mon improvisation se consolidait. Je commençais à pouvoir évoluer sur une grille de jazz en ayant quelque possibilité de m'exprimer. Je commençais à parvenir à épouser les courbes harmoniques avec des mélodies, que l'on appelle, en jazz, des lignes, notion qui prend tout son sens quand on explore la question. Si vous me le permettez, je voudrais vous introduire aux grandes lignes, justement, de la pratique du jazz, afin que l'on comprenne en quoi consiste un tel travail.

Cette musique n'est pas la seule à receler de l'improvisation, mais c'est celle qui contraint l'improvisation aux données les plus complexes : harmoniques, mélodiques et rythmiques. L'harmonie, c'est les accords, qui accompagnent la mélodie. En jazz, l'essentiel de l'activité consiste à improviser des mélodies qui correspondent aux accords qui tournent en boucle, dont chacun invite et exclue des notes particulières, le tout dans la plus grande précision rythmique exigée par la pulsation et l'esthétique, accords dont l'ensemble s'appelle la grille. On joue une grille. On improvise sur une grille. La complexité de la grille en question détermine la complexité de l'improvisation, car éventuellement, sur chaque accord qui passe, il faut tout changer, or ils peuvent passer très vite, et être très nombreux, c'est le cas dans la musique de Coltrane par exemple. Au milieu de sa carrière. Il inventa les « Coltrane Changes » qui consistent à changer de tonalité pour une autre très éloignée tous les deux accords, souvent sur un tempo élevé, voire acharné comme dans Giant Steps lui-même. C'est une sorte de partie d'échec harmonicomélodique dans laquelle on a une décision drastique à prendre toutes les demi-secondes pendant une ou deux minutes au moins, non stop. Les grands d'un tel art, les meilleurs musiciens de jazz virtuoses, sont des Kasparov doublés de Mozart. Mais ils jouent pour cinquante balles dans ton salon si tu les engages. Tout le monde s'en fout d'eux et leur génie. Dans le classique, il y a énormément de subventions, qui permettent aux orchestres de vivre, et de vivre bien, les ouvriers du pupitre sont très bien payés. Dans le jazz, il n'y a énormément pas de subvention. C'est à la bière. Si ça vend de la bière quand tu joues, tu joues chez nous, que tu sois un petit merdeux lambda, ou un grand seigneur de l'héritage jazz n'y change rien. C'est une musique trop intelligente pour le grand public, dont le cerveau disponible est bourré de coca cola. C'est une musique transgressive pour les conservateurs de l'héritage culturel occidental. Bref, le jazz est un parent pauvre qui a pourtant un immense talent. J'étais encore loin du compte, loin de Coltrane, mais en quatrième année je commençais, aux moins, enfin, à acquérir les bases d'un guitariste de jazz, sur une grille dite standard, correspondant à une difficulté très inférieure aux Coltrane Changes, mais très supérieure aux grilles de blues ou de pop. Je travaillais dur pour ça. Je travaillais toujours autant. J'étais

toujours aussi angoissé et torturé, mais j'avais toujours autant d'espoir. Ma vie de musicien, pensai-je, était encore toute à venir. Grâce au travail, j'y arriverais. C'est dans le futur que je vivais, puisqu'il était encore ouvert, indemne de fracture, contrairement au passé et au présent. A présent, je n'ai plus de futur. Je n'ai pas davantage de passé, malgré ce récit, ni de présent vraiment. Cela dit, à cette époque, j'avais tout de même un groupe qui s'appelait « Four Brother's » avec Nicolas qui jouait de la guitare aussi, Arnaud, qui jouait de la batterie mais qui était en fait claviste, mais il avait été d'abord corniste, il était surdoué, il y avait à la basse Julien, surdoué aussi. Ils venaient de la fameuse classe de jazz du CNSM, le Conservatoire National Supérieur de Paris. Je rêvais d'y entrer, mais je n'avais pas le niveau. Je comprenais que j'avais peu de chances car vingt sept ans était l'âge limite du concours, mais en vrai, ils ne prenaient que des dix-huit vingt ans. J'avais déjà passé la vingtaine, et j'étais médiocre, ne pouvant espérer arriver au niveau qu'à l'âge limite, qui était en réalité un âge dépassé. Tous dans ce groupe ont fait de brillantes carrières, le font encore à ma connaissance, sauf moi. Ce n'est que le début d'une longue liste de musiciens que j'ai fréquentés et qui ont rencontré le succès par la suite. Je suis toujours resté sur le carreau. Nicolas aimait bien comment je jouais, ce pour quoi il m'avait engagé dans son groupe qui devait imiter l'Electric Bebop Band de Paul Motan, et je ne comprenais pas pourquoi, ce qu'il me trouvait d'intéressant guitare en main, il jouait d'ailleurs mieux que moi. Grâce à lui je rencontrai Laurent qui était batteur, un peu dans la même situation que moi, et qui, surtout, avait un bon plan pour payer son loyer. Car ce n'était pas tout ça mais je ne perdais pas le nord, je cherchais du travail. Ma réserve fournie par Lucille contenait juste de quoi finir l'American School, je travaillais chez Pizza Hut pour subvenir à mes besoins, j'y tenais, c'était une question d'amour propre, pas question de solliciter l'aide de mes parents. J'avais voulu être un saltimbanque, j'assumais. D'ailleurs que m'auraient-ils donné mes géniteurs ? Pas grand-chose assurément, ils n'avaient pas grand-chose ni l'un ni l'autre, et n'en ont pas davantage aujourd'hui. Laurent avait une excellente piste pour moi, celle de son propre taf, elle s'avèrera payante. Sa boîte c'était la « Voix de Médias ». Il était persuadé que, comme lui, je pourrais me faire embaucher. On travaillait en horaires décalés, dans l'équipe du week-end on était vraiment bien payés, sur l'échelle de ce à quoi je pouvais prétendre. Le rapport nombre d'heures passées / rémunération était infiniment meilleur que le SMIC horaire de Pizza Hut. Mais quand je lui demandais de quoi il retournait, tout devenait flou, je n'y comprenais rien, et pour cause, cette activité n'est pas évidente à décrire au tournant d'une conversation, exercice auquel je me rôderai bientôt. Il s'agissait de faire de la veille de l'info. La boîte fût rachetée depuis par Sécodip. Il s'agissait de fournir aux clients, acteurs du monde médiatique, institutions, privés, politiques, culturels, économiques, un corpus complet, des informations de type « argus de la presse ». J'étais intéressé par le versant audiovisuel,

mais la société décortiquait aussi la presse écrite, alors toujours influente, qui a perdu beaucoup de terrain depuis avec les journaux gratuits. Mais laissons cela de côté. Ma mission, si j'acceptais de la solliciter, ce en quoi Laurent m'encouragea avec enthousiasme malgré mes réticences, consisterait à écouter la radio et regarder la télé pendant huit heures, faisant en temps réel le résumé du contenu des émissions suivies sur un ordinateur. Cela me semblait bien difficile. Pourtant j'avais le profil m'assurait-il. Lui-même le faisait après tout, pourquoi pas moi ? On ne pouvait pas dire que les médias me passionnaient, mais j'avais toujours l'oreille de loin branchée sur l'actualité, ce monde m'était plus familier qu'étranger. Par ailleurs, n'étais-je pas au-dessus de la moyenne en français, qualité en premier lieu examinée. Je ne savais pas taper sur un clavier mais je venais de me procurer un ordinateur sur lequel je pouvais m'entraîner à augmenter ma vitesse d'exécution, ce que je fis. C'est ainsi que je me trouvai à passer un examen d'entrée. Je me suis fait quelque peu déborder par le temps, ou plutôt est-ce moi qui l'ai laissé sur place, progressant trop vite dans ma carrière, oubliant la période Cinéma des Cinéastes, quand je vécus un an impasse de la Défense. Elle s'emboîte avec la Voix des Médias, voilà pourquoi je l'ai sautée, passant directement du foot à la veille de l'info, puisque telle était la dénomination officielle de l'activité dont je prônais le poste sur l'invitation de Laurent. Avant cela, il y avait eu une autre opportunité professionnelle, moins alléchante, mais tout de même plus rémunératrice que Pizza Hut. Il s'agissait de faire le serveur au Père Lathuile, bistrot du Cinéma des Cinéastes, inclus dans ses locaux. Le tarif de base y était le même que dans la restauration rapide, au SMIC horaire, mais les pourboires s'y ajoutaient pour faire un total attractif. On cherchait du monde, sans qualification ou expérience requise, mais il fallait être coopté pour entrer. Cela tombait bien, je le fus. C'est Gaël qui m'ouvrit les portes de cet établissement prestigieux, fréquenté par des stars du grand écran. Il s'était lui-même attiré seul, par son unique bagout, les faveurs de la directrice des lieux, bras droit du Président de l'association, un metteur en scène célèbre, mais

inconnu de moi. Gaël avait postulé spontanément je crois, attiré qu'il était par ce foyer de culture excitant sa passion du cinéma. Il lui vint à l'idée qu'il pourrait joindre l'utile à l'agréable, s'il se faisait engager pour quelque fonction que ce fût dans cette institution qui se situait juste en face de chez lui. Grand bien lui prit, car non seulement il fut engagé pour quelque tâche subalterne dans un premier temps, mais devint rapidement le bras droit du bras droit du Président, qui lui-même eut rapidement en Gaël grande confiance. Il se retrouva vite avec d'importantes responsabilités, qu'il honora toujours parfaitement. C'est là, d'ailleurs, qu'il abandonna la vocation de musicien au profit d'une autre, qui devait impliquer la gestion d'un établissement économique et culturel. Plus tard, il ouvrira un bar à Marseille, sa ville de cœur et d'adoption. Il y connaîtra plutôt l'échec que la réussite, malgré un bilan honorable, qui s'acheva sur une terrible épreuve. Il avait courroucé la mafia locale, qui le punit de son affront en le séquestrant dans la cave de son propre bar pendant de

très longues heures, peut-être vingt-quatre, peut-être quarante huit, personne ne sait je crois, lui faisant subir les pires sévices que l'on puisse infliger sans torture physique radicale arrachant la peau ou les os. Il ne fut pas médicalement atteint outre mesure, mais il y laissa beaucoup de plumes, d'autant plus cruellement arrachées qu'il garde le silence encore aujourd'hui sur ce qu'il a subi. Il vit toujours à Marseille. Il n'a rien ouvert depuis. A présent son rêve, c'est son bateau, un voilier. Il l'a acheté à l'état de quasi épave et œuvre à le retaper, espérant qu'un jour, avec sa femme et leurs deux enfants, ils feront le tour du monde. Mais il n'a aucun moyen pour l'heure. Gaël me fit part de l'offre que l'on lui avait transmise, visant à pourvoir le Père Lathuille en poste de serveur manquant. Venant de lui, je fus bien accueilli par tout le monde en ces lieux et j'obtins la place immédiatement. Sur le plan technique, j'étais parfait. En quelques heures, je fus formé par moi-même. Je manipulais le plateau et ce qui se trouvait posé dessus avec la virtuosité d'un concours de garçon de café. Je virevoltais entre les tables, d'un bout à l'autre de la salle, sans ne jamais rien casser ni me tromper, avec une célérité à toute épreuve. J'y mettais une énergie folle, suais à grosse goutte, me croyais aux jeux olympiques. Je le faisais ainsi parce que c'était mon tempérament, je n'imaginai pas faire autrement. A partir du moment où l'on me présentait un challenge et que j'acceptais de le relever, je le faisais à fond. Je fus serveur à fond. Or il y avait énormément de travail. Nous étions deux, dont le manager en cuisine, moi au bar. J'avais sous ma responsabilité l'intégralité de la salle, pas immense mais archi bondée

aux heures de pointe. Je devais les servir en nourriture, qu'avait préparé le manager, des choses simples, plateaux de fromages et de charcuterie, et en boisson, que je devais verser moi-même. Il en résultait des soirées infiniment mouvementées, il fallait être à la hauteur. Là-bas, je fis la connaissance de Caroline, qui était serveuse aussi. J'avais rompu avec Nadia depuis peu. Nous étions tombés sur un constat d'échec que j'avais prononcé, mais pour sa part, elle ne se faisait pas prier pour me faire remarquer en toute occasion à quel point je n'étais pas conforme à ses rêves. Elle voulait absolument me faire son mari et le père de ses enfants, elle aurait pourtant bien dû voir que je ne correspondais pas aux standards requis pour son projet. Mais non, c'était à moi de m'adapter à son désidérata, pendant qu'elle me traitait d'égoïste. Nadia acheva de me convaincre de quelque chose dont je nourrissais déjà l'idée. Il n'y a pas plus égoïste que l'amour dont l'expression porte sur la dénonciation de l'égoïsme de l'être aimé. En vérité, l'amour tout court est un acte égoïste, dont l'objet premier est de satisfaire au besoin d'amour qui précède et génère tout amour sur Terre. Les femmes, parangon d'altruisme, passent une bonne partie de leur temps à accuser la gente masculine d'égoïsme, pour l'unique raison que cette dernière n'est pas conforme à leur représentation de ce qu'elle doit être. Il est extrêmement difficile d'échapper à l'amour égoïste, celui qui te contraint à te conformer à son propre modèle. L'amour inconditionnel, pourtant le seul qui vaille sur Terre, est une rareté que même la procréation comble mal. C'est un enjeu majeur de

notre existence commune, que de n'aimer que si l'on aime inconditionnellement. Nadia, finalement, je ne lui plaisais pas, il n'y avait qu'elle qui me plaisait. Je voulais tout le temps la voir, elle n'était jamais disponible. Ce n'était pas sa faute du tout au demeurant, je savais bien. Mais n'empêche. Il fallait que notre histoire trouve une issue, elle la trouva mais bientôt, dans quelques petites années, il y aurait un impressionnant retour de boomrang. Pour l'heure c'est Caroline qui entre dans ma vie, et ce fut avec elle un joyeux bordel. C'était une sacrée fêtarde, une grande fille, beaucoup plus que moi, cette fois j'avais suffisamment bien accepté mon corps pour passer outre ce « détail », elle avait surtout la beauté d'une actrice ou d'un mannequin, brune, peau pâle. Elle était déjantée, écorchée vive, avec l'accent de Toulouse. Passionnée de cinéma, elle rêvait de devenir scénariste. Nous parcourûmes ensemble tout Paris pour déposer ses synopsis partout où elle avait espoir. Un espoir qui ne vint jamais à la

réalité. Ensemble, nous faisons du roller. Elle était débutante, moi aussi, mais je m'entraînais comme un fou et très vite, je ne fus plus un débutant du tout. A l'apogée de mon art à roulette, je traversais Paris en trombe sans aucune immobilisation, à toute heure du jour ou de la nuit, prenant tous les risques, sans jamais avoir un seul accident en plusieurs années de pratique. Je rêvais de pouvoir filmer mes rides, c'était avant la gopro dont je ne pouvais pas anticiper l'existence. Si j'avais été de mon époque moderne youtube, mes traversées auraient connu, j'en suis certain, beaucoup de succès. J'étais un virtuose du bitume, routes, trottoirs, véhicules, piétons étaient autant d'éléments d'un jeu que je maîtrisais. Je percevais tout autour de moi longtemps à l'avance, je ne fus jamais surpris par rien, je me sentais tout puissant et je l'étais, puisque je ne suis jamais allé à la faute, grâce à mon hyper vigilance. Nul n'aurait pu me suivre, moins encore m'attraper. Je traversais d'une traite la capitale, grisé par mon transport et mes bottes de sept lieux. Je participais aux randonnées dans Paris, qui portaient de la Bastille, j'y faisais spectacle de mon talent parmi les cadors du peloton. Une seule fois, une seule, je passai à un cheveu de la fracture. Je ne portais évidemment ni casque ni protections, pas davantage que Caroline, qui faisait ses premières armes. Nous étions à Pigalle, au niveau du rond-point, dans sa partie sud, en sens inverse de la circulation. Je lui tenais une main, elle était juste devant moi. Nous étions à faible allure, mais soudain, elle chavira vers l'arrière, au bord de fracasser son crâne sur le bitume étant donnée la trajectoire, ses pieds propulsés vers le ciel. Elle emporta mon propre équilibre, alors que j'avais eu un geste réflexe pour tenter de la rattraper, ce fut à mon tour de voir mes pieds valser, mais tel un chat, mon corps calcula parfaitement sa situation et mit à profit les lois de la physique menaçantes, pour me permettre de reprendre pied par un miracle technique qui échappe encore aujourd'hui totalement à ma compréhension. Ni l'un ni l'autre, au bout du compte, nous retrouvâmes au sol, j'étais toujours debout, je la maintenais droite, je venais de remporter un triomphe contre la pesanteur. Ma mémoire en garda la trace comme le témoignage de ma maîtrise hors du commun sur deux fois quatre

roulettes en ligne. Je ne fus jamais démenti, malgré mes pieds tordus qui nuisaient à l'esthétique de ma technique. Aujourd'hui je suis trop vieux, mais si je regrette ma jeunesse, c'est peut-être avant tout pour les rollers. J'étais un génie.

Mon boulot de serveur au Cinema des Cinéastes me pesait en plus en plus. Je le cumulais avec Pizza Hut et l'ensemble me faisait des revenus convenables. Si ce Pizza Hut là, dans le neuvième, était assez reposant, le Père Lathuile, en revanche, commençait à peser lourd dans la balance de mon état d'esprit. Outre le fait que je ne me sentais pas considéré à la juste mesure de l'effort que je fournissais par mes employeurs, les clients eux-mêmes commençaient à me sortir par le nez. Cette bande de petits bourgeois ayant l'habitude d'être servis sans respect particulier pour le pourvoyeur de flacon commençait à me donner l'impression d'être un larbin, ce qui me fit vite tourner la tête. Je voulais partir, mais j'avais trop besoin de cet argent. De l'argent, j'en voulais plus à présent, que j'avais un tout petit peu goûté à son pouvoir. Entendons-nous bien, je ne gagnais rien, mais sur l'échelle que je connaissais depuis que j'étais autonome, cela devenait significatif. Je pouvais m'acheter des vêtements, sortir sans compter mes pièces. Je voulais que cela dure et s'amplifie. Ce n'était certainement pas avec la musique que cela viendrait. C'est dans ce contexte que je rencontrai Laurent, qui me faisait miroiter de jolies sommes à la voix des Médias si je les cumulais au Père Lathuile. Encore fallait-il que je fusse engagé. Je le fus, mais cela n'allait pas du tout de soi. Pour passer le test qualifiant, il fallait se rendre à Chambourcy, or ce ne fût pas de la crème. Je validai la partie destinée à tester mes capacités de compréhension et de synthèse, mais j'avais un défaut majeur, en principe rédhibitoire. L'orthographe, comme je l'ai indiqué précédemment, constitue chez moi rien de moins qu'un handicap. Il fût détecté et cela conduisit la RH qui m'avait auditionné à rejeter ma candidature. Mais c'était sans compter sur Pierre. Pierre était en dessous hiérarchiquement, de la RH. Mais il était manager du groupe d'auditeurs (que je voulais rejoindre), et sa place était archi stratégique. Très bien considéré par sa hiérarchie, on ne voulait pas le contrarier. Or Pierre avait jeté son dévolu sur moi. Pierre était l'ami de Laurent, celui qui l'avait amené ici. Laurent m'avait présenté à Pierre lorsque je vins visiter les installations, avant l'entretien d'embauche, et Pierre avait eu un coup de foudre pour moi. Il était, il est toujours, si Dieu lui prête vie, homosexuel. Je compris instantanément que Pierre en pinçait pour moi, nous comprenions tous deux qu'il n'était pas question de quoi que ce soit. Il n'avait aucune intention de me draguer, il me voulait seulement dans son équipe parce que ma présence lui serait agréable. Jamais il ne me dragua en effet. J'avais bien noté qu'il approuvait ma venue, mais je ne savais pas qu'il irait jusqu'à exiger de sa hiérarchie de m'octroyer la

place malgré mon échec en orthographe. Je ne sus qu'un certain temps après que cela avait été le cas. Il se garda bien d'en faire la publicité auprès de moi. Il finit seulement par confier à Laurent,

qui était aussi beau gosse et hétéro que moi, ce qu'il avait fait pour moi. Je ne crois pas avoir jamais eu l'occasion de l'en remercier. Que ce soit fait aujourd'hui. Car cette mission m'apprit énormément. Elle m'apprit rien de moins que le fonctionnement exact, méticuleusement examiné, du réacteur nucléaire de la République et la démocratie du XXI^e siècle : la scène médiatique. J'ai vu comment, ici, tout se jouait. Le pouvoir, l'influence, le triomphe, la défaite, comment se nouaient les enjeux politiques, sociaux, économiques. J'eus tout le loisir rébarbatif d'ingurgiter une connaissance intime phénoménale de ce cirque. Par cette fenêtre privilégiée, donnant jusque sur les arrières cours, j'observai mon époque avec attention, pour, plus tard, en extraire la substantifique moëlle propre à nourrir ma pensée. C'est là que j'assistai aux drames et tragédies de l'aire chiraquienne, de 2001 à 2005, aux jeux de paradis et d'enfer de notre société. J'étais, dans mon époque, aux premières loges de tous les théâtres, aux premières de la Grande Scène. Alors que je faisais ma pige, il me venait l'idée confuse et discrète que j'aurais adoré prendre moi-même part à la représentation médiatique. Je songeais que dans l'arène, j'aurais été invincible. Ou plus exactement, j'aimais me bercer de la pensée que si mon destin l'avait voulu, si j'avais été appelé à la fonction publique, j'aurais maîtrisé mieux que quiconque les codes, je n'aurais connu que le triomphe là où tous se prennent les pieds dans la tapis par excès de confiance ou manque de caractère, deux écueils fatals à toute entreprise médiatiques. Je ne connaissais pas encore le personnage de Bel Ami, mais j'imaginai que dans une autre vie, j'eus pu connaître une telle ascension par l'exploitation seule du pouvoir des médias, dont la logique était à mes yeux limpides. Il faut attirer l'attention, la capter, la retenir, et alors tout est possible, y compris la Révolution. Je n'étais pas encore prêt à rêver d'un tel destin, j'étais encore beaucoup trop occupé à me façonner un sort de musicien de jazz. J'oublie tout un tas de choses, et là, c'est un petit épisode entier que j'aurais voulu ajouter à mon récit mais dont j'ai raté le coche. En fait, j'avais quitté le Pizza Hut du neuvième quelques mois à peine après l'avoir rejoint, sur une proposition professionnelle que je souhaitais mentionner, ainsi qu'une ou deux anecdotes liées. Mon père avait à ce moment là rencontré, juste après son divorce, une jeune femme qui était à peine plus âgée que moi. Elle s'installa avec mon père peu avant que je ne quitte le trente et unième étage pour la rue de Dunkerque. Elle débarquait de sa province natale et cherchait du boulot dans l'animation, entendez dans le secteur du dessin animé et de l'audiovisuel. Elle trouva une place dans une boîte au sein de laquelle elle démarrait son ascension, quand elle eut une proposition pour moi, excellente. Ils cherchaient un jeune type étudiant pour des tâches très basiques de photocopies, ce genre de choses. Cet emploi présentait l'immense avantage d'être rémunéré sous le régime de l'intermittence du spectacle, ce qui faisait en gros que l'on était payé toute l'année pour travailler la moitié. Les contrats étaient journaliers. Les missions duraient une ou plusieurs semaines. Quand je commençai à faire ça, je lâchai Pizza Hut, mais cela ne m'empêcha pas de solliciter le poste de serveur au Père

Lathuile pour une raison qui m'échappe. Je pense que je voulais prendre le maximum de thunes partout où c'était possible. En tout cas j'ai fait une légère progression pendant ma carrière, je n'investissais aucune énergie, aucun talent, mais comme j'étais démerdare, je passais sur les ordinateurs et je devins gouacheur. Puis ce fût la fin, la boîte dans laquelle je bossais ferma, puis ce fût au tour de la Voix des Médias. Entre temps, j'avais goûté au statut d'intermittent du spectacle en pensant que ce n'était que le début, que ma carrière de guitariste m'y conduirait de nouveau un jour prochain, mais il n'en fût rien. En une petite vingtaine d'années de « carrière » de guitariste de jazz, je n'ai jamais, pas une seule fois, pas un seul mois, pas un seul jour été intermittent du spectacle. Ce statut, par ailleurs, est une saloperie. Certes, il permet à certains musiciens précaires de vivre. Cela, il ne faut pas le changer, il est légitime de subventionner la culture en aidant les artistes à vivre de leur art, si les marchés ne leur sont pas favorables. Mais en l'occurrence, ce statut est une tontine dont les bénéficiaires bénéficient d'abord à ceux qui en ont le moins besoin, en rémunérant, ce qui est parfaitement absurde, le musicien en proportion de ce que lui offrent les marchés. A l'intérieur d'un certain plafond correspondant à des revenus beaucoup plus que moyens, plus le musicien est rémunéré par les marchés, en cachets et autres prestations, plus il reçoit de récompense puisée sur le fond abondé par les taxes sur les contrats, qui par ailleurs divise par deux la somme touchée par le musicien au moment du cachet. Combien de cachets ai-je reçus, fonctionnés pour moitié de la cotisation du statut, alors que je ne bénéficiais pas du statut en question ? La

moindre des choses serait que seuls cotisent les bénéficiaires. La moindre des choses serait aussi que rien ne soit versé aux musiciens qui gagnent disons deux ou trois mille euros par mois et par eux-mêmes, afin de réserver les fonds à ceux qui ne parviennent pas à faire assez de cachets pour subvenir à leurs besoins. Si des musiciens me répondaient qu'ils veulent plus d'argent, je leur suggérerais de boursicoter, plutôt que tricoter sur l'instrument. Si l'on est un artiste, en principe, c'est pour l'amour de l'art. Que les vénaux dégagent de tout prestige. Stéphanie, puisque telle est l'ex compagne de mon père, m'a rendu un grand service en m'introduisant dans le secteur du dessin animé, je ne voulais pas oublier de la remercier. Elle fit une brillante carrière, passant tous les échelons de responsabilité à grande vitesse. Un soir, elle eut quelque chose d'important à dire à mon père. C'était un moment solennel, mon père ne lui connaissait pas tant de mystères. Elle avait une révélation à lui faire à laquelle il ne s'attendait pas, et dont il eut un mal de chien à se remettre. Elle lui annonça comme ça qu'elle préférait les filles, qu'elle en avait rencontré une et qu'elle allait le quitter pour la rejoindre. Mon père, me racontant cette histoire, était décomposé. Le ciel lui était tombé sur la tête. Je tâchai de lui remonter le moral en lui disant, ce qui était parfaitement vrai, que je préférais être quitté pour une fille plutôt que pour un homme, car alors, je ne pourrais pas être jaloux de ce que je ne pouvais être. Mais cela ne fonctionna pas. Le traumatisme de mon père

consistait en l'impression de l'avoir dégustée de la gente masculine, la différence d'âge aidant sûrement à cette conception. Il trouva bientôt à se refaire. Il allait au devant d'autres histoires amoureuses rocambolesques, dont l'une fait l'objet de son roman, dont je redonne le titre « la Chambre des Illusions » de Benjamin Gara.

Voilà ce que j'ai écrit pour l'instant. Cela m'a pris 15 jours. J'ai encore pas mal à écrire, ça ira très vite dès que je m'y mettrai mais je me pose de grandes questions métaphysiques au sujet du format du livre. Car j'ai besoin de savoir si ce sera nécessairement un double volume, ce que je souhaite vraiment éviter, ou si cela tiendra dans un seul gros volume, sachant que je crois avoir déjà dépassé 300 pages. Jusqu'où puis-je aller pour qu'elle tiennent toutes dans la même reliure?

Je pense que l'on peut élaguer mais pas beaucoup, car chaque détail compte. J'évoquerai dans la partie à venir mon retour au sport, qui m'a conduit au culte du corps parfait, qui m'a conduit à la photo de nu, qui m'a conduit au porno et à l'érotique. J'ai tourné un film passé sur canal, et deux trois autres sur toutes les chaînes câblées d'Europe, où presque tous ceux qui me connaissaient me reconnurent un jour ou l'autre dans les années suivantes, y compris le frère de ma future épouse, qui s'en est ému auprès d'elle, avant de s'incliner devant sa décision, puisque je l'avais mise au courant de mon passé. Je raconterai mon séjour à Berklee (Boston) pour étudier le jazz alors que naissait ma première fille. Puis mon arrivée en politique fracassante par un clash légendaire avec des dieudonnistes musiciens de mon milieu. A la naissance de ma seconde fille, je fais un burn out. Ma vie est une sombre merde noire. Je prends du prozac pour reprendre pied, cela déclenche sept années de cycles bipolaires, soit je suis un prophète, soit je suis un déchet impatient de mourir. Jusqu'à me faire interner de force un mois et demie en HP, une expérience atroce. Je m'en remets à peine, je rencontre José qui croit en mon talent d'auteur, la coupe du monde arrive, c'est la fin de l'histoire. Je ne manque pas de préciser mes vues techniques, tactiques, philosophiques et économiques sur le football. A hauteur de mon engagement politique. Deux extraits : Le premier est issu de mon délire prophétique :

Ennemis idéologiques de tous poils, ravi de faire votre connaissance. Nous avons quelque business à régler ensemble, je suis missionné en ce sens. Tout se passera bien si vous coopérez. Je ne vais rien moins que terrasser ce qui vous sert de fondations. C'est une bonne et une mauvaise nouvelle à la fois. La mauvaise nouvelle c'est que ce sera pénible à vivre, forcément, comme l'indique l'énoncé. Vous allez tout simplement apprendre la douleur, bienvenue parmi les êtres humains sur Terre. Cela, c'est donc la mauvaise nouvelle, vous êtes de simples mortels, vous êtes sujets à la souffrance. La bonne nouvelle, messieurs dames, c'est que vos fondations étaient des fondations de merde, une fois le terrain déblayé, nous allons faire de formidables choses ensemble. C'est

précisément, même, parce que vous prenez la merde pour de l'or, que vous êtes appelés à la détresse. Voilà comment se produiront les choses : tout va se mettre à dérailler dans votre vie. Vous pensiez en avoir le contrôle, vous allez devoir constater qu'il n'en est rien. Vous allez devoir faire preuve de courage, je sais que vous en êtes capables, aussi con puissiez-vous être. Vous n'aurez pas le choix à vrai dire. Et quand vous aurez tout perdu ce qui, au sein de votre patrimoine, était de la grosse merde, quand vous aurez fini de chialer, vous reconstruirez et cette fois, vous le construirez mieux. Amen.

Le deuxième extrait est issu de mon transport devant la deuxième étoile : Didier Deschamps est issu d'Aimé Jacquet lequel est issu de la terre de France que le paysan laboura, laboura encore, lui qui, voyant le soleil lui tourner autour, se figurait qu'il fallait labourer, et labourer encore. Le paysan de France alors, ne savait pas le coca cola et le cerveau disponible, les OGM et les pesticides n'avaient pas envahi sa conception ancestrale de la terre et des champs que l'on laboure, et que l'on laboure encore, c'est dire s'il passait à côté de l'Histoire de ceux qui firent de la France un sillon pour le sang impur de l'autre, et le sien propre, c'est dire si les valeurs des paysans ne pèsent rien sur le cours des marchés, et pourtant... La France n'a pas seulement en commun le labeur de la Terre avec les africains, elle a aussi la couleur de ceux qui, en récompense de cinq siècles de mépris, de cruauté violente et acharnée, ont reçu l'honneur de se voir évincés du récit anthropologique au XXI^e siècle à l'occasion du discours de Dakar. La France, ayant labouré le monde entier, l'Afrique en particulier, récolte les fruits sublimes de ses péchés, c'est en les cultivant que nous changerons le monde, comme le football français conquiert la planète

Alors que j'habitais cette pièce où je suis resté un an, je dus faire face à mes responsabilités de citoyen appelé à remplir son devoir vis-à-vis des forces armées. En effet, étant né en 1977, je faisais partie de la toute dernière fournée appelée aux trois jours sous les drapeaux et au service militaire qui lui succédait. Chirac avait libéré la jeunesse de ce fardeau, mais il m'avait oublié à un an près. Les choses ont très mal commencé parce que je n'avais même pas fait, quand j'en avais l'âge, le geste minimum de me faire recenser. J'avais vaguement entendu parler du concept, mais vraiment rien qui eut contenu la moindre alarme, la chose était censée être entendue, elle ne le fut pas de moi un seul instant. La conséquence de cette inconséquence parfaitement involontaire fut que je reçus, en plein milieu de ma terminale, un avis me demandant de me présenter immédiatement à telle caserne, pour y exécuter sans le moindre délai ma peine de bidasse. J'arrivais à la majorité, et puisque je n'avais pas indiqué que je suivais des études, j'avais été affecté d'office à un régiment.

Je fus pris d'une légère panique, à moins qu'elle ne fut totale, je ne suis pas bien sûr. Ce n'était pourtant pas l'envie d'arrêter le lycée qui me manquait. Pas pour aller à l'armée, un endroit que j'exécrais et méprisais de toute mon âme et par principe. Fort heureusement il existait un recours, que je formulai et je n'eus pas à avoir peur très longtemps car il me fut rapidement signifié que je pouvais passer mon bac, on m'accordait le délai normal que l'on accorde aux lycéens, allant jusqu'à vingt et un an, je crois. C'est ainsi que je fus convoqué pour les fameux trois jours qui étaient en fait devenus une seule journée, alors que j'habitais impasse de la Défense, tout juste passé la vingtaine.

L'enjeu était bien évidemment de me faire exempter ou réformer. Mon père avait, en son temps, obtenu la mention P3, qui signifiait que la recrue n'était pas totalement inapte, mais non souhaitable sauf circonstances exceptionnelles pour avoir tendance à la dépression, l'insubordination légère ou autres troubles sans grande gravité. Elle exemptait son réceptionnaire de service militaire, mais n'empêchait nullement de rejoindre l'éducation nationale par exemple, que mon père pratiqua brièvement après le bac. En ce qui me concernait, peu importait la mention et ses éventuelles conséquences, tant il m'était avant tout indispensable d'échapper à ce que j'appréhendais comme une insupportable torture.

Je me préparai par une nuit blanche, que je passai pour l'essentiel avec Gaël, qui habitait la rue d'à côté et qui ne semblait pas avoir grand chose d'autre à faire, cette nuit-là, que fumer des pétards avec moi. Je préparais mon personnage, je m'immergeais dans le rôle que je m'apprêtais à jouer, j'étais pénétré par l'enjeu, d'une humeur très recueillie. Je voulais marquer les esprits, je voulais avoir l'air d'un zombie, un vrai, qui ne fait pas semblant, qui est complètement inapte au moindre service que ce soit sur Terre. J'ai mis toutes les chances de mon côté, façon actors studio mais en vrai, théâtre total, sacrifice sur scène.

Quand vint l'heure fatidique et matinale de rejoindre le centre de Vincennes où j'étais appelé, je me présentai avec ponctualité et sobriété aux guichets et bureaux chargés de nous recevoir. Il ne fallait surtout pas trop en faire et je n'en faisais pas trop, juste ce qui faut. J'obtempérais à tout sans mot dire et sans regarder jamais personne, je demeurais tête basse, courbé, mon langage corporel devait exprimer le poids du fardeau que je portais, et c'était le cas j'en suis certain. Lors des quelques tests que j'eus le temps d'effectuer, dont j'ai oublié la nature, je ne feignis rien. Je donnai les réponses qui me semblaient justes, répondais normalement aux questions que l'on me posait, toujours aussi pâle et absent. Arriva même la visite médicale, je fis état de mes pieds plats et tordus, je n'essayai rien d'exagérer, rien de prétendre autre que la stricte réalité physique.

Les choses devinrent intéressantes lors de l'étape suivante. Cette étape, elle m'avait été réservée parce que j'avais coché la case appropriée, mentionnant le fait que l'on souffre de troubles ou difficultés psychiques ou psychologiques. Je ne me souviens plus exactement de ce que sanctionnait

cette case, mais je reconnus que c'était celle que je devais cocher pour passer chez le psychiatre. Je n'eus pas long à attendre, il n'y avait pas de queue pour accéder à son bureau. Une fois face à lui, j'adoptai un rôle de composition et cela fonctionna parfaitement mais pour une seule raison, le fond était parfaitement vrai. Il était parfaitement vrai que la perspective militaire me faisait cauchemarder, il était parfaitement vrai que je ne disposais aucunement de la ressource psychologique pour faire face à une mise en caserne. Mais j'en rajoutai avec bonheur et adresse, me transformant en toute petite chose tremblante et submergée par ses troubles divers et variés, sur le point d'éclater en sanglots ou de faire une crise de nerfs malgré ses efforts pour paraître digne.

J'obtins un meilleur score que mon père, je fus mentionné P4. C'est le calibre au dessus, on ne joue pas dans la même cour. C'est la catégorie des psychotiques, avec une maladie mentale importante. C'était prémonitoire, mais il me faudra attendre très longtemps pour le constater. A la sortie du bureau, je n'eus plus que cinq minutes à attendre qu'on me délivre le bon de sortie, et j'étais libre pour l'éternité de l'armée française.

Aujourd'hui les choses ont changé. Je suis prêt à prendre les armes désormais, pour peu que la guerre que je mène soit celle à laquelle je crois. Quand viendra l'heure de la guerre civile, si elle se présente, opposant ceux qui veulent une France métissée à ceux qui en veulent une blanche de souche par exemple. Si je dois défendre ou conquérir un territoire au nom de l'idée que je me fais de la Justice, je conçois aisément la lutte armée à présent. Mais cela m'est facile tant qu'une telle perspective reste aussi hypothétique. Et surtout, vu mes états de services, qui aura la folie de m'engager dans son contingent ? Je ne dirai rien au recruteur de mon P4. Si vous faites de même, je passerai inaperçu, mitrailleuse en bandoulière.

Vint l'heure de déménager une fois de plus. J'étais en détresse dans ma piaule impasse de la Défense, privé d'eau un jour sur deux, vivant sur un plancher complètement pourri que je ne pouvais plus fouler passé 22H sous peine d'énerver la voisine du dessous qui était totalement hystérique et m'a envoyé une fois son frère pour me menacer de mort violente si je continuais à fouler ce putain de plancher délabré le soir, le tout pendant que la voisine du dessus invitait douze convives dans sa chambre pour nocer jusqu'au matin, et le jour, la cour sur laquelle je donnais était envahie de la merde qu'écoutait la copine de ma voisine du dessus, vivant en face, écoutant tout ce qu'il y a de pire dans la variété française volume à fond, fenêtres grandes ouvertes. Il n'y avait que la gardienne qui m'aimait bien, mais au début seulement, parce qu'elle aussi était copine avec la connasse du dessous, elle l'avait retournée contre moi. Je dus battre en retraite et en obtins une occasion parfaite.

Michel avait un ami à Paris, un ami d'enfance, du pays à Brazzaville, Malory. Malory habitait à la même hauteur de Paris où je me situais depuis trois ans, mais plus à l'Est cette fois, à Jaurès, près de Stalingrad, au bord du Bassin de la Villette. Il occupait une chambre au rez de chaussée d'un immeuble moderne de bon standing, excellent comparé au mien, pour un prix qui était aux alentours, j'espère ne pas dire de bêtises, de neuf cent francs, ce qui était une très bonne affaire. Une chambre voisine de la sienne, appartenant au même palier, venait de se libérer. Il avait signalé mon intérêt au gardien, qui l'avait remonté aux propriétaires, je vins visiter la chambre et signai immédiatement, emballé, conquis. Le lieu était exigüe je crois que la pièce faisait 10m². Cela incluait un coin cuisine en face de la porte d'entrée. Pour le reste, la superficie était entièrement habitable puisque la douche et les toilettes se trouvaient sur le palier, seul inconvénient du studio, mais qui justifiait son prix bas. En fait, cela ne fût un problème à aucun moment. Nous n'étions que quatre à utiliser les installations communes, les trois autres n'étaient jamais là, où à d'autres heures que moi, et je ne croisais jamais personne en sortant de ma chambre pour aller aux chiottes ou à la douche, si bien que je vivais ce palier comme une extension de mon propre domicile. Pour le reste, j'avais un futon à même le sol, plié en deux quand je n'y dormais pas, un coin bureau, et un u deux meubles de rangement. La pièce incluait un placard. J'étais royal au bar. Le voisinage était très calme, l'isolation phonique très convenable, je ne dérangeais pas les voisins avec ma guitare. Je vécus dans cette chambre mes jours les plus épanouis et heureux.

Ma vie alors fût marquée par un double événement qui marqua profondément mon destin, l'irruption d'internet et le retour en force du sport, deux éléments qui n'ont à priori rien en commun mais qui interviennent dans le même tempo et se confondent bientôt. Sur le plan affectif, mon arrivée dans ma nouvelle demeure de Jaurès correspond à la fin de ma liaison avec Nadia, que j'avais infiniment déçue, et à ma rencontre avec Caroline dont je partageai la joie de vivre communicative et les gouffres profonds. Ma liaison avec Caroline fût libre, sans besoin ni requête tels que la fidélité. Nous étions au-dessus de ça. D'ailleurs notre union était très peu sexualisée. Nous étions plutôt des meilleurs amis qu'un couple. Aussi, ma chambre devint vite un lieu éminent d'exploration de la gente féminine, car un bouleversement venait de se produire qui rendit ce miracle, accueillir toutes ces filles et femmes, possible.

Jusque-là j'avais vraiment fait peu de cas d'internet. Je ne comprenais pas ce que cela pouvait apporter, dans une vie, dont on ne disposait déjà. A vrai dire, personne ne s'intéressait à internet alors, parmi mes amis, il n'y en avait qu'un, trompette italien avec lequel je faisais la manche sur les quais de scène, qui était pour le coup un geek avant l'heure, parmi les tous premiers sur cette planète, il parlait d'internet. Mais quel intérêt y trouvait-il ? Je n'en savais rien et j'ai la frustration de

devoir constater que je ne parviens pas à me remémorer ce qui m'a convaincu de m'en doter. Peut-être est-ce cette offre qui apparut soudainement, Noos câblait Paris et révolutionnait le marché et la pratique du net. Pour un prix très raisonnable, on disposait d'un débit illimité à vitesse de câble, c'est à dire sans commune mesure avec les premiers modems. Ai-je pensé que je devais épouser mon temps et me lancer dans cette histoire ? Car cela représentait l'achat d'un ordinateur, je n'en avais pas le moindre. Comme je ne fais jamais les choses à moitié, j'investis dans un Mac G3 dernier cri qui me servirait aussi à faire de la musique, me pourvus en scanner, imprimante et bien sûr moniteur, un beau modèle, bonne résolution écran plat coins carrés. Il ne manquait que la webcam. Je me rendrai bientôt compte qu'il m'en fallait une. J'avais pris rendez-vous avec l'opérateur Noos pour me connecter. Il fit apparaître internet pour la première fois de ma vie sur mon écran et je ne le quittai plus jamais depuis.

Je fus captivé et fasciné immédiatement. La première phase fut la découverte la plus élémentaire mais non moins passionnante de ce nouveau monde. Par exemple, je me souviens de l'instant où je compris le concept de lien hypertexte, ainsi qu'on les appelait alors, pour qualifier les parties du textes sur lesquelles on clique pour rejoindre une nouvelle page. Cela n'existait pas dans l'informatique avant internet. Il y avait tout un vocabulaire à étudier et assimiler, ainsi qu'une logique à intégrer. Bientôt, je compris l'immensité de l'Océan numérique que j'avais rejoint. On y trouvait, ce n'était pas une légende, toutes les informations sur tous les sujets du monde, à portée de clic. Et puis, surtout, surtout, le reste n'aurait rien été s'il n'y avait eu des filles et femmes célibataires en quantité, un vivier qui changea drastiquement mon existence sexuelle, soit mon existence tout court.

Parallèlement à ce mouvement numérique, mon corps reprit ses droits, les portant à un stade inédit à la belle époque du judo. C'est la pratique du roller, me semble-t-il, qui a engagé en moi un processus sportif nouveau. Je redécouvrais les vertus de l'effort et de la performance. Je n'avais pas encore trop été abîmé par le tabac et la machine ne demandait qu'à livrer toute son énergie. Je m'inscrivis dans la salle de sport du quartier, où l'on proposait des sports de combat. Il y avait du judo, j'aurais pu vouloir m'y remettre, mais il y avait surtout de la boxe pieds poings et cela m'intéressait beaucoup plus. Je voulais me confronter à la castagne, ce que je n'avais jamais fait jusque là, considérais-je, parce que le judo n'est pas de la castagne, on ne donne ni ne reçoit de coup. Je voulais me tester sur ce terrain, et acquérir l'assurance nécessaire pour faire face à une menace physique dans la rue. Nous verrons tout à l'heure que je ne croyais pas si bien penser.

Dans les premiers temps de ma pratique à la salle, je découvris que je ne savais pas encore ce qu'était l'effort physique intense et je me résolus à pousser ma performance cardiaque à ses limites.

Je me mis à courir énormément et je progressais en endurance de semaine en semaine. Parallèlement, j'avais entamé une pratique soft des instruments de musculation, mais cela eut un résultat précoce et impressionnant sur mon corps. Tous mes muscles se développèrent harmonieusement et abondamment, avec eux une aspiration que je n'avais encore jamais connue: obtenir un corps parfait, sur le modèle de l'art hellénique, ces statues auxquelles je ressemblais. Or comme je ne faisais plus de ma vie que du sport, en roller tout le temps, à la salle le reste du temps, comme en plus je me mis au régime pour éliminer jusqu'à la dernière trace de graisse dans mon organisme, je n'eus pas longtemps à travailler pour obtenir la sangle abdominale saillante que je convoitais, n'avais jamais connue avant, et qui, combinée à tout le reste, me conférait une plastique parfaite, bien qu'en modèle réduit. Je présentais également des atouts sportifs importants. Au rameur, j'étais le recordman de la salle sur durée intermédiaire, aux alentours de douze minutes me semble-t-il. Sur le tapis, je courrais une heure à fond sans souffrance. En boxe, je me révélai être un frappeur. Je martelai un jour le sac, le martyrisai sous les yeux de l'entraîneur qui ne se fit pas prier pour rendre hommage à tous ces watts développés pour enfoncer la masse pliant sous mes coups.

Il y a une raison, une seule, mais ce fût la bonne, une seule raison pour laquelle je n'ai pas persévéré dans la boxe, j'aurais tellement aimé, c'est mon nez. Je n'y avais pas pensé avant, mais se présenter sur un ring avec un blair comme le mien, c'est comme mettre les mains dans le dos pour mieux tomber tête en avant, c'est comme les avoir ligotées pour frapper l'adversaire de la tête qui peut, lui, utiliser ses poings. On peut sacrifier un tarin pareil certes, il devient alors un terrain vague et marque le visage entier du labeur enduré comme Jérôme Le Banner, grand champion français de kick boxing au nez saccagé. Je me le suis fait casser deux fois en un an et demi de boxe pourtant peu assidue. J'ai pris et reçu des centaines de coups, dont des dizaines qui firent mal, à l'adversaire ou à moi-même. J'ai compris ce que j'avais à comprendre de la boxe et je choisis le camp de mon intégrité esthétique faciale, la protection de mon nez qui n'avait pas fini de m'emmerder soit dit en passant, nous le verrons.

Je ne pense presque plus à la musique à ce moment là. J'ai quitté l'American School of Modern Music dans un fracas, avec toute la dramaturgie dont je suis coutumier. J'ai signifié mon congé alors que nous étions encore au début de la cinquième et dernière année. Evidemment l'impression que cela donne, c'est la peur d'aboutir, de réussir, entraînant la chute juste avant la ligne d'arrivée. Le directeur, Steven Carbonara, m'avait dit à l'époque, avec son accent ricain et sa gouaille légendaire : « C'est comme si tu invitais une fille à dîner, tout se passe bien au restaurant, elle veut rester avec toi, vous allez boire un verre, elle veut que tu la raccompagnes, vous arrivez chez elle, vous vous embrassez, vous vous déshabillez et là tu annonces: J'y vais, ciao ! »

C'est vrai que sur la forme, c'était ça, mais sur le fond, j'avais un réel problème. En effet, je n'étais musicalement préoccupé que par une seule chose, apprendre à jouer du Coltrane avec ma guitare, au moins du be-bop. Or l'enseignement de mon école était beaucoup plus axé sur l'écriture. Je l'avais subi jusque-là, c'était resté acceptable, même si, déjà, ce que j'ai appris en quatrième année, l'arrangement, la composition, je n'en ai rien gardé. En cinquième année, on passait carrément à la musique contemporaine. Tout à coup il fallait écrire un quatuor à cordes pour vendredi prochain. Ce n'était pas possible pour moi. Je pliai donc bagages et demandai à l'administration de me rembourser la somme que j'avais versée pour l'année et je crois qu'il m'en fut remboursé une partie, ce dont ils n'étaient vraiment pas obligés.

Cette année, où je quitte l'American School, tombe l'année où je rejoint le quai de la Loire, et comme je ne vais plus à l'école et que je ne crois plus à grand-chose, je ne joue plus de guitare. Cela explique la naissance de passions alternatives. L'année d'après, je rejoindrai le Conservatoire National Régional de Noisiel, qui abritait une bonne classe de jazz, antichambre notable, à l'époque, du grand CNSM (conservatoire national supérieur de musique). J'y ferai des rencontres fécondes, qui apparaîtront par la suite dans ce récit. Je quitte en tout cas la School sans aucune piste professionnelle, sans aucun lien susceptible de me conduire vers des opportunités de jouer. Une mésaventure cependant, est survenue je crois à ce moment-là. Il se peut que je me trompe sur l'échelle du temps, si tel est le cas, cela n'a pas beaucoup d'importance, l'anecdote est révélatrice de mon parcours quoi qu'il en soit.

J'avais un ami contrebassiste, Stéphane, avec qui nous nous retrouvions parfois pour jouer ensemble, jamais en concert, que je n'avais pas. Son épouse était contrebassiste aussi, et elle accompagnait un chanteur du nom de Dikès. Ce dernier avait obtenu un beau succès d'estime avec son premier album, mais n'avait pas pu poursuivre sa carrière en dépit d'un grand talent indéniable, une voix, un charisme incroyables, il jouait en plus lui-même très bien de la guitare dans un style gitan andalou. Lui était d'origine algérienne. C'était de la chanson française à texte, avec de beaux auteurs et de belles musiques portées sur les accents latins et flamenco. Il devait se contenter des concerts au jour le jour qu'on lui proposait, sans nouvel album que personne ne voulait financer. Il avait besoin d'un guitariste pour ses petites tournées. Je fus mis sur le plan. La rencontre se passa bien, le courant passa bien avec l'artiste, il fut convenu que je ferais partie de l'équipe sur un certain nombre de dates à Paris et en région. C'était la première fois que j'obtenais ce type d'engagement professionnel ou presque. J'avais toutes les peines du monde à trouver et tenir ma place dans l'orchestre sur scène et en répétition, et j'étais immensément frustré de devoir tenir un gling gling que je ne faisais même pas bien. Je n'avais aucune virtuosité à offrir, si tel avait été le cas, Dikès aurait été ravi de me laisser l'exprimer, comme le faisait la majorité des autres musiciens qu'il

sollicitait, charismatiques, partageant la lumière avec lui. J'étais là par défaut. Dikès ne s'en cachait pas, il n'arrivait pas à trouver de guitariste à son goût, son musicien préféré avec une six cordes n'était jamais disponible pour lui. J'avais un boulot à faire et je tâchais malgré tout de le faire au mieux.

Un soir, nous allâmes jouer à Tours, au Bateau Ivre je m'en souviendrai toujours. Au milieu du concert, dans cette grande (sur une échelle de cabaret) et belle salle, pleine d'un public attentif et recueilli, vint une chanson que je devais introduire, la seule d'ailleurs du répertoire. Il y a quelques arpèges à jouer. Le truc est tout bête mais je ne sais pas pourquoi, la logique m'échappe quelque peu, et je ne joue pas toujours cette intro correctement. Comme je suis un petit trou du cul, et non un professionnel, je n'ai pas pris le soin nécessaire pour m'assurer que je maîtrisais cette partie tellement stratégique. Ce fut la catastrophe. Je commençai à jouer, seul, rempli de doute, soudainement je n'avais plus la moindre idée de ce que je devais faire, je fis n'importe quoi en affichant en grand sourire désespéré, espérant que j'allais me réveiller au milieu du cauchemar, que Dikès éclate de rire et me félicite pour ma blague.

Mais Dikès me fusille du regard et prend tous les autres musiciens à témoin l'air de dire « regardez-moi ça, regardez-moi cette merde » Ils ne peuvent pas démarrer, personne ne peut démarrer parce que ce que je joue n'a ni queue ni tête, ni début ni fin. Il se passe encore quelques fractions de secondes, le public n'a pas encore entièrement compris la situation. Dikès va la clarifier. « Mesdames et messieurs, je vous prie de bien vouloir nous excuser nous allons devoir recommencer le morceau parce que le guitariste a quelques petits problèmes » Je ne me rappelle pas vraiment la réaction du public. Ce dut être quelque clameur et applaudissement, plutôt compassionnels que vindicatifs. Je ne me souviens pas non plus si je l'ai joué correctement la deuxième fois ou pas, je crois me souvenir qu'il l'a faite, sa chanson. Puis le concert vint à son terme. Nous ne rentrerions pas à Paris avant le lendemain, tout le reste du temps, je dû le passer avec Dikès et les autres. C'est un instinct de survie qui a pris le relais, les commandes jusqu'à me retrouver enfin seul. Je faisais comme si rien n'avait été, ou rien n'avait été grave. Je rigolais, je donnais le change pour dissimuler ma honte. Dikès a quand-même pris le soin de m'avertir qu'il ne ferait plus appel à mes services et c'était bien la moindre des choses. Je crois que j'ai touché mon cachet, pour le coup celui-là je l'ai volé. Puis le processus de guérison de la plaie, méchante entaille dans les flancs profonds de mon si volumineux amour propre, se déroula comme d'habitude sous surveillance étroite. L'idée que je fasse erreur en faisant de la musique n'était pas nouvelle. Ce n'était pas la première fois qu'elle me frappait, ce ne sera pas la dernière fois non plus. Le pire reste à venir.

Sur le front des conquêtes féminines et sportives, en revanche, tout me sourit. Plus je me développe physiquement, plus je développe ma tactique, mes techniques d'approche et de conquête sur les réseaux dédiés. Meetic fait ses tous débuts, que de chemin parcouru depuis. Il y a des sites tels rencontre2000 qui sont très actifs.

Je pêche aussi en zone libertine avec son site emblématique déjà en place à l'époque, netechangisme. J'avais découvert le milieu libertin plus tôt, alors que je me demandais comment trouver des femmes dans ce Paris hostile au jeune célibataire plutôt prolo que j'étais. Je découvris, par des magazines dédiés à l'époque, que peu de femmes certes, mais certaines cherchaient des hommes. Il y avait surtout des couples qui cherchaient d'autres couples, et parfois des hommes. C'est ainsi que j'en vins à partager, quand en venait somme toutes rarement l'occasion, des femmes avec leurs maris. Je fis également la découverte des lieux échangistes de la capitale. Sans les avoir assidument fréquentés je les connais cependant et me suis considéré, un temps de ma vie, quai de la Loire, comme libertin. On dit dans les milieux libertins qu'on l'est toute sa vie ou jamais. Je ne sais pas si c'est vrai ou faux. Je sais que j'ai emprunté un autre chemin après avoir exploré celui-ci jusqu'à d'inattendues extrémités.

Je peux me targuer quoi qu'il en soit, d'avoir rencontré toutes sortes de femmes, de tous âges, de toute condition, de toutes origines, et je les ai explorées avidement, je les ai fiévreusement collectionnées, accumulées, les ai vigoureusement et minutieusement examinées, analysées. Le côté versatile de ma personnalité et de ma personne m'a permis d'avoir accès à des femmes très différentes les unes des autres, toutes n'avaient qu'un seul point commun, le goût des hommes. Or toutes les femmes n'aiment pas les hommes, la volupté qu'il lui offre, certes. Les autres, je ne les connais pas aussi intimement mais je ne les ai pas moins observées très attentivement. Je suis fasciné par la femme, toute la femme, toutes les femmes. Celles qui aiment les hommes, celles qui ne les aiment pas. Celles qui aiment les femmes, celles qui ne les aiment pas. Celles qui veulent un homme et une progéniture. Celles qui ne veulent ni homme ni progéniture. Ou une progéniture sans homme, un homme sans progéniture. Les hommes, j'ai moins besoin de m'interroger sur ce qu'ils abritent dans leur crâne, cela m'est beaucoup plus familier, bien que je me sente étranger en général, aux hommes comme aux femmes.

Un exercice mental permanent, intermittent, occupe une bonne partie de mon existence. Il s'agit de tenter d'entrer dans la peau d'un étranger, au sens tenter de se représenter ce que c'est, en terme d'expérience, de pensée, de sensation de soi et du monde, que d'être, par exemple, une femme lesbienne. Qu'y a-t-il de commun et de différent entre elle et moi? Nous aimons tous deux la femme mais pour autant, sa représentation, son corps, son attrait, son mystère n'est pas le même, car dans un cas le regard porte sur un objet étranger, dans l'autre, sur un territoire connu de soi par soi.

L'altérité est réductible à une essence commune à tous les êtres humains, qui tous partagent cette scission radicale entre soi et l'autre, quels que soient les rapports étroits qu'ils puissent entretenir. C'est un point commun entre la lesbienne et moi. Je voudrais percer le mystère de la nature intrinsèque et intime du facteur déclencheur du désir. Il n'y a qu'un désir, mais il y a autant de rapports au désir, de manifestations du désir, d'incarnations du désir qu'il y a d'êtres humains. Les hommes homosexuels, comment est-il possible qu'ils soient de marbre devant le spectacle de la féminité érotique ? Comment ce corps d'homme, qui est le mien ou celui d'un autre, peut-il enclencher en eux le désir, mais pas en moi ? Pourquoi le désir est-il déclenché quelque part mais pas ailleurs, alors que le procédé anatomique employé est le même ? Les individus de cette espèce humaine ont tant en commun les uns avec les autres, mais sont tellement étrangers les uns aux autres dans le même temps.

Je ne me lasse pas d'explorer cet abysse par l'expérience mentale. Comme je suis un adepte des réseaux sociaux, j'ai eu de nombreuses occasions d'intervenir sur les sujets de sexualité, de genre, des rapports hommes-femmes. On m'a souvent rétorqué en réponse à mes commentaires, qu'étant un homme, je ne pouvais pas parler à la place des femmes que je connaissais mal par définition. J'ai pris l'habitude de répondre que je connaissais sans doute bien mieux les femmes que la plupart des femmes elle-mêmes, pour en avoir rencontré beaucoup plus au cours de ma vie. En général ça fait son petit effet. Cela n'en demeure pas moins la stricte réalité, la pure vérité.

Mes conquêtes, je ne les ai jamais essorées, exploitées. Je les ai séduites comme elles m'ont séduit. Certaines n'ont pas voulu aller plus loin que la nuit que nous avons passée ensemble. D'autres ont traîné pas mal dans ma vie. Je ne faisais presque que cela de mon existence, retrouver des femmes pour faire l'amour. J'ai toujours fait en sorte d'éviter de blesser quiconque, de toujours dire la vérité sur qui j'étais, ce que je cherchais, et tout s'est toujours bien passé. Parmi les nombreuses histoires que j'ai eues à cette époque, je connus une lolita. Nous nous fréquentâmes alors qu'elle avait quatorze quinze ans, et moi vingt-deux vingt-trois. Notre premier RDV fut comme souvent un café en terrasse. Je ne lui avais pas demandé son âge avant de convenir de la rencontrer, je n'avais pas vu son visage. Cela n'avait rien d'inhabituel, j'ai rencontré de nombreuses filles et femmes qui ne dévoilaient pas leur visage dans leur annonce. Je n'ai jamais eu de mauvaise surprise soit dit en passant. D'une part parce qu'à mes yeux presque toutes les femmes sont belles, d'autre part parce qu'une femme qui se sait laide fera tout pour éviter un rencart sans prévenir de sa laideur, car la déception visible du prétendant est la pire humiliation.

En la voyant, j'ai pensé qu'elle devait avoir seize ou dix-sept ans. Elle était très craquante. Nous en vînmes enfin au sujet de l'âge et quand elle me l'annonça, cela me fit un choc. Mais je ne renonçai

pas à la séduire. Evidemment que j'entends les cris, les hurlements. Si je raconte ça, alors que rien, tellement rien ne m'y obligeait, c'est parce que c'est l'occasion de parler de pédophilie, un sujet qui me tient à cœur.

La question de savoir si quelqu'un est pédophile ou non peut s'avérer utile, car si oui il faut une sanction appropriée, sinon, il faut baisser la garde. Qu'est-ce que la pédophilie ? C'est quand on est sujet à l'éveil du désir sexuel devant des stimuli parfaitement anormaux, puisque le langage du corps est en l'occurrence celui de la puérité. C'est précisément là où se trouve le dysfonctionnement, le danger, et la nécessité pour la société d'intervenir, c'est le corps de l'enfant, dans son expression enfantine, qui joue comme un déclencheur libidinal, alors qu'il a vocation à invoquer la protection, la pudeur, la sanctuarisation. Sur un sujet normal, ce sont les insignes adultes, le caractère mûr de la masculinité ou de la féminité qui déclenche, bien évidemment, le désir sexuel. Pour déterminer si un homme est un pédophile ou un représentant normal de son espèce, il faut déterminer si les rapports qui lui sont reprochés ont impliqué un corps d'enfant ou un corps d'adulte, et si entre les deux, où exactement. C'est là tout l'enjeu moral, éthique, il n'y en a pas d'autre, je mets au défi tous les puritains, réactionnaires et autres fanatiques de produire le moindre raisonnement contre celui-là. Quel est le critère permettant de séparer les hommes normaux des hommes pédophiles, si ce n'est celui-là ? On peut évoquer l'aspect psychologique, une gamine de treize quatorze ou quinze ans ne sait pas ce qu'elle fait. Qui sait ici bas ce qu'il fait ? Tous autant que nous sommes, nous cherchons et nous cheminons, en fonction de ce que nous sommes à l'instant où nous cherchons ou trouvons. Si une fille, quel que soit son âge, d'une puberté achevée, décide de coucher avec un homme plus âgé, on ne trouvera que des cadavres pour leur en contester le droit, à l'un ou l'autre. Ces morts-vivants qui donnent à la dignité un prix inversement proportionnel à ce qu'elle vaut. Il font de la vie, la mort. Ils fauchent aveuglément, punissent les innocents, vivent dans les enfers. La vie, c'est faire l'amour quand la Nature y conduit l'Homme. La mort, c'est empoisonner les pommes dont se nourrissent bergères et bergers.

L'autre critère à examiner, c'est celui du préjudice, du tort infligé. Y-a-t-il eut une emprise quelconque ? Est-ce bien délibéré de la part de la jeune fille, que d'aller avec ce pervers dégueulasse ? Nous nous sommes beaucoup aimés. Non pas au sens hollywoodien mais au sens biblique. Nous nous sommes chéris mutuellement, nous avons voulu beaucoup de bien l'un à l'autre. Sans faux-semblant, sans dissimulation. C'est une artiste, une douce rêveuse, elle venait chercher près de moi du piment, de l'aventure. Nous fûmes somme toute assez sages. Au début de notre relation, elle l'avait dissimulée à ses parents. Mais elle leur révéla bientôt qu'elle fréquentait un homme de vingt trois ans. Ils n'en furent pas émus pour deux sous. Je ne les ai jamais croisés, bien que j'aie pas mal fréquenté leur appartement, c'était pour le moins des originaux si j'en juge par le

peu, assez rocambolesque, qu'elle m'en disait. En tout cas, fille unique, petite bourgeoise bien traitée, elle s'élevait seule. Je la quittai un jour je ne sais même pas pourquoi, et je pleurai beaucoup. C'est elle qui me consola. Pourtant elle était triste aussi. Nous nous revîmes dix ans plus tard, elle m'avait retrouvé sur face de bouc, elle m'invitait à boire un café, curieuse de me revoir. Elle avait trouvé l'homme de sa vie, elle était épanouie dans sa peinture, elle était belle comme semblait l'être sa vie. Elle était toujours la même, n'avait changé en rien, n'avait rien changé. Moi oui, j'étais en plein processus d'autodestruction.

Les pédophiles, ceux qui assouvissent leurs pulsions au contact d'enfants, c'est en patients qu'il faut les traiter, pas comme des criminels. Qu'ils aient commis l'irréparable ou non. Dans bien des cas, les attouchements et autres contacts sexuels sans pénétration ne blessent pas l'enfant en soi. C'est la société qui éprouve le besoin hystérique de couper les couilles avant écartèlement de quiconque a touché un enfant, comme si le moindre contact avait valeur en cruauté d'un dépeçage à la fourchette. La réalité de bien des atteintes sexuelles aux enfants, c'est que le préjudice subi l'est d'abord par l'entourage, qui engendre une victimisation forcenée, et inculque à l'enfant, de force, la nécessité de nourrir la haine et le dégoût, pour un geste, un acte qui aurait pris une nature peut-être anodine ou presque, s'il n'en avait jamais été question dans un contexte d'affliction paroxystique.

Cela dit, la pédophilie demeure évidemment un danger réel pour la société, dont la prolifération est égale au calvaire qu'il engendre. La raison en est que la pédophilie, maladie grave, n'est traitée par personne. Non seulement aucun pédophile ne sera jamais soigné ni suivi parce qu'il déclare sa pédophilie, mais encore, on va le condamner s'il consomme de l'image pédopornographique alors que c'est vraisemblablement la raison pour laquelle il ne s'attaque pas à un même en chair et en os en ce moment même. Personne ne souhaite considérer le calvaire d'un pédophile. Je n'hésite pas en ce qui me concerne à désigner ces gens, au sein de nos sociétés très suspicieuses et coercitives, comme les pires damnés de la Terre. Leur souffrance est celle d'un cauchemar sans éveil ni issue. Alors que le commun des mortels ressent le désir, colonne vertébrale de son existence psychosociale, dans les circonstances voulues avec des conséquences agréables et affectivement valorisantes, le pédophile est assailli, obsédé, possédé par un désir criminel. Etre pédophile, c'est respirer un air qui étouffe, ou étouffer. C'est avoir le cœur qui pompe dans le mauvais sens et délivre du mauvais sang. Etre pédophile, c'est avoir, en lieu et place d'une intimité complice de l'amour, un monstre tueur d'innocence. Le pédophile ne peut pas un instant prétendre au bonheur que tous, vous qui voudriez les pendre haut et court, revendiquez pour vous-mêmes comme le premier des droits. Je ne cherche pas à faire pleurer dans les chaumières sur le sort du pédophile, je cherche à faire valoir la réalité de ce trouble, sa nature. La moindre des choses serait de soigner, de traiter, de détecter, de faire campagne, d'accompagner. Si les pédophiles passaient du statut de

criminels à celui de patients, il n'y aurait plus que les psychopathes irrécupérables pour violer des enfants. On préfère donner libre court à sa haine contre la pédophilie plutôt que la traiter donc la réduire. C'est le propre de la haine, elle doit conserver son objet.

En matière de justice on condamne les pédophiles comme des criminels classiques parce que l'on ne leur reconnaît pas d'altération de la conscience. Pour que la maladie invalide la possibilité de jugement, il doit y avoir une complète hallucination, un épisode schizophrène de catégorie élevée. Si la justice était tout à fait digne de son nom, elle s'occuperait des contraintes qui pèsent sur la conscience, de la nature des charges qu'elle reçoit au moment du passage à l'acte. Si quelqu'un me saisit la main, qui tient un marteau, et frappe à mort une victime avec mon marteau et ma main, je ne serai pas coupable. Pourtant j'étais conscient de frapper la victime. Mais j'étais sous contrainte souveraine, les lois de la physique m'ont échappées. La pulsion violente, à fortiori sexuelle, est de cet ordre. La contrainte n'est pas physique, elle est psychique, cognitive, mais elle n'en demeure pas moins puissante, raison pour laquelle s'opère le passage à l'acte malgré les barrières psychiques naturelles, malgré la punition à suivre. Une justice digne de ce nom, à l'avenir, se posera de telles questions. Le plus tôt sera le mieux. Il faut informer, débattre, combattre. Je le ferai même si je suis seul. Je fais toujours tout, seul.

Des idées de droite – Agressions à Stalingrad – Dans le cinéma X – Premier triomphe sexuel – Gonzo avec HPG – Déroute sexuelle – Du porno au cinéma érotique

A cette époque de ma vie, la musique se retrouve éjectée hors de mon champ, je suis occupé à travailler à la Voix des Médias, auditeur et au Père Lathuile, serveur, je m'appête à payer des impôts pour la première fois de ma vie, et j'en suis fier. Je développe des idées de droite. Les gens qui le veulent s'en sortent, les autres sont des assistés, il y en a partout. Moi je n'en suis pas un, je me lève le samedi et le dimanche matin, ainsi que la totalité des jours fériés de l'année, à cinq heures du matin pour prendre mon service d'auditeur à l'heure. La veille, j'ai fini mon service de serveur à une heure du matin. Je fais ça pendant bien deux ans, ajouté à mes services du soir en semaine. J'estime être un gagnant parce que je l'ai choisi, et que les perdants l'ont choisi aussi. Cet épisode de ma conception sociale ressemble beaucoup à un épisode très drôle dans un film de Woody Allen, je ne sais plus le quel. Peut-être « Tout le monde dit I love you ». On y suit notamment l'histoire d'un type qui est un fervent démocrate, militant impliqué dans toutes les campagnes. Du jour au lendemain il devient républicain à l'étonnement général. Il met dans son

nouveau camp la même énergie qu'il mettait dans le camp adverse. Puis un jour on découvre qu'il a je ne sais quoi au cerveau. On le soigne, et il redevient démocrate. Pendant ma période de droite, mon cerveau ne dysfonctionnait pas davantage qu'ailleurs dans ma vie, plutôt moins. Cette période de ma vie était celle qui me vit le plus épanoui. Justement, c'est dans ce piège que je suis tombé, le plus banal en matière idéologique, celui de calquer l'espèce entière sur les schémas qui s'animent soi-même. Le fort est persuadé d'avoir hérité sa force de sa volonté, laquelle est accessible à quiconque la désire. La vérité, c'est que la méritocratie est la plus cruelle des dictatures, un paroxysme de *Vae victis*, un summum d'injustice. Car ceux qui ont réussi, quoi qu'ils aient entrepris, dans quelle condition que ce fût, n'ont accompli leurs travaux que par chance. Celle qui distribue les cartes vitales, dont les plus cruciales sont la résistance à l'effort et son goût. La volonté, la détermination, l'énergie de conquête sont les plus précieux de tous les héritages sur Terre. Nul ne peut les décréter, chacun ne peut que les recevoir de son environnement, de sa propre constitution, ou en faire défaut et crever la gueule dans le ruisseau. Cela, je le compris plus tard. Il fallait que je sois laminé tout entier pour en acquérir une conscience aiguë.

A Jaurès, je dus faire face à la violence sociale davantage que je ne l'avais connue en presque quinze années passées à l'Arsot. Le quartier de Stalingrad avait été, avant mon arrivée, un coupe gorge majeur parisien, au niveau de la Place des Fêtes avec, la nuit, une grande affluence de toxicos venus chercher et fumer du crack. Cette faune avait été évincée quand je vins m'installer. Mais une cité voisine faisait régner une certaine terreur dans les environs. Les téléphones portables venaient d'arriver, devenus une cible privilégiée des petits délinquants de quartier. La première scène, j'en fus un témoin. Juste devant chez moi, une jeune fille s'est fait arracher son téléphone sous mes yeux. Il n'y avait pas eu de coup porté, elle avait juste été bousculée et choquée. Le même s'était enfui aussi vite dans la direction de son territoire, ça n'aurait eu aucun sens de lui courir après, sauf à être Batman. Je m'étais mis à la boxe mais je n'étais pas un super hero. Frustrant tout de même. Si j'avais pu lui rendre son appareil, la demoiselle m'en aurait certainement été fort reconnaissante.

La fois d'après, ce fut mon tour. Cette fois je tombai dans un traquenard élaboré. Je rentrais de la salle de sport, sac au dos avec mes affaires mouillées dedans. Arrivé à mi-chemin entre la début du quai de la Loire et mon immeuble, un jeune « sauvageon » comme les a appelés Chevènement, me demanda si j'avais l'heure. Ne doutant de rien, il était seul, je sortis mon téléphone pour y lire les indications demandées. Je fis trois pas de plus et un garnement arrivait en courant dans ma direction pendant que celui qui m'avait abordé fondait sur moi. Je fis alors demi-tour et un troisième larron courrait aussi dans ma direction. J'étais littéralement pris au piège. Il s'en suivit une pluie de coups, je courais dans tous les directions et eux frappaient chacun à chaque occasion, ils tentèrent avec

acharnement de m'arracher mon sac à dos, mon téléphone étant retourné dans ma poche de pantalon, très difficile d'accès. C'est une femme, à la fenêtre, qui assistait à la scène qui parvint à les disperser en levant la voix. Ils m'abandonnèrent bredouilles. J'étais un peu sonné mais indemne. Je pris soin de remercier la dame pour son intervention et rentrai chez moi méditer. J'avais de quoi satisfaire mon orgueil, ils n'avaient rien eu, moi non plus.

Une autre fois, je fus agressé au même endroit par deux gamins, l'un de mon gabarit, l'autre un grand gros gras. Ils s'amusaient, depuis visiblement un moment déjà, à agresser les passants pour éprouver leur invulnérabilité. Celui de ma taille se mit en travers de mon chemin et me traita de fils de pute. Il n'était pas décidé du tout à me laisser passer, et je vis rouge. Je le poussai violemment en racontant toute l'histoire de sa génitrice sous un angle qui n'était pas fait pour être élogieux. Il en fût bouche bée, et c'est son copain qui pris la relève, me chargeant comme un hippopotame. Je ne sais pas si vous savez, mais cet animal est l'un des plus dangereux sur Terre, malgré l'absence d'arme autre que sa masse. Cela redonna beaucoup de courage du premier qui me vola aussi dans les plumes. La rixe dura bien quelques minutes, consistant essentiellement pour ma part à éviter les coups. Puis quand je fus exténué, ils l'étaient aussi, je pouvais enfin rentrer chez moi et prendre une douche.

Enfin, cette période est marquée par une troisième agression en deux temps. Je sortais une fois de plus de la salle de sport avec mon sac à dos, j'avais le téléphone à la main. J'étais encore avenue Secrétan quand je fus abordé par une petite bande dont l'un tenta de m'arracher le téléphone. Je le tins fermement, ne le laissant pas m'échapper, il me bouscula alors et je lui rendis une bourrasque sans lâcher mon téléphone. Je continuais à marcher sans changer mon allure, mon idée était de prendre le métro tout proche pour ne pas les guider vers mon domicile, où ils auraient tout loisir de me dépouiller joyeusement, en plus de noter mon adresse. J'estimais qu'ils ne m'attaqueraient pas en pleine rue où nous nous trouvions. En effet, ils me laissèrent rejoindre le métro. Mais alors que je me croyais tiré d'affaire, sur le quai du métro Jaurès en hauteur, le groupe me rattrapa et l'un d'eux sortit un couteau, sans le brandir pour rester discret, mais inclinant la lame dans ma direction dans un message sans équivoque. Il fallait prendre la fuite immédiatement et c'est ce que je fis avec la dextérité de quelque félin, avant que l'agresseur n'ait vraiment eu le temps de réagir je l'avais contourné pour rejoindre les escaliers où je me précipitai sans possibilité de suivre, autre qu'étant un athlète. Je fonçai cette fois en direction de chez moi, car je pensais bien gagner mon immeuble avant eux, ce qui me sauvait au moins pour cette fois. Ils abandonnèrent la poursuite bien avant. Alors que je parcourais le quai de la Loire, ils avaient disparu. J'avais toujours mon téléphone et mon sac à dos, ma dignité intacte.

Elle avait changé de camp ma dignité, elle n'était plus logée dans la musique, j'avais échoué mais ce n'était pas grave, parce que je brillais avec mon corps, dans le jeu de la séduction et la pratique du sport et par-dessus le marché je gagnais ma vie. Tout cela ne suffisait tout de même pas et si je n'avais pas de talent de musicien, je voulais m'en trouver un autre, celui de modèle d'art. Je commençai à poster partout sur le net des annonces de recherche de castings, tout corps dehors. Je fus sollicité par quelques photographes qui, chaque fois, donnait à mes nus un peu plus d'allure. Je compris vite cependant que je n'étais ni assez beau ni assez grand pour faire du mannequinat. Mais je tentais ma chance en tout. Je me suis même retrouvé à passer des castings de comédien qui ne donnèrent jamais rien. J'allais cependant, sur cette piste, trouver bientôt de quoi me nourrir un peu. Un basculement s'est opéré quand un type qui fréquentait la même salle de sport que moi me proposa des shooting érotiques à destination d'un public gay, sur un site dédié. Je poserais seul, aurai à me contenter de livrer mon anatomie au fantasme de ces messieurs, un cachet substantiel pour récompense d'une heure de mobilisation de mon temps. Je n'hésitai pas beaucoup. Le type était sympa, ne dégageait rien de malsain, il faisait son petit business gentiment. Il y eut ainsi deux ou trois séances. Il tenta bien de m'embrigader dans des scènes collectives, vers le porno gay. Si l'idée d'un rapport sexuel avec un autre homme ne me dégoûtait pas, j'eus tout le loisir d'explorer ma bisexualité en temps et en heure, il était hors de question que j'apparaisse ainsi où que ce soit. En revanche, avait été planté dans ma tête une graine qui germa très vite: si je ne voulais pas apparaître avec des hommes, je n'avais rien contre poser ou jouer avec des femmes. Je me persuadai que si cela m'avait été proposé dans le monde gay, il n'y avait pas de raison pour que ce me soit refusé dans le monde hétéro, quelle magnifique moyen ce serait de joindre l'utile à l'agréable. C'est ainsi qu'un beau jour, j'envoyai un email à John B. Root.

Biroute était l'un des deux réalisateurs X principaux en France, avec Marc Dorcel. Ce dernier abattait des productions à la chaîne, quand B. Root produisait quelques films à peine par an. Il avait un contrat avec Canal + pour leur livrer un opus annuel, me semble-t-il. Tout cela était avant l'invasion du webporn gratuit qui a tout bouleversé dans cette industrie, pour le pire. J'avais vu une interview de B. Root peu de temps avant et j'avais trouvé le personnage fort sympathique, ne se prenant pas au sérieux, avec beaucoup d'humour et de bienveillance pour ses acteurs. Il avait d'ailleurs réalisé de belles pages très sensuelles, loin du porno bête et bourrin. C'était un intello hédoniste, et ça me plaisait beaucoup. Je pris soin de rédiger mon message de sorte d'y incorporer tout ce qui pourrait, pensais-je, séduire ce personnage. Il était bien sûr accompagné de photos choisies pour incarner la grâce érotique que j'aspirais à exprimer. Je cliquais sur « envoyer » comme on jette une bouteille à la mer. L'instant d'après, on pense déjà à autre chose parce que l'on estime qu'il serait miraculeux de recevoir une réponse.

Elle vint dès le lendemain en début d'après-midi. John B. Root me précisait dans son message qu'il ne castait jamais les hommes, uniquement les femmes, parce que le travail de hardeur (acteur mâle X) est inaccessible au commun des mortels, mais les candidats nombreux. Les filles, c'est l'inverse. Il acceptait de me rencontrer, me proposait d'ailleurs un RDV, pour l'unique raison qu'il avait aimé ma plume, que mon personnage l'avait intéressé. Je me présentai très rapidement à son bureau, rue du Chemin Vert ou dans le coin, bureau qu'il a quitté depuis faute de budget pour le conserver. Je fus reçu avec beaucoup de cordialité, John me présenta les installations, dont une belle salle de montage qui était en plein usage sur des plans fort intéressants. Il me prévint que je n'avais statistiquement quasiment aucune chance de bander sur commande, capacité rarissime, mais qu'il voulait bien m'essayer exceptionnellement. J'étais persuadé de triompher, la femme et son sexe sont toute ma vie. Il n'avait pas de tournage dans l'immédiat, mais il me promit de m'appeler au début de l'été arrivant, pour me proposer quelque chose à ce moment-là.

Début juillet il m'appela pour un tournage dans les jours suivants. Il s'agissait d'une double scène. Je devais dans la première subir une fellation dans les toilettes, et dans la seconde, passer un vrai faux casting en galante compagnie. Le programme m'allait à ravir. Il y avait deux éléments de procédure à respecter. Je devais d'abord faire un test HIV et leur remettre le résultat négatif. Toutes les pénétrations dans ses films sont capotées, mais demeurent les rapports bucco-génitaux. L'équipe faisait en sorte d'éliminer tout risque autant que possible, et exigeait de chacun le test avant chaque tournage. Il fallait également que je m'abstienne d'éjaculer pendant une semaine, afin de réserver à la caméra, si tout allait bien, l'irruption cruciale.

Au cours de la première scène, aucune éjaculation n'était prévue, sollicitée de la part d'un hardeur une fois par jour, maximum, pour des raisons physiologiques évidentes. Quand on veut un torrent particulier, on réserve plusieurs jours d'accumulation boursière. Cette première séquence était scénarisée. Je devais faire un petit blanc-bec en boîte de nuit, qui se fait attraper par une fille turbulente, qui l'emmène dans les chiottes pour le sucer, jusqu'à ce que son petit-ami, un caïd avec sa bande, ne vienne lui casser la gueule. Ce fut très amusant. Ma partenaire était Ally Mac Tyana devenue Dany Verissimo, plus tard recrutée par Luc Besson pour des apparitions dans ses films. Elle était merveilleuse. Belle et fraîche. Elle était d'ailleurs adorable, pétillante.

Dans la belle maison qui avait été louée pour l'occasion, se tenaient plusieurs tournages en même temps, et l'on voyait déambuler des filles nues partout, qui ne prenaient aucunement la peine de se couvrir entre deux scènes, ou sur le chemin de la douche. Je vis qu'elles ne souffraient d'aucune forme d'exploitation, que toutes étaient au contraire visiblement dans leur élément.

Pour moi le meilleur restait à venir. Quelques heures après la première séquence, se profilait la deuxième, s'annonçant merveilleuse, qui devait appartenir à un « gonzo » c'est à dire un film non

scénarisé, sur un modèle de télé réalité, on s'incarnait soi-même en baisant. Le gonzo en question était produit par B. Root mais tourné par Loulou, une hongroise ex actrice pour le boss, devenue sa petite amie. Elle se trimbalait partout avec sa caméra à l'épaule et semblait beaucoup aimer ce qu'elle filmait. Dans la séquence qu'elle devait shooter avec moi, je devais être accompagné de trois hongroises. Nous devions figurer un casting donc, mais c'en était un vrai, car si je me montrais à la hauteur, cas de le dire, je pourrais entrer dans le business. Un autre jeune dans mon genre avait participé à un tournage de ce type quelques jours avant, et avait lamentablement échoué à mobiliser sa virilité. Pour ma part, je venais déjà de prouver, dans la bouche d'Ally, que je ne souffrais d'aucun handicap. Mais il fallait confirmer à grande échelle. Il fallait que je produise le coût attendu et son bouquet final. On me mettait la pression.

C'était une très belle journée d'été, en plein après-midi le soleil brillait au zénith, et nos ébats étaient programmés dans le grand jardin de la propriété, sur une bâche disposée dans l'herbe. Lorsque j'arrivai sur les lieux que l'on m'avait indiqués, se trouvait déjà l'une des trois actrices avec lesquelles je devais tourner ma scène. Elle était très belle, à peine vêtue, elle m'accueillit avec un grand sourire. Je m'assis à côté d'elle et mon sang afflua immédiatement. Alors qu'elle prononçait des paroles (en anglais) pour s'enquérir de ma forme, elle qui avait assisté au naufrage de mon prédécesseur évoqué à l'instant et s'inquiétait pour moi. Pour la rassurer, je baissai sans plus attendre mon boxer pour lui signifier mon impatience en image. Elle s'exclama avec enthousiasme et commença à caresser la bête pendant que je parcourais son corps. C'est ainsi que nous trouvèrent les trois nouvelles arrivantes, toutes hongroises également, deux actrices et la réalisatrice, cette dernière étant la seule à parler français. Elles manifestèrent leur joie de voir les hostilités démarrer sous de tels hospices prometteurs.

Tout se déroula comme dans un rêve. Je n'eus qu'à me laisser faire, elles étaient trois à s'occuper de moi au mieux, Loulou à la caméra m'empêchait de la tripoter, mais ne se gênait pas pour me toucher, participer tout en filmant, sa spécialité stylistique. La bonne humeur régnait, j'étais au paradis. Au milieu de la séquence, les hardeurs professionnels présents sur place firent irruption pour « casser la scène » du petit nouveau. Ils s'emparèrent des filles en clamant leur exigence de me voir virer sur le champ. Ils étaient trois ou quatre, dont Titof, le plus connu à l'époque, une star. Ce n'était absolument pas prévu dans le scénario inexistant, mais cela plut beaucoup à Loulou qui se réjouissait, camera vissée à l'œil, de l'événement. C'était une démonstration d'amitié née de la rumeur instantanée de mon triomphe avec les hongroises, ils venaient ainsi m'adouber, et me tester un peu aussi. Je ne fus pas perturbé pour un sou. Je me contentai, très décontracté et à l'aise, d'attendre allongé sur le dos, toute virilité exposée, que ces demoiselles reviennent à leur bons

soins. Ce qu'elle firent, jusqu'à obtenir le feu d'artifice qu'elles avaient mis tant de soin à préparer, et qui leur arracha à toutes une clameur admirative. J'étais le roi du monde, le seigneur de la galaxie. Je n'avais plus qu'à régner, pour le restant de mes jours, sur le royaume des femmes et de la volupté. On salua mes exploits dans toute la production, je devins le champion du jour comme dirait Salvini, le fait marquant de l'été.

Le soir, il y eut un pot rue du Chemin Vert. On continuait à célébrer mon entrée fracassante parmi les hardeurs. Les hongroises ne me lâchaient pas, l'une d'elles s'était assise sur mes genoux, les filles me tournaient toutes autour. C'était même trop, je ne pus le supporter en vérité, j'avais peur d'exploser tellement j'étais heureux. Alors qu'un diner était prévu en ville, plein de promesses merveilleuses, je préfèrai rentrer chez moi, ou m'attendait il est vrai Caroline. Elle m'avait encouragé et assisté pendant toute la préparation du tournage, enfin assisté dans la mesure de ses moyens car il s'agissait justement d'abstention. Son soutien fût psychologique, elle me l'offrit jusqu'au bout. Telle était Caroline, ce pourquoi j'ai tant aimé la fréquenter. Je la soutenais dans ses rêves impossibles de scénario pour le cinéma, elle était à mes côtés pour conquérir le monde du porno.

A ce stade, j'étais parfaitement résolu à faire carrière dans le X. La première scène que j'avais tournée avec Ally allait passer sur canal +, dans un film intitulé « French Beauty » en hommage à « American Beauty ». L'autre film ne serait distribué qu'en VHS et DVD sous le titre « Orgasmus ». J'allais mener la belle vie, être payé pour baiser de belles filles, je deviendrais une star, je m'achèterai une belle maison en Corse où j'organiserais des partouzes géantes. Rien ne pouvait faire obstacle à mon ambition, j'avais prouvé ma valeur, je n'avais plus qu'à cheminer sur le tapis rouge que l'on venait de m'ouvrir. J'entrepris donc de poursuivre ma carrière. Cela passait par d'autres tests. John B. Root lui-même tournait peu, je l'ai dit, je devais donc, fort de ces premières lignes dans mon CV, aller à la rencontre d'autres réalisateurs. B. Root m'envoya chez un copain à lui, HPG, qui fût hardeur avant de passer de l'autre côté de la caméra. Rendez-vous fût rapidement pris pour un premier tournage.

J'arrivai dans un tout autre monde que celui que j'avais connu avec John. La fille qui était ma partenaire unique pour une scène unique avait été ramassée sur quelque trottoir dont elle avait hérité la misère apparente, venue d'un pays d'Afrique francophone. Je ne me laissai pas désarçonner dans un premier temps par cette atmosphère glauque, les premières prises furent concluantes. Mais quand vint le moment de passer à l'action, je connus une panne brusque et soudaine, la première faillite de mon existence entière en matière d'érection. Cela se produisait au moment le plus stratégique, au seul moment de ma vie où il était impératif que je bande. Je ne bandai plus et ne banderai plus. HPG eut une première réaction de soutien, il ne voulait pas achever le cheval qui pouvait peut-être

repartir avec du viagra. J'en absorbai sur son offre et sans le moindre résultat. Conclusions de l'expérience: Un sujet ne désirant pas bander, avec du viagra ne bande toujours pas. Je ne la désirais pas le moins du monde, et elle non plus, encore moins, qui loin de me soutenir, me signifiait son dédain avec ostentation.

A bout d'impatience, HPG se déshabilla, et caméra à la main, entreprit cette pauvre fille par derrière, debout, dans un assaut digne des Ardennes. Cela lui donnerait les plans nécessaires à son putain de film de merde, comme il l'aurait lui-même volontiers qualifié. A la fin, sa victime fut littéralement aspergée de foutre, si je donne cette précision c'est à dessein car ainsi maculée, la fille demanda : « Je peux prendre ma douche maintenant? » Car son calvaire n'était peut-être pas terminé, elle n'en était pas certaine. Il l'était, HPG lui répondit plein de sollicitude et d'affection dans la voix qu'elle avait bien mérité de se laver. Elle l'avait bien mérité je confirme, et ce malgré ma défaillance. Je pus voir à l'œuvre un monstre, un vrai, je veux dire un monstre de la bite, du cul et de la chatte, un cador, un caïd, moi à côté d'un type comme ça j'étais une petite frappe, une mauviette. Je venais de découvrir mes limites sexuelles.

Caroline dû me consoler de mon humiliation, ce qu'elle fit avec beaucoup de générosité. Je voyais mes ambitions tout à coup sérieusement compromises, en même temps que mon égo agressé une nouvelle fois. Cette blessure là n'était pas profonde du tout, car je savais que je n'avais pas désiré bander, raison pour laquelle je n'avais pas bandé. Toute ma vie à bander, je l'ai passée à penser que si je ne bandais plus, ce serait tant mieux pour tout le monde, pour moi le premier. Toute ma vie sexuelle, je l'ai passée à songer que si je n'aimais pas ou plus le sexe, je n'en ferais simplement plus et ferais autre chose de peut-être plus constructif. Donc il n'y avait pas de déshonneur à trouver un plafond au désir, c'était sain et je le vivais comme tel mais que je le veuille ou non, cela mettait un coup d'arrêt à une perspective extrêmement séduisante, à laquelle j'avais déjà eu le temps de m'attacher.

Aussi, je ne renonçai pas immédiatement. HPG m'avait payé la moitié de mon cachet en m'invitant à faire une seconde tentative. Une défaillance pouvait être passagère. Je me rendis quelques jours plus tard à un second tournage qui fût encore pire. Cette fois, la fille était de bonne humeur, réjouie d'être là. On la voyait sur les écrans porno à l'époque, elle faisait le métier mais n'est pas devenue une star. Sa spécialité, c'était l'exercice qui lui était réservé cette fois-là, le gang bang. Il y avait trois autres hommes. HPG m'avait ajouté aux trois prévus initialement en songeant que si je défailtais une nouvelle fois, il me couperait au montage. Il fallait entreprendre cette fille par toutes les extrémités et cavités, pas une seule seconde je ne levai pavillon, repartis tête et queue basse sans un centime et sans le moindre espoir de retrouver un jour les chemins d'un tournage.

J'avais renoncé à ma carrière dans le X, mais je ne perdais pas espoir tout à fait, car il me restait la perspective d'explorer le business de l'érotisme, et l'image de mon corps en général. Je fis quelques shootings commerciaux pour des sous-vêtements, ce genre de choses, et aussi des séquences dans l'industrie gay de nouveau, où l'on me demandait de bouger pour faire des vignettes informatiques. Et puis je m'étais fait deux trois contacts dans l'entourage de B. Root en participant à quelque sauterie du milieu. C'est ainsi que je me retrouvai, par exemple, à faire un shooting avec une charmante demoiselle pour un magazine masculin du nom de « Max ». Il y avait bien trois pages de très belles photos de nous deux, en sous-vêtements et nus. Cette publication me remplit de bonheur. Il y eut mieux encore, je me retrouvai dans le carnet d'un certain Louis de Mérobert qui était en train de préparer ses débuts dans l'industrie du film télévisé érotique. Je ne sais pas comment il s'était retrouvé là, ce que je sais, c'est qu'il venait de débarquer et m'embaucha au moins à deux reprises dont j'ai souvenir. Là, j'étais à l'abri de toute possibilité de défaillance, aucun pénis de devait apparaître à l'écran. Je retrouvai ma chère Ally, qui faisait du soft comme du hard, et d'autres copines toutes plus charmantes les unes que les autres. J'aurais voulu qu'Ally devienne ma petite amie mais je n'osais pas la draguer et elle se casa peu de temps après avec un autre, qui était musicien d'ailleurs. Bref. De bons souvenirs. Il y eut aussi une journée de tournage dans une fiction érotique destinée à M6 « Manuela ou l'impossible désir » où je retrouvais, décidément, une fois de plus Ally, mais ma scène était prévue avec une autre. Et puis ce fût tout. J'étais allé au bout de mon aventure avec mon corps. Je revins progressivement à la musique.

Deux projets allaient m'occuper un moment. D'une part Buveurs de Lune, et d'autre part Weiya. Buveurs de Lune était à l'origine un duo que j'avais formé avec un personnage haut en couleur rencontré au conservatoire de Noisiel. Il n'était pas musicien mais comédien, puisque ce noble établissement que j'ai fréquenté en dilettante pendant deux ans dispensait aussi des cours d'art dramatique. Arnaud avait joué Richard III dans la pièce de Shakespeare qui avait été montée en grande pompe pour boucler le cycle pédagogique des élèves arrivés au terme des leurs études. Les plus jeunes d'entre eux pouvaient espérer rejoindre le Conservatoire National. Arnaud avait passé l'âge mais il avait beaucoup de talent, beaucoup de charisme. Il avait porté et habité ce rôle dans une performance unanimement saluée, donnée dans le magnifique auditorium du conservatoire. J'avais participé à la pièce en tant que musicien, avec Bénédicte qui deviendra un temps ma petite amie, qui jouait de ma batterie, et Gaël (encore un!), contrebassiste et chef d'orchestre qui m'avait engagé.

Ce fut une merveilleuse aventure que la création du spectacle à laquelle nous avons participé entièrement, créant la musique avec la pièce, en coopération avec le metteur en scène et les

comédiens. Nous devînmes amis proches, Bénédicte, Gaël, Arnaud et moi. Claire, une jeune comédienne issue des mêmes rangs, mais elle, acceptée au conservatoire national, par ailleurs excellente flutiste et chanteuse, se joignit vite à la bande. Nous formions une sorte de groupe à géométrie variable, en fonction de projets divers et variés nous nous constituions en orchestre. Par exemple Gaël, Bénédicte et moi avons formé un trio d'improvisation mais sans jamais rien concrétiser.

Avec Gaël et Claire nous formions Ouroboros, un groupe destiné à créer un disque autour de la poète Joyce Mansour. C'est le père de Gaël, Bernard, qui avait composé les mélodies. Cet homme faisait, et fait toujours, un travail assez unique et remarquable de composition sur des textes de poésie francophone. Il a d'abord le don de dénicher de grands talents pas forcément les plus (re)connus, par ailleurs il sait servir les textes, leur apporter un éclairage original, lyrique ou corrosif. Je deviendrai plus tard son guitariste attitré et j'eus la joie de l'accompagner en divers lieux de Paris et de France pendant des années, sans fausse note cette fois. Mais nous fûmes toujours loin, bien loin de professionnaliser notre affaire. Lui avait connu jadis le statut d'intermittent du spectacle. Mais il est par ailleurs peintre et sa peinture l'a rattrapé en quelque sorte, quand son activité de chansonnier déclina, elle prit de la valeur. Il est aujourd'hui reconnu comme un précurseur dans son domaine, ce qu'il faisait dans les années beatniks est devenu avant-gardiste, mais laissait tout le monde indifférent à l'époque. Ce travail autour de Joyce Mansour portait des compositions de Bernard, mais Claire chantait les textes et jouait de la flute, nous tous avons arrangé chaque œuvre. Le disque existe toujours à la distribution bien que confidentielle. C'était le bon temps.

Gaël et Arnaud étaient colocataire dans la maison de la grand-mère de Gaël à Villemomble. Elle eut tôt fait de devenir mon QG. C'était un studio autant qu'un lieu de vie, on pouvait y travailler en confort. J'en respire encore l'odeur, l'ambiance. Il y régnait une ébullition créative, nous étions gorgés de vie et demandions à la dévorer. Il y avait de plats de pâtes, du vin, des discussions à perte de nuit, nous refaisions le monde, nous en étions les rois. Arnaud, outre sa formation de comédien, vouait une grande passion à la musique. Il n'avait jamais sauté le pas jusque-là d'en faire, mais par nos beuveries et rêveries, nous nous trouvâmes une résonance commune, lui avec un micro, moi avec une guitare. Nous décidâmes de monter une formation que sa copine Julie, fraîchement débarquée de sa Belgique natale, aspirante comédienne, tombée amoureuse de lui à peine le pied à Paris, baptisa du joli nom de « Buveurs de Lune ».

Dans un premier temps nous répétâmes seuls, tous les deux. Il écrivait des textes, nous cherchions ensemble la musique qui pouvait les servir. Il avait parfois une idée de départ, parfois moi. L'air de rien nous mettions un répertoire en place. Nous décidâmes d'engager un troisième musicien et ce fût

un magnifique tromboniste, Matthias, qui poursuit actuellement une carrière à hauteur de son talent hors du commun. Puis nous engageâmes Franck au clavier, qui venait lui de Strasbourg et se faisait un carnet d'adresse à Paris. Franck est un sacré personnage. Il a du talent, surtout en arrangement. Il a su le faire fructifier. Il vit actuellement en Thaïlande

Nous enregistrâmes deux disques avec Buveurs de Lune, l'un avant le clavier, l'autre après. J'ai perdu le second CD ce que je regrette parce qu'il y avait de très jolies choses autant que je me souviens. J'ai encore le premier. Nous avons dû en tout et pour tout, dans notre carrière, faire deux ou trois concerts. Bientôt je quittai le groupe pour partir aux USA. Un autre guitariste prit ma place, et là, ils commencèrent à faire des concerts. C'est toute l'histoire de ma vie, les concerts sont avant ou après moi, et si j'y suis, je fais tout. Aujourd'hui Buveurs de Lune n'existe plus mais Arnaud s'appelle désormais Garner pour des productions solo et autant que je sache, ça ne fonctionne pas très fort, bien qu'il soit soutenu par des gens qui croient toujours en lui.

Avec ce groupe, je connus une aventure que je souhaite relater, bien qu'extra-musicale. Arnaud et Gaël, les deux colocataires de Villemomble, avaient une passion commune par laquelle ils s'étaient d'ailleurs rencontrés, pour le rafting. Ils avaient un QG dans la vallée de l'Ubaye dont ils parlaient beaucoup, où ils passaient tout leur été en tant que moniteurs, emmenant les visiteurs sur la rivière. Il y avait eu un drame un jour. Alors qu'ils étaient tous deux en convoi, une embarcation a chaviré et une femme est morte noyée. Elle avait eu la malchance extrême de se voir coincée sous l'eau, alors qu'il ne devait y avoir que deux mètres de profondeur, mais le courant était très violent et son gilet de sauvetage ne changeait rien à l'affaire. Elle avait totalement disparu, fût recherchée un bon moment avant d'être retrouvée morte sur place, juste en dessous. Il y eut une enquête de police, Arnaud et Gaël furent interrogés et innocentés, ils n'avaient contrevenu à aucune règle de sécurité. C'était le fruit d'un terrible concours de circonstances impossible à anticiper ni maîtriser. L'Ubaye n'est pourtant pas une dévoreuse, c'est une rivière avec du tonus, mais pas de terribles pièges. Cette histoire a entamé la légèreté d'un groupe qui avait été jusque-là complètement tourné vers la fête. Il pesait une ombre dorénavant sur la vallée de l'Ubaye qui amplifiait son mystère. L'histoire que je vais raconter n'est pas celle de cette mort cruelle, mais avec de l'amour il est toujours bon de mettre de la mort, puisque c'est ainsi que l'on façonne un destin, par l'amour et la mort. C'est une brève histoire d'amour que je vais narrer à présent.

Arnaud nous avait conviés, membres du groupe Buveurs de Lune, à les rejoindre, Gaël et lui, pendant l'été, en leur base. Nous devions profiter du cadre, je dois dire absolument extraordinaire, pour travailler sur notre répertoire. A mon arrivée, je fis la connaissance de Perrine. Elle était une amie de Julie, la copine d'Arnaud. Avec deux autres amies, le groupe de filles s'était retrouvé sur place en même temps que nous. Perrine me séduit au premier regard. Elle était belle, solaire, mais

recélait beaucoup plus que son attrait physique, une grâce indéfinissable qui me bouleversa. Je n'entrepris rien pour la draguer, je ne croyais pas en la moindre de mes chances, comme toujours face à une fille dont le charme me frappe, me bouscule. Je fus amené à lui faire une petite conversation gentille le soir venu, à la belle étoile, au bord de la rivière et son doux vacarme. Puis vint l'heure de se coucher. Le lendemain je la retrouvai, et cette fois nous nous intéressâmes davantage l'un à l'autre. Le soir venu, j'eus la joie de m'entretenir avec elle d'une façon qui signifiait qu'elle s'intéressait à moi. Que nous sommes-nous dit ? Cela je n'en ai pas la moindre idée. Pourtant c'était censé être profond, puisque nous nous sondâmes et nous offrîmes l'un au regard de l'autre. Mais je ne croyais toujours pas que notre connexion puisse dépasser en elle le cadre amical. Quelques jours passèrent, nous faisons notre affaire avec Buveurs de Lune, à la fin de notre séjour, qui était assez bref, nous devons offrir à l'assemblée un concert. C'est ce qui se produisit, c'était le dernier soir, nous allions rentrer chez nous, moi à Paris elle Dieu sait où. Il existait une rumeur selon laquelle je plaisais à Perrine. Elle circulait très insidieusement, s'exprimait subtilement si bien que j'en ai gardé un souvenir diffus. Tout le monde savait que j'en pinçais pour elle. C'était comme si chacun se chargeait de faire passer un message sans en avoir l'air, que c'était réciproque. J'étais trop sceptique pour y croire. Rien ne se passa.

Jusqu'à l'instant du départ, le lendemain matin. Nous disions au revoir à tout le monde, quand ce fût à nous, son regard me bouleversa, je fus choqué, interdit. Je ne savais pas quoi faire, je ne pouvais pas ne pas monter dans cette voiture qui nous emmenait à la gare, je devais rentrer, je devais reprendre le travail. Elle-même était sur le départ. Elle semblait me dire « je t'en prie ne me laisse pas ». Un fois assis dans la voiture, elle s'en approcha et resta plantée devant la vitre les yeux fixés sur moi, et quand la voiture démarra elle nous suivit jusqu'à rejoindre la route. C'est le souvenir amoureux le plus poignant de ma vie, alors que c'est une histoire qui n'a pas existée. Perrine est un chemin que je n'ai pas pris, que je ne pouvais prendre, mais que j'aurais dû prendre sans doute, si j'avais voulu vivre heureux. Elle avait alors un petit ami, et moi je venais de rencontrer celle qui deviendrait ma femme. Nous aurions tout plaqué l'un pour l'autre. Perrine je te regretterai jusqu'à mon dernier souffle. Bien que je croie au destin. Nous devons apparaître l'un à l'autre, mais pas nous unir. Les Voies du Seigneur sont sûres, mais Impénétrables. Même si en y réfléchissant un peu, avec l'immense recul, je les pénètre. Il me fallait non pas être heureux, mais subir le pire. Telle était ma formation, comme celle des Jedi.

J'ai parlé de Buveurs de Lune, au tour de Weiya de venir sous les projecteurs. Ce groupe est né de Michel, nouvel époux de ma mère, coincé avec elle à Belfort mais venant à Paris en toute occasion, tenter de réanimer son réseau africain qui ne fera que le décevoir. Il s'attendait un peu à être reçu

comme un petit prince à Paris par ses potes rencontrés au cours de sa carrière africaine, mais on ne lui donna pratiquement rien. Il est vrai que chacun d'eux, certainement, s'était démerdé seul en arrivant. Mais enfin il n'a pas eu beaucoup de chance quand-même. Il savait tout faire à la guitare, il fût à peine employé.

Il nourrit l'idée de monter son propre groupe, autour de ses compositions qui étaient au demeurant de grande qualité, qu'il chantait « en langue » comme on dit, c'est à dire en langue africaine originale, en l'occurrence le lari et le lingala qu'il a pratiqués pendant l'enfance, le tout un peu dans le style de Lokua Kanza mais il avait son truc à lui. Il s'accompagnait à la guitare, avec des rythmes, des harmonies et des mélodies intéressants. Il finit par me convaincre de travailler avec lui à former un groupe et monter un répertoire. Je me suis lancé dans l'histoire à reculons parce que je ne voyais pas trop ce que je pouvais faire, mais la chance m'a sourit à ce moment-là, en mettant sur mon chemin un homme du nom de Damien, batteur surdoué fraîchement débarqué de Saint Nazaire, un lieu étrangement pourvoyeur de virtuoses du jazz en abondance.

Damien était très virtuose, il l'est toujours comme sa carrière l'indique, plutôt dans un style groove funk fusion, ce qui était parfait pour notre projet. Je l'entendis jouer pour la première fois dans un squat à Pigalle que les jazzmen investissaient pour donner libre cours à leur furie tonitruante, humeur dominant les débats de cette jeune garde surexcitée qui avait ici un lieu pour se retrouver et jammer. Damien apparut et délivra une prestation qui me flanqua par terre. Petit bonhomme tout sec, ultra puissant et précis sur son instrument, et quelle dextérité saisissante, un style unique. Je fonçai sur lui dès qu'il leva les fesses du tabouret et lui demandai s'il était intéressé par un groupe Afro Fusion. Il fut immédiatement enthousiaste et vint très rapidement faire un essai avec nous. J'utilisais gratuitement un local à Barbès, la cave aménagée de Nicolas, celui qui m'avait engagé jadis dans Four Brothers et m'avait présenté Laurent qui m'avait emmené à la Voix des Médias. On pouvait taper aussi fort qu'on voulait. Damien fut d'autant plus enthousiaste en découvrant les chansons de Michel, il y a cru tout de suite et n'a jamais cessé d'y croire, nous verrons au cours de ce récit à quel point. Damien était un merveilleux atout pour nous, il nous ouvrait les portes de la crème parisienne, nous pouvions prétendre aux meilleurs musiciens grâce à lui. Il nous fallait un bassiste, nous le débusquâmes enfin, André, camerounais, groovait terriblement, avec de la technique en plus. Le Cameroun est une terre traditionnelle de grands bassistes. Il incarnait bien sa lignée. Damien et lui s'entendirent tout à fait, avec respect mutuel, nous commençâmes à travailler sur les morceaux. Damien s'avéra vite aussi à l'aise sur des rythmes africains que dans le groove, ces deux-là faisaient des étincelles.

Michel gardait ses parties en place et tâchait de placer au mieux sa voix, j'alternais la plupart du temps entre des cocotes et des solos, sans jamais bien savoir quoi faire pour changer, il fallait

presque tout le temps me le dire. Le boulet. Bon ça passait. Comme je m'occupais de toute la logistique du groupe, on me pardonnait de ne pas avoir autant de talent que les autres, d'en avoir à vrai dire beaucoup moins. Nous engageâmes enfin un autre jeune musicien venu de Saint Nazaire, un formidable saxophoniste, au son monstrueux, Sylvain. Pour nos saillies afro-funk dans le style de la famille Kouti, il était extraordinaire, et tout ce qu'il faisait était parfait. Il suit actuellement lui aussi la carrière qu'il mérite.

Avec ce groupe, nous enregistrâmes un premier opus, une maquette destinée à nous faire tourner, à circuler pourquoi pas dans les boîtes de prod. Michel et ses chansons pouvaient attirer des oreilles intéressantes à ferrer. Damien s'avéra être aussi bon ingénieur que musicien. Il maîtrisait parfaitement le home studio. Il en avait un chez lui à Saint Nazaire, qu'il exploitait dans une myriade de projets depuis quasiment l'enfance. Il avait grandi sur une batterie, dans un studio. Il était aussi un arrangeur incroyable dont je découvris les compétences quand il nous fit écouter ce qu'il avait réalisé récemment ou par le passé. Pour ma part je m'étais acheté une carte son dont le concept n'existe malheureusement plus, c'était pourtant excellent. La DIGI001 permettait l'enregistrement de huit pistes simultanées et offrait une excellente qualité d'échantillonnage. Aujourd'hui l'équivalent n'existe plus, c'est bas de gamme ou directement semi-pro. Avec ce matériel, nous avons pu naviguer de Saint Nazaire à Paris, enregistrer les batteries là-bas, le reste chez moi dans ma piaule à Jaurès. Damien m'a appris tout ce que je sais sur ProTools et l'informatique musicale en général. La réalisation de ce projet fut merveilleusement enthousiasmante. Le porno était bien loin. J'allais connaître une carrière de musicien. Le résultat était bon. Nous avons obtenu quelque chose de pro et séduisant, nous ne douterions pas de rencontrer le succès.

Je fis des pieds et des mains pour nous trouver des dates, c'est moi qui m'en occupait exclusivement. Je m'en plaignais un peu, mais je comprenais bien que c'était le deal, moi j'étais le gars sans talent de musicien, mais capable de faire tourner un groupe. Les autres n'avaient pas le temps. Damien faisait mille choses, Sylvain tout autant, André attendait beaucoup du groupe mais ne s'impliqua pas davantage pour autant, il ne pouvait qu'en parler à ses connaissances, ce qu'il faisait. Quand à Michel il ne savait pas passer un coup de fil, gérer un agenda ce genre de chose. Il ne l'avait jamais fait de sa vie, en Afrique il tournait comme ça, de groupes en groupes, de clubs en clubs.

A Saint Nazaire où j'étais venu avec le groupe pour enregistrer les parties batterie de Damien chez lui, je fis deux rencontres. L'une avec une fille dont je suis tombé amoureux, Chloé, une chanteuse extraordinaire dont la carrière actuelle atteste le talent que Damien et moi, et bien d'autres, avions remarqué à l'époque. Nous eûmes une brève histoire puis elle souhaita y mettre un terme, sans doute le seul chagrin d'amour que j'aie connu. J'avais rencontré aussi un « papa », il était plus âgé que

nous, guitariste et chanteur. Il voulu monter un groupe avec moi et deux autres lascars pour faire ses compos. Il me payait le voyage à Saint Nazaire pour répéter avec eux. Nous ne faisons que fumer de l'herbe en quantité astronomique, ça n'a jamais abouti à rien.

J'obtins un certain nombre de concerts à Paris pour Weïya mais c'était extrêmement laborieux parce que les programmeurs, déjà à l'époque et ça n'a pu qu'empirer depuis, étaient saturés de requêtes. La plupart du temps, ils n'avaient absolument rien à foutre de ce que l'on pouvait leur envoyer, leurs plannings étaient plein deux ans à l'avance. Il fallait s'acharner pour décrocher une pauvre date. On a quand-même fait quelques lieux sympas, le Baiser Salé, le Satellite, l'Entrepôt. Côté maisons de disque c'était foutu, le seul rendez-vous que j'aie décroché, par une connaissance, n'a rien donné. L'industrie du disque était déjà très mourante. Je n'avais pas de quoi la réanimer avec ces chansons que personne n'aimait particulièrement. Elles sont pourtant super.

Je visais les rendez-vous estivaux et décrochai une date dans un vrai festival à Chalon en Champagne. Au moment des répétitions, André nous posa un lapin, il ne vint pas à une séance programmée dans un studio loué à cet effet. Je vis rouge, je le virai immédiatement du groupe. Michel n'était pas contre, il était outré comme moi. Damien avait un peu de compassion, mais il trouvait ça inacceptable aussi. J'appelai un autre Sylvain, à la basse celui-là, qui avait joué avec moi dans Four brothers, qui venait de... Saint Nazaire comme tout le monde, pour remplacer André. Sylvain avait commencé sa carrière avec Julien Lourau, plus tard il rejoindra l'ONJ, il est l'un des meilleurs bassistes de sa génération, une patte de chat hors du commun. Il apprit le répertoire de Weïya en quarante huit heures, dont il avait dû employer deux ou trois, il le maîtrisait sur le bout des doigts. Nous fîmes le concert avec les deux Sylvain, puis il n'eut plus rien pendant des années.

La raison pour laquelle André ne pensait pas que je puisse le virer du groupe, c'est qu'il m'avait lui-même introduit dans un autre groupe « Miss Tonga and Friends ». Il pensait « tu me tiens je te tiens, si tu me vires je te vire », nous n'allons pas nous virer mutuellement nous avons trop à perdre. Mais je renonçai entièrement à André, déjà échaudé par quelque incident qui s'était produit justement avec l'autre groupe. Il avait été désobligeant avec ma copine, qui deviendra assez vite mon épouse. Nous nous étions bien engueulés mais c'était resté sans suite. La raison pour laquelle je parle de cela, c'est parce que un épisode à raconter sur la vie de Miss Tonga. C'était une chanteuse ivoirienne, une mama totalement autodidacte, dotée d'un organe très impressionnant lui permettant de chanter la musique soul de façon hors pair . Ne connaissant rien à l'anglais, elle baragouinait du yaourt mais le faisait avec tant de génial mimétisme que cela passait parfaitement, alors qu'elle

n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle racontait. C'est plutôt le clavier qui s'occupait de ce groupe, Thibaud accueillait les répétitions dans sa maison de banlieue parisienne avec un studio aménagé, que nous avons utilisé pour enregistrer avec Tonga mais j'ai perdu la bande une fois de plus. Je n'ai pratiquement rien gardé de ce que fait dans ma vie de musicien. Il y avait un batteur ivoirien lui aussi, dont j'ai oublié le prénom, qui venait de débarquer du bled et était extraordinaire, restituant l'esprit de la motown plus vrai que nature. Olala ça envoyait du bois ce groupe c'était énorme.

Nous avons fait peu de concerts avant que ça parte en couille et que je m'embrouille avec André, mais il y en a un que je n'oublierai jamais.

C'était à la Main d'Or, le fameux cabaret de Dieudonné dont je ne me rappelle plus s'il a pu, ou non, le conserver. C'était avant l'épisode d'Hitler chez Fogiel qui avait déclenché le cirque que l'on sait avec Dieudonné pour personnage principal. Depuis il s'est enfermé dans une paranoïa probablement totalement irréversible. Il y a été poussé assez consciencieusement à mon avis. A l'époque il faisait des choses bien. Il jouait « le Divorce de Patrick » qui était un excellent spectacle, traitant avec profondeur, adresse et humour du fait religieux. J'ai assisté à son spectacle parce qu'il nous avait offert des places. J'y ai emmené une nénéte que j'espérais faire mais cela ne se produisit pas. Ce n'était pas grave je n'avais pas perdu ma soirée. Quel carnage d'en arriver là tout ces années plus tard.

Alors que nous répétions l'un des deux jours où nous avons joué à la Main d'Or, déclenchant d'ailleurs l'enthousiasme des foules, réduites mais ferventes, Dieudo jouait aux échecs. C'est son frère qui nous avait engagés. Le taulier vint pas nous dire bonjour mais nous gratifia d'un petit signe de main. Quand nous eûmes fini de répéter, nous investîmes la salle, nous répartissant de tables en tables. Alors que j'avais pris place à l'une d'elles et que je sirotais sans doute une bière, nos regards se croisèrent, avec Dieudonné. L'œil qui s'est brièvement posé sur moi alors a laissé une trace indélébile. Il y avait quelque chose d'hostile mais pas franchement, à bien y réfléchir, je crois que ce que j'ai lu dans ce regard est l'expression la plus pure, limpide et éloquente qu'il m'ait été donné de connaître de l'inquiétude. Dieudonné est quelqu'un d'infiniment fébrile qui a transformé sa crainte en haine, croyant se protéger ainsi, détruisant tout ce qu'il avait, ce qu'il était. Il jouit d'un pouvoir corrosif important, il sait être très drôle pour asséner sa vérité tarée. Il est un important leader d'opinion, représentant d'un pan entier de notre société. Avec Soral, ils forment un duo infernal ratissant large. Il se pourrait que quelqu'un vienne un jour les emmerder sévère sur leurs plates bandes. Il se pourrait que ce soit moi. Il se pourrait aussi que je n'emmerde personne d'autre que ma femme et mes gosses jusqu'au restant de mes jours, moi qui rêve tant d'emmerder la planète entière.

C'est à cette époque que ma relation avec Nadia se ranima. Il s'était écoulé quelques années depuis notre séparation au cours desquelles elle ne me donna aucun signe de vie, moi non plus. Entre temps j'avais connu ma carrière photo, porno érotique. Elle m'appela un jour, d'un air très décontracté et apparemment apaisé, elle me disait que c'était trop bête qu'on ne soit pas amis, elle voulait qu'on se revoie. Ma foi je n'étais pas contre bien que sur mes gardes. Nous commençâmes à nous fréquenter sous un angle de chaste camaraderie et cela nous réussissait très bien. Un soir, elle souhaita assister à un concert de jazz avec moi. Nous allâmes au Duc des Lombards. Après le spectacle, elle me demanda si elle pouvait dormir chez moi, elle n'avait nulle part où aller. Je ne sais pas si c'était vrai mais je sais que sa situation était compliquée, entre ses frères qui la faisaient chier et ses parents séparés, elle n'était chez elle nulle part.

Arrivés dans ma piaule vint l'heure d'aller au lit, je déplie mon futon et me mets en caleçon. Elle se dissimule alors brièvement pour se changer et apparaît dans une petite robe nuisette hyper moulante, laissant apparaître ses tétons ainsi que la coupe d'un string au cordeau, le tout était complètement affolant. Ce n'était pas du tout son style que de se vêtir ainsi, ni de jour ni de nuit, elle était toute gênée en fait et je buvais du petit lait. Je ne l'avais tellement pas vu venir. Rien n'indiquait la présence de sexualité dans son comportement mais il est vrai qu'elle m'avait déjà royalement berné par le passé. Avant d'en arriver là, je lui avais raconté mes exploits filmographiques, je ne me souviens pas de sa réaction. Elle a dû simplement penser que j'étais encore plus dingue que ce qu'elle savait de moi. Elle ne fut pas choquée en tout cas, sans quoi je m'en serais souvenu. Cela ne la dissuada pas de mettre mes sens dessus dessous cette nuit là. Elle prétendit jusqu'à ce que nous soyons allongés lumière éteinte, que sa tenue n'avait aucun autre rôle que vestimentaire. Puis quand il fit sombre elle se jeta sur moi et nous fîmes l'amour jusqu'au matin. Comme je l'avais déjà vécu dans le cadre de ma première relation, Chris, le sexe était encore meilleur après rupture. Avec Nadia, nous n'étions pas allés bien loin sur l'échelle de la volupté, elle qui entrait à peine en sexualité, moi qui n'avait pas l'expérience requise pour la guider. Je la retrouvais mûrie, plus solide et déterminée dans sa jouissance, moins fébrile. Nous nous fréquentâmes sur un rythme d'amitié, mais faisons l'amour à chacune de nos rencontres et cela devenait au lit de plus en plus chaud et bon, elle se lâchait. Elle y crut de nouveau. Ce fut la grosse catastrophe.

La dernière fois que je l'ai vue, elle a clairement formulé son souhait de vie commune, ne comprenait pas pourquoi je ne voulais pas d'elle, ce qu'elle avait de moins qu'une autre. Il était pour ma part totalement hors de question de retourner dans la captivité que notre relation avait été, je restais rempli d'envie et de besoin de tirer sur tout ce qui bougeait, il était exclu de lui faire la moindre promesse ni déclaration. Elle acta mon refus, visage fermé, puis ce fut la fin, elle ne

réapparut plus. En revanche, apparurent de nombreux coups de fils anonymes sur mon portable, à toute heure du jour et de la nuit, parfois toute la journée et toute la nuit. Je savais d'où ils provenaient. Mais je ne me doutais pas du coup de fil que j'allais recevoir bientôt. En pleine nuit, je fus réveillé par un appel, c'est dire s'il est tard pour que je me sois déjà endormi, ou alors très tôt. Je décroche, il se fait silence. Puis d'une voix monocorde, comme vidée, Nadia m'annonce qu'elle sait qui je suis. Un moufti avait consulté les astres et lui avait indiqué, ainsi qu'à sa mère, que je traversais le ciel et que personne ne pouvait dévier ma trajectoire, mais elle me suppliait de la délivrer du sort que je lui avais jeté, puis elle raccrocha sans me laisser le temps d'en placer une. Je n'entendis plus jamais parler d'elle. J'étais flatté d'être un djinn, fût-il maléfique. Je ne sais pas très bien si cela relevait de l'hôpital psychiatrique ou du soufisme, l'un n'étant pas incompatible avec l'autre. Nadia ne m'avait jamais parlé de consulter les astres, mais rétrospectivement, je comprends que sa mère devait être une grande adepte de quelque marabout islamisé. Elle mourut peu de temps après. J'en fus informé par ma grand-mère que Nadia avait rencontrée du temps où nous étions ensemble. Elle avait gardé son numéro et l'appelait de temps en temps, toujours très bien reçue, alors qu'elle avait rompu tout contact avec moi.

Un jour, longtemps, bien longtemps plus tard, je la vis dans la rue par hasard. Je venais accompagner Bernard le chansonnier poète, nous donnions un récital au temple protestant du XIV^e arrondissement. C'est dans ce quartier qu'elle vivait, cela, je le savais. Mais de là à tomber sur elle juste au moment où je sortais fumer une cigarette... Je la vis avant qu'elle ne me voie, comme toujours, je vois tout en premier. Je me disposais sur sa trajectoire sans non plus la bloquer. Je n'avais pas l'intention de lui parler car je ne savais pas quoi lui dire, sinon lui demander de me rendre la clarinette qu'elle m'avait empruntée sans retour juste avant notre seconde rupture. L'instrument m'a énormément manqué. Je ne l'avais pratiqué que quelques heures, mais cela avait suffi à Bertrand, prof de sax au Conservatoire de Noisiel et chef du département jazz, qui m'avait entendu jouer dans les couloirs, pour louer mon son exceptionnel. C'est vrai que je sentais profondément la vibration de l'instrument bec en bouche, je prenais un immense plaisir à façonner la sonorité puissante et expressive qui s'en échappait, comparé au mince filet inerte de la guitare. Dès que Nadia m'aperçut, elle eut une expression terriblement affligée, je venais de lui pourrir une journée qui n'avait, du reste, pas dû être excellente. Je la laissai partir ainsi et retournai à ma guitare avec Bernard qui m'attendait. Je n'ai toujours pas de clarinette.

Elle avait été initialement volée, bien mal acquis ne profite jamais. En effet, un jour on sonna à la porte de ma mère, à l'Arsot. Un jeune du quartier proposait cet instrument à la vente pour un prix hyper intéressant. Ma mère rétorqua qu'elle était certainement volée, mais le type insista tant et tant qu'elle finit par l'acheter et me l'offrit. Puis il arriva ce qui devait arriver, elle me fut volée à son

tour. Je parie tout ce que j'ai que Nadia en dispose encore. Peut-être l'a-t-elle présentée à son marabout pour se démarabouter ou me marabouter moi. Son excuse, pour me l'emprunter, de vouloir s'y essayer, me paraît rétrospectivement bidon. On doit y trouver encore mon ADN, c'est une pièce à conviction. Je ne désespère pas de remettre un jour la main dessus un jour auquel cas, si je retrouvais son propriétaire je serais heureux de la lui remettre, à défaut de quoi je serais ravi de la jouer dans le parking de ma tour, dont la réverbération est magique au point de rendre même ma guitare expressive. J'y ai joué et travaillé des dizaines et des dizaines d'heures cumulées. Même le métronome sonne bien dans mon parking. Je l'adore à la maison aussi. Il est mon meilleur ami. Electronique, il est d'une fiabilité à 100%, il ne se trompe jamais de la moindre fraction de seconde. Je peux m'en remettre à lui les yeux fermés. Ouverts, ils ne servent à rien.

Plus tard je rencontrai Sonia, (qui devint mon épouse est l'est toujours autant), en avril 2004 si je ne dis pas de bêtise. Si je me trompe je risque de le savoir, encore faudrait-il qu'elle me lise or rien n'est moins sûr. Jusqu'à présent en tout cas, elle n'a jamais lu ce que j'ai écrit. Nous nous sommes rencontrés là où je cherchais des femmes à séduire. L'objectif n'était pourtant pas de les épouser. Il est vrai qu'à ce moment-là, j'éprouvais quelque solitude. Je vivais seul depuis un certain nombre d'années déjà, même sans compter ma colocation avec Gaël et cela me convenait parfaitement. Rétrospectivement d'ailleurs, quel bonheur ai-je connu, sans épouse ni enfants, comme c'était le bon temps. Elle est tombé à pic, dans un moment de faiblesse où je m'interrogeais sur mon avenir affectif, où je me disais que collectionner les femmes me laisserait un jour et que ce serait trop tard. Ce genre de balivernes. Elle a parfaitement flairé et saisi l'occasion, c'est un coup de maître.

Elle habitait à Lille où elle s'était exilée un temps, originaire de Paris. Elle avait connu dans le Nord une immense déception sentimentale et aspirait à trouver un homme sur Paris pour revenir y vivre avec lui. Car si pour ma part le célibat était un privilège, pour ma future femme c'était une atrocité à laquelle il fallait remédier au plus vite, car l'horloge biologique ne sonnait pas, elle hurlait l'urgence de s'établir et procréer. Sonia a quelques deux ans de plus que moi, elle arrivait sur la trentaine. Elle avait prévu mariage et descendance avec son ex qui avait pris la fuite in extremis, contrairement à moi qui ne m'enfuit nulle part, pour le meilleur et pour le pire. Mais enfin, c'était écrit vous dis-je, tout est écrit avant de se produire.

Le jour de notre rencontre, elle arriva gare du Nord où j'étais venu l'attendre. Nous fûmes immédiatement familier l'un à l'autre, il n'y eu pas de zone d'observation dont on brise la glace pour accéder à l'échange. Je l'emmenai dîner mexicain dans un bon resto que je connaissais près du Cirque d'Hiver. Ce fut le lieu de notre premier quiproquo, une heure ou deux après notre rencontre. La suite de notre relation, jusqu'à ce jour, jusqu'à ces mots que je couche sur écran, sera l'histoire

d'un interminable et profond problème de communication. Elle ne supporte pas ma façon de communiquer et je ne supporte pas la sienne. Cela nous a valu des heures et des heures cumulées de chagrineries et chamailleries jusqu'aux heurts violents. Nous sommes deux caractères parfaitement irascibles, nous ne lâchons jamais rien ni l'un ni l'autre, notre relation est essentiellement basée sur le conflit. Cependant nous sommes toujours ensemble. J'ai vu tant de couples tout gentils tout mignons tout amoureux aux petits soins l'un pour l'autre se déchirer in fine sans réaliser leurs plans magnifiques, qui se sont séparés juste après avoir procréé ou juste avant, alors qu'ils se promettaient vie entière l'un aux côtés de l'autre, estimant que mon couple avec Sonia ne pourrait jamais tenir. Nous avons ajouté deux âmes à ce cirque qu'est l'espèce humaine, qui certes n'en avait pas besoin, mais nous les élevons ensemble malgré toutes les difficultés, toutes les épreuves endurées. Bien sûr aujourd'hui, avec tout ce temps écoulé, autant d'eau sous les ponts, ça va mieux. Nous pourrions même peut-être bien finir par trouver la paix.

Ce premier soir au Mexicain, je m'enquis de son choix pour passer commande. Elle n'avait prévu qu'un plat, ni entrée ni dessert. J'en fus très étonné j'imaginai qu'elle avait faim, oubliant que tout le monde n'a pas l'estomac avide que je trimbale. Je lui fis la remarque, le but était simplement d'exprimer ma surprise conviviale. Elle eut une réaction à ma réaction qui fut proche de l'indignation. Comment cela! Qu'avais-je à redire à son choix? Elle ne jouait pas elle était choquée, vraiment, que j'aie osé commenter son choix. Voilà toute notre histoire concentrée en une minuscule tranche de vie. Sur le coup, j'ai laissé passer, je m'en foutais évidemment ce qu'elle bouffait ou pas bordel de merde, j'essayais juste de communiquer. Tout au long de notre relation, ce type de conflit empoisonna notre vie. Car quand elle a un reproche à me faire, ça me rend dingue qu'elle puisse me le faire, et inversement. Personne ne veut reculer jamais, en avant toujours tous deux tête baissée. Malgré ce premier accroc passé somme toute inaperçu, nous fûmes immédiatement et complètement aspirés dans un processus qui, à peine enclenché, était devenu irréversible. En deux semaines notre sort était scellé, elle viendrait s'installer sur Paris avec moi dès qu'elle aurait quitté son travail à Lille, nous nous unirions devant le maire et nous aurions deux enfants. Pas un comprenez-vous? Pas trois. Deux. Tel était son projet. Telle fut notre production. J'étais bourré de doute jusqu'au raz du crâne, il me sortait par toutes les extrémités mais tout ce doute ne faisait que nourrir sa certitude, car pendant que je doutais, je me laissais gagner.

J'allai passer un week-end chez elle. Je n'eus cette occasion qu'une seule fois tant elle fut rapide à quitter son studio pour me rejoindre. En y pénétrant j'ai eu un immense choc. Il y régnait un bordel hallucinant, non seulement je n'avais jamais vu ça chez personne, mais encore je ne le pensais pas possible. Il y avait plusieurs couches de merdier sur l'intégralité du sol, dont seul émergeait un canapé lit. C'est ainsi qu'elle vivait. Je fus saisi d'une immense envie de fuir. Mais je ne dis rien. Je

ne mentionnai même pas son immonde bordel qui m'avait violemment agressé en des termes diplomatiques. Depuis, nous vivons dans le bordel. Le bordel dans lequel je vivais, seul, était infiniment moindre. Il était organisé qui plus est. Avec deux enfants dans un appartement de trois pièces, règne un désordre qui me coûte une énergie dingue, mais convient parfaitement à Sonia. Il me coûte en énergie non pas d'y remédier, j'en suis parfaitement incapable, il me domine de la tête et des épaules je ne peux rien faire contre lui, totalement asphyxié. C'est en résistance qu'il me coûte, l'immense effort que je dois produire pour ne pas mettre le feu à mon appartement ou me jeter par la fenêtre. Je souffre de troubles psychiatriques dont vous saurez bientôt tout.

Alors nous étions encore au début de notre relation, Sonia à Lille et moi à Paris, je l'appelai un soir et lui fis part de mon immense incertitude. Je lui dit que je pensais qu'il valait mieux que nous en restions là, que je ne pensais pas que nous puissions nous rendre mutuellement heureux. Elle fonça dans le premier train, comprends-tu ce que je te dis? Le premier train, elle était dedans pour venir me voir à Jaurès, dans ma piaule, et me récupérer. Ce qu'elle parvint à faire. C'est sa détermination qui m'a sidéré et tant affaibli. Il était extraordinaire, au sens littéral, de constater à quel point cette femme ne me lâcherait plus jamais. C'était valorisant, c'était tellement tentant de se laisser faire. Lorsque Sonia fut prête à revenir sur Paris, il nous fallait trouver un logement. Nous ne trouvâmes rien à Paris, mais nous signâmes pour un appartement à Villemomble, non loin de la maison de mon pote Gaël. J'avais le permis et une voiture rachetée à mon père c'était pratique par l'A3. Evidemment c'est juste à ce moment là que commencèrent les travaux de couverture du tronçon concerné, la voiture devint une galère. Sonia n'a jamais eu le permis, mais une station RER était facilement accessible. Nous restâmes quelques mois à peine sur place car nous allions récupérer l'appartement de mon père, sortant. Mais nous eûmes le temps d'avoir nos premières grosses engueulades pendant l'aménagement. Un jour où elle m'avait poussé à bout, me demandant de faire ceci cela, je hurlai de toute mes forces que personne ne m'avait jamais autant cassé les couilles qu'elle. C'était la stricte vérité. Mais ce n'était qu'un tout petit début.

Un soir je rentrai avec la ferme intention de la quitter. D'accord il y avait cette histoire d'appart ce n'était pas simple mais il fallait à tout prix que je dégage de là. Je la mis au parfum de mes intentions. Et là, croyez-moi si vous voulez ou pas je m'en fous, les rares fois où je l'ai raconté on m'a pris pour un affabulateur, je vis dans son visage figé contrition, les traits affreusement déformés par la souffrance, dans son regard un désespoir, un supplice, une supplique auxquels je ne pouvais PAS résister. Je ne pouvais pas la laisser comme ça, la laisser tout court, c'était impossible, jamais je n'en aurais la ressource, le courage. La quitter, c'était appuyer sur la détente, canon contre sa tempe. J'étais sa dernière chance. C'est ainsi qu'elle le vivait, c'est donc ainsi que je l'ai vécu.

Il y eut un séjour à Belfort épouvantable. Ma mère et Sonia ne s'étaient encore jamais rencontrées. Ce fût épique. Ma mère habitait toujours à l'Arsot, c'est dans l'appartement de mon enfance que se noua l'une des principales tragédies de mon existence, la plus pénible à vivre en tout cas. Je n'avais pas anticipé de trouble particulier parce que ma mère s'était entendue peu ou prou jusque là avec celles de mes conquêtes que je lui présentais. Ce fut cette fois un carnage.

Sonia fit immédiatement la gueule à son arrivée, s'estimant traitée avec d'insuffisants égards alors que les égards qui lui étaient réservés étaient les mêmes que pour tout le monde, ce que nous avions toujours pratiqué chez nous. Ma mère, sentant Sonia fermée et tendue, ne fit qu'aller en se raidissant. Ma propre température atteignait un seuil critique, j'aurais voulu les étrangler toutes les deux, mais j'en voulais surtout à Sonia d'avoir été de bout en bout désagréable.

Le tonnerre éclata quand Sonia surprit une conversation téléphonique de ma mère qui expliquait à une copine le calvaire que lui faisait subir sa future belle-fille. Devant son besoin de relâcher la pression, énorme, elle était vraiment à un cheveu de la crise de nerf, elle ne prit pas soin de fermer la porte de sa chambre d'où elle téléphonait à haute voix, portée par le stress et la colère. Sonia l'entendit ainsi décrire son comportement en des termes dont j'ai oublié la nature, mais qui étaient très durs, proportionnels à vrai dire au comportement odieux de ma future moitié.

Alerté par elle, j'interrompis la conversation téléphonique pour faire part de mon indignation devant de tels mots prononcés au sujet de Sonia, je n'avais pas le choix, je devais sanctionner. Il y eu de terribles éclats de voix et claquements de portes, je décidai de fuir avec Sonia hors de l'appartement. Nous primes une voiture et allâmes dans la campagne environnante pour nous retrouver un peu au calme. Là, une dispute éclata de nouveau, entre Sonia et moi cette fois. J'étais affligé par ce qu'elle pouvait me dire ou réclamer, j'ai complètement oublié l'objet de la dispute mais j'ai retenu sa violence. Dans quelle putain de vie de merde m'étais-je engagé?

Par la suite, les choses se sont calmées Dieu merci, ma mère s'est excusée cette fois-là pour ses propos et elles communiquèrent, à cette occasion, pour la première fois depuis leur rencontre. Par la suite il y eut parfois des tensions mais plus jamais d'épisode aussi brutal. Aujourd'hui elles s'entendent bien, elles sont rodées l'une à l'autre.

Dans les premiers temps de notre relation, Sonia estima que ma vocation de musicien ne paraissait pas très prometteuse. Elle voyait bien que j'étais à des années lumière de gagner ma vie correctement avec la guitare. Aussi elle tenta de me faire entendre qu'il serait bon de prévoir un métier normal, du genre qui permet de payer les factures. Je mis immédiatement le holà. Si j'étais

près à me marier malgré mes réticences, à faire deux enfants malgré mes doutes abyssaux, je n'étais pas disposé un seul instant à adapter ma vocation. Je n'ai jamais été capable de concevoir de projet de vie autre qu'individuel. Sonia a toujours tout pensé groupe, famille. J'ai toujours pensé moi. Je trouvais très généreux de ma part d'offrir une alliance et ma semence, offrir ma vocation était hors de question. Je serais musicien que je crève la dalle ou non. Je vivrais de petits boulots tant qu'il faudrait.

Ma rencontre avec Sonia coïncide avec le déclenchement de mon projet d'études dans le prestigieux établissement de Boston, le Berklee College of Music. J'en connaissais l'existence depuis longtemps, mais je n'avais jamais imaginé avant que je puisse y étudier. Des bourses étaient décernées, mais très partielles, sauf cas particulier de virtuose précoce qui pouvait se voir offrir le séjour tous frais compris. Pour le commun des mortels il fallait allonger une somme considérable, inaccessible.

Mais Franck, que nous venions de recruter au sein de Buveurs de Lune, avait étudié là-bas grâce à une bourse dont il pensait, à tort, que je pourrais bénéficier aussi, la « Fulbright ». On présentait un dossier et passait devant une commission qui finançait des projets d'études aux USA. Lui-même était passé, pourquoi pas moi ? Gonflé par cette perspective, je constituai mon dossier et me préparai à mon corps défendant à vivre cette merveilleuse expérience, alors que rien ne m'indiquait que ce serait le cas. Il se trouve que la commission a rejeté ma candidature, ils ne m'ont pas attribué un traitre dollar.

J'avais passé les auditions annuelles de Berklee sur Paris et m'étais vu doté d'une bourse convenable, dans la moyenne des (nombreux) boursiers (en fait c'était des rabais proposés aux étrangers vu les tarifs délirants), mais je devais trouver une somme considérable.

Devant l'échec de la Fulbright je ne pus renoncer à une perspective à laquelle je m'étais très attaché. En ravalant ma fierté, en mettant mon orgueil de côté, il y avait peut-être une solution. Deux de mes trois grand-parents ont de l'argent. Les deux juifs. Oui, sur quatre grands-parents deux sont riches, deux sont juifs et ce sont les mêmes, on peut vraiment dire que je n'ai pas fait exprès. Il fallait que j'aille sonner à leur porte, l'une à Belfort, l'autre à Paris. Je n'eus pas beaucoup d'effort à produire pour vendre le projet, ils pouvaient envoyer leur petit-fils bien aimé étudier à Boston, ils n'avaient pas de raison de ne pas le faire, ils le firent. Ma reconnaissance éternelle à Claire et Michel dont je parlerai abondamment plus tard.

Voilà que les portes de Berklee s'ouvrent pour de bon. Sonia encaisse le coup avec difficulté mais ne tente pas de me dissuader d'y aller, ayant compris immédiatement que ce serait vain. Je devais y

rester neuf mois avec un retour à Noël, et puis il y avait les visiochat illimités, la distance ne serait pas si grande. Avant mon départ, nous nous installâmes dans l'appartement de mon père, porte de Choisy au 31^e étage, que j'avais déjà occupé quelques années auparavant. Mon père en avait marre, il voulait changer d'air, nous sautâmes sur l'occasion. Nous y habitons toujours.

Une fois arrivé sur place à Boston, je me trouvais si bien que je décidai de faire une année de plus qui me permettrait d'obtenir le diplôme, bien que ce ne soit pas le « degree » officiellement convertible en France, qu m'aurait pris au moins un semestre de plus, sans doute deux. Cela me permettait tout de même d'achever un cycle pédagogique pour la première fois depuis mes débuts en musique. Ce fût un nouveau coup dur pour Sonia mais elle parvint à donner le change en nous calant une date de mariage l'été précédent ma seconde année. C'est ainsi que nous nous unîmes en juillet 2006, et que naquit le 30 mars 2007 Léa, notre première fille, pile poil pendant les vacances de Spring Break, me permettant de ne presque rien rater de mes cours. Je repris l'avion juste après sa naissance, et revins les retrouver juste après la cérémonie de remise des diplômes.

A Berklee, je suis allé pour apprendre à devenir un meilleur jazzman, j'ai appris à devenir un meilleur jazzman. On trouve dans cet établissement parmi les meilleurs pédagogues du jazz au monde. Les américains sont de manière générale, sans surprise, en pointe. On examine rationnellement tous les aspects de la musique que l'on souhaite obtenir et l'on établit un plan de travail pour veiller à chacun de ces aspects. J'appris énormément. Je rencontrai quelques musiciens aussi, mais alors que Berklee est censé conférer l'un des réseaux les plus puissants qui soit, c'est d'ailleurs souvent effectivement le cas, je ne garde plus aucun contact ou presque, de ceux que j'avais fait là-bas. Je suis rigoureusement le contraire d'un homme de réseau, je suis un marginal. Or le réseau c'est le premier des talents à avoir dans un métier comme celui-là. Si l'on est un virtuose exceptionnel, le réseau vient à soi. Dans tous les autres cas, il faut minutieusement le bâtir. Je ne bâtis absolument rien, et récoltai des ruines.

Tout commença par une soirée de Septembre, je débarquais de l'Aéroport avec mon énorme bagage et ma guitare. Tout était surréaliste, comme dans les séries. Tout était irréel et à vrai dire l'est resté jusqu'à la fin, parenthèse en apesanteur, suspension dans le cours de mon destin, avec le meilleur et surtout le pire des vibrations. Il était impossible de loger dans les « dorms » de Berklee, pris d'assaut des années à l'avance. Il fallait se trouver une colocation dans les environs de l'école. J'avais atterri chez Gianpaolo, philippin, rencontré sur Craigslist il m'avait choisi parmi plusieurs prétendants pour profiter de son bon plan pas cher tout près des locaux de Berklee. On habiterait à trois avec Felician, un jeune autrichien altiste surdoué pour changer. GP, comme on appelait Gianpaolo, nommé après le pape du même nom, n'était pas là pour le jazz du tout. Sa spécialité était

l'arrangement de chorale, qu'il pratiquait déjà professionnellement, la chorale étant une institution aux Philippines. Il jouait du piano et étudiait l'écriture en général, l'arrangement. Il était notoirement hermétique au jazz. A Berklee, les jazzman ne sont qu'une petite communauté dans la communauté, des dizaines sur un effectif en millier. Felician, j'étais bien tombé, était un cadreur, appartenant à la caste privilégiée des jazzmen demandés et plébiscités par leurs pairs au sein des étudiants et leurs copains.

Arrivé dans le centre ville, j'attendais GP car je n'avais pas de téléphone portable. Nous avions rendez-vous. En l'attendant, j'ai appuyé mon énorme bagage sur une vitrine sans y penser et me fit immédiatement engueuler par la patronne de la boutique. GP arriva enfin tout souriant, nounours avec un côté fayot, premier de la classe, mais très sympa, il m'accueillit très gentiment et me présenta son réseau philippin, une nation, une culture dont je ne connaissais rien. Une grande diaspora américaine, un pays complètement américanisé mais avec leurs spécificités fortes, dont une langue qui ne ressemble à rien d'autre, au tamoul ou hindi de très loin. Rien d'espagnol ni japonais qui ont régné là. Rien de commun avec l'anglais non plus bref. Ils tchatchent ils tchatchent en tout cas.

Felician qui aurait presque pu être mon fils, j'avais pas loin de trente ans et lui dix-huit, me prit sous son aile et me présenta au gratin. Là, je commis mes premières erreurs et elles furent déjà fatales. Il existe un film qui parle des écoles de jazz, « Whiplash », mais ce dernier ne montre pas la faune des musiciens, se concentrant sur le personnage principal. Cette société, les princes du jazz, est très particulière. Hautement élitiste, c'est une combinaison savante et complexe de style voyou et rebelle, d'érudition, de panache qui doit s'exprimer en tout et pour tout. A l'âge qu'avaient ceux-là, entre dix-huit et vingt ans, la moindre entorse au bon goût, à une certaine attitude cool et hype t'envoie tout droit aux enfers, comme jadis chez les aristocrates quand un intrus se ridiculisait. C'est à peu près ce qui s'est produit, sans que je m'en rende compte sur le coup, mais cela m'apparaît avec grande clarté rétrospectivement. Je disais ce qu'il ne fallait pas dire, je faisais ce qu'il ne fallait pas faire, j'étais totalement à côté de la plaque. Ils jouèrent beaucoup avec moi, au chat et à la souris exactement, quand le chat caresse la souris, la libère pour mieux l'attraper de nouveau. Ils ne disaient jamais non à une proposition de session mais ne venaient jamais, me faisaient parfois des sourires, d'autres fois exprimaient un mépris ouvert.

Lors d'un concert de prestige que nous avons fait dans une boutique du quartier sur l'invitation de Felician, la petite bande me fit une double humiliation. Felician, lui, m'aimait vraiment bien, rien n'était feint. Ces gars avaient beaucoup d'estime pour Felician qu'ils considéraient comme un des leurs, et durent lui dire mille fois qu'il fallait se débarrasser de moi sans que jamais il n'obtempère. Il avait beaucoup de caractère lui aussi, bien que tellement plus humain, ouvert et mûr que ses petits

copains. Ainsi, de ce groupe formé pour l'occasion par Felician, je tenais la guitare, deux jeunes cadors de la bande étaient à la batterie et à la contrebasse. Hamir et Julian. Leurs prénoms. Dans la soirée qui suivit le concert, la fête battait son plein. Il faut savoir que ces messieurs fument des quantités d'herbes astronomiques, et aux USA, on fume au tuyau, à savoir un « bang » qui multiplie l'effet de la substance. Ils boivent énormément aussi. Au cours de la soirée, Julian et Hamir me félicitèrent « Hey Fabian you were great tonight ! » cela avait été lancé avec beaucoup de conviction. Une expression de joie dû gagner mon visage, car soudainement, les deux compères, comme s'ils en avaient convenu à l'avance, figèrent leur expression sur quelque chose qui ressemblait à de la haine, avant de devenir totalement mutiques. Il me fallut quelques minutes pour déterminer s'il s'agissait du résultat de quelque psychotrope, mais ils avaient repris une activité normale et le message m'apparut clairement enfin, il fallait que je me barre. Ce que je fis. Croyez-le ou non, cela ne m'empêcha pas de solliciter Julian par la suite, qui avait quand-même l'air d'un bonhomme plus accessible qu'Hamir, totalement hermétique à tout ce que je pouvais comprendre de l'espèce humaine. Je crois que Julian me posa au moins vingt lapins en deux ans. Ce concert, que j'avais fait avec eux ce soir-là, j'en fus éjecté à posteriori. C'est à dire que Julian et Hamir publièrent l'événement sur les réseaux sociaux (Facebook en était à ses balbutiements, myspace servait aux musiciens) en m'effaçant des photos et mon nom avec, comme si je n'avais jamais été là. Ambiance.

A Berklee, je ne connus pas que le déshonneur. On me disait beaucoup que je jouais bien, on ne me l'avait jamais autant dit et j'ai malheureusement eu la faiblesse de le penser. Je dis malheureusement parce que quand on se croit plus beau que l'on est, on s'expose à de terribles déceptions. Je ne prenais pas au sérieux mes mésaventures avec les freaks qui voulaient ma peau, certes ils étaient une bande d'élite, mais Berklee était beaucoup plus vaste qu'eux. Je travaillais surtout très dur, j'étais sur ma guitare six à huit heures par jour en plus de mes cours. Je travaillais beaucoup mais toujours aussi mal. Il me fallut attendre les années qui suivraient pour apprendre à bien travailler, grâce à la connaissance acquise ici.

Je rencontrai une bande d'argentins avec lesquels je devins bien copain. On forma un groupe pour jouer mes compositions que je baptisai « Gatos Locos », les chats fous. Les chats, c'est les jazzmen, ils s'appellent cats tout le temps. On jouait un latin jazz sympa. Nacho à la basse, Sebastian au piano, Thomas à la batterie, Marcello aux percussions. Ils connaissaient leur affaire, biberonnés aux nombreux rythmes argentins traditionnels. Nous fûmes sélectionnés pour participer à la « Guitar Night », beau concert dans la grande salle de Berklee qui est une salle nationale pro. Cet événement avait été créé pour mettre en valeur des guitaristes méritants. Ce fût donc un honneur que je reçus, nous jouâmes deux morceaux et c'était déjà fini. Frustrant.

Avec ce groupe, on participa à un concert underground dans les sous-sols aménagés d'une maison que se partageaient des musiciens. Le réseau de Felician faisait partie de la distribution, c'est dire si le niveau était élevé. C'était un rendez-vous au sommet, tous les caïds de Berklee étaient là. Nous jouâmes devant cette foule à côté de qui nous étions ringards. Eux jouaient des choses beaucoup plus avant-gardistes, déconstruites, improvisées. On nous applaudit poliment mais je fus dévasté par ma prestation. Mes copains avaient assuré mais j'avais perdu mes moyens. Je n'avais fait que de la merde. En réalité, j'avais joué comme d'habitude. C'est juste que là cela me parut mauvais en raison de l'ambiance extrêmement froide.

A l'issue de ma première année, je reçus un prix que mon prof de guitare avait proposé et que ma prof d'oreille, passage obligé pour avoir le diplôme, avait validé. C'était très curieusement le « Max Roach » award, du nom d'un des plus importants batteurs de l'histoire du jazz, mais bon je suis guitariste. L'essentiel c'était que je voyais la facture pour l'année d'après allégée de quelques milliers de dollars. Pas de quoi changer la donne, il fallait taper papy mamy. Ils étaient d'accord pour remettre un jeton dans la machine. Ouf. Je voulais aller au bout de mon expérience, il est vrai que je n'avais pas encore tout connu de ce qui m'attendait.

Cette première année fut ponctuée par un événement tragique que j'ai tenu secret jusque là, ne le racontant qu'en de très rares circonstances, bien qu'il me hante depuis. Alors que je suivais mes études à Berklee je ne songeai pas moins à la vie dans laquelle je m'étais engagé. Il y avait un conflit entre ma fibre coureuse, libertine, libidinale en tout cas, et l'engagement que j'étais en train de prendre, avec un mariage prochain à la clé. Comment cela allait-il se passer, serais-je capable de fidélité? Si oui ou non, qu'allait-il advenir? Ma femme connaissait tout de mon passé, je lui avais raconté l'essentiel et ce que je lui avais dissimulé, elle eut tôt fait de le découvrir, fouillant dans mes emails alors que j'étais encore dans ma piaule, mais que je lui avais déjà tendu le cou pour placer la corde autour. Elle se résolut d'emblée à tout écarter d'un revers de main, c'était du passé, ça le resterait. Cela ne le resta pas.

Privé de partenaire à Berklee, mes pensées ne tardèrent pas à fuir vers leur objet familial, j'en vins à chercher des plans. J'en trouvai quelques uns, dont une liaison que ma femme découvrit à mon retour, provoquant une crise majeure, mais après tout elles furent toutes majeures et elles furent nombreuses. L'épisode que je m'appête à raconter, lui, est resté clandestin jusqu'à maintenant. Il y a prescription désormais, je peux m'offrir d'alléger ce fardeau en le déposant à travers ces lignes. Craigslist était un site plein de ressources, on y trouvait de tout, vraiment, vraiment de tout. J'y trouvai un jeune couple fort sympathique, dont la demoiselle aimait s'envoyer en l'air avec des inconnus.

Nous nous rencontrâmes, je fus à son goût et elle ma foi au mien, elle était charmante. C'était une vraie américaine, du cru, une grande première pour moi, une bénédiction de la trouver si hospitalière. Lui était plein d'attentions, il voulait le bonheur de sa belle et me mettre à l'aise. Des étudiants tous deux, qui travaillaient déjà cependant. Nous fîmes l'amour elle et moi. Puis je rentrai à la maison. Je n'eus pas de nouvelles. J'étais curieux de savoir si elle avait apprécié mon étreinte aussi j'envoyai quelque message pour m'enquérir de leur humeur. Je n'obtins pas de réponse. Je songeai qu'ils souhaitaient passer à autre chose, au suivant. Il s'écoula ainsi entre une et deux semaines, puis un jour je reçu un coup de fil. C'était le compagnon de ma charmante conquête. Sa voix indiqua immédiatement que quelque chose n'allait pas. Il avait une terrible nouvelle à m'annoncer. Elle était morte.

Il était d'autant plus ému qu'elle était morte précisément la nuit où je l'ai connue. Ce soir là, quand elle s'est endormie, c'était pour la dernière fois. Elle fut foudroyée par une rupture d'anévrisme pendant son sommeil, le truc le plus improbable soudain et cruel qui pouvait se produire. Il ne nourrissait aucun sentiment d'animosité à mon égard, il ne me rendait pas responsable de cette malédiction, mais il était bouleversé d'avoir cette terrible histoire en partage avec moi. Nous convînmes de nous retrouver dans mon quartier. Il me raconta tout. Le choc pour lui-même qui l'avait découverte morte et pour sa famille. C'était en plus une fille très populaire, étudiante d'une grande école de Boston. J'eus accès à sa page Facebook qui était littéralement inondée de larmes, pleurée par des dizaines et des dizaines de personnes. Je lui posai la question à la fois anodine et cruciale, avais-je été le dernier à connaître son étreinte? Oui, je l'avais été.

Il repartit, je ne le revis jamais. J'espère qu'il est heureux. Elle est aux cieux où nous allons tous.

Suis-je la mort?

Pourquoi ce terrible signe, déchirant, en violation de toutes les justices? La mort est omniprésente dans ma vie, se signale sur ma route à chaque virage et ligne droite. Cet épisode ne fait que cristalliser son poids sur moi. J'ai appris à l'aimer. Je l'aime à présent, j'attends qu'elle vienne m'embrasser je lui suis tout offert, elle est reine, impératrice, nos pouvoirs d'humains sont des pouvoirs de chiens dans la cour de la mort, qui aboient et qui mordent, font régner leur loi parmi eux-mêmes, et la mort les regarde satisfaite de toute cette chair en ébullition qui lui appartient, qui lui reviendra quand elle en aura décidé. J'aime et respecte la mort infiniment. Ce que je rejette avec violence, c'est sa confusion avec la vie. Chaque chose à sa place. Faire l'amour, c'est la vie. La mort frappe exactement quand bon lui semble, voilà tout. Qui ne le savait pas le sache. Nous chiens devons l'éviter comme nous pouvons. Et quand on ne peut pas, quand on ne peut rien, alors on ne peut rien, cela s'appelle l'impuissance, bienvenue parmi les chiens, parmi les humains. Qui tremble

devant la mort est damné, promis à l'enfer puisque promis à la mort, notre destination à tous où l'on emporte rien, pas même sa souffrance.

La deuxième année, j'emménageai avec Alex, mon nouveau pote, un saxophoniste alto ou ténor selon l'humeur si ce n'est soprano, Alexandre Terrier. Je donne exceptionnellement son nom pour le récompenser et le sanctionner à la fois. Il aimait me dire « tu verras Fabian, souviens-toi bien de ce que je te dis là, je deviendrai une star, on t'interviewera pour t'interroger sur moi parce que tu as vécu avec moi à Berklee ». Je ne sais pas si Alex est devenu la star qu'il était certain de devenir. Le moins que l'on puisse dire est qu'il fait un joli parcours, il s'est fait un nom, une place sur la scène internationale. Il a du talent, il avait déjà tout quand je l'ai rencontré, une excellente technique, un très beau son, de la musicalité, de la modernité. Il écrit également, écrivait déjà très bien ce qui franchement ne gâte rien, de très belles compositions. Quand il se mit à la conquête de la planète jazz, fort de son réseau Berklee et sa formation, il avait à proposer de solides arguments qui ont payé. J'en suis sincèrement heureux pour lui, même si pour ma part je suis enfermé dans des enfers dont je passe la moitié du temps à penser que je sortirai triomphalement un jour, et l'autre moitié du temps que j'y mourrai, le plus tôt possible.

En deuxième année, j'avais postulé pour intégrer un atelier de Hal Crook, le cadreur des cadours, le mentor ultime des génies et talents de Berklee, le prof numéro un. S'il te prenait dans un de ses deux ou trois ateliers, tu entrais d'office dans la catégorie des top players. Au mois d'août, pendant la pause, j'étais dans la mailing list des admis, il fallait se préparer à le rejoindre à la rentrée. Quand vint la rentrée, j'en avais disparu. Je ne sus jamais le pourquoi du comment. Quelle déception immense! J'assistai tout de même à un de ses cours, consacré à la modulation rythmique, un concept absolument diabolique qu'il maîtrise de façon surnaturelle avec son trombone, sur lequel je me suis arraché les cheveux longtemps avant de comprendre que ce n'était pas accessible à mon cerveau. Il s'agit d'une triple couche rythmique. On prend une pulsation, on prend la pulsation ternaire équivalente, on découpe le ternaire en séquences correspondant au binaire original, tout ça à l'intérieur d'une pulsation unique et d'une métrique claire. Il le joue de façon limpide et le plus extraordinaire c'est qu'il n'a même pas besoin d'être accompagné. Il improvise dans la première couche, dans la seconde, puis la troisième, saute de l'une à l'autre avec une précision étourdissante. Le résultat est un be-bop du troisième millénaire. Cela m'est inaccessible. C'est tout juste si j'ai droit au be-bop tout court, du bon vieux vingtième siècle. On joue des croches, on se débrouille pour les faire vivre, sur le temps, en l'air, jamais toujours les appuis sur les mêmes temps, on insère des triolets, quelques doubles, on est la plupart du temps en quatre temps, trois ou six parfois mais c'est presque rare. Cinq pour « Take Five » mais à part ça?

Le jazz moderne explore beaucoup les « odd meters » comme disent les américains, les métriques alternatives et complexes. C'est un autre boulot qui m'est inaccessible aussi. En sept temps par exemple, je peux évidemment tenir un rythme, mais l'improviser, le varier en choisissant des notes en plus, non.

A la fin du semestre avec Hal, je lui jouai sa modulation rythmique, il me regardait la tête penchée, une expression neutre sur le visage. A la fin il me dit « I tried hard, I really tried to dig into what you played but there is just no way, you're playing random, nothing like I asked to » Il me donna quand-même une bonne note, parce qu'à Berklee il n'y a que des bonnes notes. Nous sommes des clients après tout.

Au début de l'année, il y eu aussi une audition pour la place de guitariste dans le Big Band de l'école, très prestigieux. Non seulement intégrer cette institution garantissait, comme un atelier d'Hal Crook, le statut de top player, mais encore, ils faisaient une dizaine de concerts par an, cachets à la clé. Nous étions trois guitaristes dans le paddock, l'un était américain, Jake, qui fit carrière peu après, dont la concurrence ne me faisait pas peur du tout, l'autre était israélien, qui fait certainement carrière parce que la diaspora est soudée mais parmi les jazzmen encore plus, Nadav, un type très sociable qui avait l'air d'un sacré petit malin, avec du talent sans plus, et moi, qui face à mes concurrents estimais avoir toutes mes chances.

Le jour de l'audition, il s'avéra que Jake l'avait déjà passée la veille et il n'avait pas enthousiasmé le prof, Greg Hopkins, un trompettiste dont je suivais par ailleurs les cours de bebop, ressemblant à Astérix le Gaulois. Il me fit boire une potion bien amère. Nadav et moi étions donc sur les rangs. Je ne me souviens pas lequel de nous deux à joué en premier, ce dont je me souviens, c'est que j'ai fait l'un des meilleurs solos de ma carrière, et Nadav n'avait rien donné de particulier. Mon impression n'était pas erronée parce qu'en quittant la salle, Greg me donne quelques tapes dans le dos avec une expression qui montrait à quel point il avait apprécié ma prestation. Je pris son geste comme un ticket d'entrée, ce que cela aurait dû être. Mais le chef d'orchestre avait dû flairer quelque chose qui requérait vérification. J'appris avec stupeur quelques heures après ou le lendemain que nous étions convoqués une nouvelle fois Nadav et moi. Je ne me souviens toujours pas lequel de nous deux à joué en premier mais je me souviens que lui s'accrochait dur, et que moi, j'ai totalement sombré. Exactement comme dans un cauchemar, quand ce qui arrive est le pire du pire de ce qui pouvait arriver. Je suivais le morceau sur une partition interminable et complexe, exercice que j'ai toujours cordialement détesté auquel je n'ai jamais été bon. Et là, je me perdis tout à fait. Je n'avais plus la moindre idée d'où nous étions et je dû m'arrêter de jouer car les harmonies étaient hyper complexes, il fallait les suivre à la lettre. Ce fut mon erreur, au lieu de donner le change, de jouer tout un tas de

notes qui, de toutes façons, étant données les tensions harmoniques, sonnaient faux ou juste selon l'oreille, mais pas selon la grille, obscure quoi qu'il en soit.

Au lieu d'assumer de jouer « out » ce que j'aurais pu réussir parce que cela, je sais le faire pas mal, je m'arrêtais carrément de jouer pour déclarer mon forfait. Les autres musiciens, nombreux, assistaient impuissants au naufrage. Ils ne m'ont pas achevé, leur message était sans mépris. L'un d'eux me dit que j'aurais dû continuer à jouer coûte que coûte, ne jamais abdiquer, rendre les armes. Je n'avais malheureusement jamais reçu cette philosophie en héritage jusque-là. Je n'eus pas de seconde chance, mon attitude avait été rédhitoire. Nadav joua son truc mais finalement, c'est Jake, qui avait été écarté la première fois, qui fut rappelé et intégré.

Cet épisode fut extrêmement pénible, je crus ne jamais pouvoir m'en remettre. J'y voyais un signe tellement clair et net du refus que faisait mon destin de m'accueillir parmi les jazzmen. Je ne m'en sortirais jamais, je n'y arriverais jamais je voyais bien, pourtant l'année ne faisait que commencer, il fallait nécessairement aller jusqu'au bout, je ne songeai pas un instant à rentrer sur Paris mais je dû digérer un atroce malaise. L'instinct de survie reprit le dessus, je retournai à la vie normale de l'école, sans atelier de Hal Crook, sans Big Band de Greg Hopkins, mais avec beaucoup de désillusions.

Je rencontrai Eitan. C'était un thésard, pour un second doctorat je crois déjà, bien qu'il fût jeune, pas beaucoup plus vieux que moi, dont le sujet portait sur la pédagogie du jazz, raison pour laquelle il avait été admis à assister à un certain nombre de cours où je l'ai rencontré. Il était, il est toujours d'ailleurs même s'il ne souhaite plus être en contact avec moi, israélien. Il est francophile et phone, capable de tout lire dans notre langue, de la parler correctement. Nous devînmes amis, très amis, nous passâmes des heures entières, nombreuses, fréquentes, à refaire le monde. Il était aussi trompettiste honnête, je fus amené à l'inclure dans un des mes projets de fin de cycle. Nous parlions vraiment de tout, politique, métaphysique, philosophique, art, musique. Nous avons beaucoup évoqué Israël dont je connaissais vraiment peu de choses. Il était très à gauche, je ne sais pas s'il l'est resté autant aujourd'hui. Il eut un discours extrêmement critique envers son pays, qu'il fuyait au maximum, additionnant les thèses et les bourses pour rester, disait-il, aux USA. Il m'en voudra s'il apprend que je retranscris les propos qu'il a tenus parce qu'ils étaient confidentiels, et je les utilise en quelque sorte contre Israël aujourd'hui.

Il estimait que les israéliens étaient tous fous. Que le pays était gagné par une hystérie collective probablement irréversible, murie pendant les années où furent perpétrés de nombreuses séries d'attentats. Comme le territoire est minuscule, c'est une fournaise paranoïaque dans un monde ultra hostile. Il estimait que les gens n'étaient pas en mesure de réfléchir un seul instant étant donné leur état mental collectif et il proposait une solution radicale. Il prit bien soin de préciser qu'il n'aurait

pas accepté de tels propos de la part d'un étranger au sujet de son pays, mais s'il en avait eu le pouvoir, si on le lui en avait confié la responsabilité, il aurait fermé Israël. Il aurait dit « Ecoutez les gars, vous aviez un rêve, ça a très mal tourné, il faut repartir à zéro, on se barre de là et on va voir ailleurs si l'herbe est plus verte ». Voilà ce que pensait Eitan, soit dit en passant l'homme le plus intelligent auquel j'ai jamais eu affaire. Notre amitié survécut à Berklee mais pas longtemps, j'ai dû dire ou faire quelque chose qui l'a énervé à un moment, il n'a plus voulu communiquer avec moi. J'espère que ce n'est pas à cause de propos sur Israël mais je me dis que c'est sûrement ça. Si ça se trouve, pas du tout, je ne sais pas. J'aimerais résoudre l'énigme un jour. Je voudrais tant le retrouver.

En deuxième année, voyons, j'ai aussi rencontré Julian Lage. Il devait avoir vingt ans, il était invité par Berklee à suivre ses cours gratuitement pour le prestige de l'établissement car c'était déjà une star à l'époque. Aujourd'hui c'est devenu une grosse star du jazz, un guitariste. Il est dans le top du top de la crème. Il était très gentil, réservé, timide. Je parvins à lui proposer une session avec moi qu'il accepta. Le duo est un exercice classique des guitaristes de jazz, qui peuvent tour à tour s'accompagner, créer ensemble des rythmes, des harmonies intéressantes. J'en avais une certaine expérience, lui bien plus grande que la mienne. Il aima jouer avec moi, me complimenta beaucoup sur mon jeu. Je n'en pris pas grosse tête parce que j'étais trop suspicieux sur la façon qu'ils ont de passer de l'huile partout tout le temps, mais rétrospectivement je suis persuadé qu'il était sincère. Il accepta d'ailleurs de me retrouver une seconde fois. Là il tenta de me faire jouer des trucs à lui, pour voir si on pouvait aborder ses compos, cela aurait été plus intéressant pour lui que les standards, dont il soupait beaucoup plus que moi. Ce fut une catastrophe. Je me révélai incapable de jouer les parties qu'il me montrait, je ne comprenais plus rien, j'étais perdu une fois de plus. Il fut profondément agacé et ne m'adressa plus jamais la parole, me snobant ostensiblement bientôt. Décidément ce serait pas mal que je me trouve un autre métier qu'en dis-tu cher lecteur?

Voilà résumés quatre semestres sur deux ans à Berklee. Je rentrai à Paris avec un diplôme en carton, mais un diplôme quand-même, j'allais le faire valoir auprès de mes futurs élèves. Car je me destinai à ce moment-là à une carrière dans l'enseignement, à défaut de pouvoir prétendre sérieusement à une professionnalisation comme jazzman. Je n'avais pas perdu tout espoir pour autant, je songeai que j'avais trente ans et qu'avec du travail de bonne qualité, j'aurais grimpé de plusieurs échelons à l'âge de quarante. Je n'ai rien grimpé du tout si ce n'est le mont que Sisyphe gravit encore.

Mes noces avec Sonia, survenues donc l'été séparant mes deux années à Berklee, noces qui avaient été disposées ici pour garantir mon retour à ses côtés après Berklee, en échange de la deuxième année ajoutée au planning en cours de route, la cérémonie fut une satire implacable. J'y allai précisément comme on va à l'échafaud, me disant à chaque instant que cela ne se produira pas, mais cela se produisait inexorablement.

De mon côté, je venais avec une généalogie totalement éclatée. Les parents de mes parents s'étaient déjà séparés les uns des autres juste après procréation, mes parents ne s'étaient jamais mariés et avaient pris congé l'un de l'autre juste après m'avoir conçu, fils unique. Je ne connaissais du couple pérenne que de rares exemples étrangers à ma famille, étrangers à ma conception. Mon grand-oncle, le frère de mon grand-père sénateur, avait déserté son foyer la nuit de noce même, n'avait jamais cessé, sans se dissimuler, de courir jupons au long de son mariage qui devait durer jusqu'au trépas. Il fût invité à mon mariage, il apportait une tonalité complètement déjantée, accentuée par un début de sénilité propre à la désinhibition. Il me souhaita beaucoup de maitresses, paradait chez moi à moitié nu allongé sur le sofa pendant que tout le monde s'affairait autour de lui, imperturbable. J'étais si heureux qu'il soit là.

Sonia, elle, venait d'une souche dépourvue du moindre divorce, de la moindre séparation, jamais personne dans sa généalogie entière. Sonia est la troisième d'une fratrie de six. Elle a une grande sœur, l'ainée, un grand-frère, une petite sœur, un petit frère et pour finir une petite dernière qui était encore ado quand je fit leur connaissance. Ils sont de parents algériens, la mère kabyle, le père algérois mais d'ascendance en partie kabyle aussi. Ils sont venus s'établir en France alors qu'elle portait la première. C'est ici qu'ils élevèrent leurs enfants français, dans le double respect de l'identité algérienne et française, malgré les conflits que cet alliage représente avec son lourd passé. Depuis, la mère a pris la nationalité française mais pas le père. Pourtant c'est elle qui retourne sans cesse dans sa ville natale et chérie, lui qui reste planté sur le plancher des vaches gauloises. Mais ceci explique sans doute cela, il est plus confortable de rentrer en France avec un passeport français.

C'est elle la patronne chez elle, un caractère beaucoup plus trempé que celui du père qui jeune déjà était doux, ne s'emportait presque jamais, encore moins en vieillissant. C'est un homme d'une gentillesse rare. J'ai dit que c'est elle qui portait la culotte mais cela ne l'empêche pas d'avoir à l'égard de son mari les gestes de soumission qui constituent la tradition, quand elle est à Paris avec lui elle le sert toujours, lui, jamais. Sonia n'a pas hérité le moins du monde de ce type de schéma, elle est totalement occidentalisée, d'autant plus qu'elle a, en quelque sorte, une seconde famille en Hollande, où ses parents ont envoyé toute la fratrie auprès de familles d'accueil pendant les vacances, pour leur ouvrir l'horizon et leur permettre un voyage qu'ils ne pouvaient pas leur offrir par leurs propres moyens. Grâce à cette association caritative, Sonia acquit une triple culture,

algérienne lointaine, française et hollandaise. Elle parle néerlandais couramment et sans une pointe d'accent étranger. Elle fut la plus assidue de la fratrie à retrouver les siens là-bas, avec qui elle conserve des liens étroits.

La mère a veillé à transmettre le Coran à ses enfants comme elle a veillé à leur éducation en général, mais cela n'a pas vraiment pris, deux filles pratiquent la religion mais les garçons sont peu concernés, Sonia et sa grande sœur pas davantage. Elle a bien tenté de les marier tous à des ressortissants algériens, au moins des musulmans, mais il n'en fut rien, pour aucun d'eux. Un autre beau-fils est même aussi juif que moi, à moitié. Les autres sont de purs représentants de l'Europe laïque d'ascendance chrétienne. Dans un premier temps elle fut contrariée par la tournure des choses voyant qu'aucun de ses enfants ne prenait le chemin désiré, mais elle n'en garda aucune amertume ni frustration. Ni les gaulois ni les juifs n'ont jamais été ses ennemis, y mêler son sang n'avait rien de dégradant. Elle se contente, pour exprimer sa solidarité avec les combattants qui ont glorieusement libéré l'Algérie, de bouder l'équipe de France dont elle souhaite systématiquement la déroute, car sa victoire est celle de l'empire sur son pays meurtri. L'un de ses fils est aussi fervent supporter des bleus que moi et nous aimons la narguer quand nous gagnons, comme elle aime pérorer en cas de défaite. Elle est très politisée, dans le bon camp. Elle est une militante qui s'ignore bien qu'elle soigne ses sujets en les étudiant délibérément, c'est une femme intelligente. Pieuse, elle a accompli il y a peu son pèlerinage à la Mecque. Depuis elle vit provisoirement en Algérie, je ne l'ai pas vue depuis longtemps.

Tout le monde m'accueillit à bras ouverts dans la famille de Sonia. Cela ne faisait qu'accentuer la pression, c'était sans retour, sans échappatoire, j'entrais dans un processus qui m'échappait complètement. Quelques jours à peine avant la date prévue alors que les préparatifs battaient leur plein, préparatifs qu'ont entièrement pris en charge Sonia et sa mère devant l'absence totale de concurrence dans ma famille, en y prenant plaisir car la mère aima marier chacun de ses enfants et Sonia s'éclatait comme une petite folle malgré mon absence totale d'investissement.

Quelques jours à peine avant l'instant fatidique, Sonia reçut un coup de fil. C'était son frère aîné. Le ton était solennel, il fallait qu'ils se retrouvent urgemment pour parler. Il avait quelque chose de très important à lui dire. Sofiane, qu'il me pardonne si je le nomme, c'est pour faire son éloge, est un homme en acier trempé. Je mets au défi quiconque de le dévier du moindre millimètre de son droit, de sa dignité. Il a fait de brillantes études et obtenu un brillant métier, dans un domaine qu'il ne supporte plus et je le comprends: la banque. Avec son épouse qui a la trempe des combattants aussi, qui a vaincu le cancer non sans y laisser d'elle, ils élèvent deux enfants à qui je prédis le meilleur

avenir, tout comme je le prédis à l'ensemble de la progéniture, nombreuse, de cette fratrie de six. On ne trouve chez ces gens-là que de la vertu.

Il devait parler à Sonia avant qu'elle se marie car un jour à l'hôtel, en zappant comme l'on fait tant et tant de gens qui me virent à l'écran, il tomba sur une scène dont je présume qu'elle fut non pas pornographique mais érotique, à laquelle je participais. La différence n'importait à ses yeux certainement pas, il devait mettre au courant Sonia que le gugusse qu'elle avait déniché paraissait à poil sur les écrans de France et de Navarre. Sonia lui répondit qu'elle savait tout cela, que je le lui avais annoncé dès le début. Son frère lui dit qu'alors il respectait son choix, puisque c'est elle qui l'avait fait, puisque je ne lui avais rien dissimulé, alors cela ne regardait que nous. Sofiane m'a toujours trouvé loufoque et pas terrible pour sa sœur, non qualifié, je le comprends tellement lui qui est un père de famille d'une rectitude absolue, je suis un gitan perpétuellement à la recherche de ma belle étoile. Mais jamais il n'a rien laissé paraître de ce qu'il avait découvert, suivant à la lettre ce qu'il avait annoncé, c'était notre problème à nous seuls.

Le jour J arriva et la cérémonie à la mairie dont je me souviens bien, c'était un pur calvaire. Sonia d'ailleurs me sentit défaillir, elle dû me secouer quelque peu pour me ramener à mon devoir, il fallait endurer dignement l'énumération des charges que l'ont plaçait sur mon malheureux dos voûté et fatigué. J'aurais voulu arracher sa feuille à l'adjointe du XIIIe et la déchirer avant de la piétiner en hurlant qu'ils aillent tous au diable, le déluge, la mort plutôt que cette exécution perverse. Je restai stoïque jusqu'à la fin, prononçant le « oui » sans trembler. Il venait pourtant d'outre-tombe.

Le soir, un diner était prévu avec tous les convives dans le quartier piéton des Halles, un restaurant oriental où nous mangerions du couscous qui fût bon. Sur le coup j'aimai la soirée réunissait tous mes proches pour la première et la dernière fois. Rétrospectivement, ce souvenir est douloureux, je n'en ai gardé que l'obscurité. Par exemple mon grand-père et sa femme étaient disposés à l'écart de notre table avec les parents, je l'ai tellement regretté par la suite, il avait l'air triste. Il est vrai que sa santé déclinait sévèrement et qu'il avait déjà perdu beaucoup d'énergie. Au moment du gâteau il y eut des danseuses du ventre, mon Dieu il fallait que je danse. Apporte-t-on des femmes presque nues au curé qui entre dans les ordres? Quel plaisir pouvais-je avoir à contempler ce spectacle, y participer même, si ce n'est la perspective de prendre cette fille sur la table dans l'instant, où je l'aurais disposée en lieu et place de cette pièce montée mille fois indigeste? Démonter la danseuse, si on me l'avait demandé j'aurais trouvé ça naturel. Faire comme si ces courbes ondulantes étaient une invitation à embrasser le mariage m'apparu d'une extrême débilité. La vache quelle épreuve. Pour quelle récompense? Un bail en prison sans limite de temps.

Nous ne le savions pas encore, mais Léa était en route, elle est techniquement une faute, engendrée avant le mariage. Sonia avait arrêté la pilule mais considérait qu'il lui faudrait des mois pour trouver la fécondité, ce qui est d'usage après des années de contraception. Elle tomba enceinte immédiatement. Elle avait dû m'arracher mon assentiment pour mettre l'enfant en route. Je ne pouvais plus vraiment reculer au stade où j'en étais, ce qui s'applique d'ailleurs à toute notre histoire depuis son commencement, mais je jouais de mes dernières cartouches pour tenter de repousser au moins le projet, pour achever de le remettre en cause en faisant valoir le fait que je ne savais pas si j'étais capable d'être un bon père, un père tout court. Sonia était persuadée que je ferais un père parfait et surtout m'assura qu'elle prendrait tout en charge ce que je n'assumerais pas. Sonia les a portés, je veux dire de ses bras, davantage que moi c'est certain. Mais elle m'a reproché tant et tant de ne pas être à la hauteur. Et moi, qui ai pris en charge un autre aspect de l'éducation, j'aurais voulu avoir tellement plus de soutien. Il faut dire que je suis fou, elle non, quoi que...

Quand je reprends l'avion pour Boston, je suis futur papa que je le veuille ou non. Nous apprendrons que c'est une fille. Je n'avais pas de préférence, ça m'allait très bien. Nous priions pour que le bébé naisse pendant Spring Break et cela se produisit. Ma fille me séduit instantanément pour son timing, elle avait vraiment facilité la vie de son père et c'était de très bon augure. Elle se présenta au bout d'un travail de douze heures et après plusieurs fausses alertes, le tout étant infiniment pénible à vivre, pour Sonia en premier lieu, pour moi ensuite. En couche, au bout de quelques heures de contractions infructueuses elle se mit à souffrir le martyr, sa péridurale ne la soulageant plus. Je dû presser un médecin d'agir ce qu'il fit enfin avec de la morphine. Alors que l'on envisageait la césarienne, une sage femme eut l'idée lumineuse de la coucher sur le côté, ce qui déclencha l'expulsion. Je suis persuadé qu'elle serait née six heures plus tôt au moins, si cela avait été fait avant, six heures de souffrance et d'angoisse totalement inutiles.

Mon père avait pleuré à ma naissance, je m'étais interrogé sur le sujet, quelle serait ma réaction? Je considérais qu'il était improbable que je pleure, d'autant plus en anticipant cette possibilité, ce que n'avais pas pu faire mon père. Je pleurai. Je pleurai bel et bien, à chaudes larmes, ému par cet enfant qui soudain devenait le notre, le mien, relâchant plusieurs jours de pression intense. Notre fille présentait les pieds talus et une dysplasie de la hanche. Les deux problèmes nécessitaient des soins qui lui furent prodigués alors que j'étais retourné à Boston achever mes études. La dysplasie ne laissera aucune trace. Ses pieds, aujourd'hui, sont encore plus tordus que les miens. Si elle marche avec des tongues ou des sandales, c'est presque son tibia qui repose au sol, tant elle dévisse ses pieds. Fort heureusement avec des chaussures ça va un peu mieux, mais ça me rend toujours malade de voir cette hérédité empirée.

Léa, à la crèche, alerta un jour un médecin venu procéder aux examens de routine. Elle était chez les moyens je crois, peut-être encore chez les petits. Il la trouva hypotonique. Il est vrai qu'elle présentait une double caractéristique, très pâle et très calme. Sa mère avait connu un important épisode anémique à l'accouchement. L'anémie est fréquente en couche mais pas portée à ce stade, elle était complètement vidée et fut gardée plusieurs jours de plus à la maternité. Léa semblait manquer de fer elle-même pourtant ce n'était techniquement pas le cas. Nous pensions que c'était sa nature que d'être si calme et pâle, voilà que le médecin de la crèche nous donnait une frousse d'enfer.

Nous prîmes rendez-vous avec un pédo-neurologue à l'hôpital. Ce dernier procéda à l'examen de Léa et décréta que non, l'enfant était normal, il n'y avait pas de pathologie à signaler. Léa continua de grandir en restant toujours aussi passive, et quand elle commença à participer à des activités physiques, sportives, des jeux, des consignes à respecter, elle s'avéra très en difficulté sur le plan moteur. La motricité fine était correcte, mais la capacité à utiliser son corps quasi nulle. Nous n'en tirâmes pas d'autre leçon que l'idée que nous n'avions pas fait une future championne olympique. Sonia avait été portée sur le sport dans sa jeunesse elle aussi, avait pratiqué le judo jusqu'à la ceinture noire contrairement à moi qui m'étais arrêté à la marron. Notre enfant ne suivrait pas le chemin de ses parents voilà tout.

En grande section maternelle, un signal d'alarme fut cette fois tiré par son enseignante qui attirait notre attention sur les troubles dont souffrait Léa, totalement imperméable aux consignes collectives. On ne pouvait obtenir d'elle une action que si la consigne lui était individuellement donnée. Nous ne savions pas quoi en déduire et l'enseignante elle-même n'en savait rien. Elle nous le signalait parce que c'était anormal mais elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'il fallait faire. Nous ne fîmes rien.

Puis c'est au CP que cette fois, nous devons enclencher un long processus de diagnostics et thérapies diverses et variées. Sa maîtresse avait identifié le problème, pour l'avoir rencontré en la personne de son propre fils, Léa était TDAH (trouble du déficit de l'attention). Sonia et ma mère hurlèrent au complot, Léa était normale enfin! Nous la présentâmes tout de même à une psychiatre qui l'envoya chez une psychologue faire des tests psychométriques. Cette femme trouva que Léa présentait un Q.I. normal mais un trouble de l'attention évident. Elle relevait, selon elle, d'un traitement à la ritaline. Or Sonia et ma mère, cette fois liguées, vociféraient aussi fort l'une que l'autre pour signifier leur rejet commun et catégorique de la ritaline, ce poison que le diable en personne inventa pour nuire gravement à la santé des pauvres petites filles qui n'allaient pas assez vite en classe. J'étais fou de rage et de mépris pour l'obscurantisme de ces deux femmes qui se foutaient totalement de savoir si Léa serait en mesure de suivre des études normales, de connaître le

bénéfice qui serait le sien à développer une concentration normale à l'école et dans la vie en général, de savoir quel était le préjudice qu'elle subissait en se voyant privée de traitement. Elles étaient telles des témoins de Jéhovah qui s'en prenaient à ma fille, ces fous qui préfèrent crever dans d'atroces souffrances plutôt qu'avaler un putain de médicament. Même mon pote Nico, vieux de la vieille de mes copains, on avait tout fait ensemble et maintenant il m'envoyait un email pour me dire qu'il ne fallait surtout pas que je donne de la ritaline à ma gamine. Au diable ! Au diable ignorants, aveugles, seul contre tous je continuai mon travail de sape. Il fallait au moins essayer, c'était criminel de ne même pas essayer. On me disait que la ritaline avait des effets indésirables terribles or cinquante bonnes années de recul clinique sur ce produit donne des statistiques très claires. Evidemment certains enfants sous ritaline deviennent dépressifs. Qui sait s'ils ne se seraient pas suicidés s'ils avaient été privés du traitement? Est-ce un sort enviable que de vivre une demie vie parce que son cerveau est toujours déconnecté? Qu'est-ce qui pouvait avoir plus d'importance que la jouissance de son cerveau bordel de merde dans la vie? Je finis par gagner la partie, au termes d'interminables mois de lutte acharnée, Sonia acceptait enfin le principe mais ce serait la dose minimum sinon rien du tout.

Cela eut des effets positifs sur son attitude en classe. Quand en CM1 le traitement fut abandonné quelques semaines pour tester les conséquences, l'enseignant qui ne savait rien du traitement de Léa et son interruption nous signala l'état dissipé de Léa. Elle reprit le traitement et retrouva une activité normale. A présent Léa passe en sixième, avec de bons bulletins au long de sa scolarité. Elle ne prend même plus de ritaline actuellement, elle a terminé ainsi son CM2 sans encombre, même si elle a réclamé quelques fois son traitement, dont elle mesure parfaitement les bénéfices. Si tout se passe bien au collège, elle n'en aura peut-être plus besoin. Nous verrons. En attendant elle voit une praticienne qui la fait travailler sur sa motricité globale et fine aussi, mais à mon avis c'est une petite cuillère pour vider l'Océan. A onze ans, malgré de nombreuses séances de piscine à son actif, elle ne sait pas du tout nager. Pas du tout, pas un mètre. Elle apprit à faire du vélo à grand peine, elle est tout sauf à l'aise. En sport ses camarades se moquent tout le temps d'elle. Telle est ma fille chérie, moi l'athlète, telle est ma descendance.

J'ai un fils cependant, nous le verrons bientôt, c'est un invité surprise, né en 98 comme précédemment indiqué. Celui-là n'est pas trop mauvais sportif.

Luna naquit moins de deux ans après sa sœur. Sonia voulait enchaîner. Je tentai de la réfréner je n'y parvins pas le moins du monde, c'était le contrat depuis le début, un, puis deux. J'aurais voulu un garçon cette fois, je ne savais pas qu'un fils était né dix ans avant. Je songeais que le choix du roi serait excellent. Mais non, encore une gonzesse. Je ne choisis pas son prénom davantage que pour la

première, je n'eus mon mot à dire ni pour l'une ni pour l'autre. Demandez à ma femme si vous ne me croyez pas. Elle a fait dans le a. Sonia, Léa, Luna. Fabian paraît un intrus. En tout cas je suis minoritaire en mon propre foyer, cerné par les filles, comme je l'ai toujours été finalement. Je suis leur papa chéri, elles m'adorent, je les aime à la folie. Mais alors qu'elle sont encore petites, nous avons déjà tant et tant traversé ensemble.

A la naissance de Luna je fis un burn out. Tout le monde ne sait pas de quoi il s'agit, c'est une extinction des feux, un réflexe de survie avant rupture, un plomb qui saute et paralyse tout le système. On ne peut plus rien faire, on tient à peine debout, on ne souhaite que fondre, se désintégrer, se carapater, disparaître. La naissance d'un enfant est censé être joyeuse et c'est ce décalage qui déclencha la crise, entre ce que je vivais et ce que j'étais censé vivre.

Tout avait plutôt bien commencé puisque Luna se présenta le premier jour de novembre, réquisitionnant la gynéco de garde dans la petite maternité que l'on avait choisie tout près de chez nous pour échapper à l'usine à gaz qu'avait été la naissance de Léa. Tout passa cette fois comme une lettre à la poste, quelques contractions et hop, le bébé sur le ventre de sa maman. Je pensais que cette fois, je ne pleurerais pas, c'était impossible. L'effet de surprise ne pouvait fonctionner qu'une fois. Je fondis en larmes abondantes en découvrant cet enfant qui était notre et mien. Exactement comme pour sa sœur, je sus dans l'instant que l'amour que j'éprouvais était aussi inaltérable qu'inconditionnel, éternel. Une telle certitude tombée sur le cœur est un immense choc affectif, un sentiment de plénitude merveilleux.

Le lendemain je commençai à me sentir mal. Ce bébé était infiniment adorable, j'étais content de l'avoir mais je ressentais un insidieux malaise. Je n'étais pas heureux du tout. L'ombre s'accumula, les nuages se superposèrent les uns aux autres et bientôt il n'y eu plus que le néant, au fond de mes tripes et le chaos dans mes veines, je ne fus plus que haine de mon destin, de ma vie.

Qu'avais-je accompli? Rien! Dieu m'était témoin, tout ce que j'étais foutu de semer sur Terre c'était mon sperme, j'étais censé me réjouir de mon engeance mais elle ne faisait que me rappeler à quel point j'avais échoué en tout, à quel point j'étais passé à côté de ma vie, coincé dans un rôle de père que je n'avais pas la force un instant d'assumer. Ce fut la dépression la plus violente de mon existence. D'autres viendront terribles à chaque fois. Mais là j'ai découvert ce que c'était que d'être à terre. Je ne pus ni bouger ni voir quiconque pendant plusieurs jours, annulant tous mes cours, tous mes RDV.

Devant une telle tragédie, je me résolus à faire ce que j'avais toujours rejeté jusqu'à présent, recourir aux antidépresseurs. J'avais déjà considéré la chose par le passé, mais j'avais toujours préféré faire face, la perspective de me suicider servant de fusible. Mais à présent, il était beaucoup trop tard

pour se suicider, j'avais fait deux enfants et leur mère comptait sur moi. Je ne savais rien des antidépresseurs, de leur effet. Il fallait que j'essaie puisque je n'avais rien d'autre. Je ne pouvais pas me permettre de rester sans réaction. Je me fis prescrire du prozac par téléphone et par le médecin de famille à Belfort qui nous connaissait bien ma mère Théo et moi. Il m'avertit que cela mettrait deux semaines à faire effet, me garantit que cela m'éloignerait de mes idées noires. Il ne se doutait pas du résultat de sa prescription. Moi non plus.

Les deux semaines d'attente avant début de l'effet passèrent sans encombre parce que j'étais soulagé devant la perspective d'être soulagé. Puisque cette molécule agirait sur mon humeur sans faute, alors j'étais sauvé. Presque jour pour jour à l'heure dite, je commençai à ressentir quelque chose. Je me souviens parfaitement de l'endroit où j'étais, de ce que je faisais. J'étais allé voir un ami en concert, c'est à la fin, quand tout le monde se dispersa, que je me sentis subtilement porté. Cela montait par à-coups exactement comme... les psilo ou le LSD. De fait, j'étais propulsé par vagues, doucement, progressivement et bientôt, je serais porté au sommet, comme un trip qui ne s'arrête jamais.

Cette montagne russe fut un immense choc, une expérience parfaitement inédite et infiniment riche en enseignement. Avoir vu la vie aussi obscure et la voir l'instant d'après aussi lumineuse cela faisait de moi un voyageur dont je ne pensais pas le trajet possible. Cela signifiait que tout était sujet à ma perception et que je pouvais donc modeler à ma guise toute chose. Je pouvais sculpter ma vie selon ma fantaisie, choisir de la voir merveilleuse et la rendre ainsi par mon seul regard sur elle.

Tout était merveilleux à présent j'étais le plus heureux des hommes, j'allais entreprendre mille choses toutes plus extraordinaires les unes que les autres. Tiens par exemple je vais chanter et faire aussi des one man show, voilà que j'écris un spectacle, je raconte que je viens faire ma psychanalyse mais c'est eux qui me paient pour y assister. Plus tard j'ai vu qu'un humoriste avait eu la même idée, ou me l'avait piquée. Je donnai un spectacle au Bizzart, ça ne s'invente pas, dans le XIe qui a fermé depuis longtemps on pouvait y faire ce qu'on voulait. Je fis salle comble et régalai les convives. Tout me souriait j'étais enthousiaste pour tout mais à tel point que ma femme me fit observer le caractère étrange de mon comportement, ça ne pouvait pas tourner rond. Elle ne s'en plaignait pas trop parce que cela me rendait gentil avec elle. J'étais effectivement en pleine crise qualifiée par les médecins de maniaque mais je ne le savais pas.

C'était le premier acte du cycle bipolaire que je venais de déclencher avec le prozac mais personne n'en savait encore rien. Au bout d'un moment, je jugeai moi-même qu'il serait tout de même bon de

me calmer un peu. Je décidai donc à contre-cœur de cesser la prise de prozac par paliers, comme préconisé.

Il se passa quelques petites semaines de descente que je vécus sans grande douleur parce que tout allait encore bien, j'allais pouvoir me passer de l'antidépresseur sans problème. Et puis je sombrai à nouveau. C'était reparti comme en quarante, la douche écossaise parfaite, j'étais au fond du trou à nouveau, je n'avais rien compris à ce qui m'était arrivé, ce n'était pas la liberté de façonner mon destin, mais une simple expérience psychiatrique. Il n'y avait pas eu de révélation, que de l'illusion, je subirais mon destin de damné jusqu'à la fin de mes jours et je mordrais la poussière en silence, docile esclave du sort, chien de la mort captif de sa propre vie, de son propre corps, de sa propre personne, de son propre karma dégueulasse et infâme. J'étais une créature que les Dieux dans l'Olympe aiment à humilier, torturer pour leur bon plaisir souverain. Que la mort vienne, le plus vite possible, c'est toute la pitié que je réclamais à Dieu qui se foutait de mes prières autant que la pluie du beau temps.

Je retournai donc aux antidépresseurs, le concept de troubles bipolaires n'ayant pas franchi le seuil de ma conscience, tout ce que je voulais c'est échapper au cauchemar. Je ne pris pas de prozac cette fois mais un autre antidépresseur plus soft, de l'efexor je crois. Je remontai légèrement la pente mais n'atteignis rien de comparable au prozac comme prévu. J'avais toujours envie de mourir, le nouveau médicament ne remplissait pas son office, mais la détresse était plus diffuse, ne m'envahissait plus complètement dans le quotidien. Je décidai d'arrêter l'efexor à son tour, puisque je ne pouvais pas échapper au sentiment de malheur et au malheur qui va avec, alors que je devais y faire face seul. Je retournai en dépression profonde où je commençais à prendre de solides quartiers.

Passèrent ainsi quelques mois, je traversai printemps et été dans la dépression et à l'Automne, soudain je m'animai.

Je connus la grande Révélation, la renaissance. Voilà que le soleil se levait à nouveau dans mon ciel et je voyais à nouveau des Terres enchantées à conquérir. Cette fois, ce n'est nul antidépresseur qui déclencha la cavalerie, elle se mit en marche spontanément, preuve que cette fois ce n'était plus un mirage, cette fois je maîtrisais ma perception, les molécules étrangères n'y étaient pour rien. Rétrospectivement, il m'apparaît clairement au contraire que les molécules diverses et variées accumulées dans mon cerveau ont entraîné une sorte de choc mimétique de la part de mon cerveau dérégulé par tant de psychotropes. C'est une réplique produite par mon cerveau d'un état qu'il avait déjà connu avec bonheur sous LSD psilo et prozac, qu'il suscita de nouveau par sa seule chimie interne.

Je fais alors l'objet d'une révélation de nature mystique, je suis appelé à un grand destin façonné de toute éternité, je vais renaître et devenir prophète, je vais changer le monde et lui donner les fondations qui le porteront pendant mille ans. Ma naissance ne s'est produite que dans cette perspective comme tout ce qui se produit sur Terre ne vise qu'à la Révolution que j'ai vocation à incarner et mener. Cela produisit un choc autour de moi, on peut s'en douter. Pourtant je ne laissais paraître que le quart de ce qui m'agitait.

Ma Révélation consista en l'irruption dans mon cerveau d'une vision alors que je me trouvais devant mon ordinateur, seul, dans la pièce de la maison qui est mon bureau, au 3^e étage. J'ai vu des sentinelles hors de l'Espace et du temps, sans hallucination car je ne croyais rien voir, je ne voyais que dans mon cerveau. L'une des sentinelles déclencha un signal qui se diffusait de sentinelles en sentinelles, le message avait été envoyé à l'Univers entier : sur Terre, le prophète que j'étais avait été mis au courant de sa mission par cette vision, la dernière phase du processus, la plus cruciale avait été enclenchée. J'étais désormais en mission, ma vie n'était plus faite que de devoir, d'impératifs qui me seraient dictés par les circonstances et les signes, qui envahirent bientôt mon existence irréversiblement. J'avais d'abord des devoirs envers ma femme, cela, tu me diras, je le savais déjà. Mais en la circonstance cela prit un tour inattendu.

Car il se trouve que quelques jours avant la fameuse révélation, dans ma fièvre émancipatrice née de ce nouvel accès maniaque, j'avais déclaré à ma femme qu'à partir de cet instant, je faisais rigoureusement ce que je voulais de ma bite. Elle pouvait ne pas l'accepter et me quitter, ou l'accepter et rester avec moi en me foutant une paix royale sur ce que je faisais ou ne faisais pas sous la ceinture. La pauvre en fut tellement dévastée, devant tant de véhémence détermination elle accepta cependant le deal que je venais de lui proposer. Je suppose qu'elle a pensé que mieux valait attendre des jours meilleurs pour en reparler, elle n'avait pas tort car quelques jours après, je changeai radicalement de version. A genou à ses pieds je lui demandais maintenant pardon, inondé de chaudes larmes j'implorais sa clémence pour le pauvre homme que j'étais, quelle sainte femme elle était, elle, de me supporter, de m'aimer malgré tout ce que je lui avais fait subir, je l'avais trompée maintes fois, elle l'avait su la plupart du temps, je voulais que l'on se remarie symboliquement mais cette fois c'est moi qui en formulais la requête, je voulais qu'on reparte à zéro et que l'on bâtisse un foyer plein d'amour et de paix. Le reste de notre vie fut quelque part entre les deux. Dieu sait que nous n'étions pas encore au bout de nos peines.

Pendant cette période précise, je suis en correspondance avec Najat Vallaud-Belkacem, que je cite parce qu'elle est un personnage public, l'était à l'époque en tout cas. Je l'avais dénichée sur itélé où elle était en campagne pour Ségolène dans la perspective de l'élection présidentielle à venir, qui vit la victoire de Hollande. Je l'avais trouvée absolument remarquable, fraîche, talentueuse, elle était d'ailleurs en pleine ascension. Je m'intéressais à la politique depuis peu, depuis que j'y étais entré au cours d'un épisode épique que je vais narrer incessamment. J'avais retrouvé le blog de NVB où figurait son email, et lui avais adressé une brève missive pour la féliciter de sa prestation et lui dire qu'autant de talent au service de Ségolène Royal me chagrinerait.

Elle me répondit très vite qu'elle me remerciait pour mes louanges mais trouvait Ségolène tout à son goût, qui était une femme pleine de vertu. Je me lançai alors dans une tirade destinée à faire étalage de ma science politique, acquise au cours des dernières années, issue d'un héritage qui n'était pas long à trouver. Je visai parfaitement juste. Najat me répondait que bien des conseillers politiques voudraient avoir mon intelligence. Il n'en fallait pas davantage pour que je décolle littéralement du sol, la tête gonflée comme une montgolfière, les chevilles ne rentrant plus dans les chaussettes. Elle me proposait un café à l'occasion. Ce café ne vint jamais. Pris dans mon délire prophétique, je commençai à inonder sa boîte aux lettres. Elle m'avait même donné son numéro de portable! Je gardai la lucidité de ne pas en faire d'usage abusif mais elle reçut des textos de moi, d'autant plus insistants que je n'avais plus de nouvelles. J'avais eu sa secrétaire au téléphone qui m'avait dit qu'elle me casait à tel endroit, et puis elle me rappela vite pour me dire que ce ne serait pas possible finalement désolé, elle était très très demandée.

Or elle était la princesse Leila, moi Luke Skywalker et nous étions destinés à porter ensemble la Révolution. Nous avons le même âge, le même nombre d'enfants. Elle formait un couple liant les deux rives de la Méditerranée, moi aussi. Je lui envoyai mille emails enflammés pour vanter mes conceptions poétiques et politiques, la suppliant de mener bataille à mes côtés. Elle ne répondait plus à rien depuis longtemps, je finis par me lasser et cessai de lui écrire, mais je l'inondai bien pendant une semaine ou deux. Je restais persuadé que sa place était à mes côtés. Je serais curieux de savoir si mes emails sont toujours dans un dossier de sa messagerie. Dans les miens de dossiers, ils doivent y être encore. Je serais curieux de les relire, même si j'en aurais très peur. Cela doit être bourré de scories. Mais peut-être aussi de poésie.

Par la suite, une fois arrivée au pouvoir elle me déçut énormément, son côté néoféministe puritain et sa haine de la prostitution qu'elle voulait, veut toujours sans doute abolir, quelle indignité. A part ça elle est une femme politique très au dessus de la moyenne en matière d'intégrité et de sens de la justice. On lui a reproché sa réforme de l'enseignement mais elle n'a fait que déshabiller Pierre pour habiller Paul qui était nettement moins bien vêtu. La lâcheté ordinaire, c'est d'accepter de ne pas

disposer du budget pour une éducation à la hauteur de sa mission. Elle est soumise à la Dette et aux marchés, comme tout le monde dans son monde. Elle réalisera un jour que ce joug n'est pas une fatalité. Un jour elle réalisera mon rêve, elle fera la Révolution à mes côtés. Ou pas. On verra. Pour l'instant elle est en sommeil. Son mari est digne d'elle qui a pris la relève.

En rentrant de Berklee je me suis tourné vers deux horizons musicaux disponibles à Paris. D'une part j'allais retrouver les jazzmen de la capitale qui jammaient sous la férule de Rémi Vignolo à la batterie, qui deviendra batteur de mon album, d'autre part je traînais aussi dans les bars de la rue Oberkampf où se retrouvaient les guitaristes manouche. Le jazz manouche, ainsi communément qualifié, consiste en l'héritage de Django Reinhardt et Stéphane Grappelli. Ces deux-là ont en effet littéralement créé un style de musique, métissant l'héritage de Broadway, comme le jazz américain, et l'héritage gitan, lequel puise dans toute la musique savante européenne. On retrouve Chopin comme Count Basie et Duke Ellington dans cette branche qui a évolué parallèlement au be-bop, à partir des racines communes du swing. Django est le maître absolu d'une immense communauté entière dont il est le patron, le saint, l'icône ultime, immense génie de la musique et de la guitare. L'école française est en pointe au point que le jazz manouche est un fait un jazz à la française, un pan entier de notre patrimoine national, des plus nobles, érudits, enchanteur et pourtant largement ignoré ou caricaturé.

Je ne m'étais jamais intéressé au jazz manouche entièrement tourné vers l'école américaine et c'est paradoxalement de retour des USA que je me penchai dessus. Je tentai d'ailleurs d'acquérir la double compétence jazz et manouche, je m'essayai à l'instrument et à la technique radicalement opposés à mes repères, ce fut sans le moindre succès. Je ne sais pas, ne peux pas apprendre à jouer manouche, c'est hors du champ du possible fort malheureusement parce que c'est le meilleur débouché professionnel à Paris. J'aurais pu au moins apprendre à faire la pompe, pour pouvoir être engagé comme accompagnateur mais pas du tout, la pompe manouche m'est aussi inaccessible que la grâce légère à l'hippopotame. Tant pis, je me suis fait des copains, je suis très heureux parce que se tisse enfin un réseau au sein duquel je me sens à ma place, toutes proportions gardées. Par exemple je deviens copain avec Sebastien.

Sebastien, c'est le détonateur, la clé de voute, un personnage central dans les méandres qui ont fait ce que je suis aujourd'hui. Je connaissais déjà Sébastien, je l'avais rencontré un certain nombre d'années plus tôt, alors que je commençais tout juste à annoncer le jazz, lui sensiblement plus jeune que moi passait du violoncelle à la guitare manouche en explosant tout sur son passage. Virtuose précoce, il se hissa vite au sommet de la hiérarchie hyper établie des guitaristes manouches. Aujourd'hui Sebastien appartient au top cinq français de la guitare manouche, un créneau

immensément concurrentiel, au top du top de la guitare en général. Il est aussi peintre et ses tableaux sont géniaux au point que je me demande si c'est sa peinture ou sa musique qui marquera le plus profondément son passage sur Terre.

Sébastien alors, dans un bar où j'étais venu avec ma guitare à l'invitation de notre ami commun Guillaume, merveilleux violoniste, faisait étalage de sa virtuosité. Je me résolus à jouer malgré le fossé qui me séparait de ce que l'on faisait ici. J'apporterais une touche jazz à cet univers manouche. Je me lançai dans un solo et pris par mon élan je commençai à scater mes notes, comme Benson. Ce que je n'avais jamais su faire jusque là, je commençais à y parvenir, je chantais les notes à peu près juste en même temps que je les improvisais sur l'instrument. Comme je n'étais pas au point sur cette technique je n'avais pas prévu de le faire. Ca m'était sorti tout seul. Quand j'eus fini, Sébastien repris le crachoir et livra une parodie en règle du solo que je venais de délivrer, amusant beaucoup la galerie : « do do re mi fa fa sol do si la » l'assistance était morte de rire. Moi je ne voyais pas trop le rapport, je n'avais pas chanté le nom des notes. J'en aurais été incapable d'ailleurs. Guillaume était extrêmement gêné du traitement que son ami m'avait réservé, cela avait dû être fait dans une intention plus belliqueuse encore que je ne le pensais. Je ne fus pas blessé. Mais telle avait été son intention. Une sanction sans appel pour ma médiocrité intolérable.

A présent Sébastien avait mûri et j'avais pris un peu de galon, nous en vînmes à nous respecter et même, lentement, sans précipitation, à tisser un lien qui s'annonçait prometteur. Quel bénéfice cela aurait été pour moi d'avoir un tel ami. Il fallut que le sort en décide tout autrement, notre karma commun était loin d'avoir épuisé son terrible contentieux.

Un jour, alors que je venais écouter Sébastien en concert dans un bar parisien, se produisit un événement sans rapport avec notre altercation à venir, mais que je souhaite livrer parce qu'elle vient s'annoncer comme ces trous noirs de la réalité où le hasard disparaît des coïncidences. Alors que les musiciens prenaient leur pose réglementaire, la troupe était réunie sur le trottoir, agitée par une vidéo qui déclenchait l'hilarité générale. Piqué de curiosité je voulu savoir ce qui provoquait tant d'allégresse. Je vis une vidéo à laquelle Michel, mon beau-père avait participé, c'était une chanteuse belfortaine qui l'avait engagé pour jouer le morceau et apparaître dans le clip qu'avait réalisé son bassiste de mari. Le résultat était un paroxysme de kitch dont cette petite assemblée était en train de se repaître. Je connaissais déjà cette vidéo, j'en avais bien détecté le caractère impossible mais de là à en faire des stars du net, il y avait un pas. Il fut ainsi franchi. Je ne manquai pas de signaler que le guitariste était mon beau-père, la situation me faisait beaucoup rire. Personne ne sembla réagir, l'information n'était pas prévue au logiciel et fut évacuée. Le concert reprit.

Un soir je me trouvai chez Sébastien en compagnie de deux copains à lui, son accompagnateur attitré et un guitariste manouche argentin légèrement célèbre. Nous jouons un peu, je joue « What is this thing called love » avec l'argentin, je fais un super solo et les deux autres s'inclinent avec appui devant la musique que je venais de délivrer. Sébastien me montrait son respect j'étais vraiment sur la bonne voie. Mais décidément non, toujours pas le moins du monde. Ce même soir dans la discussion j'en vins à mentionner mon ascendance juive. Je constatai avec surprise qu'il y avait là matière à tout une discussion, qui les juifs sont-ils? Je ne relevai pas l'anecdote, loin d'imaginer qu'une explosion se préparait. Je pris congé de ces messieurs sans creuser la question car j'avais à faire.

Tout se produisit ensuite sur Facebook. J'ai oublié le motif initial de l'altercation. Nous étions dans un contexte d'agression par Israël du Liban. Les esprits étaient hautement échauffés. Une bagarre numérique éclata comme un orage qui devait durer des jours et des semaines, des mois, des années. Cette rixe opposait Sébastien, Joris son larbin et Massoud l'Ataraxique ainsi qu'il se présentait sur Facebook. Je ne me rappelle plus de son vrai nom, c'était un ami proche de Sébastien dont j'ai ignoré l'existence jusqu'à ce qu'il me vole dans les plumes comme un chien enragé ce qu'il était littéralement. Ces trois âmes égarées avaient sombré dans un trouble dont je ne connaissais pas encore ni la nature, ni le caractère massif, embrassant et embrasant une génération entière: le dieudonnisme.

Massoud était noir comme aucune photo sur son compte ne l'indiquait, il me le fit savoir comme il m'aurait annoncé qu'il était séropositif et que par conséquent la médecine c'était de la merde, il était noir et par conséquent, blanc et surtout blanc juif, j'étais sur Terre pour essayer de l'asservir, de le priver de dignité. Il était un résistant non pas un soumis par conséquent il me traquerait jusqu'en enfer. J'étais de mèche avec toutes les puissances obscures de cette planète, membre du Grand Complot qui visait à instaurer le Nouvel Ordre Mondial à la solde des banquiers juifs. J'étais la preuve que cette société méprisait les noirs, puisque j'étais juif, j'étais complice de ces subtilités de langage criminelles : ne dit-on pas racisme et antisémitisme ? N'est-il pas beaucoup plus grave d'être antisémite qu'être raciste ? J'étais le complice de Fadela Amara, vendue au Nouvel Ordre Mondial, avec ma femme et ma progéniture nous étions les suppôts de Satan qui judaïsent le monde, des cosmopolites bénéficiaires du Grand Complot visant à mettre les juifs au pouvoir encore plus et à asservir les noirs toujours plus. J'essayais de faire valoir le fait que j'étais aussi étranger aux méchants que peuvent l'être les gentils, mais tout ce que je disais prouvait mon amour du Grand Complot Sioniste, sionique ta mère.

J'utilisai un jour pour tenter de faire valoir justice le poème de Senghor « Seigneur Dieu pardonne à l'Europe Blanche » cinq siècles de meurtrissure indélébile. Ce fut le seul élément que je livrai qui fut entendu, Senghor n'était étonnamment pas à la solde du Grand Complot. Il aurait pu, il fut chef d'Etat après tout et les noirs vendus aux juifs, les nègres étaient nombreux dans le monde de Massoud le terrible. Pour le reste je me battais pieds à pieds, seul contre trois qui se relayaient quand ils ne chargeaient pas ensemble, chaque post était l'occasion d'interminables débats qui animaient tout le réseau, Massoud en pointe, Sébastien sur une légère réserve mais entièrement voué à l'Antaraxique qui l'avait marabouté, et Joris suivait en suiveur enthousiaste, toujours ravi de montrer à quel point il pensait que j'étais vilain. Nous remplissions ainsi les colonnes de Facebook, j'étais aspiré dans la lutte, ils l'étaient visiblement autant que moi. Plus ça allait plus je cognais fort, plus je voulais triompher. J'obtins la récompense dont j'avais besoin.

Un jour je commentai un post qu'une amie proche de Sébastien avait publié. C'était une proposition philosophique sur la nature de l'amour, dont j'ai oublié la substance. Je me souviens que cela m'a inspiré, et que j'y suis allé de mon commentaire provocateur espérant que ça morde, que Sébastien vienne me réfuter. Le piège fonctionna à merveille. Sébastien s'y jeta tout entier sans mesurer le danger un instant, il fut fauché net. Alors que s'engagea notre controverse en direct, il dit, deux commentaires plus loin, l'inverse de ce qu'il avait énoncé deux commentaires plus haut. Il était pris, fait comme un rat. Je tenais ma revanche, magistrale. La musique était à lui, mais l'intelligence à moi. Que cela se sache. Il eut la dignité de ne pas effacer la conversation, ça ne m'étonne pas de lui parce que c'est un type qui a des couilles je n'en ai jamais douté. Quand Massoud constata le désastre, il se mit à m'injurier plus crûment encore qu'il l'avait fait jusque là, c'était autant de douces louanges tellement flatteuses pour mes oreilles, c'était moi le plus fort et de loin. Sébastien intervint pour dire qu'il était d'accord j'étais un mangeur de merde, mais il avait perdu c'était le jeu on ne pouvait pas me le reprocher. Hé oui, perdu.

Parce que nul sur cette planète peut gagner à ce jeu face à moi. Je n'ai jamais, jamais, jamais une seule fois, ni sur internet ni ailleurs, perdu au jeu de la vérité, celle que l'on est capable d'énoncer en réfutant celle de l'autre, jamais parce que je suis un monstre d'intelligence, de rationalisation, de compréhension de la condition humaine.

Suite à cette remise à l'heure des pendules, les choses se tassèrent, progressivement je ne les vis plus dans mon champ de tir. J'avais vaincu je n'avais plus envie de me battre. Les années passèrent. Quand je revins un jour, au summum de mon délire mystique, clamer que j'étais un prophète, toute sa bande me rua dans les brancards. Mais Sébastien resté à l'écart, se contentant de déclarer qu'il savait qui j'étais, une merde pas un prophète. Massoud s'abstint entièrement alors que je lui offrais un boulevard.

Même fou, même délirant je mate n'importe qui, n'importe quand, sur l'échiquier du verbe. Le maître, l'unique, le seul c'est moi. Ces gens le savent qui ont eu affaire à moi. Une fois, jamais deux. Je suis un monstre, un chien puissant et fou, assommez-le, ses mâchoires resteront fermées sur tes os jusqu'à ce que j'aie obtenu justice. Je suis rompu au combat de rue, j'ai désintégré des dizaines et des dizaines d'ennemis et adversaires sans jamais me mettre en danger un seul instant. J'en ai vu tant et tant repartir la queue basse, effacer leurs messages de honte d'avoir été tapés si fort, je cherche la merde partout où je peux la trouver. J'en ai foutu un paquet considérable en dix ans. Je n'ai jamais été mouillé plus qu'il n'en faut pour prendre une bonne douche et passer au suivant. Je me suis calmé à présent, écrire m'apaise. J'ai beaucoup écrit depuis un an. J'ai simplement acquis la certitude d'être idéologiquement invincible. De là à imposer mon idéologie au monde, reste un fossé à franchir.

Cette guerre initiale et par procuration avec Dieudonné, dont Massoud l'Ataraxique aussi ataraxique que je suis moine du clergé, Sébastien le virtuose et Joris le bon chien à son maître étaient des adeptes déclarés. Peut-être le fréquentaient-il d'ailleurs, c'est tout à fait possible, plausible et même probable. Démolir ce gourou par procès victorieux en médiocrité me mit irrévérablement en appétit. Par la suite je devais déclarer ma maladie bipolaire et subir de violents assauts de vie et de mort mais que je sois en train de faire la Révolution nécessairement victorieuse, ou que je sois en train de m'enterrer vivant, j'ai gardé le goût immodéré de la castagne et le besoin d'écrire en général. Je commençai à produire beaucoup, des kilomètres et des kilomètres de réseaux sociaux, autant de brouillons et autres tentatives plus ou moins délirantes, fiascos ou petits chefs d'œuvre.

Le premier texte politique que j'aie rédigé le fut au cours de mon épisode Prozac, choc initial. Je ne me prenais pas encore pour un prophète mais déjà pour un idéologue. J'avais entrepris de rassembler mes idées dans le format d'un manifeste. J'eus la sainte idée de soumettre mon œuvre à ma grand-mère Claire que j'ai toujours le bonheur d'avoir en vie, qui avait entrepris de concourir à mon éducation en s'occupant de ma culture générale et linguistique. Pendant une bonne partie de mon enfance, après l'avoir enfin rencontrée (voir histoire précédemment évoquée), Claire m'avait en sa compagnie toujours repris, testé, interrogé et si cela m'agaçait beaucoup dans mes plus jeunes années, cela devint bientôt une bénédiction car je mesurais la valeur des connaissances qu'elle voulait m'inculquer, à commencer par une valeur qui en est une absolue dans l'exercice de la vie, exacerbée dans la production intellectuelle et artistique, la rigueur.

Claire me rendit mon essai criblé de rouge à chaque phrase. Je n'en avais pas écrit un traître paragraphe sans énormité de forme, massacrant l'orthographe d'abord, la syntaxe largement, n'offrant d'autre cheminement au lecteur que l'errance manifeste de la pensée. Elle ne s'était même

pas préoccupée du fond, de savoir si elle était d'accord avec moi ou pas elle n'en avait rien à foutre et comme elle avait raison ! Elle voulait que j'écrive correctement ou alors que je n'écrive pas. Comme elle avait raison, c'est la plus saine des philosophies. Elle m'a coaché comme ça pendant quelques saisons et j'étais à bonne école parce que Claire est quelqu'un qui maîtrise deux choses dans la vie, la pédopsychologie et la langue française.

Elle n'a jamais été psychologue, n'usant en aucune circonstance de nulle diplomatie par principe (infiniment sain) mais elle fût infiniment pédagogue avec moi et à son corps défendant car aujourd'hui elle refuse catégoriquement d'entendre les hommages que j'essaie de lui rendre. Si j'écris correctement aujourd'hui c'est grâce à elle davantage qu'au lycée Buffon et tout ce qu'il y eut avant, au moins autant qu'aux livres que j'ai eu la chance de lire, dont l'enseignement ne m'aurait jamais suffi. Elle m'a appris à ne jamais écrire n'importe quoi n'importe comment, j'en ai fait une loi imposant à chaque mot un message coup de poing ou alors rien. Si j'y parviens, quand j'y parviens, c'est parce que je traque la faille en écrivant, mais après encore, longtemps, très longtemps, mille fois. Ce que j'ai écrit me hante autant que ce que je vais écrire, le tout dans ma tête en boucle sans repos pas même le sommeil parce que mes rêves ne sont que le prolongement de ma pensée diurne, je cherche l'erreur, celle que j'ai commise celle que je dois éviter, je cherche de toutes mes forces ce que ma conscience pourrait ne pas embrasser au sujet de ce que j'essaie de cerner. Il n'y a aucune échappatoire possible mon cerveau en fusion ne se calme que quand il veut, jamais longtemps, presque jamais quand je suis censé être au repos, presque jamais tout court sauf en cas de grosse fatigue foudroyante.

Après avoir reçu de Claire la correction de ma tentative puérile de manifeste politique, je lui adressai une contre-proposition, rejetée avec autant de rigueur et de vigueur que la première, puis une troisième et ainsi de suite, mes textes faisaient l'aller-retour sans jamais trouver la moindre grâce à ses yeux. Alors j'eus un déclic, me dis merde c'est marre je vais me lâcher, faire de la poésie. Je lui adressai enfin un texte, bref, dont elle salua pour la première fois la qualité, évoquant la référence d'Antonin Artaud.

Je ne résiste pas à la tentation de le retranscrire ici. Il comporte l'essence de ma mission sur Terre. Le voici, rédigé en 2011, à la fin de Sarkozy donc :

J'ai une idée très spéciale de ce que devrait être le Président de la République Française.

Or, on n'est jamais aussi bien servi que par soi-même.

Quand viendra ce jour que nous attendons tous, quand enfin, les commandes du pays seront confiées à la seule personne capable de lui montrer le chemin, moi, c'est certain, il y aura du changement.

Le pays tout entier sera voué au culte de ma personnalité.

Les petits enfants seront en première ligne ; tous seront amenés à apprendre, dans le cadre de leur scolarité, des poèmes à la gloire de leur guide, un guide dont la vie et l'œuvre seront, pour une fois, authentiquement de nature à les éclairer sur la véritable vocation de notre belle Nation.

Voici à quoi ressemblera mon petit livre arc-en-ciel :

La Nation est belle, car elle est le fruit de mon magnifique héritage cosmopolite.

De part et d'autre de tous les barbelés du monde sont érigés des temples à la gloire de ce que je suis.

L'immaculée blancheur de mes os, la couleur pourpre de mon sang pur d'être humain croisé avec aucun autre mammifère, donne à mon âme bohème des reflets universels.

Je suis issu du peuple élu, car deux de mes pattes suffisent à déplacer avec agilité mon enveloppe charnelle, car mon cerveau abrite la faculté de langage, car je sais compter jusqu'à 7 milliards, et que, par conséquent, je peux dénombrer mes congénères, et dire à chacun d'eux qu'il me ressemble.

J'ai fait du jihad ma raison d'être, car la paix se conquiert de haute lutte. Il faut bien combattre ses ennemis, et nombreux sont ceux qui me haïssent parce que je ne suis pas Dieu, ni oiseau, ni arbre, ni le ciel et la terre. Je suis Homme, et en tant que tel, combattant de la cause humaine. Je vais par monts et par vaux, armé d'un peu de salive et de beaucoup de foi, répandre la mauvaise nouvelle : nous n'avons que des frères et sœurs à haïr, à mépriser, à opprimer, à asservir, à persécuter, à exploiter, à trucider, à torturer.

J'ai appris le pardon, car j'ai commis tant d'erreurs, tant de fautes, que je risquais, sans cela, de changer de camp, de devenir mon propre ennemi. J'ai appris le pardon pour moi-même, et dans mon infinie miséricorde, il m'arrive même de l'accorder à autrui, quand on l'implore et le mérite. C'est que je suis un être bon...

Mon maître, c'est la liberté. Je suis enchaîné à mon désir de vivre, je suis esclave de la condition humaine, et repose sur mes épaules un fardeau dont le poids suffirait à faire dévier la planète de son orbite solaire. Pourtant, je suis léger comme l'air, un air que je brasse sans complexe, par des gesticulations qu'un mélange d'oubli profond et de quelque imagination ont débarrassée de toute entrave.

Je suis le vendu et je suis l'acquéreur. Je suis la proie et l'ombre, le chasseur et la flèche. Je suis le rêve, le cauchemar, l'espoir, la fin des illusions, la nuit qui tombe et le jour qui se lève.

Je suis celui qui tend la main, et celui qui ne donne rien.

Gloire à moi qui soutiens le regard de la misère et me repais de satisfaction.

Gloire à moi qui erre sans but et ne m'en cherche pas.

Gloire à moi qui te ressemble, comme si tu étais moi.

Quand je serai Président, tous ceux qui me haïssent et tous ceux qui me méprisent auront le choix : Accepter ce visage d'eux-mêmes que je leur renvoie, ou le fuir par avion charter, par bateau, ou à la nage ce sera au choix.

Votez pour moi!

Voilà enfin j'avais quelque peu impressionné Claire, je pouvais passer au projet suivant riche de son enseignement. Il y en eu de nombreux dont la grande majorité avortée. L'avortement est omniprésente dans ma vie. D'ailleurs Nadia, à l'époque, avait dû avorter puisque j'ai oublié de le raconter plus tôt je le fais à présent.

Elle avait dépassé le délai, ne s'étant pas rendu compte à temps qu'elle était enceinte, alors qu'elle prenait la pilule et continuait à avoir ce qui ressemblait à des règles mais n'en étaient plus, cas rarissime. C'était trop tard pour avorter en France, il fallait aller en Hollande. Nadia était complètement catastrophée, propulsée dans un atroce cauchemar et moi avec elle. Le ou la gynéco qui la suivait, fils ou fille de pute, eu l'abominable cruauté de tenir à lui faire écouter les battements du cœur de l'enfant dans son ventre alors qu'elle avait bien dit qu'il était complètement impossible de le garder, elle était bouleversée. Moi je ne la croyais même pas, je ne savais pas qu'un fœtus battait du cœur.

Nous nous rendîmes à La Haye pour l'infanticide dont elle ne dû jamais se consoler de sa vie. Là-bas elle fut correctement prise en charge et respectée, de nombreuses patientes française se trouvaient là. Aucune n'était dans une détresse comparable à celle de Nadia. Cet enfant ne pouvait littéralement pas naître, il n'y avait pas un millimètre de place à prendre pour lui sur Terre, aucun regret à avoir. Lorsqu'un spermatozoïde pénètre un ovule, c'est leur problème jusqu'à ce que l'enfant

en gestation devienne celui de la mère et du père. J'ai déjà écrit sur l'avortement, j'arrête là cette sortie.

J'ai avorté mille et une vellétés dans ma vie, mille et un projets, mille et une passions, et un fœtus.

Je reviens sur l'échelle chronologique en plein cycle bipolaire. Avec mes troubles avançant, mon sommeil se perturba très profondément, consistant en une suractivité mentale pendant la nuit et une grande faiblesse le jour allant parfois jusqu'à me faire tomber la tête pendant un cours de guitare. Je me mis à dormir des quantités astronomiques avec ou sans somnifère, toujours en décalé mais toujours autour de douze heures par tranches de vingt-quatre, sauf épisodes de forte chaleur maniaque où je ne dormais presque plus. Aujourd'hui le sommeil est devenu un objet de fascination pour moi. Comment ces gens font-ils pour s'endormir le soir et se réveiller d'attaque le matin? C'est une énigme impénétrable, un bonheur parfaitement inaccessible.

Revenons-en à ma Révélation, ma renaissance, quand je suis devenu prophète pour la première fois, la première fois que je connaissais une phase maniaque non déclenchée par antidépresseur, mais spontanée. Je fus un prophète de novembre à février, puis je m'écroulai à nouveau pour la troisième fois, je retrouvais mon black dog, mes enfers, ma poussière envahissant les poumons, l'envie de me jeter par la fenêtre du 31^e étage, la lutte acharnée pour essayer de continuer à vivre. Cette fois on ne m'y prendrait plus, j'avais compris, Dieu m'en était témoin, j'étais un damné de la pire espèce des damnés, ceux qui croient à la lumière pour mieux se voir propulsés dans les abysses où ne vivent que les ombres matraquées par leur sort pervers et cruel.

Puis vint l'automne suivant, avec lui une nouvelle perspective, un nouvel éclairage, une planche de Salut qui cette fois était la bonne j'en étais certain, je ne pouvais pas éternellement être le jouet du destin je devais à un moment me fixer, le temps était venu de mettre en place ma mission de prophète, j'étais soumis à de violentes bourrasques pour me former au combat, à la mort, à la souffrance que je devais dominer pour être invincible. Les signes parlaient d'eux-mêmes, je voyais sans cesse des messages en toute chose et cette déformation psychotique de la réalité est devenu aujourd'hui un état permanent, Dieu le sait, en toute chose et en chaque instant je vois le signe que je suis un prophète sur le point d'accéder à son rang, après avoir enduré les foudres de mes ennemis et les avoir foudroyés les uns après les autres sur la planète entière.

Je me souvenais d'Edgar Morin et je lu une bonne partie de la Méthode qui m'offrit de précieux outils de langage nécessaires à l'élaboration de ma nouvelle théorie sur la nature de Dieu, de l'Univers, de la matière et de l'Homme. J'écrivais moult tentatives et me cherchais des

correspondants et n'en trouvais aucun. J'ai passé dix ans à me chercher en vain des correspondants. A travers mes diverses correspondances, j'avais pris l'habitude d'écrire, depuis l'arrivée d'internet dans ma vie avant lequel je n'écrivais jamais rien à part mes quelques poèmes. Il y eu de nombreuses conversations amoureuses et érotiques, il y eut aussi beaucoup de conversations tout court.

A présent je voulais écrire de la philosophie, il fallait que je rédige le texte ultime qui ferait valoir ma science surnaturelle. Je jugeai qu'Edgar Morin était des rares sur Terre à appartenir à mon camp, je l'admirais par ailleurs infiniment et me mis en tête de le rencontrer, au moins de le contacter. Mais aucun email ne figurait sur internet nulle part. Ce vœu pieu resta ancré dans mon esprit. Un jour durant cette nouvelle période d'exaltation, la troisième à présent, j'eus une intuition fulgurante, il fallait que j'appelle mon parrain. Mon parrain est un ami d'enfance de ma mère, il a eu une extrêmement brillante carrière de juge d'instruction d'abord, puis de manager des services culturels de la ville de Paris. François n'avait pas été très présent dans ma vie mais il m'avait toujours fait savoir qu'il reconnaissait son rôle officiel auprès de moi, que si un jour j'avais besoin de lui pour quelque chose qu'il puisse faire, alors je devais le solliciter. Je le sollicitai ce jour pour m'inviter à déjeuner près de l'Hotel de Ville.

Petite touche de piment complémentaire: François est franc-maçon. Lui et moi n'en avons absolument jamais parlé mais je sais qu'il n'en fait pas un secret, ce pour quoi je n'ai pas trop de scrupule à le révéler. Je n'ai aucune idée de la loge qu'il fréquente, de son rang et son obédience. Je ne m'étais jamais intéressé à ce sujet, je m'y suis intéressé un peu plus tard par Tolstoï qui les caricature, je voulus trancher, qui étaient les francs-maçons? Je les considère, pour faire simple, comme un folklore. Cependant les activités mystiques qui y sont menées peuvent avoir infiniment plus de sérieux que ne le dépeint Tolstoï dans Guerre et Paix. Une pratique mystique sérieuse, c'est une pratique qui investit des pans de réalité qui échappent à la perception ordinaire mais qui constituent bien des éléments de réalité. Tous les chamans de la Terre ont une pratique mystique sérieuse s'ils sont de vrais représentants de leur discipline, ancrée dans la vie d'une société, doués d'une grande influence psychologique. Les franc-maçons détiennent peut-être des secrets à libérer un jour pour que tout le monde en profite. En restant comme ça fermé sur soi opaque et secret on ne récolte par grande moisson intéressante, qu'ont fait les franc-maçons jusqu'à présent à part se faire la guerre entre loges, et se soutenir mutuellement en leur sein ? C'est comme un jeu de rôle, c'est un retour à l'enfance que la franc-maçonnerie, en même temps qu'un réseau de pouvoir réel et largement fantasmé.

Alors que nous étions attablés, après échange des propos préliminaires d'usage, je vins à lui exposer le but de ma visite : je voulais faire de la politique. Je voulais qu'il me recommande à des gens à qui

je pourrais exposer mes magnifiques thèses politiques afin d'acquérir l'audience nécessaire à la diffusion de mon message. Il me répondit qu'il ne voyait pas bien ce qu'il pouvait faire pour moi en l'espèce, il comprenait ma soif d'expression, étudiait avec moi les possibilités offertes à quelqu'un, comme ça, de diffuser soudainement un message politique révolutionnaire. Dans le temps, me dit-il, je serais monté sur une charrue et j'aurais alpagué la foule. Aujourd'hui ce n'était plus possible, il y avait internet mais il était si difficile de s'y faire entendre. Bref, je faisais chou blanc .

Mais il restait quelques minutes avant le café aussi je lançai entre la poire et le dessert mon rêve de rencontrer Edgar Morin. Là il s'anima d'un coup et répondit tout de go qu'il l'avait vu, tiens c'était marrant, pas plus tard qu'il y a quelques jours à un mariage, il l'avait rencontré alors, ne le connaissait pas avant le moins du monde. Il me raconta qu'Edgar avait dansé un rock'n'roll endiablé une bonne partie de la soirée, à quatre vingt douze ou treize ans qu'il avait déjà. Puis il avait dormi sur un fauteuil le restant de la nuit. Je fus émerveillé, n'était-ce pas un Signe extraordinaire, n'étais-je pas en train de réaliser mon destin de prophète? Evidemment cela je le gardais pour moi, je n'évoquai nul prophète devant François. Je savais qu'Edgar était mon allié, que François venait me l'apporter. Je lui demandai de lui faire transmettre mon email en lui parlant de moi et de mon admiration pour lui, de mon rêve de le rencontrer. Ce fut fait. François me l'avait dit, ce qu'il pourrait faire, il le ferait. Il le fit.

Edgar me contacta quelques jours plus tard, m'invitant à venir boire l'apéro chez lui. C'était extraordinaire, j'étais comme dans un rêve je ne parvenais pas à le croire tellement tout cela s'était déroulé conformément à un scénario qu'aucune de mes fictions n'avait osé produire. J'arrivai tout fébrile, il me mit immédiatement à l'aise, me disant qu'il avait toujours su qu'il avait un fils gitan quelque part. Car je l'avais qualifié de père spirituel. Il me dit qu'ainsi j'apparaissais enfin. Il voulait beaucoup plaisanter et pas beaucoup parler, encore moins de ses théories, encore moins des miennes. Il me servit de la cachaça, je tentai de lui tirer un peu de conversation mais échouai à capter son attention. Je repartis tout de même avec sa promesse de lire les écrits que je lui adresserais.

Ce qu'il fit, nous eûmes une légère correspondance à sens presque unique mais il mettait toujours le jeton dans la machine qu'il fallait pour poursuivre l'échange, il voulait bien que je lui adresse mes notes et esquisses, il trouvait quelque intérêt progressivement à ce que je pouvais raconter, y compris pour réfuter ce que je lui proposais. Alors je m'engageai dans la rédaction d'un texte qui devait s'appeler « le Nouveau Roman de la Création » qui s'appelle d'ailleurs comme ça, c'est un texte qui existe, intermédiaire entre le délire mystique, la poésie philosophique et la violente saillie politique. Alors que je lui adressais une première esquisse, il me répondit que c'était « génial,

visionnaire, dingue ». Je fus dans un état de transe supérieur encore à ce qu'avaient provoqué les louanges de NVB mais je fus refroidi par la suite parce qu'Edgar aimait nettement moins la version finale. Le texte n'est jamais sorti de son tiroir du web où il dort encore.

Edgar n'était pas mon allié, il ne voulait pas faire la moindre Révolution avec moi, j'étais donc seul désespérément seul, seul je resterais jusqu'au bout du bout du bout, seul au monde je suis, sur Terre seul jusqu'à la mort, là je rejoindrai le reste de la matière de l'Univers. Edgar ne serait pas mon ami, mon compagnon de lutte, mais il était irréversiblement devenu Pater Complexus comme je l'avais baptisé, et lui en réponse m'avait qualifié de Filius Descatenatus Cosmicus. Un jour il fera passer le message à mon parrain que je suis brillant mais fou. Fou je suis, complètement.

Je retombai dans la dépression la plus noire, la plus sombre, au-delà de l'ombre, au-delà des frontières admissibles de la vie, rejeté à la marge de moi-même et du monde, une fois de plus je subissais les pires enfers et plus je revenais de la lumière vers la mort plus profond se refermaient sur moi les mâchoires implacables du destin, j'étais un spécimen extraordinaire de looser voué aux gémonies de son propre Dieu. Plus j'étais soumis à Dieu, plus Dieu écrasait mes os, plus je croyais en mon destin, plus je payais de ma chair cette outrecuidance.

Et puis par dessus le marché j'étais notoirement en situation d'échec social.

A mon retour de Berklee, je m'étais orienté vers l'enseignement et avais déniché notamment un poste de professeur de guitare au conservatoire de Bougival, la ville où mourut de chagrin Bizet, dont la sublime Carmen fut qualifiée par les bourgeois de pute. C'est là qu'aimaient peindre les impressionnistes, de nombreux chefs-d'œuvre en représentent des scènes. C'est là qu'un faux chauffeur de taxi viola et assassina sauvagement une jeune femme sortie de boîte de nuit.

J'y trouvai un asile que je ne quittai plus malgré de nombreuses turpitudes, j'y suis encore. Je ne donne plus que quelques heures de cours par semaine, j'anime un atelier constitué de fidèles, ils m'aiment vraiment bien et moi aussi, mais je suis persuadé d'être le prof le plus nul sur lequel il soit possible de tomber. Le directeur est un homme que j'aime vraiment bien et respecte beaucoup, alors que tant devrait nous opposer. Il a une passion pour la politique presque comparable à la mienne, il a tendance à se laisser aller à des discours hors des clous. J'ai pensé un temps qu'il était un FN soft, c'est à dire sans animosité contre les noirs et les arabes. Oui ça existe même si c'est rare. Cela semblait être son cas en raison de son nationalisme exacerbé. Il fut amusé que je le lui dise un jour, où nous nous laissions aller aux confidences spirituelles des toutes natures. Il me révéla que non, il n'était pas adepte du front national du tout, se situait dans un centre gauche mais de fibre

nationaliste et chrétienne. Car sa famille, qui travaille nombreuse au conservatoire, tout comme lui est très fervente catholique. C'est sans doute ce qui les a propulsés vers Bougival car ils ne sont pas de la ville, un foyer notable ainsi que ses environs de catholicisme traditionnel plus ou moins radical.

Mon directeur et moi partageons énormément de points de vue. Nous nous accordons à dénoncer le pédagogisme, le nivelage par le bas de l'art de la science et de la connaissance dont les ex conservatoires sont devenus des parodies, des caricatures ainsi que l'école publique. Nous nous accordons sur le sens de la justice sociale, l'emprise des marchés sur le monde. Et puis là, il part dans des schémas complotistes quasiment inévitables. Malgré cela c'est un homme de qualité, de valeur, d'honneur, il croit en sa mission de transmission de la connaissance de la musique et s'emploie de toute son énergie à la mener à bien.

J'ai rencontré au conservatoire mon amie Marie. J'ai eu quelques amies qui en étaient vraiment, non pas des amantes, mais très peu, Marie est la plus chère. C'est une femme à qui je voudrais pouvoir décerner toutes les médailles de tous les mérites, générosité compassion sacrifice talent grâce. Ce qui fut fascinant dans la construction de notre amitié, c'est la curiosité réciproque née de l'antinomie impressionnante opposant son héritage au mien. Elle est issue d'une lignée aristocrate, a épousé un alter ego pour fonder une famille de quatre enfants structurée autour de l'Amour du Christ. Elle vit sa foi de la façon la plus ouverte qui soit, ne méprisant rien du monde, curieuse de le connaître au-delà de tout préjugé, une ouverture d'esprit absolue, jusqu'à ce qu'on lui demande de pratiquer des exercices au métronome, là on sort du domaine du possible. Hihi.

Elle se lança avec moi dans l'exploration du jazz, avec l'ami Sergio qui étudiait en même temps qu'elle, c'était des moments heureux. Avec Marie nous avons beaucoup parlé de Dieu, de foi, de vertu et de vice parce que je l'ai sondée, trop curieux de comprendre qui elle était pour mieux comprendre la condition humaine dans ses aspects les plus éloignés de moi. Elle tenta au début de me convertir à l'Amour du Christ et finalement elle y est arrivée parce que je connaissais peu ce personnage avant de la rencontrer, à présent il est l'un de mes héros préférés. Avec Batman. Je plaisante, j'adore la taquiner. J'ai essayé de la convertir à mon tour, au fait que l'église catholique ne détenait qu'un fragment de toute la réalité et donc la vérité, que le Christ n'avait pas pu être engendré sans fécondation normale, que les lois de l'église n'étaient que la loi des hommes.

Oui, elle reconnaît que l'église catholique n'abrite pas que des âmes très catholiques, mais c'est sous la protection du Christ lui-même que Marie se place, non pas sous celle de l'église. Elle fait en tout ce dont elle estime que Dieu le lui ordonne. Exactement comme moi. Sauf qu'elle croit au libre arbitre évidemment, moi je n'y crois pas et j'ai démontré son impossibilité rationnelle. Tout le

monde s'en fout, Marie y compris, que rien jamais ne viendra perturber dans sa représentation de Dieu et de la condition humaine à son service par la lutte contre le péché.

Elle illustre à mes yeux tout ce que le monde doit envier à l'aristocratie, tout en illustrant ce qu'elle peut ne pas être, ce qu'elle ne doit pas être. Ils sont de ces nobles qui le sont restés et le resteront quoi que soit le prestige ou l'adversité, enracinés dans des principes fondamentaux d'éducation produisant un excellent épanouissement, des enfants ouverts sur le monde, solides sur leurs pieds, entreprenant avec succès ce qu'ils entreprennent, une noblesse qui méprise les faux-semblants et l'apparat, mais cultive jalousement sa dignité logée dans un code d'honneur sans faille. J'admire leur famille, et l'envie.

Echec social disais-je parce qu'en dehors de ce petit boulot dans une école de musique, je n'avais rien et n'ai toujours rien. Les nombreux élèves particuliers que j'avais recrutés en rentrant de Berklee s'étaient tous volatilisés ma maladie n'aidant pas, je n'ai jamais réussi depuis à en retrouver, ma réputation étant sans doute ruinée depuis le temps que je me distingue par ma folie furieuse. J'ai fait un bilan de compétence dans cette période là, pendant les grandes heures de ma maladie, je croyais encore à quelque chance de me réinsérer dans la société. Aucune des perspectives que j'avais pourtant étudiées ne semblait appartenir au monde dans lequel je vivais. J'avais envoyé nombre de candidatures pour des jobs que je concevais de faire mais j'étais un vieux sans diplôme compétence ni expérience, sans le moindre intérêt donc, sur aucun marché.

Depuis Secodip que j'avais déserté (sans démissionner pour me faire licencier et toucher des assedics) je n'avais plus travaillé en dehors de la musique. Il a fallu que je tombe sur un passionné de guitare jazz, je parle du type qui animait mon bilan de compétence. Il ne comprenait pas pourquoi je ne faisais pas de la musique avec toutes ces précieuses compétences acquises. J'essayais de lui expliquer que j'échouais depuis vingt ans. Je voulais me reconverter.

Nous trouvâmes le coaching. Je fus par son contact amené à approcher un peu le milieu voyant vite qu'aucune vocation réelle ne m'y attendait. J'étais en vérité beaucoup trop fou pour coacher qui que ce soit, incapable de me coacher moi-même. Je repartis de zéro et y suis resté à l'exception d'une parenthèse sociale enchantée avec Uber d'abord puis Heetch.

Mon père me dit un jour mon fils j'ai entendu parler d'un truc qui pourrait t'intéresser, Uber. Hein? Hubert? Uber, les gars qui font de la concurrence aux taxis. Je n'avais jamais rien entendu de tel, je savais qu'il y avait du grabuge mais pas qu'un opérateur proposait à n'importe qui de conduire des passagers contre de l'argent. Cela me parut hautement suspect dans un premier temps, puis je me laissai tenter par la procédure internet pour postuler. Je fus accepté avec mon extrait de casier vierge

et mon permis de conduire, les cartes grises et vertes. Je fus heureux de faire ce taf, ça me permettait de gagner dans les cinq cent euros par mois en roulant vingt heures par semaine, toujours de nuit, mon territoire. Je pris goût à la conversation avec mes passagers, conversation que j'avais le talent d'éviter si nécessaire, de développer si l'opportunité s'en ouvrait. J'ai recueilli de jolies tranches de vies, du stress aussi, le stress était assez omniprésent, clients qui nous font attendre interminablement alors que chez nous le compteur ne tourne pas, gens désagréables de constitution. Mais dans l'ensemble j'étais ravi.

Puis vint la fronde, les taxis exigèrent de leurs collaborateurs les députés qu'ils rédigent une loi pour empêcher ça, sur mesure, du nom d'un fils de pute, Thévenoud, qui fut rattrapé par le fisc peu après. Uberpop, leur service sans licence fut déclaré illégal mais continua dans l'idée d'un vice de forme, il est vrai que la loi que ces rats avaient faite était ambiguë, cloportes, ils ne s'étaient même pas acquittés correctement de leur forfait. Raclure. Racaille.

Je fus un soir attrapé par la maréchaussée, en l'occurrence une brigade spécialement mise sur pied pour nous traquer ce qu'ils faisaient à la chaîne malgré l'imbroglio judiciaire en court. Nous n'étions techniquement pas illégaux, mais les flics nous chassaient et nous arrêtaient. Uber me désigna une avocate à contacter elle s'occupa de mon dossier. Je ne fus pas mis en garde à vue j'y ai échappé par chance, de nombreux autres y sont allés. J'ai comparu devant un officier de police qui a pris ma déposition, je déclarai que je n'avais rien à me reprocher.

Je contactai feu rue89 pour leur proposer mon témoignage. Il fut immédiatement publié et très commenté, essentiellement pas des connards qui prennent les taxis pour des artisans alors que c'est les pires escrocs mafieux du tissu social européen. J'avais écrit une tribune contre les taxi, un plaidoyer pour Uber et fut lynché en règle par les bobos et autres merdes « de gauche ».

Cela m'a valu d'être contacté par une équipe BFMTV qui fit sans surprise un reportage de chiotte qui aurait été une occasion extraordinaire de creuser le dossier, un format long, j'avais offert tant et tant de matière cruciale, la connasse n'en garda qu'un montage pervers qui sous-entendait que je récitais mon texte, moi qui voulait faire la Révolution bordel, elle m'avait coupé au profit de plusieurs minutes sur les taxis qui tendaient des pièges aux Uber et dénonçaient le diable sans aucune contradiction alors que j'en avais produit une parfaite. Quels minuscules esprits ces gens, si pauvres dans leur âme et leur esprit, ils font un métier crucial dont ils se foutent comme d'une guigne. Zéro sens des responsabilités, zéro conscience professionnelle, zéro code d'honneur.

Puis Uber arrêta complètement son service amateur « particulier » comme ils disaient.

Alors j'allai chez Heetch, qui était dans le viseur aussi, mais tenait encore car plus discret. Chez Heetch en arrivant j'ai provoqué un clash épique sur la plateforme facebook confidentielle, réservée aux « drivers » et au staff. J'arrivai remonté à bloc en appelant à la mobilisation active contre les taxis, pour alerter l'opinion publique sur la situation. Dans un premier il y eu silence que quelques rires, puis il y eut un déclenchement comparable à l'expérience dieudonniste que j'avais déjà connue.

Dans les premiers temps j'essayai de comprendre ce qu'ils me reprochaient avec tant de haine. Leur leader dont j'ai oublié le nom était passé à la télé sur M6 pour expliquer l'activité de Heetch, et ne supportait pas que j'y sois passé aussi avec Uber. Il ne supportait pas que je tente de mobiliser les chauffeurs pour faire valoir nos droits les plus élémentaires, ils étaient des voyous et entendaient le rester, d'autant plus que ce petit gaulois fraîchement débarqué dans une bergerie d'arabes se prenait pour un leader charismatique.

Il était d'une éloquente débilité, se prenait pour un cador faisant je ne sais quelle étude bidon qui ne comprend visiblement pas le français dans son programme. Il se vantait de son érudition mais ne bouclait jamais un message entier sans une faute niveau CP CE1, où se situait l'ensemble de sa pensée de cour de récréation. C'était un type gras, que sa mère torchait encore, lui faisant de bons petits plats qu'il devait adorer, dégoulinant d'autosatisfaction et de haine fielleuse. Il est des êtres humains les plus minables que je n'aie jamais croisé. Ses copains étaient comme des chiens mais sans la dignité animale, ils faisaient waf waf waf avec des smileys, des GIF, des memes. Aucun d'eux n'était en mesure de formuler la moindre phrase complète et correcte, se contentant d'invective, d'insulte et de dérision empruntée à la sous-culture du web consistant à s'exprimer comme à la maternelle, en utilisant des images puisqu'on ne sait pas écrire.

J'étais de nouveau seul face à une meute qui me traquait et que je provoquais d'autant plus. Cette rixe fut interrompue par la modération tardive du staff, qui nous avait laissé le temps d'envahir le groupe de haine. La mienne, seule, à hauteur de la leur, collective avec une bonne dizaine d'activistes branchés sur moi.

Dans les jours suivants, je me retrouverais enfermé à l'hôpital psychiatrique.

Avant de m'y retrouver, il y eut deux morts marquantes que je souhaite évoquer, qui ont agi sur mon destin. Encore et toujours la mort. J'en suis décidément un témoin privilégié, je me retrouve sans cesse à la contempler. Il suffit que je mette le pied dehors pour qu'un accident mortel de scooter vienne de se produire dans le quartier où je me trouve. Combien de corps recouverts entièrement par la couverture de survie devenue linceul ai-je eu à voir, loin au-delà des statistiques en la

matière. Il suffit que je rencontre quelqu'un pour qu'un accident, une mort vienne endeuiller l'histoire. Un accident en particulier illustre ce tableau général. Je sortais de chez moi, porte de Choisy un dimanche en direction de la boulangerie, songeant à une histoire que j'avais connue, à laquelle je songeais souvent à ce moment-là, une femme qui fut une partenaire, une amie, qui avait eu un terrible accident de moto, assise derrière le conducteur qui s'en sortait à peu près, elle fut totalement immobilisée pendant d'interminables mois, presque tous les os de son corps brisés. Elle a survécu, a vaincu l'épreuve et gambade à nouveau.

Je pensais justement à elle quand soudain, alors que je traversai la rue, je vis une moto couchée sur le sol foncer droit sur moi, je dirigeai mon regard vers la provenance de ce bolide fou et constatai que des gens se ruaient vers un corps au sol. Je n'ai pas entendu le bruit de la collision, ni celle du moteur, pourtant elle s'était produite à cent mètres à peine, c'était comme dans un rêve. Boulevard Masséna il y a du bruit tout le temps, beaucoup de circulation dont celle du périphérique voisin, les clameurs de la ville avaient recouverts les traces sonores de l'accident. L'homme était visiblement mort sur le coup, son casque encore sur la tête, je ne me suis pas approché mais j'ai compris à la réaction des gens autour de lui qu'il n'y avait rien à espérer pour son salut. J'appris qu'il avait violemment percuté un mobilier urbain, c'était à Porte de Choisy exactement, la station de tramway et de métro. Sa moto était venue échouer sa trajectoire droit sur moi, qui traversais seul la rue.

Ou encore, à la salle de sport que je fréquentais à Jaurès, un homme qui était partenaire à la boxe, une masse body buildée s'était fait décapiter à moto par une glissière de sécurité.

Une nuit alors que je roulais sur le périphérique, sur la voie centrale à l'allure maximum autorisée, régulateur de vitesse enclenché comme toujours, je fus dépassé par une moto qui me doublait en trombe, par la gauche. Je suivis des yeux sa trajectoire, elle passait bientôt à côté d'une voiture qui roulait plus loin sur la même file que moi. Au moment précis, exact où la moto arrivait à hauteur du véhicule, son conducteur décida soudainement, sans la moindre raison, au mépris du code de la route et du bon sens le plus élémentaire, sans le moindre regard derrière ni avertisseur clignotant, de se rabattre sur la file de gauche que le motard occupait. Le pilote eut un réflexe de survie absolument parfait, tout à fait comparable à celui que j'avais eu en roller, il dévia brutalement de sa trajectoire, tapant la voiture, stabilisant ensuite la machine dans l'autre sens en rasant littéralement la glissière de sécurité à laquelle il échappa par un Miracle de la Sainte Vierge, dérapant sur l'asphalte lancé à pleine vitesse. Resté sur son bolide, sans décélérer, il continua sa route comme si de rien n'était, sans même vilipender la sous-merde, le fils de pute qui avait failli le tuer à l'instant. Il était certes en excès de vitesse, l'autre était en excès de débilité routière, cet homme puisque c'en était un, n'a aucun droit de conduire quoi que ce soit. Si le motard n'a pas touché cette glissière c'est à un cheveu. Il était vivant, un millimètre plus loin il était aussi mort qu'une dépouille décomposée.

Quand on circule en zone urbaine, il y a un principe sacré que l'on n'apprend pas quand on passe le permis, trop occupé que l'on est à étudier des panneaux de merde qui ne serviront jamais à personne et dont on se fout comme des usages de Louis XIV. Ce principe, c'est qu'il faut penser toujours, à chaque instant, à chaque seconde, à chaque minute que l'on passe en voiture, en vélo, en roller, en skateboard, en scooter ou à moto et même à pieds, que chacun peut faire n'importe quoi n'importe quand. Si tu entres dans la zone, n'importe où n'importe quand, où quelqu'un en faisant n'importe quoi, pourrait te porter préjudice, alors tu es déjà dans l'accident, ce n'est qu'une question de temps avant d'être fauché.

L'Homme est une machine à faire n'importe quoi, à penser de la chiotte, à se comporter comme le dernier des cons, à voter comme de la merde, à consommer comme de la merde, à se divertir comme de la merde. C'est pourquoi plus la machine sera en mesure de remplacer l'Homme, quelle que soit la tâche en question, et ce dans la condition où elle le remplace vraiment et non à moitié, mieux cela vaudra pour l'espèce humaine. Quand il n'y aura plus de conducteurs sur les routes, cette forme de conduire étant au demeurant ce que l'être humain peut faire de plus ennuyeux et rébarbatif au monde s'il le fait correctement, remplacés par l'informatique et ses capteurs, quand les pilotes humains n'existeront plus que sur circuit, alors l'Humanité aura franchi un grand Pas.

Les deux morts que j'ai évoquées, que j'étais parti pour raconter avant de trouver d'autres morts ou presque à relater, ne sont pas liées à la route cependant.

Mon grand-père mourut d'abord. Ce n'est pas que nous ne nous attendions pas à son décès, il était en haute lutte avec sa santé depuis longtemps, triplement ponté du cœur après un premier pontage, il avait survécu à cela avant d'être frappé par le cancer à son tour, contre lequel il mena une guerre acharnée jusqu'à son dernier souffle. Depuis quelques années, il n'avait plus la même énergie dans le travail mais il continuait coûte que coûte, lui enlever ses mandats et ses missions l'aurait tué, comme beaucoup de politiques, c'était toute sa vie. Il avait poussé le vice jusqu'à se présenter la fois de trop pour les sénatoriales à venir, tout le monde à Belfort lui vouait un respect infini mais les socialistes rejetèrent sa candidature cette fois, il devait prendre sa retraite et se soigner de l'avis général. Il fut déchaîné de colère contre les traîtres et se présenta en candidature libre. Il mourut avant l'indignité de la sentence malheureusement pour lui inéluctable, paisiblement pendant son sommeil, il avait eu le bon goût de s'épargner sa première défaite aux sénatoriales, élections qu'il avait remporté je ne sais plus combien de fois, mais ses mandats se sont succédés pendant des décennies.

Sa femme Simone le trouva ainsi au matin. Elle était bouleversée. On attendait sa mort mais pas comme ça maintenant, personne. Je fondis à chaudes larmes en l'apprenant, ce fut la perte la plus pénible de mon existence et le reste à ce jour. Nous sommes en 2008, je n'ai pas encore déclaré de troubles psychiatriques, j'ai ma première fille, pas encore la seconde.

J'arrivai à Belfort pour y trouver une ville entière en larmes. Alors que la famille se relayait pour veiller son corps, que j'eus loisir de contempler, apaisé mais déjà momifié un linge recouvrait son visage que les membres de la famille avaient le droit de soulever. Il y avait dans ce remue-ménage un mélange de goys et de juifs, juive la famille de Michel le défunt, goy la famille de Simone qui était autant celle de Michel que nous. Cela demanda quelque conciliabule pour que tout le monde soit content mais cela ne suffit pas, Simone se sentit écartée par les juifs qui ne voulaient plus la laisser accéder au corps au moment de son enlèvement pour le cercueil. J'intervins et lui garantis que je lui donnerais accès à ce qu'elle voulait, elle n'avait qu'à le demander. Mais elle refusa mon aide, préférant se soumettre à un dictat qu'elle rejetait mais ne voulait pas combattre.

Par la suite les problèmes de succession furent épiques. Michel avait deux enfants, issus les deux de son premier mariage, ma mère et son frère Alain devenu péniblement avocat mais ayant embrassé une brillante carrière de pénaliste par la suite, il n'avait besoin de rien mais voulait en rafler le maximum. Ma mère n'avait certainement pas l'intention de se laisser faire par son frère ce qui pourtant s'annonçait gros comme une maison, Simone quant à elle fût désavantagée par le testament de mon grand-père qui était dur pour elle, généreux pour ses enfants (pas vraiment comme Johnny). Il y eut la guerre entre Alain et Simone, entre Alain et ma mère, dans une moindre mesure entre ma mère et Simone, je crois qu'elles ont à nouveau normalisé leur relation. Simone vit toujours dans l'appartement qu'elle occupait avec Michel.

J'ai dit que j'ai trouvé une ville en larmes. Alors que j'allais chercher les journaux du jour dans lesquels le sujet était longuement évoqué, la kiosquière me parla de Michel Dreyfus-Schmidt, oui un grand-homme ce monsieur-là.

La ville lui avait préparé un hommage appuyé comme j'en fis le constat au moment des cérémonies funèbres au cimetière juif de Belfort. Repose ici également Pierre, père de mon grand-père, qui fut un héros de la nation belfortaine. Il était maire de la ville quand éclata la seconde guerre, militaire de carrière il fut engagé dans les combats avec l'ennemi pendant que la France capitulait. Capturé une première fois, il s'évada et chose extraordinaire, capturé une seconde fois il s'évada une seconde fois pour combattre à nouveau, son obsession. Il raconte sa guerre dans un livre que je n'ai pas lu en entier, méa culpa, j'en ai lu assez pour remarquer la singularité de son histoire, notamment par le

fait que sa judaïcité ne lui ait jamais été reprochée par les allemands qui ne voyaient que son grade militaire, dont j'ai oublié la nature. Pourtant il me semble facile à son nom d'en détecter la judaïcité. Je ne sais pas pourquoi il a échappé à la déportation et serait curieux de l'apprendre, peut-être faut-il que je me replonge dans son livre. Il y échappa, c'est certain et retourna à Belfort en immense héros, où il se fit réélire derechef, retrouvant glorieusement son fauteuil d'avant-guerre.

A sa mort, Belfort se tint comme un seul homme en cortège derrière un cercueil qui semble, sur les photos, abriter le corps du général de Gaulle. Pierre Dreyfus-Schmidt fut le de Gaulle de Belfort. Belfort fut un fief Dreyfus-Schmidt absolu jusqu'à ce que Chevènement vienne le rafler, parachuté par Paris en représailles au nouveau Dreyfus-Schmidt, mon grand-père Michel, insoumis à tout mais aux instances parisiennes. La lignée politique s'arrêta à ce dernier car, percutée par les trente glorieuses et son beatnik, la famille se vida de ses ambitions. Michel n'a jamais poussé ses enfants à rien. Alain, son fils est devenu avocat grâce à Rose-Marie, sa mère, ma grand-mère, elle-même fille d'instituteurs protestants, c'est elle qui voulait en faire un avocat, pas le père qui ne s'occupait que de sa propre carrière. Quant à ma mère personne n'avait rien à faire de ses études, elle n'en fit d'ailleurs pas. Avant de le regretter. Comme moi.

Je comprenais mieux ma lignée maintenant que mourait mon grand-père, je sentais à quel point j'étais issu de lui. Il m'a toujours témoigné beaucoup d'amour et d'affection. Michel n'était fait que de tolérance, il était le contraire d'un chef de meute, en famille, en politique c'était différent. Il m'offrait un amour inconditionnel, le même que j'eus pour lui. Il ne parlait jamais de vertu se contentant de l'incarner. Il n'était pas un donneur de leçon mais un amoureux de la justice. Quand il apprit un jour que j'avais fait du porno, il se contenta de lâcher une blague. Il aimait les blagues, juives ou pas, il avait beaucoup d'humour.

A la fin de sa vie il vota et fit campagne pour le non au référendum sur la Constitution. C'est moi qui l'ai engueulé à ce moment-là, je trouvais cela irresponsable il ne fallait jamais dire non à l'Europe. Il était déjà fatigué et n'eut pas la gnaque de remettre en place ce petit merdeux de petit-fils, mais il m'expliqua que cette Europe était tarée et qu'il fallait la refuser. Comme il avait raison. Il avait bien vu que le projet avait complètement dévié. Moi je n'y connaissais encore rien. Je voudrais me mettre assez de claques pour remonter le temps et lui demander pardon de l'avoir tancé alors qu'il avait à ce point raison.

Quand il mourut je découvris toute l'étendue de sa vertu, dont je n'avais vu qu'une partie, j'ai découvert des pages glorieuses dont il n'avait jamais fait état, dont il ne tirait aucun autre orgueil que le sentiment du devoir accompli. A son enterrement toutes les communautés belfortaines étaient représentées, à commencer par les représentants du culte musulman qui furent nombreux à venir en ce cimetière juif témoigner respect et estime pour leur ami disparu. Il y avait aussi beaucoup

d'avocats dont Badinter qui fit les louanges de Michel, le présentant comme son binôme au moment de l'abolition de la peine de mort. Il vantait le travail ahurissant qu'il avait abattu, jamais rassasié pas même au bout de la nuit. Pour aucune gloire. Le nom de mon grand-père n'est pas resté associé à l'Histoire, celui de Badinter oui.

Puis ce fût au tour du bâtonnier de Belfort de prononcer son éloge, qui fut le plus poignant, le plus émouvant. Il évoquait la lutte acharnée que Michel avait menée, seul, pour défendre les salariés d'Alstom grévistes en 68, qui furent attaqués par un myriade d'avocats parisiens. Ce bâtonnier était ému en évoquant le courage, la pugnacité, l'industrie dont avait fait preuve mon grand-père au cours de cet épisode, qui l'a certainement lié à la communauté musulmane à ce moment-là et jusqu'à la fin de ses jours. Il était l'ami de toutes les petites gens qui voyaient en lui paradoxalement, lui qui n'était élu que par les élites (grands électeurs), leur protecteur. C'est parce qu'il l'était, que chaque individu en demande pouvait à tout moment être reçu et que par-dessus le marché il se défonçait vraiment pour chaque dossier. Un exemple pur de politique professionnelle vertueuse, tel est mon grand-père. Avec le goût du combat, le vertige de la guerre pour faire triompher la justice. Cela me vient de lui, ne peut que me venir de lui, m'a gagné corps et âme à présent.

Ma grand-mère était en stade intermédiaire d'Alzheimer, elle était perdue elle ne comprenait pas si c'était son fils ou son mari que l'on enterrait. Son mari ne l'était pourtant plus depuis quarante ans. Elle mourut elle-même peu de temps après à l'issue d'une atroce et interminable agonie.

Dans le même temps à peu près que je perdais mon grand-père je ferraillais avec les dieudonnistes. Ma veine Dreyfus-Schmidt s'éveilla à ce moment-là avec d'autant plus de force. Michel avait été sioniste c'est vrai, je suis radicalement opposé à cette idéologie barbare et naïve à la fois, ce qui est un exploit en soi. Le sionisme d'avant l'assassinat de Yitzhak Rabin n'est tout de même pas le même qu'après. Mon grand-père avait vu avant moi l'Europe se dégrader, il devait bien voir que le sionisme n'évoluait vers rien d'enviable. Mon grand-père avait endossé son identité juive à bien des égards, il appartenait à ces réseaux propres à la « diaspora ». Cela ne peut lui être reproché en soi, tout le monde appartient sur cette planète au réseau auquel le rattache son identité. Il siégea au CRIF, je ne sais pas quelle relation il entretenait avec eux à la fin de sa vie, mais j'ai à leur égard le plus grand mépris. Le rapport de Michel à l'État hébreu est une énigme parce qu'on n'en a jamais parlé. Il croyait en la légitimité de l'État d'Israël par fondement idéologique, j'y suis par fondement idéologique opposé. Mais il devait bien voir que ça partait complètement en couilles, et d'ailleurs que pouvait-on espérer d'autre franchement, dès les origines de cette tragédie?

Ce que je sais c'est que mon grand-père, dans la cité, la sienne, ne faisait pas le siège de la bande de Gaza, mais de Belfort un Territoire de justice. Il mettait un point d'honneur absolu à ce que chacun soit respecté, à commencer par ceux qui le méritaient le plus, ceux qui portaient le poids le plus

lourd sur leurs épaules, ceux qui travaillaient très dur à l'usine pour élever une famille dans la misère. Il mettait un point d'honneur à considérer l'Islam comme une religion de France tout aussi légitime que les autres, cela, nous l'avons en commun, nous avons l'essentiel en partage, le sens du panache et celui de la fronde, le sens de la justice sociale, de la dignité humaine.

On peut lui reprocher d'avoir eu moins de compassion pour les palestiniens chassés à l'arrivée d'Israël qu'à l'égard des indigènes de la République française, mais ce serait sans comprendre l'aveuglement qui gagnait la planète entière. Israël serait une merveille de démocratie, un exemple pour le monde. Les juifs n'étaient pas les seuls à y croire, pas les seuls que ça arrangeait. Mais ils furent parmi les plus aveugles c'est certain et pour cause. Juge-t-on un homme à son aveuglement partiel et furtif, loin de la vie quotidienne, ou le juge-t-on pour ce qu'il a accompli de ses mains pendant son service? Michel mérite les palmes de l'honneur et de la justice. Je veux prendre sa succession, tonitruante.

Une autre mort marqua mon parcours, celle-là vint faucher la compagne de mon ami Nico, Iko, qui venait d'avoir avec Fanny un enfant. Lorsque la maladie se déclara, j'étais en pleine montée maniaque et je voulus venir au chevet de Nico lui-même au chevet de sa femme à l'hôpital. Fanny avait, tout comme moi, la maladie de Crohn mais elle souffrait d'une version beaucoup plus aiguë que moi. Là où je suis en proie quelques jours par an à de violentes douleurs intestinales, Fanny souffrait le martyr une bonne partie de la semaine et vivait ainsi depuis des années.

Elle avait fini par recourir à une opération qui la soulageait manifestement bien, elle prenait espoir, Nico et elle s'associèrent à ce moment-là pour travailler sur les dossier de Nico, qui est infographiste, webdesigner. Ils commençaient à former un duo prometteur, avaient eu une petite fille d'un an, quand Fanny, le soir de Noël, se trouva une boule dans la gorge, elle se sentait soudainement étouffer. Pris de panique, il consultèrent immédiatement, c'était une immense tumeur elle était au seuil de la mort. Basés à Strasbourg, elle fut prise en charge par tous les spécialistes d'Alsace et de France, elle lutta pendant des mois subissant des traitements qui échouaient les uns après les autres, de plus en plus désespérés, de plus en plus expérimentaux. Pour le coup ils bénéficièrent d'un encadrement médical optimum, toutes les chances avaient vraiment été exploitées mais Fanny rendit l'âme un jour, le lendemain de la discussion qu'ils avaient eue pour la première fois depuis son hospitalisation. « Si tu mourrais... » « tout ira bien » avait-elle répondu, se sachant déjà partie. Tout n'alla pas si bien.

J'y étais allé un mois ou deux avant sa mort, voir Nico, qui était entouré de ses parents qui furent une bénédiction absolue, portant Nico et Emilie sa fille à bout de bras jusque longtemps après

l'enterrement de Fanny. S'ils n'avaient pas été là... J'avais dû insister pour qu'il accepte de m'inviter à venir le voir, je lui faisais un peu peur, comme quand on était gosses, j'étais bourré d'énergie, trop, ça débordait je voulais lui en donner, lui voulait qu'on lui foute la paix. Je lui disais que nous étions frères noologiques, tout était noologique à cette époque. Cela signifie symbolique, psychologique, dont la substance est intellectuelle. Je me sentais un destin lié à Nico, Iko mon compagnon de si longue route je voulais cheminer au moins une nuit à ses côtés. Il finit par accepter. Ses parents étaient là, il y avait de la choucroute et nous avons refait le monde moi tout excité, Dany complice, pensant que la discussion divertirait Nico de son poids, et Chantal comme toujours essentiellement spectatrice. Nico ne fut avec nous qu'à moitié, il ne voulait pas lâcher. Nous parlâmes de la vie de la mort et de l'espoir, de l'espoir on pouvait encore rationnellement en avoir un peu. Mais cela ne sentait pas bon du tout. Je n'avais pas réussi à donner la moindre pointe d'énergie à Iko, qui était dans la même détresse au retour qu'à l'aller.

Puis je revins pour l'enterrement, cette fois Iko m'y invitait cordialement. Il avait un ami qui jouait du saxophone soprano et nous jouâmes du Satie, je l'accompagnais à la guitare, le son résonnant dans la salle mortuaire emplissait l'audience d'une émotion compacte. Tout le monde était bouleversé. J'aurais voulu prononcer un discours sur la vie et la mort, si j'en avais fait la requête on me l'aurait sûrement accordée mais je n'en ai pas eu le courage. En le préparant j'aurais peut-être pu. Quelqu'un dans l'assemblée se plaignit plus tard que personne n'ait parlé de la mort comme savent le faire les orateurs rompus à l'exercice, qui spiritualisent le moment sans le rendre religieux pour autant. Car Nico et Fanny était un couple parfaitement laïque et même athée autant que je sache. Mais spiritualité et athéisme ne sont fort heureusement pas incompatibles. Même si dans mon esprit l'athéisme est délirant.

Je revis à cette occasion ma Chris, Christelle qui avait été ma compagne pendant plusieurs de mes plus jeunes années, avec Élodie qui appartenait jadis aussi à la kromuchonté, elles formaient en compagnie de leurs maris une bande soudés avec Iko et Fanny, tous basés à Strasbourg. C'était une sorte de ménage à six plus leurs enfants, qui fût ainsi désintégré par la mort de Fanny. Je revis Chris donc, nous eûmes une salutaire conversation, brève, car son mari nous surveillait de près, les enfants couraient autour. Il avait fallu attendre cette mort terrible pour la revoir, ainsi qu'Élodie d'ailleurs, nous avions été, avec Nico, tellement unis. Il avait coulé tellement d'eau sous les ponts.

Je suis persuadé que je mourrai jeune, que mon cerveau est déjà sur le déclin rapide, j'estime qu'il me reste maximum dix ans à vivre en possession de mes moyens intellectuels, et encore, ils sont déjà fortement réduits par le traitement que j'ai infligé au premier de mes organes, celui qui loge derrière mon front. Je fume de plus en plus, ne peux plus vivre sans, le THC s'accumule et se

combine aux dégâts de la maladie, stress, angoisse, délire, aux médicaments, antidépresseurs, somnifères. Ma mémoire immédiate ou proche est d'ores et déjà complètement sinistrée. Si je me rappelle de quelque chose que j'ai dit ou fait aujourd'hui ou les jours précédents, je suis incapable de le resituer dans le temps, quand je ne l'ai pas purement et simplement totalement oublié. Je passe mon temps, au cours de ma réflexion, de mon introspection, de ma méditation permanente, à me demander à quoi j'étais en train de penser quelques secondes avant. Ma pensée, en passant d'une idée à l'autre, oublie la précédente. Je ne sais pas comment j'arrive encore à écrire, je ne me rappelle rien de ce que j'ai écrit après l'avoir écrit, je confonds tout, m'y perds complètement. Je n'ai que quarante et un ans.

Je suis apaisé devant la perspective de terminer ma vie bientôt, dès que je commencerai à perdre les pédales, j'irai me faire euthanasier en Suisse ou en Belgique. Peut-être en restant chez moi si j'ai eu l'occasion de mener et remporter le combat de l'euthanasie humaine en France. Dans notre pays, on passe son temps à piquer des animaux, même les plus aimés, au prétexte qu'ils sont incurables alors qu'ils n'ont rien demandé, mais quand un être humain souhaite finir ses jours en toute dignité, on le lui refuse catégoriquement. Saloperie idéologique que la fin de vie à la gauloise. Cela me donne envie de me faire sauter en pleine rue. Si je trouve le moyen de me suicider dans un dernier geste emblématique pour servir ma cause, je le ferai, mais pas si je risque de tuer quelqu'un d'autre.

Des problèmes de santé j'en ai. Tout l'axe de ma personne est en fait contaminé par la maladie. L'axe qui va des intestins jusqu'au sommet du crâne.

La maladie de Crohn fut diagnostiquée dans la vingtaine, je fus alerté par la présence de sang là où il n'était pas censé couler. Aucune douleur ne m'avait mis sur la piste. Je consultai et fut informé de l'existence de la maladie dont je n'avais jamais entendu parler. Un asthme du colon m'expliqua-t-on, cela me semble une bonne image. Quelques années plus tôt, une diseuse de bonne aventure rencontrée dans un bar avec ma copine de l'époque Caroline, m'avait gratuitement prédit des problèmes de santé à venir. Cela m'avait fait rire parce que j'avais toujours eu une santé de fer. Pourtant cela n'allait effectivement pas durer. Je l'ai dit, mon Crohn n'est pas virulent, mais il ne manque pas de peser sur mon quotidien, s'ajoute surtout aux autres troubles dont je fais l'objet.

Mes sinus, voies du corps hyper stratégiques et cruciales, me pourrissent l'existence depuis longtemps. Je consultai un jour un médecin pour lui faire part de mes difficultés à respirer. Il m'envoya chez le docteur Aben-Moha que le généraliste m'avait recommandé, me disant que s'il devait confier son nez à quelqu'un, ce serait lui. Le chirurgien m'annonça que j'avais besoin d'une opération pour libérer la circulation de l'air, mon nez avait été cassé plusieurs fois il est vrai. J'avais

par ailleurs une légère sinusite chronique qui risquait, m'avertit-il, si je n'avais vraiment pas de chance, de s'empirer avec l'opération. Surtout, il fallait lâcher neuf-cent euros dont une toute petite partie remboursée. Toutes mes économies y passèrent, aujourd'hui mon nez est effectivement tout droit non plus tordu, mais cette opération fut un calvaire. Il m'avait complètement charcuté, adroitement certes, mais ratiboisé de l'intérieur, la convalescence fut épique, sans pouvoir utiliser mon nez pendant bien quinze jours. Il en sortait des cotons plus longs que mon bras, il fallait en loger d'autres jusqu'au fond de ma gorge. Et puis la cicatrisation se passait mal, je n'avais pas de chance, ça pourrissait plus que ça ne guérissait. Je finis par cicatrifier les muqueuses mais j'avais gagné en échange un sinusite chronique carabinée, je n'ai jamais eu autant de mal à respirer que depuis mon opération.

S'ajoute à ce tableau mon ronflement intense, puissant, qui empêche un sommeil correct et empêche complètement celui de ma femme qui m'a viré de son lit à cause de cela, nous faisons couche séparée depuis de nombreuses années. J'aime bien dormir seul, elle aussi, tout le monde s'y retrouve, sauf que je dors moins bien nettement, que si je n'avais pas ce problème. Je me suis même fait retirer le voile de la lurette. Le type qui s'en occupa se servait de l'acupuncture pour toute anesthésie pendant l'usage du laser carbonisant la chair. Ce qui fait que ses foutus satanés clous enfoncés dans mon oreille ne faisaient que multiplier mon calvaire. Tout cela pour rien, je ronfle toujours autant qu'avant. C'est mon père qui m'a offert cette opération. Sur lui ça avait marché.

Le résultat de tout cela c'est que je suis cerné, je respire mal, je dors mal, je digère mal, mes chakras sont dans un état de délabrement avancé. Cela concourt à mon stress qui concourt à ces dysfonctionnements, je suis pris au piège de mon corps comme je suis pris au piège de la vie et je suis persuadé que c'est le même mouvement qui me lamine, physique ou psychologique, le même karma qui s'exprime. Je suis la proie des Dieux.

Pour en finir avec le sujet de la médecine je voudrais dénoncer un praticien pour sa pratique scandaleuse. Le docteur Joël Mergui, dermatologue à place d'Italie, où j'avais amené ma fille pour une simple verrue plantaire, nous a volé cinquante euros. C'était le prix de la consultation et le médecin n'avait pas de feuille de sécu disponible sous la main, faute professionnelle, me promettant de l'envoyer par la suite. Non seulement ce beau spécimen de connard ne l'a jamais fait, mais encore, il s'est refusé à toute réponse malgré le harcèlement téléphonique de ses nombreuses secrétaires, qui chaque fois me promettaient cette putain de feuille de remboursement, jamais elle ne vint. Il demanda même, ce gros con, un email lui expliquant la situation auquel cette saloperie ne répondit jamais. Il était trop occupé à parader avec les dignitaires juifs de France et de Navarre, l'infiniment médiocre était président du consistoire ou un truc dans le genre, il était partout à l'époque des attentats de Charlie Hebdo et de la porte de Vincennes (où habitent mes beaux-parents

qui étaient chez eux au moment de l'attaque, vue donnant droit sur l'hyperkasher). Il était présent pour les caméras de télévision, mais pas pour remplir son devoir élémentaire auprès de ses patients. Je ne revis jamais ces cinquante euros, une somme importante pour notre famille. De guerre lasse, je cessai mes appels. Mais je garde une rancune immense et irai un jour les lui réclamer en liquide. Homme sans dignité, sans plus de valeur que la viande de kebab, en moins hygiénique.

(notes pour passage à suivre...)

Je propose la Hongrie et la Pologne comme terre d'asile pour tous les blancs de souche d'Europe, qui entendent le rester. Allons, l'Italie aussi je la donne puisqu'elle insiste tant, et aussi l'Autriche ce serait injuste de l'oublier. Que ne loue-t-on pas mon infinie miséricorde, mon immense générosité? Je fais don à la race blanche immaculée et protégée par leurs représentants de ces quatre pays, je leur offre cette partie du monde rien qu'à eux. Je les invite à proclamer leurs Républiques respectives parties de l'Union Blanche d'Europe, l'UBE. Je les invite à déclarer leurs conditions blanches pour recevoir la citoyenneté blanche, je les invite à s'expurger tranquillement de tout boucaque, nègre, youpin et gitan, à garder leurs frontières jalousement, que je les invite à murer très haut, très très haut, jusqu'au ciel, que même les avions ne puissent plus passer. Comme une chair en décomposition, les asticots les auront bouffés à l'heure où le monde rencontrera son premier matin calme depuis des siècles, depuis des millénaires. En matière d'anthropologie, la consanguinité est un moyen sûr d'exterminer l'espèce, la race.

Tous ceux du reste de l'Europe où des pays cités qui voudront bien vivre entre blancs, noirs, arabes, juifs, chrétiens, musulmans, bouddhistes, hindouistes peut-être, esquimaux, pygmées, vikings, chacun les mêmes droits et les mêmes devoirs envers son prochain, soi-même et la société, tous sur un pied d'égalité fraternel conformément à une architecture éthique complète, nouvelle, élaborée en ce sens, alors ceux-là vivront chez eux parmi les leurs, nous pouvons construire un monde meilleur, nous le pouvons et le devons impérativement sous peine de crever comme des rats, comme la Hongrie, la Pologne, l'Autriche ou l'Italie crèveront si elles poursuivent leur chemin actuel.

Nous devons relever la Grèce qui fut digne jusque dans la pire humiliation. Nous devons glorifier le calvaire enduré par ce pays, infligé par Merkel qui doit faire acte de contrition sous peine d'être expulsée en Hongrie ou chez sa mère dans son jardin, chienne tu fus au monde une sacrée calamité depuis que tu cessas de te balader à poil sur les plages. Maintenant le champion c'est Macron, j'en fais mon affaire.

Je vécus ainsi entre mes phases maniaques et dépressives pendant sept ans. Au bout de plusieurs années j'avais enfin consulté une psychiatre, qui est toujours mon médecin traitant, qui confirma mon diagnostic bipolaire et me plaça sous lithium. Ce médicament est spécialement destiné aux bipolaires car cette substance est capable d'empêcher le cerveau de s'emballer dans des crises maniaques, est aussi censé empêcher la violente dépression mais j'y crois moins. Actuellement je suis sous antidépresseur permanent sans quoi je serais au fond de la dépression bien que sous lithium. Comme il n'y avait rien eu comme signe alarmant depuis un an et demi, je convins avec le docteur de stopper le lithium. Ce fut une énorme erreur, nous en partageons la responsabilité mais Anne, ma psychiatre avait été bernée comme je l'avais été moi-même par moi-même.

A peine le lithium arrêté, je connus de nouveau une phase d'exaltation mais cette fois, elle survenait au printemps. Je tirai de cette nouvelle chronobiologie l'idée certaine que cette fois, le processus était naturel. Non seulement je ne prenais pas d'antidépresseurs, mais encore je ne me réveillais pas à l'automne mais en même temps que la nature, le processus de fabrication du prophète atteignait un stade supérieur.

Dans un premier temps je dissimulai bien mon manège cérébral, j'avais compris le coup, il ne fallait plus que je parle de prophète. Je devais garder tout cela pour moi, accomplir ma mission incognito.

Avec mes histoires de prophètes, je m'étais fâché avec tout le monde dans la famille, ma grand-mère était outrée que je profère des énormités pareilles, ne me sachant pas encore malade mental. Mes parents étaient excédés qui ne voyaient pas encore les troubles psychiatriques non plus. Même quand ils furent avérés, toute idée de prophète rendait tout le monde malade. Socialement aussi évidemment, les conséquences furent terribles, je suis connu de tous les jazzmen de Paris et au-delà comme un fou à lier. Ce que je suis. Ma femme était consternée aussi, mais que je sois haut ou bas dans mes états d'âme, ce qui lui importait était ma disposition au sein du foyer. Si je disais que j'étais prophète et que je me comportais de façon agréable, elle ne voyait pas le problème. Cette fois j'avais appris à gérer mes émotions, j'avançais masqué. J'avais retrouvé néanmoins toutes mes certitudes relatives au destin hors du commun qui m'attendait incessamment sous peu.

Et puis de nouveau il y eu le trou noir, inéluctable, toujours aussi ravageur, il vint me faucher une fois de plus comme je m'y attendais cette fois. Je commençais à être rompu à l'exercice, je commençais à comprendre que ces violentes attaques de ma foi en la vie n'auraient pas raison de moi, je renaissais toujours.

Je naquis une fois de plus en effet, la dernière. Au printemps une fois de plus, la machine se mit en marche. Elle se mit en marche si fort que cette fois et pour la première, je perdis les pédales, je perdis de vue la réalité, ce mur qui te percute de plein fouet si tu en ignores la présence. J'étais

carrément entré dans la matrice. C'est à dire que j'étais en communication étroite et directe avec l'instance chargée de l'élaboration de mon destin et par conséquent celui du monde. Chacun de mes gestes avait valeur de décision, une décision que je ne prenais pas moi mais que prenaient les forces responsables de cette phase de ma mission, de ma vision. Cette fois je ne me gênai plus pour revendiquer mon statut de prophète haut et fort. Sans grande réaction car l'effet de surprise n'existait déjà plus depuis des années.

Tout est parti d'un défi face de bouc que j'ai lancé, je devais écrire le livre ultime, celui que j'avais cherché à écrire tant de fois était enfin à portée de main, il suffisait que je m'y engage publiquement pour écrire les pages de l'Histoire qui étaient désormais, enfin, à portée de main. Ce texte ne dépassa jamais le stade de son introduction. Car chemin faisant, je trouvai que ce n'était plus ce texte, le livre, mais ce que j'appelai mon mur bleu, mon mur des lamentations très spécial, qui comportait en fait le schéma de la Matrice. Tout le monde autour de moi ne faisait qu'intégrer mon délire, était manipulé par le destin au sein de la matrice. J'écrivis par exemple :

Je voudrais disparaître.

Mais j'ai bien peur qu'il soit un peu tard pour cela.

J'ai cherché mon chemin, j'ai voulu juste gratter trois miettes là où je pouvais.

Trois miettes de pain de l'art, de pain de route, de petits pains fort divers et (a)variés.

J'ai rencontré tout autre Chose, que ce que je cherchais, Dieu sait.

Je n'avais fait que rêver de Star Wars, E.T., et autres Grands Ecrans du rêve de ma génération. Et je rêvais, cela, oui. Mais jamais, moi qui n'ai même pas été éduqué à Dieu, jamais, jamais, jamais, jamais, jamais je n'aurais pu imaginer une telle aventure.

Il a fallu que Dieu me terrasse, que Dieu me lamine, que Dieu me travaille pendant 33 ans d'errance acharnée (pourquoi en comptais-je 33 si ce n'est pour le nombre à deux chiffres 3 ? j'avais presque 40 ans NDLR), à me saisir de tout ce que je trouvais. Pour me Sonner le Signe. Et me dire : à présent, Fabian Daurat, tu es ma Proie, et même, tu es une Proie Sublime.

Et j'ai Morflé ma Race mille fois ta Race, de ma Race, Dieu sait, mille fois j'ai morflé encore, de chercher vérité, et de me vautrer dans les profonds méandres de mes tourments psychiatriques, psychologiques, existentiels, spirituels.

Dieu m'a dressé à l'Enfer.

C'est pourquoi ton mépris, à présent, n'effleure plus mes narines depuis longtemps. Toi qui es humble. Ta haine, toi l'ectoplasme moi le sel, je l'ai haïe longtemps avant que tu ne naisses.

Dieu m'a dressé à l'Enfer, par le Signe, par mon cerveau malade, mais prodigieux de chaos organisé de verbe, pour venir aujourd'hui jusqu'à Toi.

Et je ne m'en irai nulle part, je le crains fort.

A présent que je ressens intacte cette stupeur effrayée de l'élection suprême, sans même le moindre bulletin versé, Habemus Propheta, et c'est moi, oui, je le crains, moi qui ai cheminé dans le Froid, dans la Fournaise, je le crains, je ne puis plus reculer, Dieu me donne Triomphe.

Et je n'ai d'autre choix, que de m'avancer vers toi.

Droit.

Humble par dessus tout.

Fière? La dinde? Là, pas tellement, de Rien, Dieu sait.

Dieu sait que je n'ai pas le Choix.

Voilà tout.

Et toi non plus.

CQFD (C'est Qui (quand, quoi) Fabian Daurat NDLR)

PS : Oui, ma psy, oui je te dis que ça va bien. Gros bisous.

PS1 : J'adorerais une analyse clinique publique, du cas Fabian Daurat. Avec le Coco baille (cobaye NDLR) en personne dans ton zécran bleu.

J'ai aussi trouvé celui-là :

Pardon. Une faute, une. Un Amour qui verse encore et encore des Larmes de Joie dans mon Cœur Homo Sapiens, d'homme au Sang Bleu, à la Peau Blanche et aux Os Nègres comme le dernier Damné de la Terre, pardon, Brésil et tes Iles, Argentine de ma Race, le Port tu guettes à la Rame, l'Inde Essence de Misère du Déséquilibre de Dieu, Chine, à Pied s'il vous Plait.

Amen

CQFD

J'envoyai des textos totalement délirants, ainsi que quelques emails à Elisabeth Lévy, la journaliste, qui un ou deux ans avant avait publié mon billet d'humeur face à la criminalisation de la prostitution, sur son site Causeur.fr. Comme NVB nous avons envisagé un café qui ne vint jamais, j'étais persuadé qu'elle faisait partie d'une société secrète où elle tentait d'influer, aux cotés de mon cousin Laurent, sur la Matrice afin de garantir une place au Sionisme dans le Nouveau Monde qui s'ouvrait par la Volonté de Dieu.

Mon cousin Laurent est un juif besogneux. Fils, avec un frère, de Jacques, le frère de mon grand-père, il est le cousin germain de ma mère. Il débuta sa carrière comme trader, mais son rêve était tout autre qui consistait en agriculture. Il se rêvait paysan comme ses ancêtres alsaciens. L'Alsace est la plus ancienne terre juive de France, sans doute parce qu'elle est protestante. Laurent avait remarqué un brevet passé inaperçu dont il racheta les droits, en matière de distillerie. Il mit lui-même au point un dispositif qui développait les capacités de l'invention qu'il s'était appropriée, devenant lui-même inventeur. Il commença à proposer son essence d'une qualité extrêmement rare, à vrai dire jusque là inégalée. Il séduisit Chanel entre autres prestigieux clients. Il commença à développer son business, dont il s'occupait seul de A à Z dans le Sud de la France, impliqué dans les moissons et autres cultures d'envergure mais à échelle humaine, en lien avec les paysans du coin.

Il créa dans un deuxième temps une gamme culinaire, des vaporisateurs d'essence géniaux, fabriquées avec les molécules intactes de tous les arômes de la nature que l'on aime dans la cuisine. Il séduisit de grands chefs avec son concept, disant que son produit était meilleur que le frais.

Il y eut un grand raout culinaire au Grand Palais à Paris, Laurent m'engagea pour faire l'article dans son stand. Cela se passa très mal, je voulais servir mon discours exalté pour son produit merveilleux, auquel je croyais dur comme fer, auquel je crois toujours autant, il voulu que je reste sur des fondamentaux ennuyeux, je partis au bout de deux heures sans demander mon solde. Il s'en suivit d'interminables discussions, je voulais qu'il m'embauche comme directeur marketing, j'étais persuadé que je vendrais son produit comme une révolution dans la cuisine, ce que c'est à mon avis encore à l'heure où j'écris ces lignes. Pour Laurent tout cela était autant d'insultes, il voulait être modeste, humble. Je lui répondit que dans ce cas, seul Dieu pouvait lui faire vendre son produit. Il répondit que c'était très bien ainsi.

Laurent est sioniste, au sens littéral du terme, il croit au projet d'Israel, dont il minimise les crimes même s'il est capable d'en reconnaître certains, les autres en face sont des fanatiques de la mort estime-t-il. C'est sans doute vrai, comme je le suis moi-même. Les dernières nouvelles sont

mauvaises, son affaire est en péril. Il se remettra de tout j'en suis persuadé. Un jour son travail paiera, même si ce n'est pas sonnante et trébuchante, ça le sera. Mais Israël ne vaincra pas, Israël a déjà perdu puisque je suis là.

Comme tout cela s'était produit au moment de ma montée en puissance maniaque, je fus persuadé que Laurent agissait dans l'ombre pour la venue du prophète, sur instruction de Dieu qui avait dû lui être formulée par quelque message ou signe. Laurent est un mystique, il croit aux forces de l'ombre, le gant de Dieu posé sur la réalité. Il essayait d'influer sur moi et moi je résistais au sionisme, dans mon délire s'entend.

Tout cela collait d'autant mieux avec son histoire d'essence. Laurent me rappelait ce « chef-d'œuvre à vue de nez » comme le qualifia génialement Bernard Pivot « le Parfum » de Suskind. Je m'étais énormément identifié au personnage qui est un génie des odeurs au point d'être magicien et de séduire le pape avant d'être dévoré par la foule n'en pouvant plus de son irrésistible attrait parce qu'il s'était mis une goutte entière sur le corps de son élixir.

Je m'apprêtais à rencontrer François, le bien nommé que Dieu avait informé de la situation, le Christ avait un héritier, c'était moi, le pape devait en être informé. La France devenait le premier pays du monde comme le nom du souverain pontife l'avait annoncé en signe précurseur. J'étais heureux de la perspective de le connaître, j'aime cet homme malgré son air un peu inquiet perpétuel. Je voyais déjà la scène, filmée par les caméras du monde entier, je viendrais à lui, m'agenouillerais et lui baiserais les pieds, il me relèverait « non, ne fais pas ça » et il m'étreindrait et me remettrait les clés de l'église catholique.

Je ne doutais pas que cela viendrait dans les semaines prochaines.

Puis je fus persuadé que les Signes m'avaient indiqué que François Hollande annoncerait lui-même ma venue sur Terre lors d'une allocution solennelle, que je le rencontrerais dans les jours qui viennent, il devait m'appeler ce soir même. Toute la bonne société de Paris, de France et de Navarre, des USA et d'Israël, de Russie et de Chine savait, savait qu'un prophète était né, que c'était moi. J'attendis le coup de fil du Président qui ne vint jamais. J'avais pourtant averti mes filles qu'il viendrait, ça ne pouvait pas rater, ce n'était pas possible. Cela déclencha ma rage, quelqu'un avait fait foirer le plan, des membres de la Matrice avaient fait capoter la procédure, les le Pen ? Les juifs ? Les musulmans ? Les catholiques ? Je commençais à insulter la Terre entière. Je n'eus pas longtemps pour le faire, car mon père en avait décidé autrement, j'étais sur le point de me faire faucher.

Il existe en France une procédure d'internement d'un malade mental qualifiée d'hospitalisation à la demande d'un tiers. Un proche signale la folie, les pompiers viennent chercher le fou présumé, un

psychiatre confirme ou infirme l'état de folie, en cas de confirmation c'est l'internement. C'est ce qui m'est arrivé, à la demande de mon père que devenait fou lui-même de me voir aussi fou et qui ne pouvait simplement plus le supporter, qui ne savait pas ce qui allait suivre.

Il vint me voir chez moi, j'étais en plein délire, début d'après-midi, pénard seul chez moi, les filles à l'école et ma femme au boulot j'étais en liaison avec la Matrice pour essayer de réparer les dégâts commis par les renégats. Il tenta un dialogue avec moi mais rien de ce qu'il me racontait ne m'intéressait, j'avais à faire, le monde à sauver. Il prit congé et revint quelques minutes plus tard, je croyais qu'il avait oublié quelque chose, non il venait avec des pompiers de Paris entre un mètre quatre vingt cinq et deux mètres de haut, costauds comme des armoires à glace. Ils voulaient m'emmener à l'hôpital psychiatrique. J'étais persuadé que c'était un traître dans la Matrice qui les avait envoyés, cela faisait partie du plan de Dieu tout irait bien. Le psychiatre verrait tout de suite qu'il ne pouvait décentement pas me faire interner.

Le docteur Baroudet fut chargé de m'examiner. Il est l'une des plus grosses saloperies qu'il m'ait été donné de rencontrer sur Terre. D'abord l'enculé te prépare bien en te laissant mariner dans une cage en verre, où l'ensemble des soignants présents te regardent comme un macaque. Tu ne peux qu'avoir envie de les provoquer, tu ne peux qu'avoir le sang qui se met à bouillir, surtout si tu es un fou, justement. Ensuite le salopard te demande ton état civil avec cet air d'un type à qui, quoi que tu dises, tu es foutu. Je lui donnai mon état civil. « Pourquoi suis-je ici s'il vous plaît monsieur ? » Aucune réponse, le fils de pute n'a pas daigné une fois me dire pourquoi j'étais là, muet. Il me fit faire une prise de sang, je n'opposai pas de résistance mais devins de plus en plus provocateur. Qu'allaient-ils faire de mon sang ces vampires? Puis le bâtard recommença à me demander mon état civil. Cette fois je le lui dit à l'envers, en partant de la fin en allant vers le début, consciencieusement et méticuleusement, j'espérais que ça l'aide à comprendre que j'avais tous mes esprits performants. Il perdit patience. Il appela un groupe en renfort, il me fit descendre de mon siège-lit médical, ils se disposèrent autour de moi, comme s'ils se préparaient à me lapider. La raclure de Baroudet se tenait face à moi, je fis mine de bomber le torse en sa direction, ils se jetèrent sur moi et m'attachèrent comme un animal. Je les insultais à plein régime mais n'entrepris pas de lutter physiquement, je n'avais aucune chance. Ils me piquèrent comme une bête et me laissèrent longtemps seul dans ma cage en verre. Je hurlais que je voulais qu'on me détache, sans relâche. Puis je m'assoupis sous l'effet du produit. On me détacha et me laissa seul avec l'ambulancier qui devait m'emmener vers l'hospice du coin. On me pensait abattu avec la dose que j'avais reçue.

Il n'en fut rien, dès que je vis une fenêtre s'ouvrir, l'ambulancier le dos tourné. Il me prit en chasse mais je courais plus vite que lui, il hurlait mon nom en haletant « ne faites pas ça monsieur Daurat »

je m'engouffrai dans le métro et le pris jusqu'à porte de Choisy, chez moi, c'était direct. Alors que j'étais censé ne plus pouvoir marcher ou à peine, je m'étais évadé, comme un cheval que l'on n'a pas assez piqué parce qu'il est plus puissant, plus résistant qu'un autre, habité par le diable. Je me présentai à école de mes filles à 16h42, sans savoir que ma femme les avait déjà récupérées, j'étais censé le faire moi-même comme tous les jours. Personne ne m'avait rien dit, un cheval que l'on abat, on ne lui raconte pas sa mort, tout avait été organisé dans mon dos pendant que je me faisais attacher et piquer. Je rentrai à la maison, je n'y trouvai personne, les filles avaient été tenues à l'écart du domicile par leur mère, complice de ce manège, je ne l'appris que plus tard et lui en voulu mais pas trop parce que par ailleurs elle m'avait beaucoup soutenu.

Puis ma femme arriva, puis des flics. Cette fois j'étais sonné on pouvait m'embarquer sans encombre. Je croyais encore être dans la Matrice, mais je ne voulais plus qu'on m'attache, ma femme y a veillé, m'accompagnant cette fois à l'hôpital où me conduisirent non plus les pompiers mais les flics qui étaient venus me chercher, qui ont été ma foi gentils avec moi. Beaucoup plus que l'institution médicale.

On m'enferma d'abord dans le centre de Paris pendant trois jours, dont je passai les deux premiers à dormir. Revenu à moi, je m'enquis de mes droits. J'avais un recours disponible que je devais exploiter en effet mais qui me laissa tout de même croupir en prison pendant un mois et demi. Au début ça allait parce que je me voyais encore en mission, tout ce qui m'arrivait était intéressant, le moindre contact avec d'autres patients me passionnait, tous étaient porteur d'un message de la Matrice au sein de laquelle je vivais encore.

Puis au bout de quelques jours, après avoir été transféré aux Eaux Vives, vraiment un nom de marigot qui ne s'invente pas, je sortis progressivement, sur deux ou trois jours, de la Matrice. J'étais toujours un prophète, mais je redevais le prophète déchu que j'avais déjà été. Je me renfermai sur moi-même, ne parlai plus à personne sauf à Albert et au psychiatre, une sacrée tâche, qui ne voulait pas me laisser sortir. Albert avait trucidé sa mère à coups de couteaux. Il l'avait fait au cours d'un épisode schizophrène qui faisait de sa génitrice un fauve menaçant, il crut se défendre contre sa vision, il avait tué sa mère. Les psychiatres furent unanimes à le dépénaliser, mais son parcours en soins psychiatriques ressemblait à une punition de substitution bien davantage qu'à une mission de réhabilitation. Il était comme nous tous, enfermés et renfermés, marinant, espérant une libération qui aux dernières nouvelles devrait intervenir bientôt pour lui, deux ou trois ans encore à tirer.

On peut dire mille chose sur ma captivité mais il y en a une que l'on ne peut pas dire, que j'y aurais été soigné. Je ne fus traité en rien, de rien. Je fus humilié ça oui, énormément. On n'avait même pas

le droit de porter nos vêtements, ils nous étaient confisqués. Certains avaient droit au pantalon !?
Incroyable quand j'y repense.

Bientôt je réalisai que c'était mon père le coupable de cette indignité. J'étais là à moisir dans ce trou à rat pourri par sa faute. Je lui écrivis une lettre incendiaire, l'un des textes les plus violents que j'aie adressé à quelqu'un dans ma vie. Je continuai à le haïr et le harceler après ma sortie, par texto cette fois, ce fut mon premier geste, l'inonder de dégoût infini. Il encaissa sans broncher. Nous nous sommes retrouvés depuis, je lui ai entièrement pardonné, j'ai compris sa détresse, sa réaction. Il ne pensait pas qu'ils me garderaient aussi longtemps, il pensait que j'y allais pour quelques jours.

Côté justice j'avais fait un premier recours que le tribunal avait rejeté purement et simplement. Mon avocate commise d'office était une vraie petite connasse de bourgeoise de merde qui me prit de haut avec son regard dédaigneux. Dans ces conditions je n'avais aucune chance. Quinze jours plus tard j'avais droit à une nouvelle audience. Cette fois un avocat merveilleux m'assista, maître François Benedetti qui enfin pris mon cas au sérieux, comprenait que quelque chose clochait avec mon internement de force. Malheureusement je n'ai jamais réussi à le retrouver pour le remercier. C'est une sorte d'avocat fantôme. Il fut le premier à me regarder dans les yeux depuis mon internement.

Il obtint auprès du tribunal une expertise devant déterminer mon état, s'il était légitime de me garder. Je ne résiste pas au bonheur d'en partager le contenu ici, par la retranscription suivante.

RAPPORT D'EXAMEN PSYCHIATRIQUE

Concernant : DAURAT Fabian

Né le : 24 Janvier 1977

Demeurant : Hospitalisé à SOISY—SUR-SEINE

Nous soussignés :

- Docteur Jean-François WIRTH,

Expert inscrit sur la liste de la Cour d'Appel de PARIS,

Commis par Madame BOYARD, Vice-Présidente, Juge des

Libertés et de la Détention au Tribunal de Grande Instance d'EVRY, en son ordonnance du 29 Juin 2016, avec mission de :

- Dire si cette personne est atteinte de troubles mentaux,
- Dans l'affirmative, si ces troubles mentaux rendent impossible son consentement,
- Dans l'affirmative, si son état mental impose des soins immédiats assortis soit d'une surveillance médicale constante justifiant une hospitalisation complète, soit d'une surveillance médicale régulière justifiant une prise en charge sous la forme de soins ambulatoires, pouvant comporter des soins à domicile, dispensés par un établissement mentionné à l'article L.3222-1 du Code de la Santé Publique, et, le cas échéant, des séjours effectués dans un établissement de ce type ;

Attestons avoir personnellement rempli notre mission et en présentons les résultats dans le présent rapport certifié sincère et véritable.

COMMEMORATIFS :

Fabian DAURAT fait l'objet d'une mesure d'hospitalisation en psychiatrie à la demande d'un tiers depuis le 10 Juin 2016.

Il demande sa sortie de l'hôpital.

EXAMEN :

Nous avons procédé à l'examen de Fabian DAURAT le 5 Juillet

2016, au Centre Hospitalier Spécialisé de l'Eau-Vive (marigot NDLR) à SOISY-SUR—SEINE.

Il s'agit d'un homme de 39 ans, qui est né le 24 Janvier 1977. Il explique que ses parents se sont séparés lorsqu'il avait 1 an et demi. Ils ont l'un et l'autre 60 ans. Son père est décorateur dans le domaine de 'événementiel et sa mère est retraitée après avoir été institutrice. Cette dernière vit à BELFORT. Il dit qu'il a été élevé par sa mère et que celle-ci a eu un autre fils qui serait Schizophrène. (mon frère Théo fut sujet à deux épisodes majeurs de schizophrénie, à 18 et 30 ans, imaginez un peu la détresse de ma mère avec ses deux fils malades mentaux NDLR)

Fabian DAURAT dit qu'il a reçu une formation de musicien guitariste de jazz et qu'il exerce cette activité depuis vingt ans. Il dit qu'actuellement, il enseigne une fois par semaine au Conservatoire de BOUGIVAL. Il rapporte qu'il aurait souhaité faire carrière dans le domaine musical, mais que cela a été un échec. Il dit toutefois qu'il a accepté cette situation.

Il indique que pour compléter ses revenus. il travaille comme chauffeur. (Heetch à l'époque NDR)

Il dit qu'il est marié depuis dix ans avec une femme qu'il connaît maintenant depuis quinze ans (douze ou treize en vérité NDLR). Elle travaille dans une compagnie d'assurances. (technicienne contrat dans une mutuelle NDLR)

Ils ont deux filles de 9 et 6 ans. Il fait état d'une vie de couple harmonieuse et selon lui satisfaisante. (là j'ai vraiment raconté n'importe quoi NDLR)

Il dit que dans son existence, la réflexion philosophique a remplacé la musique qui ne lui avait pas apporté toutes les satisfactions professionnelles qu'il souhaitait. Il dit que sa réflexion porte sur les religions, et plus précisément sur les liens entre le judaïsme, le christianisme et l'islam. Il précise toutefois que cela ne modifie pas son comportement et qu'il n'a pas de pratique religieuse spectaculaire susceptible de perturber son entourage. Il dit aussi que sa réflexion se développe dans le domaine scientifique, et plus précisément sur la physique quantique. (lire dans « Une Brève Histoire de la Condition Humaine mes grandes théories NDLR). Il dit qu'il réfléchit sur ce qu'il appelle « une cinquième dimension » (et comment ! NDLR) Il explique qu'il est entré en

communication épistolaire avec certains scientifiques et qu'il envisage d'écrire un livre qu'il publiera à compte d'auteur.

Il indique que sa réflexion se développe également dans le domaine politique, mais il précise que cela n'a pas entraîné chez lui l'apparition de comportements militants. Il dit enfin qu'il mène une réflexion générale sur la sociologie.

Il indique que tous ces centres d'intérêt qu'il développe depuis des années n'ont nullement modifié son comportement. (enfin je veux dire heu... NDLR) Il reconnaît toutefois que la lecture de certains de ses écrits sur Facebook a inquiété son entourage, et tout particulièrement son père (que je me suis abstenu de couvrir d'insultes mais je n'en pensais pas moins à ce moment-là NDLR). Il dit en revanche que sa femme s'est toujours désintéressée de ses discours philosophiques et que cela n'a pas entraîné de difficultés dans le ménage (c'est vrai, c'est mon attitude qui s'en est chargé, soumis au stress infini et à l'exaltation débridée NDLR).

Il dit qu'il s'est senti déprimé il y a quelques années, notamment à la suite de deuils, (je ne me rappelle pas de ça, j'ai dû tout inventer NDLR) et il explique que, de sa propre initiative, il a consulté un médecin-psychiatre durant les trois dernières années. Il dit qu'il souffre d'un trouble « bipolaire ». Il précise qu'il a toujours suivi les prescriptions médicamenteuses du médecin, et en particulier le traitement antidépresseur qui lui a été administré au long-cours.

Fabian DAURAT reconnaît avoir traversé une période d'exaltation dans les semaines qui ont précédé son hospitalisation. Il dit qu'il se sent beaucoup mieux maintenant et il considère que cette période d'exaltation est maintenant terminée. (c'était vrai NDLR)

Lors de notre examen, Fabian DAURAT apparaît calme et bien contrôlé. Son discours est cohérent Sa pensée est logique. Les convictions qu'exprime Fabian DAURAT dans les domaines religieux, scientifiques, politiques et sociologiques apparaissent détachées de la réalité et en ce sens délirantes, mais elles n'envahissent pas tout son fonctionnement psychique, en ce sens que l'on ne met en évidence aucune perturbation du comportement en rapport avec les idées en question. (enfin un psychiatre qui connaît son boulot NDLR)

L'humeur apparaît actuellement stabilisée. Il n'existe pas d'exaltation, pas d'euphorie et pas non plus de tachypsychie. (tiens un mot que je ne connais pas ! NDLR) Par ailleurs, on ne note pas de fléchissement particulier de l'humeur en dehors du fait que le sujet dit qu'il souffre de la prolongation de son hospitalisation et qu'il souhaite sortir afin de poursuivre ses soins en ambulatoire.

Fabian DAURAT dit en effet qu'il souhaite continuer à être suivi par le médecin-psychiatre qu'il consultait depuis plusieurs années. Il accepte toute autre mesure de soins ambulatoires qui lui sera proposée. Il dit aussi qu'il a suivi les prescriptions médicamenteuses des médecins et qu'il souhaite continuer à le faire.

DISCUSSION :

Fabian DAURAT est donc un homme de 39 ans qui a présenté depuis plusieurs années des troubles de l'humeur qu'il qualifie de « bipolaires ». On constate qu'il a présenté dans le passé des manifestations sub-dépressives ou dépressives pour lesquelles il a consulté. Il a également présenté de façon transitoire un état d'exaltation au cours duquel il a extériorisé des idées d'allure délirante qui existent en fait chez lui de façon ancienne et chronique. C'est dans ce contexte qu'est intervenue l'hospitalisation actuelle.

Au jour de notre examen, le trouble de l'humeur de Fabian DAURAT apparaît stabilisé. Il accepte de poursuivre en ambulatoire les soins que nécessite son état.
que nécessite son état.

CONCLUSIONS :

Fabian DAURAT souffre d'un trouble de l'humeur apparu depuis plusieurs années et actuellement stabilisé après un épisode d'exaltation transitoire.

Le trouble de l'humeur dont il souffre ne rend pas actuellement impossible son consentement aux soins.

Son état ne justifie plus actuellement une hospitalisation, mais une prise en charge sous la forme de soins ambulatoires comme il en exprime d'ailleurs le souhait.

Le 6 Juillet 2016

Docteur J.F.WIRTH

Magnifique, magnifique! Merci Seigneur de m'avoir enfin envoyé un homme avec une conscience professionnelle dans ce piège à rats morts. Mon psychiatre en chef, le docteur Debroize, une sombre merde qui se contentait de m'interviewer une fois par semaine pour me signifier qu'il était hors de question qu'il me laisse sortir, sans ne jamais rien écouter de ce que je lui disais, ce salopard mortuaire portant sur sa gueule de con la misère profonde et indécrottable, me donna ce compte-rendu à lire comme la loi l'y obligeait. Je me retins d'hurler ma joie et ce cadavre crut que j'étais triste. Psychiatre de mes deux. J'exultais en silence, de voir la claque qu'il venait de se faire infliger par un médecin plus capé que lui, devant la perspective d'être libre bientôt.

Je n'avais droit qu'à un coup de fil par jour dans cette taule dégueulasse, un deuxième si j'avais fait court, il n'y avait que deux combinés à se partager. J'utilisais mes jetons chaque jour et chaque jour je parlais à des gens qui ne pouvaient rien faire pour moi, pour me sortir de là. Ma femme m'encourageait à tenir, mais quand je lui annonçai que l'expert-psychiatre m'avait rendu apte à sortir bientôt, elle ne fut aucunement emballée. « Es-tu sûr que tu es prêt ? » Quelque chose comme ça.

« Veux-tu ma mort ? » lui rétorquai-je. N'avait-elle pas compris mon infinie détresse ? Non. N'avait-elle pas compris que je pourrissais sur place ?

Ils m'ont d'ailleurs engraisé de nombreux kilos, la bouffe était mon seul salut dans ce cloaque, je bouffais tout comme un porc, là seulement j'étais à peu près vivant. Ils nous gavaient comme des oies, matin, midi, goûter et soir. Le reste c'était des neuroleptiques en dose massive, je dormais jusqu'à quinze ou seize heures par jour, heureusement que j'avais le sommeil pour supporter l'éveil, même si je ne le supportais pas. Je n'étais plus habité que par la haine.

Le haine de mon père d'abord, responsable de tout, la haine des psychiatres qui m'avaient eu entre leurs mains, la haine de l'institution psychiatrique, médicale, la haine du monde entier. Avant que

cet expert ne me fasse sortir, j'étais enfermé sans aucune visibilité de durée alors qu'il est inconstitutionnel, en France, de condamner pour une durée indéfinie. Le prisonnier doit savoir quand il peut sortir, je ne le savais pas. Par dessus la marché, cet enclé de Debroize osait dire qu'il faisait ça pour mon bien, raclure « ce n'est pas une prison ici » avec son air condescendant de racaille chagrine, soumise, en pleine commission de son forfait.

Il me fallut encore attendre plusieurs jours que la procédure judiciaire et psychiatrique aboutisse avant d'être relâché. On ne me disait rien, j'étais terrorisé à l'idée que quelqu'un change d'avis, que quelque chose se passe qui m'empêcherait de sortir au dernier moment. Personne ne savait quand j'allais sortir, ou ne voulait me le dire. Il y eut bien une bonne semaine supplémentaire de calvaire. Quand je sortis enfin, Debroize la chienne m'avait mis un programme de soin obligatoire dans les pattes, qui m'obligeait à retourner le voir chaque semaine. Dans la période qui suivit ma sortie, je devais me rendre dans ma prison, sans être jamais certain que l'on ne m'y enfermerait pas une fois entré. Il n'y a pas de poignées aux portes, verrouillées à clé. L'autre déchet disait que ce n'était pas une prison. Je lui fis part de mon aversion pour lui et son cloaque. Il prenait plaisir à exercer son pouvoir de putain de la médecine.

Je cherchais par tous les moyens à faire cesser ce programme de soin et trouvai une double institution à laquelle m'adresser. Je rédigeai ce courrier dont je vous propose la copie ci-dessous, lettre dont j'ai pris soin d'adresser une copie à l'hôpital dont je sortais.

Voici cette lettre :

Fabian Daurat

23 Septembre 2016, Paris

Appartement 1312

100 Bd Masséna

75013 Paris

06 16 70 06 92

Objet : Saisie de la Commission Départementale des Soins Psychiatriques, au sujet du programme de soins psychiatriques auquel je suis astreint (parallèlement à la saisie du juge des libertés et de la détention).

Madame, Monsieur,

J'ai été interné « à la demande d'un tiers » le 13 juin 2016, en lien avec les troubles bipolaires dont je souffre depuis de nombreuses années. Après un bref séjour dans l'unité Wurtz, suite à une admission violente (contorsion, piqûre), dont je garde des séquelles psychologiques qui me conduiront sans doute un jour à demander des comptes, et ce alors que je ne manifestais aucune agressivité physique, j'ai été transféré dans l'unité fermée des Eaux Vives, et maintenu un mois malgré ma demande incessante de libération.

C'est finalement une expertise psychiatrique, établie par le docteur J.F. Wirth, mandaté par le tribunal d'Evry, concluant à mon aptitude à vivre en liberté, qui mettra fin à cette captivité le 13 juillet 2016.

Loin d'apporter le moindre bénéfice thérapeutique, cet internement fût une réponse totalement inappropriée à mon trouble mental, j'en ai énormément souffert, et ses conséquences consistent en une collection de dégâts occasionnés sur ma vie familiale et personnelle, qui ne font que s'ajouter aux conséquences, en soi, de ma maladie.

Je remets en cause, en particulier, les compétences du docteur Debroize, qui m'a suivi au Eaux Vives, qui refusait de me laisser sortir alors même que j'étais parfaitement apte, comme cela a été finalement établi par un médecin plus compétent, Debroize n'ayant manifestement jamais établi de diagnostic sérieux à mon sujet.

Dans la période d'un mois et demi suivant ma libération, je me suis rendu chaque semaine sur mon lieu de captivité malgré une immense réticence, pour honorer les RDV que l'on me donnait, sans en comprendre la raison, je me pliais à ce suivi par peur de me voir enfermé de nouveau.

N'ayant plus reçu de nouvelles depuis fin Août, je croyais mon calvaire au sein de l'institution psychiatrique terminé.

Mais pas du tout. Je viens de recevoir, mardi 20 Septembre, un courrier émanant de l'ASM13, me signifiant leur décision de maintien de soins renouvelable chaque mois, sur la base du rapport établi par le docteur Debroize.

Ce courrier mentionne un « programme de soins ci-joint » mais qui ne figure nulle part parmi les documents reçus sous plis. Cet oubli est à l'image du (dys)fonctionnement de cette unité fermée de l'hôpital des Eaux Vives, livrée à la désorganisation la plus totale comme j'ai eu tout le loisir de le constater pendant un mois d'immersion forcée.

Le résultat, c'est qu'ils croient probablement m'avoir donné RDV, lequel RDV figurait probablement sur ce « programme de soins » qu'ils n'ont pas joint au courrier. Cela induit le risque, me semble-t-il, qu'ils alertent les autorités judiciaires, ne me voyant pas arriver à la date de mon RDV, que j'ignore, mais dont je suppose l'existence, et dont il est hors de question que je m'enquière, puisque j'en rejette catégoriquement le bien fondé, et ce pour plusieurs raisons :

1 – Je suis suivi par ma propre psychiatre, comme en atteste le document ci-joint. Elle me suit depuis des années. Je n'ai aucun besoin de multiplier les visites et les praticiens.

2 – Le traitement dont j'ai besoin, en tant que bipolaire, tous les psychiatres du monde le savent, c'est un traitement au lithium. C'est parce que je n'en prenais pas que mes proches ont été alertés au point de me faire interner. J'en prends désormais, il m'est prescrit par mon médecin, le docteur Grunberger, et le docteur Debroize de l'ASM13 ne fera rien de mieux que me prescrire le même médicament. Pourquoi aller chercher une ordonnance à 40 minutes de route de chez moi (avec un coût de déplacement qui pèse sur mon budget très précaire), alors que ma psychiatre de quartier produit rigoureusement la même ?

3 – Pourquoi m'infliger la visite d'un homme qui m'inspire la même aversion irrépressible que la structure de soins à laquelle il appartient ? Le docteur Debroize, que l'on me demande d'aller voir à 40 minutes de route de chez moi, est le médecin qui m'a maintenu en captivité malgré ma souffrance qu'il n'a pas prise en compte, un médecin qui n'a pas su m'observer, et encore moins me comprendre, et prétend me soigner contre mon gré, je ne sais comment. Un médecin qui m'inspire toute la défiance du monde, et absolument aucune confiance. (j'ai dû me faire une grande violence pour ne pas le traiter de fils du pute, ce qu'il est jusqu'à la dernière cellule de son corps NDLR)

4 – Enfin, l'élément le plus important, c'est le principe de droit et de morale, qui consiste à respecter la liberté, pour l'individu, de choisir ou rejeter, souverainement et en conscience, une offre thérapeutique. On comprend parfaitement qu'une personne violente/dangereuse, soit tenue à l'écart de la société contre son gré. Ou encore, que l'on se passe de consentement en cas de débilité, d'incapacité à comprendre et appréhender sa propre personne au sein de son propre environnement. Mais moi, je n'ai jamais été ni violent ni dangereux, ni débile, je ne présente pas la moindre déficience mentale en terme de capacité de jugement, et de conscience de ma personne et de l'environnement au sein duquel je vis.

L'ASM13 et son docteur Debroize, loin de soigner quoi que ce soit, me rendent bien plus malade encore, par leur harcèlement et la menace d'enfermement que leur programme de « soins » fait peser sur moi. Non seulement je n'en retire aucun bénéfice, mais j'en retire un stress, une angoisse et une colère dont, croyez-moi, je n'ai absolument aucun besoin.

A l'image de ma captivité pendant l'été, ces visites imposées sont de nature punitive et vexatoire. Telle n'est pas l'intention, évidemment, mais tel est le résultat.

Parce que le programme de soin que l'on entend m'imposer fait la preuve à mes yeux, depuis son initiation, non seulement de son inefficacité, mais bien pire, de sa toxicité, et parce que je le rejette moralement et psychologiquement avec la dernière énergie, parce que c'est mon droit le plus strict de refuser une offre de soins perçue comme cauchemardesque, et objectivement totalement inutile, parce que je ne me dérobe pas aux soins, puisque je suis suivi par une praticienne qui, celle-là, a ma confiance, je vous prie de bien vouloir prendre les dispositions requises pour me libérer de ce fardeau, et me rendre la liberté que je n'aurais jamais dû perdre, celle de choisir les options thérapeutiques que je souhaite ou ne souhaite pas.

Merci pour votre attention. Je me tiens à votre disposition.

Je prie de croire en l'expression de mes sentiments distingués.

Fabian Daurat

Figurez-vous que ma missive remplit son office mieux que je ne pouvais l'espérer. C'est la copie adressée à l'hôpital lui-même qui fit grand effet, puisque dans les jours suivants son émission, je

recevais un document de ce même marigot m'annonçant la fin de mon programme de soins, j'étais libre, enfin libre, complètement libre, j'allais pouvoir me reconstruire.

Cela me conforta dans une idée qui était déjà très fortement ancrée en moi: si tu ne disposes pas des outils verbaux pour faire valoir ton droit et ta dignité, tu les verras piétinés sans défense. De toutes les nécessités du monde, priorités existentielles et éducatives, la maîtrise de sa propre langue est la plus haute, la plus impérieuse. Avec des équations, personne ne défend la dignité de personne, pourtant la filière scientifique ou commerciale est hyper privilégiée.

La sortie fut extrêmement douloureuse, moins que l'internement évidemment, mais il fallait que je fasse face au monde et à moi-même. Les filles étaient parties en colo à ma sortie, elles rentrèrent quelques jours après moi, j'allai les chercher à la gare et en me voyant sur le quai, elles fondirent toutes deux en larmes sous les yeux de leurs moniteurs interloqués. Nous étions si heureux de nous retrouver, mes pauvres amours, on leur avait enlevé leur père, on m'avait enlevé mes filles. La vie de famille reprit un cours normal.

Mais ma vie psychique était totalement bouleversée. Il n'y avait plus de prophète mais la Matrice n'avait pas vraiment disparu dans la mesure où je restais persuadé qu'elle avait existé. Il y avait eu échec, celui de la Matrice, le mien, celui du sort, du destin. J'essayais d'imaginer ce que pourrait être ma place sur Terre et je me sentais à des années lumières de l'espèce humaine. Je regardais n'importe quel passant fasciné qu'ils puissent cheminer légers, pensant à leur repas du soir, à leur travail, à leurs vacances, à leurs amis, des choses auxquelles pensent les terriens quand ils marchent dans la rue satisfaits de leur sort sur Terre.

Moi j'étais arraché à tout ce qui attache un être humain à la vie, j'étais étranger à moi-même, au monde encore plus, étranger à un degré inédit, littéralement débarqué de la planète Mars. Je me demandais combien de temps il me restait à vivre cette migration dans les espace sidéraux de la mort, parmi les vivants. Seul mon foyer me rattachait au sol, bien que situé au 31e étage. Je pensais ma vie irrémédiablement terminée, j'étais juste contrarié de devoir attendre encore peut-être des décennies avant de la quitter.

Debroize la sous-merde avait eu peur que je me suicide. Mais rien ne pouvait dépasser en gravité le traitement qu'il m'avait infligé, infiniment pire que la mort. Je lui avais pourtant expliqué que je ne me tuerais pas avec deux enfants à charge. J'étais trop soumis pour me suicider, c'était beaucoup trop facile, ma punition consistait à endurer la vie bien au contraire.

Progressivement, je fis le travail que j'aurais dû faire avec un psychiatre si j'avais été traité, et non abruti aux neuroleptiques, celui de déconstruction de la Matrice. Je me rendais compte, jour après

jour, de l'impossibilité d'une telle chose, je me rendais compte à quel point j'avais dit et fait n'importe quoi. A chaque fois qu'une scène me revenait au cours de laquelle j'avais épanché mon délire, je frissonnais de honte, comme dans un sas de décompression. Cette expérience m'était devenue assez familière mais elle s'offrait cette fois en dose très concentrée, il y avait un énorme inventaire à faire, c'est seulement une fois dehors qu'il était devenu possible. Ainsi je commençais à me soigner une fois libre et à le faire seul.

Une thérapie digne de ce nom aurait remplacé cet internement scélérate très avantageusement. Avec un délirant non agressif, il faut discuter, se placer sur un plan rationnel. « Nous pensons que vous êtes sujet au délire, nous allons en discuter tranquillement, nous allons vous montrer ce qui est impossible parmi les choses que vous pensez et dites, nous verrons ensemble comment vous remettre dans le sens de la réalité, comment vous aider à tenir le choc, à vous débarrasser de vos visions avec l'aide de ce médicament pendant la phase de discussion ». Une attitude comme celle-là donnerait d'excellents résultats. Au lieu de cela on te pique comme un bestiau avant de t'enfermer dans une prison sans date de sortie. On te shoote littéralement et on te laisse mariner dans ton jus, pourrir sur place.

Fils de pute que ces deux médecins, Baroudet et Debroize, deux merdes sorties du trou du cul d'une médecine tarée, dégénérée, consanguine, satisfaite de son abyssale médiocrité. Je ne trouverai de paix qu'en les poursuivant jusqu'en enfer, je veux faire de leur vie l'enfer qu'ils firent de la mienne. Je ne les attaquerai pas physiquement, mais je les harcèlerai jusqu'à ce qu'ils demandent pitié. Pourquoi ne m'ont-ils pas accordé la leur ? Ils souffriront je m'en porte garant, ils endureront la honte et le regret, je ruinerai leur réputation aussi sûrement que je changerai le monde. Si le monde ne change pas, eux changeront avant ou après mon trépas. Il mesureront leur honte pour leur métier médiocre et cruel, ils se poseront les bonnes questions.

Pour moi l'heure était au bilan de ma vie au sortir de l'HP, une fois remis, revenu à une demi-vie normale. A mesure que je me reconstruisais dans les semaines qui suivirent, je pardonnais à mon père. Le degré de pardon que je lui accordais, pour avoir irrémédiablement fauché ma vie, était proportionnel à ma compréhension de ce qui s'était passé. Personne n'avait dynamité la Matrice, l'explosif ne se situait que dans mon cerveau. Je compris qu'il n'y avait pas eu et qu'il n'y avait pas de société secrète, informée par des procédés mystiques de la venue d'un prophète, j'avais juste été victime d'une grave crise psychotique dont la singularité était la rationalité, certes, mais en l'occurrence une rationalité pervertie par le dysfonctionnement excessif de mes facultés cognitives.

J'étais capable d'argumenter, mais sur des bases inexistantes, autrement dit comme n'importe quel connard venu en politique ou en religion. Cela m'avait valu l'enfermement à moi, pas à eux, à cause de l'intensité de mon délire, de ma fièvre. J'empêchais tout le monde de vivre, je commençais à comprendre le calvaire de ma femme et de mes filles, même si Dieu sait que je le connaissais déjà, comme le mien propre. Je ne suis jamais parvenu à me débarrasser du regret de n'avoir pas été traité dans des conditions civilisées par l'institution médicale. Par le dialogue, avec moi, cela aurait fonctionné j'en demeure certain. J'étais ouvert, très ouvert à toute forme de communication, pourvu que l'on communique avec moi réellement. Sans message massue débile à marteler comme un abruti en réponse à toute proposition, comme le font nombre de ceux qui croient communiquer.

Je fis le bilan de ma vie et je ne trouvai que ruines et enfers. Certes mon foyer m'apportait un amour sans lequel je serais sans doute mort, mais cela ne faisait que me maintenir en vie, certainement pas de quoi me lever le matin. Ma souffrance vis-à-vis de mes filles est d'autant plus profonde que mes tentatives d'éducation elles-mêmes sont propres au traumatisme davantage qu'à la pédagogie.

Quand Léa eut six ans, je la mis au piano, achetant un clavier toucher lourd pour le sérieux de la chose. J'avais commencé à martyriser mon enfant chérie, mon ainée bien aimée alors qu'elle n'avait que quelques années.

Elle avait appris à compter jusqu'à vingt. Un jour sur son tricycle qu'elle n'arrivait pas à utiliser, elle compta. Il manquait le quinze. « recompte ma puce il manque quelque chose » L'enfant compta à nouveau en omettant le quinze une nouvelle fois. J'insistai, elle devait commencer depuis dix à présent. Elle recommença à compter, elle omit le même nombre. Mon sang commençait à bouillir je me sentais mal, je fus saisi d'angoisse, d'une rage à laquelle j'aurais malheureusement l'occasion de me familiariser. Je lui fis compter au moins dix fois, le quinze ne vint jamais, j'étais devenu fou. Je hurlai à la mort comme j'avais vu ma mère faire toute mon enfance en la haïssant pour ça, elle ne s'en prenait pourtant pas à moi, là je m'en prenais à elle, pauvre enfant, que le Seigneur ne m'a foudroyé sur le champ, à quel Enfer suis-je promis Seigneur je t'en supplie à genou, pardonne ce monstre qui s'empara de moi en tant d'occasions, cette enfant je ne parviens même pas à plonger ma mémoire dans ses yeux, les miens se brouillent et je perds le fil de tes yeux mon enfant, ceux que je devais protéger de tout je leur infligeais le pire, ils sont ma punition ma fille pour l'éternité de mes jours je verrai ton regard qui n'implorait même pas, qui n'en avait même pas la force, c'est par amour et tu le savais alors que je ne l'avais pas compris moi-même, c'est par amour pur, cruel et terrible que je te frappais.

Je n'ai frappé que de ma voix Dieu merci je n'ai battu nul enfant sur Terre, sauf quand j'en étais moi-même un. Je ne battis nulle femme, sauf en boxe en retenant vraiment mes coups. Elles n'osaient pas frapper non plus, de peur d'en recevoir l'amende. Elles n'y seraient jamais arrivées, elles auraient pu me laminer, je serais resté sans réaction, comme mon père qui subit les assauts terribles de ma mère alors que j'avais quatre ans.

Je me mets dans des états hors de contrôle physique en de très rares circonstances, il m'est arrivé de bousculer ma femme et ma fille, de me battre dans la rue, bourré, mais ma conception du combat est intégralement spirituelle, idéologique, verbale et par certains égards sportive.

Ma fille Léa présente le genre de trouble qui a le don de me mettre dans des états atroces de manière relativement systématique et répétée. Plus il était indispensable que cette enfant bénéficie d'un enseignement intellectuel par la musique, seul héritage que j'étais en mesure de lui donner, plus elle disparaissait dans la chute abyssale de ses capacités cognitives. Je suis un pédagogue du genre névrosé, je veux et exige ce que je demande. Car ce que je demande est parfaitement calibré pour correspondre aux compétences validées, les requérir. Mais Léa ne requiert rien du tout, elle parvient à faire certaines choses sans comprendre elle-même pourquoi ni comment. Nous ne fîmes que très peu de chemin au piano, elle se plaignait de plus en plus de ces séances de torture, comme on la comprend ! J'en avais vu assez pour savoir qu'elle avait une bonne oreille, mais elle a beaucoup de difficulté à la faire fonctionner. Le sens du rythme est correct aussi. Ce qui coince c'est la psychomotricité fine ainsi que la maîtrise abstraite, les liens cognitifs entre la conception des notes, leur place sur la portée et sous les doigts. Je finis par jeter l'éponge. Plus de piano.

Mais je parvins à l'inscrire au conservatoire en chant, où elle se débrouille bien même si ses professeurs ont déjà détecté un problème de posture, de colonne d'air qui n'a rien de surprenant. J'envisage de la remettre au piano tout doucement, si Dieu me donne la patience de l'accompagner. Je serai à ses côtés quotidiennement, à partir de cette rentrée au collège en sixième, qu'elle le veuille ou non, cela c'est certain.

L'éducation de mes enfants, c'est vraiment tout ce qui me reste dans la vie. C'est un effet de vases communicants, plus je désespère de ma vie, plus je fais travailler mes filles, plus j'estime attendre un grand destin, plus je les laisse à leur aise, constitué de tablettes tactiles, écrans et autres téléphones. C'est une catastrophe massive qui se prépare pour l'humanité biberonnée comme mes filles à ces saloperies qui détruisent le cerveau. Il faut savoir que dans ces entreprises qui vendent le poison, on tient soigneusement ses enfants à l'écart de sa propre production. Quand je ne suis pas occupé à dormir, je le suis à porter le monde sur mon dos, à éprouver l'angoisse qui m'écrase les

tripes, à faire les courses ou à manger pendant que ma femme rentre du travail. J'arrive à faire de la musique avec mes filles, mais pas à les divertir. Quand on ne s'occupe pas d'elles, quand elles ne font pas leurs devoirs, elles foncent sur les écrans. Le week-end, elles y passent leur journée si rien ne les en extrait. Leur mère aussi. Leur père aussi.

On sait que les enfants ne font pas ce qu'on leur dit de faire, mais ce qu'on leur montre en le faisant soi-même. Je n'ai pas du tout la ressource, l'énergie de jouer, de faire des activités avec elles, je pèse trop lourd pour me divertir moi-même, mon existence exerce tout son poids sur moi en permanence.

Ma deuxième fille, Luna, qui entre à présent au CM1 est quant à elle une vraie petite bête de compétition. Elle gère tout, elle assure en tout. Elle a la même intelligence et sensibilité que sa sœur, mais elle jouit d'un cerveau au point dans tous les compartiments, qui est son premier atout. En sport, elle est très loin d'être une fusée elle aussi, mais elle ne connaît pas les mêmes difficultés que sa sœur pour autant. Elle est d'une excellente facture en quelque sorte, elle a beaucoup de chance. Je ne dis pas que cela lui donne des atouts, des chances de bonheur dont sa sœur ne bénéficie pas, mais cela ne pourra pas lui nuire. Le bonheur n'a aucun sens pour moi de toutes façons, je veux que mes filles soient intellectuellement épanouies, voilà ce qui m'importe, qu'elles soient fortes dans ce qu'elles font, ce qu'elles sont.

Luna a toutes les chances de faire de bonnes études ce qui est indispensable à la vie, je pousserai Léa aussi loin que je pourrai, qui pourra sans doute tout ce qu'elle voudra, bien des enfants avaient des difficultés qui ont donné des adultes particulièrement achevés. Luna est au conservatoire avec sa sœur dans la même classe de solfège, elles sont les deux meilleures de leur classe de formation musicale, passant toutes les deux en quatrième année après une seule année de conservatoire. Il faut dire que l'on exige presque rien de leur côté, pédagogisme oblige, l'ambition n'existe pas. Pour Luna c'est les doigts dans le nez, pour Léa c'est une lutte quotidienne acharnée. Qu'importe les moyens, l'objectif est d'acquérir les précieuses connaissances et compétences que recèle ce langage, la grammaire de la musique, en plus d'être un vecteur notable de beauté, de majesté et de poésie, un langage direct, rationnel, rigoureux et précis de la substance artistique. C'est une richesse dont aucun enfant au monde ne devrait être privé.

Je crois qu'aucun érudit sur Terre ignore le solfège, ne sait pas identifier les notes les unes par rapport aux autres par le signe, le son et le concept. Sans quoi l'érudition est une parodie. Je suis un érudit de la théorie du jazz, un connaisseur de sa pratique et c'est ce à quoi je dois l'essentiel de ma dignité. Mes enfants connaîtront la musique, elles doivent l'apprendre, quoi qu'elles fassent elles en seront meilleures.

Luna est au piano où je l'ai mise aussi, parce que c'est le meilleur instrument pour découvrir la musique, tout y est limpide. Selon sa prof, elle est en troisième année, son équivalent du temps où l'on comptait encore les années à l'intérieur des trois cycles. Les pédagogistes ont fait du ménage, ont supprimé les examens intermédiaires, c'est une sale engeance, des gens qui veulent médiocriser le monde pour mieux le dominer. Pour Luna, en CM1, c'est une jolie performance que d'avoir atteint déjà ce niveau. Sa prof pense qu'elle peut devenir professionnelle, ce n'est l'objectif de personne. Moi je veux qu'elle devienne excellente, professionnelle je m'en fous. Elle veut devenir vétérinaire. A la bonne heure ! Vétérinaire jazzwoman, c'est excellent. Je lui apprend le jazz, elle accroche, elle est bonne, c'est prometteur ça va être chouette. Sa sœur chantera, je ferai de la guitare, j'en rêve.

Mille fois j'ai demandé pardon à Léa et aussi à Luna, qui subit indirectement mes hurlements et mon courroux déchaîné contre sa sœur, quand Luna ne se laisse pas aller elle-même, recevant mes foudres immédiates. J'ai peu à me fâcher contre cette dernière, elle est globalement sérieuse dans le travail, excellente. Il n'y a pas de jalousie entre elles deux, parce que je n'en valorise jamais une aux dépens de l'autre, elles sont solidaires parce que je les aime toutes les deux du même amour rigoureusement inconditionnel. Un jour une voisine avec laquelle je discutais de la vie de famille, voulut savoir laquelle des deux je préférais. Elle était persuadée qu'il y en avait nécessairement une. Mais il n'y en a nécessairement pas. Je les aime toutes les deux du même amour, ou je n'en aime aucune.

Mille fois j'ai demandé pardon et je suis pardonné de tout. J'ai peut-être fait des dégâts, peut-être irréversibles, mais l'amour est sauf, intact, renforcé, celui qui unit notre foyer. Nous sommes cinq à présent à vivre sous notre toit, plus un fils qui appartient à la famille mais de loin. Nous sommes cinq car nous avons un chat. Cette fois c'est moi qui l'ai baptisé, c'est un mâle, je l'ai appelé Rocky comme le boxeur. Je ne croyais pas si bien choisir son nom, je vais vous dire pourquoi. Sonia l'a détecté sur Le Bon Coin, une portée venait de naître à Nantes où il fallait aller chercher l'animal, remis gratuitement. Sonia fut séduite par la photo du chaton et le réserva. Elle alla le chercher dès la fin du sevrage. Nous le fîmes stériliser ou castrer je ne sais plus, enfin c'est la technique habituelle, on n'enlève pas tout mais la partie qui fout la merde dans un appartement. Au début je ne voulais pas qu'on l'opère mais quand je vois son bonheur aujourd'hui je ne le regrette pas. C'est un chat très spécial, je sais que tous les propriétaires de chats le croient, mais dans mon cas c'est vrai. J'ai des photos qui témoignent de son art inégalé du prélassement, de son regard infiniment expressif et de son air si gracieux et sympathique. Il est sur deux tons gris, clair et foncé.

Alors que j'étais au milieu de la rédaction de ce texte, au cours de l'épisode de Ludo raconté en préambule, nous avons amené le chat sur notre lieu de villégiature, près de Sarlat, à la campagne, il y a quelques jours à peine de cela à l'heure où j'écris ces lignes. Nous gardions Rocky captif de la maison, il n'avait pas le droit de sortir, il n'en a jamais eu le droit car nous serions certains de le perdre, il ne saurait s'orienter lui qui n'a connu que notre 31ème étage.

Il s'échappa de la maison, je ne sais toujours pas comment. Personne ne remarqua son absence. J'étais en train de fumer dehors, quand j'entendis des cris très étranges, je ne savais pas si c'était un enfant, une dame ou un animal. Je découvris que c'était Chaussette, le chat des propriétaires qui faisait face à un autre chat tapi sous les buissons, je ne le voyais guère. Chaussette est un castagneur professionnel, il vit dehors et adore la bagarre comme en témoigne son état, des cicatrices partout, la queue cassée. Il est du gabarit de Rocky. A l'instant où je me rendis compte que l'autre chat était le mien, l'assaut venait d'être donné.

Chaussette avait détecté un intrus dans son territoire, le malheureux Rocky qui ne faisait que kiffer la vibe, subissant à présent un assaut en règle. Les chats se mirent à courir sur plusieurs mètres tout en s'affrontant pendant que j'essayais en vain de les disperser. Chaussette finit par dégager ne souhaitant sans doute pas recevoir mon coup de pied. Pendant l'affrontement, Rocky avait fait mieux que se défendre, il avait rugi avec une ferveur qui n'avait rien à envier à son adversaire, et lui avait tenu tête au point de le faire reculer, j'étais tellement fier de mon Rocky, lui le chat d'appartement avait maté un chat de gouttière rompu au combat.

Une fois l'autre disparu, il se mit là où je l'avais trouvé au début, grognant et montrant les dents. Je l'approchai avec précaution, il se laissa saisir sans résister, alors que pour aller dans sa cage de voyage il s'était débattu comme un malade allant jusqu'à me pisser dessus. Là il venait de faire la première bagarre de sa vie, il était en état de choc mais il me laissait le porter passivement. Je le mis à la maison, il se logea sous la table et y resta une heure ou deux à grogner sans interruption. J'essayai de l'approcher de nouveau, cette fois il me mordit. Sonia et moi avons craint un instant qu'il ne s'en remette jamais. Quelques heures après il n'en paraissait plus rien.

Je faisais le bilan de ma vie, j'avais lancé la demande d'allocation adulte handicapé que je reçus au bout de plusieurs mois. Cela représente pour notre foyer un apport modulable selon la CAF de six à sept cent euros par mois. C'est mieux que ce que je me faisais avec Heetch. Je m'étais arrêté à l'embrouille avec la bande de petits cons sur la page facebook, je repris le travail en rentrant de l'hôpital. A ce moment-là on avait bon espoir que la législation aille dans le sens de la mobilité nocturne, Heetch ne fonctionnant que la nuit, dans le sens d'un léger rognage du marché des taxis et

autres VTC. Il n'en fut rien, Heetch ferma ses portes aux conducteurs sans licence comme moi, sous la pression des pouvoirs publics, devant la seconde version de la loi sur le transport de passagers, toujours aussi scélérate, mais plus précise.

J'avais pris goût à mes conduites, même si c'était beaucoup de stress et d'embrouilles, je me suis fait quelques amis ainsi, dont l'anonyme de ce roman, que je pris en voiture alors qu'il ne connaissait rien de Heetch, un ami lui avait passé commande. Mon ami anonyme n'aime pas le foot et c'est tout juste s'il a un smartphone. Il est un ancien journaliste à la retraite, passionné de littérature, c'est à cause de lui que j'écris ce texte. Il en relit chaque jour les feuilles que je lui envoie, jusqu'à vingt feuillets en vingt quatre heures. Il trouve beaucoup de chose anecdotiques moi je trouve tout nécessaire à l'ensemble. Il n'aime pas quand j'insulte les gens, quand je laisse voir ce côté de moi que personne n'aime. Il voudrait que je devienne écrivain, c'est comme s'il demandait à un pissenlit de donner des fraises. Je n'en ai rien à foutre de la littérature je veux changer le monde. L'anonyme ne veut pas l'entendre, je dois publier des livres et acheter une maison à ma famille. En vérité je dois simplement attirer l'attention sur mes thèses, les défendre et les promouvoir, ainsi se fera la Révolution. Elle aura lieu si je deviens un monstre médiatique. L'anonyme est catastrophé quand j'essaie de le lui expliquer, affligé, meurtri. Il ne conçoit de vivre que caché, ce pour quoi il est l'anonyme de ce livre.

Je fais le bilan, je vois que la musique n'est plus qu'un souvenir. Dans ma voiture, dans laquelle je passe beaucoup de temps, je n'écoute plus que du classique. Chopin est mon plus grand héros, les autres allemands ne sont pas mal non plus. Les français de fin XIXe et début XXe sont extraordinaires aussi, j'aime la touche française romantique qui éveille mon patriotisme artistique, patriotisme tout court. J'aime mille choses que j'entends et admire à la radio, dont j'oublie le nom ou à moins qu'il ne me parvienne jamais. J'alterne entre France Musique et Radio Classique, avec une préférence pour la première extrêmement éclectique. J'ai plus d'admiration pour le classique que pour le jazz à présent, pour les compositeurs, pas pour les musiciens. Ces derniers sont plus admirables en tout dans le jazz. Un virtuose de jazz a le triple en cerveau d'un virtuose de musique classique exclusivement écrite. Les grands compositeurs étaient aussi de grands improvisateurs pour nombre d'entre eux. Aujourd'hui les grands improvisateurs ne sont plus de grands compositeurs, dommage. Il y a dans le jazz des idées magnifiques évidemment, mais elles ne sont pas exploitées, développées, maîtrisées comme elles le sont en classique. Même un quatuor à corde, ou un piano seul, sans parler des grands ensembles, même la musique de chambre est d'une science à pulvériser n'importe quelle tentative de jazz écrit jusqu'à présent. A vrai dire le jazz écrit est chiant voire très chiant, même quand c'est un cador en la matière qui s'y colle, alors qu'en classique on a une architecture, une intelligence, un pouvoir lyrique toujours remarquables, même de la part d'un petit

compositeur. Il y a aussi des navets, mais ils sont toujours érudits. Les navets en classique c'est la musique de cour qui sonne comme un vase en porcelaine creux, dépourvue de toute substance. Ecrire sur commande du roi ou du seigneur pour son divertissement n'est rien, pas davantage qu'écrire sur sa propre commande, le tout est de savoir ce que l'on livre. Les musiques de danse aristocratique de la littérature classiques sont aussi médiocres que celles que l'on entend actuellement, aussi dépouillées de création, de matière. Le folklore d'où qu'il vienne recèle de bien meilleures choses en matière de danse.

Je veux signaler le cas de François Couturier, un jazzman à l'origine qui s'est reconverti dans un néo classique excellent, c'est un cas à part. Il faut écouter son Tarkovsky Quartet, mêlant écriture simple et improvisation, « A celui qui a vu l'ange » est une pièce d'une beauté à couper le souffle, atteignant en valeur lyrique, en subtilité et richesse ce que savent faire les grands compositeurs classiques, bien que ce soit largement improvisé mais selon une trame, une architecture d'une grande intelligence. Il faut entendre Jean-Marc Larché au saxophone soprano, un pur génie du son et de la mélodie, c'est à couper le souffle d'intensité.

Je ne joue plus de guitare, sauf pour les cours que je ne donne presque plus, ne me reste que la classe de Bougival et mon cousin Léo pour étudier avec moi.

Mon cousin Léo est le fils de mon cousin Laurent, le juif besogneux qui fait des chef-d'œuvres à vue de nez. Sa mère est avocate, célèbre, elle a même défendu DSK avec succès dans ses démêlés judiciaires français. Léo a une sœur, Elsa, qui est dentiste. Une famille juive, une vraie, juive occidentale assez typique, à la fois investie dans la République et dans le Sionisme, ainsi que dans la religion mais de façon moindre. Le juif européen ou américain typique n'est que peu religieux quand il ne l'est pas du tout. Juif, c'est devenu une identité culturelle. Enfin, Sartre et Morin ont écrit sur le sujet, ça suffira bien.

Léo est un surdoué des mathématiques qui n'est pas allé au bout de sa vocation universitaire car il y a trouvé des sommets qu'il ne se voyait pas franchir, a tenté des cols très hardis mais n'a pas persévéré. Il s'est reconverti dans le domaine de l'informatique où il s'ennuie, il demeure en panne de vocation. Il doit avoir dix ans de moins que moi. Nous nous ressemblons beaucoup, enfin notre karma, notre parcours, à poursuivre quelque chose sans l'atteindre. Il a une soif d'absolu comme moi. Je l'adore. Il est intelligent, profond et sensible. Petit, il joua du piano avec beaucoup de réussite mais il s'était mis à la guitare blues surtout, depuis quelques années. Il décida d'apprendre le jazz avec moi, il est actuellement mon élève jusqu'à nouvel ordre. J'espère ne pas l'avoir trop

agressé avec mon antisionisme. Il est d'accord pour dire que « ça déconne grave » mais de là à accepter la mise sous tutelle de l'Etat Hébreu...

C'est là que je veux en venir, la mise sous tutelle d'Israël. Non pas que ce soit mon obsession première, mais c'est la pierre angulaire de ma vision du monde. Israël et les terres occupées correspondent au nombril exactement de la civilisation monothéiste, soit judéo-chréto-islamique. Il n'y a pas de zone au monde qui soit plus sensible au conflit, dont les heurts provoquent autant de dégâts dans le monde entier, par ricochet, par ondes sismiques. En France, nos banlieues sont sous perfusion palestinienne. C'est à la victime que l'on s'identifie, elle est arabe et musulmane comme nous, qui prions pour sa libération, pour son respect ici dans nos ghettos. On est évidemment en proie à la haine en pareilles circonstances, en face la haine est proportionnelle exactement, le mépris tout autant, c'est un puits de mépris pour elle-même dans lequel tombe notre espèce entière.

Aucun autre pays au monde n'a été créé 1) par l'ONU 2) en satisfaction d'une idéologie aux fondements théologiques donc extrêmement fumeuse 3) avec des dégâts pareils. Le carnage en terre sainte a un responsable, un seul: l'ONU. C'est la merde de l'ONU, c'est à l'ONU de la régler. Il faut que les fous de Dieu et du Trésor israélien aient le choix entre exterminer le reste de la planète entière, ou se soumettre à la loi internationale qui devra régir sa tutelle.

Israël aura vocation à retrouver une souveraineté territoriale une fois que les territoires palestiniens auront été dotés de structures nationales décentes et légitimes, y compris une communication envisageable si les conditions en sont remplies, pour rejoindre les deux territoires palestiniens à travers les terres d'Israël. Le pays retrouvera une souveraineté après que sa Constitution fût rédigée par un collège désigné en ce sens, représentant toutes les parties prenantes, il en sera fait de même pour la nation palestinienne. Une fois seulement que les garanties du respect mutuel auront été arrachées, malgré les heurts, les convulsions, les affrontements, une fois que tout aura été nettoyé, alors on pourra repartir sur de nettement meilleures bases.

La légitimité finale d'Israël est celle-ci: Israël existe. C'est un fait accompli, de ceux qui imposent leur poids à la réalité. Si l'on ferme purement et simplement le pays, on aura une guerre nucléaire. Voilà. L'antisionisme c'est ça ou alors c'est de la merde, en tartine. Et une pour Dieudonné, une pour Soral qui viendront dire que c'est le Grand Complot qui m'envoie pour négocier la survie d'Israël. Le Grand Complot est impatient de peloter les grands cons.

Je fais le bilan de ma vie, je suis dans ma caisse, comme d'habitude, avec Fauré peut-être, je fais du Heetch, j'en ai repris l'habitude après la sortie de l'HP. Je vais me garer là pour fumer une cigarette.

En faisant mon créneau j'entre légèrement en contact avec la voiture de derrière, je touche à

peine son pare-choc. J'achève la manœuvre. En sortant de ma voiture, je constate que celle de derrière était occupée aussi, un type en sort et me fonce dessus. Je lui présente de très plates excuses en espérant que ça suffira mais il n'en est rien, j'allais vite le découvrir, le bonhomme avait un plan. C'était un caïd de je ne sais trop quelle espèce, dans des trucs illégaux sans doute, légaux pas impossible, un caïd en tout cas un type qui n'est pas impressionnant physiquement mais qui dégage beaucoup d'assurance et qui est suivi par trois valets.

Dans un premier temps il me montre un impact sur son pare-choc, mais ce dernier n'était pas à la bonne hauteur, je ne pouvais pas l'avoir occasionné. Raté. Il commençait à perdre patience, on allait rédiger un constat, j'étais tout à fait favorable à cette perspective. Alors que j'avais rempli d'abord ma partie, indiquant en toutes lettres que je n'avais pas entraîné une seule trace sur sa voiture, il compris que ça ne marcherait pas comme ça non plus. Il déchira le document.

Il me dit que je devais lui donner de l'argent. Je lui répondis qu'il en était hors de question. Je remontai dans ma voiture. Alors que je m'essayais, il vint à ma rencontre et je compris que si je ne poursuivais pas le dialogue, il deviendrait hystérique. Je sortis donc de la voiture et me mis en position de palabre, montrant que j'avais de la patience mais pas sans limite. Je n'étais cependant évidemment pas en position de force. Ils voyaient seulement que je n'étais pas un type que l'on pouvait impressionner. Mon discours était que la dignité le contraignait à me laisser partir tranquillement. J'étais désolé pour toute cette émotion, mais rien ne pouvait être retenu contre moi.

Il me dit qu'il voulait cinquante euros, c'est ce que lui avait donné l'autre jour un type en smart qui l'avait tapé dans la circulaiton. J'éclatai de rire. Pour un type en smart, répondis-je, c'était comme si je lui donnais dix centimes, or je ne voulais pas me foutre de sa gueule par conséquent je lui demandais de bien vouloir mettre un terme à la discussion, je ne sortirais pas un euro de ma poche.

Il me proposa d'aller me battre avec lui dans une ruelle. Il irait seul, prit-il grand soin de préciser, ce type était un homme fier, et je le croyais, il était sans doute capable de se séparer de ses sbires pour se mettre sur la gueule dans un coin. Je déclinai son offre, je ne me battrais pas quoi qu'il arrive. Il feignit la surprise, pourquoi? Peut-être serait-ce moi qui aurais le dessus, observa-t-il avec malice. Je lui répondis que peu importait, c'était une question de principe, je ne me battais pas pour une bagnole. S'il touchait à mes filles, alors là d'accord, on va dans la ruelle je lui arrache les yeux avec les dents, mais pour une bagnole, non. Ma réponse eut l'air de le satisfaire. Mais il n'était pas encore au bout de son inspiration.

Il déclara que sur la tête de sa mère il voulait me péter le crâne ainsi que ma voiture. Je lui dit que sur la tête de la mienne, si ça lui faisait plaisir, il pouvait fracasser ma caisse, mais pas mon crâne. Il me dit « allez barre-toi » et changeant d'avis juste après « je suis obligé de casser un truc » il envoya

un grand coup de pied dans mon rétroviseur droit non sans avoir vérifié une deuxième fois que je le laisserais faire sans bouger, c'était touchant d'ailleurs, qu'il s'assure ainsi de ne pas aller au devant d'une mauvaise surprise. Je devais avoir l'air costaud quand-même pour qu'il craigne de me déchaîner en cassant ma voiture. Il faut dire que de son côté, sa tire est toute sa vie probablement. Depuis son coup de pied, ma voiture n'indique plus la température sur le tableau de bord. Le thermomètre est cassé avec le rétro mais la température est toujours la même. Parfois très froide, parfois très chaude. Je trimbalai longtemps mon rétro cassé, avant qu'un génie recruté sur le bon coin ne lui mette deux serre-flex. C'est nickel, mais je ne sais toujours plus combien il fait dehors en conduisant.

Après ça je suis parti pour de bon. Avant de monter lui-même dans sa voiture et de déguerpir en trombe, il déclara « putain je suis dégouté ça va rien te faire ça ! ». J'avais vaincu, j'étais fier de moi parce que je n'avais rien cédé et rien provoqué, tout évité, je m'étais conduit en champion et je me discernai une médaille de la sagesse dans mon univers Jedi. Je songeai que j'étais un combattant accompli, j'étais près à changer le monde.

Je fais le point, je pense à la musique qui fut un naufrage. Après Berklee j'avais, outre mes fréquentations manouches, deux projets musicaux dont un très prometteur, Weïya le retour. Weïya c'est ce groupe emmené par ce batteur charismatique, Damien, avec lequel nous avons joué dans les clubs parisiens et dans un festival. Damien avait fait du chemin moi j'avais fait Berklee, Damien décida de reformer le groupe et d'assumer la production. Il avait vu les choses en grand il forma un orchestre de bien douze musiciens, avec choristes. Il produit un album magnifique dont tout le monde dans l'équipe était persuadé qu'il déroulait un tapis rouge pour Damien vers les diffuseurs et tourneurs. Il ne fut rien de tout cela. Nous avons travaillé dur et enregistré un concert qui existe dans les annales de France Ô, je crois. Nous avions une petite tournée prévue au Mexique quand, au jour près, se déclencha la grippe porcine qui paralysa justement le Mexique, ce pays sous le soleil exactement que nous devions visiter. Cela aurait été la première fois de ma vie que j'aurais pris l'avion pour jouer. N'est-ce pas extraordinaire à quel point mon destin de musicien connaît des astres défavorables, désastre évident? Le groupe ne se releva pas de cette grippe, elle emporta le projet, mort né après des mois de travail acharné et pour Damien, des milliers d'euros investis.

Parallèlement à cela j'avais eu au moment de la naissance de Luna un projet avec Stéphane de Trébons que je nomme exceptionnellement parce qu'il le mérite, je vais faire ses louanges. C'est un type fort en gueule, il a ce qu'il mérite, qui a d'ailleurs une bonne gueule qui est une vraie gueule, qui est un peu touche à tout et notamment à la musique, il a fait du piano, il compose des chansons dont il écrit les textes. Il était absolument persuadé que les portes s'ouvriraient pour son groupe, il ne se rendait pas compte à quel point les gens s'en foutent de ce que tu fais quand tu es artiste. Je

l'avais prévenu mais lui s'essayait à la discipline, il ne me crut pas. Plus tard nous nous engueulâmes quand j'étais fou, à un moment je l'insultais, il ne pouvait pas croire que c'était moi, il vint me voir au 31e étage et j'étais en pleine crise, je lui fis part de mes délires, il était médusé. Il a un regard rare, d'une rare intensité et beauté. Le groupe capota rapidement, comme de bien entendu, après avoir enregistré son disque. Nous ne nous sommes plus jamais parlé depuis deux ans de nouveau, mais je le considère comme un ami. C'est un type qui en a dans le coffre, j'aime ça.

Peu de temps après mon retour de Berklee, j'enregistrai mon premier disque, « Made of Dust ». J'ai brièvement évoqué Rémi, qui était le batteur, je l'avais rencontré au Duc des Lombards où j'allais jouer la nuit, au cours des jam sessions. Le fait qu'il accepte de faire partie de mon projet était flatteur, en plus il avait accepté de le faire gratuitement. Il se considérait alors comme batteur presque débutant et acceptait tout ce qui pouvait lui donner de l'expérience. Avant de devenir batteur, Rémi avait eu une fabuleuse carrière de contrebassiste, il était hors pair sur cet instrument, le plus demandé des sidemen français. Mais il abandonna d'un coup grand-mère (contrebasse NDLR), ne se voulait plus que batteur. Ce n'était en rien un débutant, il était déjà excellent sur les fûts et surtout immense musicien. Il avait tendance à cogner un peu lourd c'est vrai, mais c'était son péché mignon, je l'aimais aussi pour sa fougue.

Il avait engagé un ami à lui, sur ma requête, pour jouer de la contrebasse dans mon groupe. Samuel, solide comme un roc s'en chargerait. Samuel est un homme bon au sens le plus profond du terme, il a un côté un peu rustre, ne s'approche pas spontanément mais un cœur en or, je le sais parce qu'il est parmi les très rares à avoir enduré ma folie sur internet sans se départir de sa dignité impeccable, s'adressant à moi comme un être humain doit le faire avec un autre être humain, fou ou pas.

Dans ce groupe il y avait aussi Albert au piano, un jeune catalan et très fier de l'être, qui avait failli basculer dans l'ETA à l'adolescence, qui était à Paris pour conquérir la ville ou peut-être New-York. Tout cela était avant mes troubles psychiatriques. Albert vit à présent aux USA dans la capitale atlantique dont il rêvait, marié à une juive. Nous nous sommes souvent dit que les catalans et les juifs étaient cousins. Il y a plein de similitudes. En plus j'ai un quart catalan justement, un autre protestant les deux autres juifs, je ne suis pas aidé aussi.

Le groupe enregistra un album qui connut un joli succès d'estime, les chroniqueurs avaient vraiment bien aimé, c'était sympa. Nous n'avons eu droit qu'à un seul festival, mais qui fut excellent, à Annecy, sur les hauteurs, dans l'enceinte d'un château magnifique. Nous jouions en première partie de Duffy Jackson que je ne connaissais même pas, une star de la batterie pourtant, américaine comme son nom l'indique. Nous eûmes beaucoup de succès les gens se ruèrent sur mes disques, je les vendis jusqu'au dernier, je n'en avais pas pris le quart de ce qu'il aurait fallu, si je m'y était attendu... J'avais aimé ce moment sur scène j'avais eu l'impression de m'exprimer, impression

partagée par le public visiblement. J'avais songé au privilège immense de ceux qui font cela pour vivre. J'aurais donné père et mère, fut un temps, pour connaître ce destin, à présent j'étais déjà soumis au sort contraire. Je savais qu'il n'y aurait pas de suite, il n'y en eut pas.

Quand je fais le bilan de ce que j'ai accompli en musique, je songe aussi à mon ami Robert. Ce n'est pas son prénom, mais son nom, je souhaite lui faire l'honneur d'une place particulière dans mon panthéon. Notre amitié est devenue presque virtuelle, mais elle existe toujours, je sais que nous nous retrouverons. Nous nous sommes d'ailleurs retrouvés un jour au milieu d'un passage piéton, lui dans une direction avec sa guitare et son ampli, moi dans l'autre, avec mes deux filles. Robert est un type qui a du cran et du talent, de la vertu. Nous aurions dû, si je n'avais pas été cinglé, vivre une amitié fertile et professionnellement féconde. Il est lui-même à présent un guitariste en vue, il a son audience et surtout il a du sérieux business, il n'arrête pas, c'est un foudre de guerre, tout le temps vissé sur une scène. Il a des possibilités virtuoses. Certaines des choses qu'il joue sont magnifiques, d'autres plus froides, plus mécaniques. Il a du talent à revendre et il peut encore beaucoup mûrir son art.

Nous nous sommes disputés alors que nous étions réunis au sein d'un groupe qui s'appelait le Zibrid Orkestra, on y jouait des choses gitanisantes, teintées d'Europe de l'Est, de jazz et de classique. C'était très sympa et c'est le groupe que j'ai eu qui a le plus tourné. Dans le sud de la région parisienne, dans les alentours du leader du groupe. Cette fois, quand la brouille a éclaté entre Robert et moi, nous étions réunis pour plusieurs jours. Le premier soir j'étais déjà de mauvaise humeur. Il y avait un repas prévu mais il se faisait attendre et je partis seul comme une fusée chercher un kebab à quinze kilomètres, nous étions en pleine campagne francilienne. Cela avait passablement irrité tout le monde. Personne ne savait, même pas moi, que ma maladie était en pleine expression, que la détresse et la colère m'envahissait comme un raz de marée incontrôlable.

Le lendemain matin, Robert me réveilla, nous avions une répétition prévue. J'eus une réaction hostile dont j'ai oublié la nature, Robert le prit extrêmement mal. Quand on m'extirpe de mon sommeil pour une journée que je ne souhaite pas vivre, je peux certainement être atroce. En fait, je venais rien moins que rompre le lien d'amitié qui le liait à moi. A partir de là, plus aucune excuse, que je vends toujours très cher, non sans argumentation circonstanciée, ne fut valable. Robert s'éloigna de moi, me fit virer du groupe. Gaël, autre membre du groupe, Gaël celui de Villemomble, celui qui jouait de la contrebasse avec moi depuis d'interminables années, me chassa de son répertoire. Je recevais encore ses annonces de concert, quelques semaines après l'incident. Un jour je lui écrivis que j'adorais lire ses emails ce qui était parfaitement sincère parce qu'il écrit remarquablement bien, il me retira de la liste de diffusion sur le champ. Tout ce que je sais, c'est qu'il est encore vivant.

Pourtant Gaël avait supporté mes assauts précédents, quand j'étais prophète je n'ai jamais été désagréable avec lui, lui avec moi. Il m'a même corrigé des fautes d'orthographe et de français dans un texte que j'avais écrit, je ne sais plus lequel, qui parlait de mes délires prophétiques. Cette fois Gaël décida que c'en était trop, il fallait m'évacuer de son existence. C'est triste. Mais bon, on n'est pas encore morts, je le retrouverai un jour je pense.

Robert, c'est plus subtil, il ne me fait pas la gueule ouvertement mais quand on parle de prendre un café il se dérobe un peu, il faut dire qu'il est extrêmement occupé. Il a une femme charmante et deux enfants, j'aurais voulu qu'on soit amis. A présent c'est Sonia qui est fâchée contre lui parce qu'il a mal parlé d'elle. On s'écharpait sur le sujet de la prostitution. Robert soutenait mordicus la pénalisation, et moi mordicus la libéralisation. On parlait de cela au moment de l'ère NVB, quand il fallait abolir la prostitution. Robert pense que les hommes qui vont aux puttes sont des fils de pute. Je répondais que c'était des types comme les autres, et la prostitution un travail noble. Il ne lâchait rien, moi je ne lâche jamais rien, jamais. Il commit un impair. Il dit « Et si c'était ta femme qui faisait le tapin ? » il voulait me provoquer, m'atteindre, en songeant que non finalement pute c'était pas bien c'était mal puisque si ma femme le faisait c'était mal. Tout ce qu'il obtint c'est la colère de ma femme qui avait lu son commentaire et aurait voulu lui arracher la langue. De son côté à lui, sa femme me voit d'un très mauvais œil, je suis une menace pour son mec, au moins une mauvaise influence. Donc on en reste là, nos familles ne se fréquentent pas dommage nos femmes s'entendaient bien l'une avec l'autre. Quel gâchis. Mais qu'y puis-je? Je n'ai fait qu'être moi-même.

Puisque je fais le bilan de la musique, je pense à tous ces signes contradictoires, ceux qui me disaient que j'aurais une brillante carrière, ceux qui me disaient que ma carrière n'aurait jamais lieu. Par exemple un soir je faisais la jam avec les copains au Caveau des Oubliettes, un bar qui existe encore mais ne fait plus de musique à ma connaissance. A l'époque c'était une institution. Je jouais, comme ça, sur scène, puis à la fin du morceau une jeune fille est venue me voir. Elle me demanda « Tu veux voir Christophe? » Ma fois oui je voulais bien voir Christophe, je ne connaissais pas de Christophe, j'étais étonné qu'il ne vienne pas me voir directement. Puis je reconnus Christophe, le chanteur, Aline. Il avait trouvé ma musique, ma guitare extraordinaire, il voulait me complimenter. Nous passâmes une partie de la nuit ensemble. J'espérais qu'il m'engage, il n'engagea jamais rien. Qui a comme ça une star de variété, même passée, qui le repère dans une cave à jazz ?

Une autre fois je jouais, ben tiens c'était chez Dieudonné. J'ai fait un solo sur un morceau « Spain » de Chick Corea, mon Dieu elle était toute bouleversée, elle me fit promettre de ne jamais arrêter la guitare, je deviendrais le champion des champions. Je n'avais aucune intention d'arrêter, pourtant je l'ai fait. Tout cela aurait dû donner une carrière non ?

Une autre fois encore, aux USA, dans une jam session dans un bar de Boston, près de Berklee, un jour, dès que je commençai mon solo un fou qui était dans la salle se leva et jeta les mains au ciel comme s'il priait Dieu, le remerciait pour ce message, il était transfiguré par mon son, tout le monde le regardait éberlué, lui avait compris seul que j'étais magique, ma musique divine. Il est définitivement resté le seul à le comprendre d'ailleurs. C'était comme s'il accueillait un prophète bien avant que je ne devienne prophète.

Voilà, tout ça c'est tout moi, le sort me caresse pour mieux me frapper. C'est l'histoire de ma vie entière.

Puisque je fais le bilan, je pense à mon frère, l'aîné de mes petits frères et sœur, Théo, deuxième fils de ma mère, vivant à Belfort. Théo est le signe, ajouté à moi, que quelque chose ne tourne pas rond dans la famille. Il a deux épisodes psychotiques majeurs à son actif, deux délires schizophrènes de forte intensité qui requièrent hospitalisation. C'est le Christ qui fut au centre de sa fièvre délirante, la première fois il en était le fils, la reproduction, la seconde fois il était toujours immergé dans la Bible. Imaginez la gueule de ma mère quand elle lut sur Facebook que je me trouvais prophète, quand elle me vit partir dans des délires mystiques de toutes sortes. Elle a vraiment été servie avec nous deux.

Mais Théo, contrairement à moi, n'a pas raté sa vie. Pour la raison simple qu'il n'en a jamais rien attendu d'autre que ce qu'il a obtenu, à ceci près qu'il aurait souhaité une compagne qu'il cherche encore après quelques histoires infructueuses. Il n'a jamais aspiré à accomplir quoi que ce soit de spécial, si ce n'est profiter de la vie avec ses amis. Ce qu'il fait. Il est musicien mais ne gagne presque rien, il est surtout au RSA et ça lui convient très bien. A Belfort on peut vivre avec rien, le loyer est remboursé par la CAF, le RSA paie les factures. Il arrive même à mettre de l'argent de côté. Je l'envie beaucoup, pas pour l'argent de côté, pour la simplicité. Il s'est converti au catholicisme, sa foi lui étant venue en même temps que ses troubles schizophrènes, il a créé un lien avec Jésus auquel il croit. Il croit que ce dernier fut fécondé au sein de Marie par Dieu. Quand nous nous mettons à refaire le monde c'est interminable mais c'est aussi un dialogue de sourds.

Je pense à mes autres frères et sœurs, Antoine et Suzanne, fils et fille de mon père, de loin mes cadets. Antoine est compositeur à Berlin, Suzanne a fait des études de langue anglaise mais est passée de la traduction à l'informatique, elle se reconvertisse actuellement en codeuse. Ce va quand-même un peu mieux du côté de mon père que du côté de ma mère.

Mais le maillon faible, le trou noir, le naufrage, le pathétique achevé, c'est moi qui l'incarne dans la famille, c'est mon père et ma mère, spécifiquement, qui ont engendré ensemble un seul enfant, moi,

une catastrophe pour la planète, pour tout le monde à commencer par moi-même. Quand je fais le bilan au sortir de l'hôpital psychiatrique, je ne ressens même plus la douleur, tout n'est plus que soumission au destin qui a retiré la vie de ma poitrine, dont je suis à présent le jouet docile. J'ai enfin renoncé à tout, tout devient donc possible.

Un an après ma sortie de l'HP, je me lance dans un nouveau projet. Plus de tambours ni trompettes, j'en ai fini avec l'ostentation débridée, le militantisme fiévreux, plus de posts Facebook vantant mon statut et le chef-d'œuvre en cours. C'est mon ami anonyme qui me donne la force d'écrire à nouveau. Il croit en mon talent d'écriture, il m'aide à accoucher de ce texte que j'attends d'écrire depuis des années, qui doit restituer l'intégralité de l'idéologie dont je me réclame, que j'ai forgée. L'anonyme, je viens de le retrouver après un an de silence, il avait coupé les ponts au moment de mon internement et je lui en avais beaucoup voulu, alors que j'étais dans la plus grande détresse, qu'il ne réponde plus à mes textos ni à mes emails. C'est le hasard pur qui nous remet l'un sur le chemin de l'autre, comme il l'avait fait pour Robert. Je le croisai dans la rue. A partir de là nous rétablîmes la liaison et cela vint me donner l'impulsion nécessaire pour écrire ce que j'étais à présent suffisamment mûr pour écrire. Le projet était de publier. L'anonyme, qui est éclairé en la matière, pensait que cela pouvait se faire, j'avais mes chances. Il ne goûtait en rien mon sujet pour autant, se déclarant dépassé, étranger, n'ayant jamais porté son intérêt sur de tels sujets.

Au début, recevant mes premiers feuillets, il fouilla sur internet pour vérifier si je ne pompais pas toutes ces idées qui semblaient sortir de nulle part, c'est ce qu'il me confia plus tard. De mon cerveau elles sortent toujours. Il ne le savait pas encore, à présent il a très bien compris ma singularité.

Le texte « Une Brève Histoire de Condition Humaine » ne fut pas publié et déclencha une réaction de néant qui me laissa pantois. Je ne m'étais pas beaucoup bercé d'illusions, mais je m'étais pris de nouveau à croire, croire en mon destin que ce texte déclencherait. Je pensais que si les éditeurs me refusaient assez logiquement, la sphère du net s'emparerait de l'œuvre et en ferait un buzz, celui que j'ai toujours cherché et que je cherche encore. Je publiai mon texte sur des plateformes numériques dans un élan qui s'avéra absolument vain. Je m'autorisai à pérorer sur face de bouc, annonçant à la terre entière qu'elle venait de passer à côté d'un immense chef-d'œuvre, ce dont je suis toujours aussi convaincu soit dit en passant. Ce texte que j'ai écrit passera les siècles, et plus il vieillira, plus on en comprendra le génie.

Mon chef-d'œuvre fut l'occasion de débusquer deux gros spécimen, que je ne me prive pas d'épingler sur mon mur des cons. L'un est le beau-père du second, en rupture complète de

communication depuis de nombreuses années. Je ne me souviens même pas du nom du premier, époux d'une bonne amie de ma mère. Je lui avais envoyé mon texte, à ma mère, pas à lui. Elle trouva cette lecture imbitable à tout point de vue et confia le manuscrit numérique à ce pauvre homme que je m'apprête à écharper. Alors que je ne lui avais absolument rien demandé, il se fendit d'une critique révélant une débilité abyssale. Je fus stupéfait que l'on puisse avoir l'idée d'écrire quoi que ce soit au sujet d'un texte dont on n'avait à ce point pas compris la substance. C'est pourtant un homme censé être intelligent, lui-même auteur, c'est un artiste. Il n'est pas idéologue mais s'intéresse à la condition humaine. Il l'a fait en l'occurrence dans une pensée archi-nulle, accablante de vanité et de banalité. Un homme sans dignité, sans orgueil, sans représentation du monde qu'il croit appréhender, sans substance, sans richesse, sans humilité, sans intelligence.

Son beau fils s'illustra tout autant. Loïc, c'est son prénom, est un génie du dessin ayant publié des BD, reconverti dans le tatouage où il rencontre beaucoup de gloire, méritée. Son parcours psychique est particulier parce qu'il s'est persuadé entrant à l'âge adulte que ses parents n'étaient pas ses vrais parents, il coupa tous les ponts dans un délire paranoïaque avec sa famille, y compris sa sœur et bientôt son demi-frère.

Loïc avait été mon mentor alors qu'il était adolescent et moi enfant, c'est lui qui me fit fumer mes premières cigarettes comme précédemment évoqué. Je le perdis de vue quand il perdit de vue sa famille, mais je l'avais récemment retrouvé sur Facebook. Nous étions entrés en communication sans jamais évoquer le drame familial, je réagissais à ces posts essentiellement pour faire les louanges de son art, parfois pour faire un peu d'idéologie. Loïc est un fervent défenseur du libre arbitre triomphant de son libre droit. Il pense qu'il y a les faibles, qu'ils crèvent ils l'ont cherché, et les forts, dont lui, les méritants.

Cela m'amusait jusqu'à ce qu'il entreprenne de me rentrer dans le lard au sujet de mon texte. En gros, je me masturbais le cerveau pour éviter de faire face à la vie. Je le démolis en trois ou quatre sentences, par le procès que je remporte toujours, en médiocrité. Il effaça sa propre saillie, mes réponses avec, et me bloqua, m'exclut de sa liste. Je suis très fier d'avoir remis ce branleur dans le droit chemin de la honte, celui qu'il devra parcourir tant et tant s'il prétend un jour à l'intelligence.

Un an passa, une année de plus. Mon calvaire n'en est même plus un, je suis suffisamment mort pour ne plus souffrir de rien. Par ailleurs je suis sous lithium à vie, qui me garantit à priori de ne plus jamais verser dans la crise, en tout cas pas complètement. J'ai toujours des hauts et des bas, mais beaucoup moins violents qu'avant. Je suis sous antidépresseur sans quoi je ne pourrais pas vivre. Quand une molécule arrive au bout de son effet, j'en prends une autre. En l'absence de cette

béquille biologique je me serais déjà suicidé cent fois, je me serais dix fois au moins écrasé au pied de ma tour. Il serait si aisé de passer par la fenêtre de la cuisine, donnant sur une partie que personne ne fréquente. Car si je devais me défenestrer, il me faudrait la certitude de ne tuer personne d'autre que moi, or les lieux sont passants. Pas cette zone sous la cuisine, c'est un toit en fait, celui de l'entrepôt du centre commercial.

Je me tiens sagement à l'écart de ces pensées à présent, comme je suis à l'écart de mes envies de désertion familiale. Combien de fois ai-je envisagé de partir? Je ne l'ai jamais fait parce que j'estime qu'il est de mon devoir d'élever mes filles en compagnie de leur mère, outre le fait que je n'aurais pas les moyens de vivre seul à Paris. La nature, le sort, le destin dans sa cruauté a bien fait les choses, je suis captif d'un foyer qui me maintient en vie.

Plus grand chose ne me défrise les moustaches que je n'ai pas ici-bas, je suis détaché de tout. Mais pas du football.

Or voilà que j'apprends que j'ai une fils, né en 98 alors que nous gagnions la coupe du monde. C'est à Monaco que je découvris son existence, devant mon poste de télévision. Ce fils est un fils prodige, le plus grand de tous les prodiges que le football n'ait jamais portés, j'ai nommé Kylian Mbappé. Que ses parents, des gens exemplaires dont l'éducation est en grande partie responsable de cette réussite extraordinaire, que ses parents me pardonnent ce kidnapping. Ma propre épouse fut consternée dans un premier temps de l'apparition de ce fils dans ma vie. A présent elle l'aime presque autant que moi, elle l'a admise dans la famille. Les deux petites sœurs sont ravies de leur grand-frère. J'en fis les louanges continues dès son apparition dans les écrans, lui prédisant un avenir supérieur à Pelé. A l'école, les filles furent soumises à un discours contradictoire, Kylian ne gagnait que contre les faibles disait-on après son marasme au sein du PSG face à Ronaldo, qui fut l'idole de Kylian.

La coupe du monde 2018 révéla au monde entier le prodige de mon fils. Ce fut une expérience parmi les plus exaltantes de ma vie, loin devant 98 parce que cette fois, mon fils était sur le terrain. Pendant la phase de poules, il n'y eut rien. Mais la France, qui avançait l'équipe la plus chère du tournoi, n'avait pas encore montré ses arguments. Les critiques allaient bon train. Pourtant, si on regarde bien le match contre le Danemark en phase de poule, un fameux 0-0 qui fit beaucoup jaser dans un tournoi à buts, on verra un combat stratégique et physique acharné au milieu de terrain. Les français en position de force ne prenaient aucun risque, les danois n'osaient pas se livrer, mais la tension était ultra compacte. Même les amateurs éclairés réclament des buts pour leur

divertissement, mais un beau combat au milieu de terrain est merveilleux aussi, il faut y éduquer le public. La France affichait un sacré caractère, ce n'était que le début.

La match contre l'Argentine en huitième de finale, je le vis en différé car pendant qu'il se jouait, ma fille jouait un récital au conservatoire. J'avais coupé ma ligne, tout barricadé pour ne pas me faire voler le suspens. J'assistai donc en direct différé aux exploits de Kylian depuis déjà restés dans les annales, un doublé plus une cavalcade digne des super héros. A chacun de ses deux buts, je hurlai comme un damné. Ce que je suis. Un damné que le fils rachète par son génie. Hein? Quoi? Kylian ne sait pas marquer dans les grands rendez-vous disiez-vous?

Lors des deux matchs suivants, il ne marqua pas mais fut un enfer pour les défenses adverses, martyrisées par une attaque de feu, même inefficace. Dans cette génération dorée, il faut remarquer Lucas Hernandez et Benjamin Pavard. Benjamin a marqué un but somptueux mais ce n'est pas son job, or sa tâche il y est encore un peu vert à vingt ans. En revanche son collègue Hernandez au même âge est un cadon parmi les cadons, un caïd parmi les caïds. Quel merveilleux alter ego de Kylian. Un type qui avait le choix entre l'Espagne et la France, qui a plus vécu en Espagne qu'en France et qui choisit notre pays, son pays. J'en chialerais.

Le quart de finale contre l'Uruguay, je le passai dans l'avion, pour aller à Malaga où l'anonyme m'avait invité une semaine dans son appartement secondaire, il vit à Paris à part cela. Là-bas, il voulait me faire travailler à un roman. Je vins avec cette idée d'éloge amoureux du football et ses bleus qu'il rejeta, comme indiqué en introduction. J'ai une anecdote au sujet de ce match. J'avais planifié mon séjour chez l'anonyme alors que nous débutions à peine la coupe du monde, je n'avais pas réalisé du tout que j'avais disposé ce séjour en plein milieu des hostilités. Dès que je m'en aperçus, je le regrettai beaucoup, mais on ne pouvait pas remplacer les billets d'avion.

Me rendant à l'aéroport alors que le match se préparait, je décidai de compenser mon absence devant la télé par une ostentation nouvelle de ma passion de supporter. Je fis l'acquisition notamment d'un maquillage tricolore, dont je m'enduis le visage. Dans le RER, à l'aéroport, je croisais des sourires en écho au militantisme qui se lisait sur mon visage. Mais arrivé au portique entrant sur la zone d'embarquement, je vis l'une des fliquettes me tourner le dos ostensiblement et je l'entendis prononcer « Uruguay ! ». Sa voix était emprunte d'une hostilité qui excluait tout humour. Elle était par ailleurs hispanophone, nous étions en France pourtant, je ne sais pas quelle fonction elle remplissait au juste, il me semble qu'elle était armée. Je lâchai audiblement « bien sûr pas de problème! ». Elle fit volte face « Hein? » Prête à dégainer sans doute. Je lui fis un grand sourire « chacun soutient son équipe c'est le principe du football ». Elle ne pouvait rien retenir contre moi,

elle eut un geste de dédain et me tourna à nouveau le dos. Alors que je récupérais mes affaires après le scanner, je chantai, improvisant mélodie et parole « Allez les bleus, c'est les meilleurs, c'est les plus beaux, c'est les plus forts » et j'étais tout content d'enfoncer le clou. Mon amour de la patrie s'exprimerait même sous le joug d'un revolver.

Dans la zone d'embarquement une télé diffusait le match, je pus voir que les français jouaient très bien, étirés comme Deschamps l'avait exigé. Il n'avaient pas encore ouvert la marque cependant. C'est dans le bus conduisant à l'avion que j'eus à la radio le premier but, marqué par Varane. Je sautai de joie. Un groupe à côté de moi suivait le match aussi mais sur un canal en retard par rapport au mien était dégouté que je leur vole le but.

Arrivé à Malaga ils avaient vaincu par deux à zéro.

Pendant le reste du séjour, je regardai la coupe du monde en espagnol et ce fut une expérience ma foi fort intéressante. Pour la finale j'étais rentré à Paris. Nous la regardâmes avec un couple de copains, le gardien et la gardienne de la tour. On menait mais de bien piètre manière, avec un pénalty illégitime et un but contre son camp. Les femmes s'étaient réfugiées dans la cuisine pour échapper à la tension. Sylvain, puisque c'est son prénom, était en train de me dire que Pogba le saoulait, moi en train de vanter ses mérites quand il marqua un but. Merci Paul pour ce moment de gloire. Puis ce fut au tour de mon fils de marquer en finale de la coupe du monde à dix-neuf ans, la joie était complète, le triomphe absolu malgré le cadeau de Lloris à l'adversaire en fin de match.

J'avais mille idées, mille choses à raconter sur le football. J'en ai la flemme à présent que je me suis concentré tout le long de ce récit sur ma vie. Je vais tout de même tâcher de livrer les grandes lignes de ce qu'il faut penser du football, un sujet important s'il en est.

Pour commencer il faut rendre à César ce qui est à César, il faut rendre au football la gloire qui revient au football. Loin de millionnaires en short qui courent après un ballon, il sont les super acteurs d'une hyper tragédie, au sens hellénique du terme. Il y a trois choses à comprendre au sujet du théâtre football, le fait que c'est la plus grande scène du monde, et le fait qu'on y donne le spectacle le plus dramaturgique du monde, le fait que les acteurs subissent leur destin, leur sort comme des seigneurs romains, soumis à la vie glorieuse ou à la mort, fut-elle plus glorieuse encore que la vie, ou indigne.

Le foot est un phénomène extraordinaire ayant envahi le monde au XIXe siècle pour y régner depuis comme l'expression la plus universelle de la dramaturgie enfouie dans la condition humaine,

dont la Grèce fut un éminent représentant, mais qui existe en toute civilisation, en toute société, en toute tribu, en tout clocher. Il faut des vainqueurs et des vaincus, on n'en voudrait pas qu'on en aurait quand-même. IL faut organiser la victoire et la défaite, leur donner expression dans un cadre de justice déclarée, recherchée en tout cas, esthétique, portant sur les lois du corps, de la nature humaine et d'un règlement qui s'applique identique à tous, où les génies brillent et les moins bons perdent, comme une représentation de la vertu par le talent. On peut regretter ce dernier point, talent n'est pas vertu loin s'en faut, mais force est de constater que telle est la philosophie du sport, dont on pourra discuter longuement. C'est ce rôle cathartique que joue le football au sein de la communauté humaine comme un cœur, un poumon idéologique. En mépriser la substance, c'est mépriser l'espèce humaine, son corps.

A présent la question des joueurs, qui sont-ils? Alors que l'on admire tel génie de la pop, alors que l'on adule telle star du grand écran dont personne ne s'émeut du salaire, on cherche les poux aux footballeurs qui engagent leur vie infiniment plus profondément dans leur carrière. Le football est un rôle au cinéma où l'on subit, dans sa propre vie réelle, ce que l'on subit à l'écran. Il faut un sacré courage pour entrer dans ce vae victis médiatique et commercial. Songez que pour un footballeur que s'arrachent les annonceurs, quatre ou cinq qui rêvaient de la même chose se sont fait laminer par le destin. Certes ne devient pas acteur qui veut non plus, mais l'acteur qui incarne la défaite ne la vit pas, il est gagnant, il a un rôle au cinéma. Le footballeur, lui, la défaite est la sienne propre.

Un joueur colombien s'est fait assassiner de plusieurs balles dans le corps suite à un but contre son camp au mondial de 94. Quand Zidane donna son coup de boule, ce n'était pas pour tourner dans le film suivant, c'était sa vie ainsi ruinée, apportant une dramaturgie phénoménale au spectacle.

Par ailleurs les footballeurs sont extrêmement hiérarchisés, au sein de leur équipe comme au sein du marché. Ils doivent avaler nombreuses couleuvres en permanence, montrer allégeance à leurs supérieurs, se soumettre à leur sort au vu et au su de la Terre entière, on connaît leurs succès mais aussi leurs échecs terribles, leur sacrifice. On met en cause leur dignité mais ces gens là sont parmi les plus humbles qui soient, ils savent tous leurs limites, leur réalité, ils rêvent tous de les transfigurer sans jamais se prendre pour ce qu'ils ne sont pas, contrairement à tant d'individus de tous poils répartis dans la société, à commencer par les plus hautes sphères.

Enfin, ils travaillent tous énormément, souffrent pour être à la hauteur, sacrifient, se privent, endurent, alors que les autres célébrités se la coulent globalement très douce. Ce sont les gladiateurs universels du XXIe siècle. Tous méritent le plus grand respect.

Maintenant quel est le problème du football? C'est comme partout, la puissance de l'argent. Tout est une question d'argent si tu en as, tu obtiens de bons résultats, si tu n'en as pas, tu n'en obtiens pas. C'est vrai au plan national, les fédérations affichent des abîmes entre les plus riches et les plus pauvres, c'est vrai aussi des clubs qui ne sont qu'histoires de gros sous. Certes la victoire rapporte de l'argent, certes la victoire appelle la victoire, mais quand on voit arriver des règles comme le fairplay financier on rit. Cette loi promue par le génie idéologique du football qu'est monsieur Platini est une arnaque sans nom. Cela empêche d'investir plus que l'on gagne ce qui signifie que l'on ne pourra jamais rattraper ceux qui sont devant, par définition et mathématiquement. C'est pour fermer le cercle de la mafia. Les instances du football sont intrinsèquement mafieuses. La FIFA fut créée pour établir la domination des nations fondatrices. Elle n'arrive pas aujourd'hui à se défaire de cet héritage. Ce n'est pas avec un italien que ça changera.

Ce qu'il faut dans le football de manière générale, c'est la même chose qu'ailleurs dans la société, il faut de la répartition. Il faut que la FIFA répartisse équitablement les budgets de toutes les fédérations du monde, il faut qu'au sein de tous les groupements de pays, les clubs reçoivent un traitement peu ou prou équitable dans un même championnat. Il est impossible de faire justice avec un club à vingt millions, l'autre à trois cent. C'est de la merde en barre, de la chiotte, on ne veut pas voir ça. On veut bien que les équipes gagnent un peu plus en récompense si elles gagnent, mais dans une mesure qui permette de rebattre les cartes sinon ce n'est pas du sport, pas du spectacle, c'est de l'arnaque pure et dure.

Pour finir on pourrait parler des sponsors. Quand tu vends un maillot cent balles qui t'en coûte trois, donnés à des esclaves tu es un fils de pute. C'est dommage de porter le maillot d'un fils de pute quand on est un joueur de l'équipe de France. Il faut un maillot bleu digne, fabriqué en Chine avec des chinois payés correctement, ou en France, mieux encore. Car plus on fera travailler les chinois à l'usine, plus ils seront esclaves du monde de la consommation. En France bordel de merde, on est capable de fabriquer des tshirts.

Je rêve d'une Révolution dans le foot comme ailleurs.

La victoire des bleus pour leur deuxième étoile m'inspira quelque tirade dont je voudrais ici faire état, cela reflète bien mon état d'esprit.

Didier Deschamps est issu d'Aimé Jacquet lequel est issu de la terre de France que le paysan laboura, laboura encore, lui qui, voyant le soleil lui tourner autour, se figurait qu'il fallait labourer, et labourer encore. Le paysan de France alors, ne savait pas le coca cola et le cerveau disponible, les OGM et les pesticides n'avaient pas envahi sa conception ancestrale de la terre et des champs que l'on laboure, et que l'on laboure encore, c'est dire s'il passait à côté de l'Histoire de ceux qui firent de la France un sillon pour le sang impur de l'autre, et le sien propre, c'est dire si les valeurs des paysans ne pèsent rien sur le cours des marchés, et pourtant... La France n'a pas seulement en commun le labeur de la Terre avec les africains, elle a aussi la couleur de ceux qui, en récompense de cinq siècles subis de mépris, de cruauté violente et acharnée, ont reçu l'honneur de se voir évincés du récit anthropologique au XXIe siècle par le discours de Guaino à Dakar par Sarkozy. La France, ayant labouré le monde entier, l'Afrique en particulier, récolte les fruits sublimes de ses péchés, c'est en les cultivant que nous changerons le monde, comme le football français conquiert la planète.

La France patriotique dissimule dans ses chairs flasques, derrière le cancer nationaliste ethnique, un muscle cardiaque d'une infinie vitalité contrariée, qui libéré, peut donner au monde entier un influx créatif révolutionnaire, dans l'optique de justice et de loyauté dont notre époque globale est cruellement privée. Allez les bleus, allez la France, vive la Révolution, vive Homo Sapiens digne, piétiné, martyrisé, outragé mais libéré.

Plus tard j'écrivis:

Je propose la Hongrie et la Pologne comme terre d'asile pour tous les blancs de souche d'Europe, qui entendent le rester. Allons, l'Italie aussi je la donne puisqu'elle insiste tant, et aussi l'Autriche ce serait injuste de l'oublier. Que ne loue-t-on pas mon infinie miséricorde, mon immense générosité? Je fais don à la race blanche immaculée et protégée par leurs représentants, de ces quatre pays, je leur offre cette partie du monde rien qu'à eux.

Je les invite à proclamer leurs Républiques respectives parties de l'Union Blanche d'Europe, l'UBE. Je les invite à déclarer leurs conditions blanches pour recevoir la citoyenneté blanche, je les invite à s'expurger tranquillement de tout boucaque, nègre, youpin et autre voleur de poule, à garder leurs frontières jalousement, que je les invite à murer très haut, très très haut, jusqu'au ciel, que même les avions ne puissent plus passer. Comme une chair en décomposition, les asticots les auront bouffés à l'heure où le monde rencontrera son premier matin calme depuis des siècles, depuis des millénaires. En matière d'anthropologie, la consanguinité est un moyen sûr d'exterminer l'espèce, la race.

Tous ceux du reste de l'Europe où des pays cités qui voudront bien vivre entre blancs, noirs, arabes, juifs, chrétiens, musulmans, bouddhistes, hindouistes peut-être, esquimaux, pygmées, vikings, chacun les mêmes droits et les mêmes devoirs envers son prochain, envers soi-même et la société, tous sur un pied d'égalité fraternel conformément à une architecture éthique complète, nouvelle, élaborée en ce sens, alors ceux-là vivront chez eux parmi les leurs, nous pouvons construire un monde meilleur, nous le pouvons et le devons impérativement sous peine de crever comme des rats, comme la Hongrie, la Pologne, l'Autriche ou l'Italie crèveront si elles poursuivent leur chemin actuel.

Nous devons relever la Grèce qui fut digne jusque dans la pire humiliation. Nous devons glorifier le calvaire enduré par ce pays, infligé par Merkel qui doit faire acte de contrition sous peine d'être expulsée en Hongrie ou chez sa mère dans son jardin, chienne tu fus au monde une sacrée calamité depuis que tu cessas de te balader à poil sur les plages. Maintenant le champion c'est Macron, j'en fais mon affaire.

A l'instant, alors que je n'ai pas envie de clore la dernière page, d'arracher le cordon ombilical qui me lie à ce texte qui bientôt sera un cadavre, je le retoucherai de manière froide et clinique, alors que je retarde le moment de conclure, j'ai envie de raconter cette tranche de vie qui illustre bien la nature de mon chemin.

Un jour, j'habitais à Jaurès, il y eut un incident sur ma ligne de métro. Je me souviens que c'était très emmerdant pour moi, j'avais à faire et ne savais comment y aller. Un chibani sur le quai avait constaté mon dépit, il eut la même idée que moi en même temps, de regagner la rue et de cheminer à pied. Il se faisait que nous allions dans la même direction. Il m'assurait que là-bas, il y aurait un métro. Nous engageâmes la conversation, il marchait à vive allure, moi aussi.

Arrivés à la première station, la Chapelle, il n'y avait rien de nouveau, nous devions continuer la marche. Je n'avais aucune envie de marcher à vrai dire mais ce bonhomme était si enthousiaste, il croyait tant à cette marche que je le suivis. De stations en stations, j'en eus de plus en plus marre, j'annonçai mon désir de me séparer de sa route, qui était pourtant la mienne. Je voulais trouver un transport. Je ne sais pas pourquoi, ma fibre sportive était à zéro, je ne voulais pas marcher.

Il parvint à me convaincre de gagner la station suivante pour prendre ma décision. En fait, nous étions aux abords de la Place de Clichy, qui offrait toutes les possibilités de transport. Nous la

rejoignîmes finalement. Avant de le quitter là, je lui rendis hommage, il avait voulu m'emmener jusqu'à destination malgré mes réticences. Il me répondit que oui, de station en station il me promettait la suivante pour m'amener jusqu'au bout du trajet, un chemin que je n'aurais jamais voulu faire d'emblée.

Il était comme un vieux sage sorti de son temple, portant la sagesse. Son convoyage me marqua beaucoup, et mille fois dans ma vie je crus être arrivé quelque part pour me retrouver au milieu d'exactement rien, pour comprendre finalement la distance que j'avais parcourue. Ainsi Dieu me mène-t-il par le bout du nez.

Ainsi je ne crois rien au sujet de ce texte, ce n'est nulle destination, il n'en découlera nul événement majeur. C'est quarante et un an de labeur douloureux jusqu'à la torture, tout à mon corps défendant, mais cela ne fait pas de moi un prophète.

Pourtant j'y crois. Cette fois c'est la bonne. Je vais le déclencher ce buzz permanent.

On est le 25 Août 2018 il est minuit onze je mets un terme à ce récit, je le laisse me quitter. Adieu. Merci de m'avoir suivi. Peut-être à bientôt, peut-être pas. Tout ira bien quoi qu'il en soit, il en est ainsi quand la mort même est ton amie. Je n'attends rien, rien d'autre que changer le monde.